N° 362 — Tome XCVIII 16 Juillet 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, CHRISTIAN BECK, MAURICE BOISSARD,
R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL,
RENÉ DUMESNIL, GEORGES EEKHOUD, ANDRÉ FONTAINAS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
LOUIS GUIMBAUD, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
AUGUSTE MARGUILLIER, MADELEINE MATISSE, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
CAMILLE PITOLLET, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE. E. SÉMÉNOFF, JACQUES SERMAIZE,
THÉODORE STANTON, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

SOMMAIRE

N° 362. — 16 JUILLET 1912

René Dumesnil	*Flaubert et le théâtre*	225
Louis Guimbaud	*J.-J. Rousseau à Londres et à Wootton*	252
Camille Pitollet	*Correspondance inédite de Jean Reboul et de Théodore Aubanel, suivie de la Correspondance de Théodore Aubanel avec J. Canonge* (suite)	272
Jacques Sermaize	*L'Ame des vieilles choses*	294
André Rouveyre	*Visages : XXCIII. Rachilde*	297
Christian Beck	*Le Voyage de Montaigne et l'évolution du sentiment du paysage.* Essai de psychologie sociale	298
Madeleine Matisse	*Le Roman d'un système nerveux*	318
André Fontainas	*Les Étangs noirs* (I-VI), roman	329

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XII[e] Lettre à l'Amazone*	362
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	365
Rachilde	*Les Romans*	369
Jean de Gourmont	*Littérature*	375
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	379
Henri Mazel	*Science sociale*	384
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	389
José Théry	*Questions juridiques*	395
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	400
R. de Bury	*Les Journaux*	406
Maurice Boissard	*Théâtre*	410
Gustave Kahn	*Art*	414
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	418
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	423
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	427
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	432
E. Séménoff	*Lettres russes*	438
Mercvre	*Publications récentes*	441
—	*Echos*	443

La reprodution et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

Vient de paraître la 50e édition de :

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

Monsieur des Lourdines

PRIX GONCOURT

ROMAN

Un vol. in-18 jésus. Prix.... ..... 3 fr. 50

Vient de paraître le 17e mille de :

L'ART

Par Auguste RODIN

La plus claire — La plus complète

La plus vivante Histoire de l'Art

Magnifique ouvrage format 15×21. Orné de plus de 100 illustrations dans le texte et hors texte et de dessins inédits du maître.

Broché ..... 6 fr.
Relié ..... 10 fr.

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

OUVRAGES COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(1912)

PRIX MONTYON :

Jean GIRAUDOUX

L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS

(JACQUES L'ÉGOISTE - DON MANUEL LE PARESSEUX BERNARD, LE FAIBLE BERNARD)

Un vol. in-18 jésus, avec gravures sur bois. Prix..... 3 fr. 50

Gaston MERCIER

JEAN GUILBERT

SCÈNES DU ROUERGUE

Un vol. in-18 jésus. *Préface de M. Henry BORDEAUX.* Prix..... 3 fr. 50

Marguerite REGNAUD

LE MOULIN SUR LA SOUFROIDE

ROMAN

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

PRIX ARCHON-DESPEROUZE :

G. BASSET-D'AURIAC

LE SABLIER D'OR

POÈMES

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

PRIX NATIONAL DE LITTÉRATURE (1912)
(Bourse de voyage)

Emile RIPERT

LA TERRE DES LAURIERS

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

ROMANS ET NOUVELLES

Camille MALLARMÉ

LE RESSAC

Roman

« Qu'est-ce que *Le Ressac*? L'instinct obstiné du cœur, l'instinct supérieur à l'orgueil, à la souffrance, au désespoir; l'instinct qui attache obstinément la jeune Mary-Anne Fielding à son amour trahi. Instinct sauveur, puisque dans cette Sienne nostalgique où elle demande refuge aux souvenirs, à la beauté morte des pierres et vivante des chefs-d'œuvre, Dominique Pregmont, qu'elle aimait et qui l'aime, lui revient plus amoureux et fidèle pour la vie.

« *Le Ressac* : ce titre convient aux ondes rythmées du cœur vierge, qui, comme des vagues sur une roche, battent à travers ce livre si curieux d'idées, de sensations et de personnages. Le soleil d'Italie dore, d'un reflet ardent, ces pages écrites par une jeune fille dont c'est le significatif début littéraire. »

PAUL MARGUERITTE.

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Hilma PYLKKÄNEN

SAÏMI TERVOLA

Roman Finlandais

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Léon LAFAGE

Le bel écu de Jean Clochepin

Nouvelles

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

André SAVIGNON

Les Filles de la pluie

Scènes de la vie Ouessantine

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Francis VARAYNES

MIRAGES

Roman

Préface de Claude FARRÈRE

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

ROMANS ET NOUVELLES

Louis CAPILLERY

Mais l'amour passa....

ROMAN

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Laurent EVRARD

LA NUIT

NOUVELLE

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Du même Auteur :

Une Leçon de Vie. — Le Danger.

Albert ERLANDE

IL GIORGIONE

Dans ce roman dont les lecteurs du « Mercure de France » ont eu la primeur, Albert Erlande ressuscite la figure si peu connue du *Giorgione*. C'est une œuvre émouvante, tantôt poétique et tantôt gaie, qui se déroule dans les plus beaux décors, en des temps où les combats alternaient avec les fêtes, où la joie de vivre et de philosopher enivrait tous les esprits.

Les femmes liront avec attachement les péripéties amoureuses et pathétiques qui amènent la mort du grand peintre, tandis que l'évocation de la Renaissance à Venise fera la joie des artistes et des lettrés.

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Gaston NIEPCE

C'était l'automne

Roman d'une sensibilité fine qui décrit dans des paysages d'automne et d'hiver — en Bourgogne, en Suisse — l'histoire d'une femme qui aime et qui pourtant se sacrifie ; l'apothéose douloureuse d'une belle âme que brûle le feu d'un dernier amour, tel est le roman de M. G. Niepce.

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

ŒUVRES DE JACQUES MORIAN :

L'ÉPREUVE DU FEU

Roman

Par Jacques MORIAN

Sur le thème très hardi de l'amour d'une jeune fille pour le mari de sa meilleure amie Jacques Morian a bâti le roman le plus noble et le plus élevé.

Un vol. in-18 jésus. Prix..... **3 fr. 50**

UNE PASSION

Roman

Par Jacques MORIAN

C'est la passion avec ses troubles grandissants, l'ivresse, le vertige, où tout s'effondre, puis le réveil, la révolte de la jeune fille, ses souffrances jusqu'aux jours où elle comprend qu'elle n'est pas faite pour vivre hors la loi et où bravement elle s'enfuit pour se refaire une existence austère et douce de solitude et de travail.

Un vol. in-18 jésus. Prix..... **3 fr. 50**

D'une longue étude de M. Emile Faguet, sur *l'œuvre de Jacques Morian*, parue à la *Revue des Deux-Mondes* (15 juin 1912) nous extrayons ce passage :

« *Il ne me sera pas defendu de rappeler que le meilleur roman de Mme Jacques Morian est* Une passion, *livre où l'égoïsme sincère, ingénu, candide, cordial, stupéfait d'être appelé par son nom et proprement effroyable, que l'homme apporte* quelquefois *dans les relations amoureuses, est peint avec une puissance tranquille que je n'ai peut-être jamais vue nulle part à ce degré.* »

ÉMILE FAGUET, de l'Académie française.

LE TOURNANT

Roman

Par Jacques MORIAN

« *C'est l'histoire d'une jeune femme ramenée à Dieu par le malheur et à son mari par Dieu. Il n'y a rien de plus édifiant et il n'y a rien de plus exactement vrai. Mme Jacques Morian a le sens très juste des évolutions d'âme.* »

ÉMILE FAGUET, de l'Académie française.

Un vol. in-18 jésus. Prix..... **3 fr. 50**

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

OEUVRES D'ÉMILE BAUMANN

Ferdinand Brunetière disait d'Emile Baumann, encore à ses débuts : « *Ce sera le plus grand romancier français.* » Malgré une campagne acharnée dirigée contre sa gloire naissante, Emile Baumann est resté fidèle à la haute conception qu'il a de son art et qui fut celle de Barbey d'Aurevilly. « Tout peut être objet de description, pourvu que le bien soit présenté comme le bien et le mal comme le mal. »

L'IMMOLÉ

Roman

Par **Emile BAUMANN**

(*Ouvrage couronné par l'Académie Française*).

Un vol. in-18 jésus (10e édition). Prix..... 3 fr. 50

La Fosse aux Lions

ROMAN

Par **Emile BAUMANN**

Un vol. in-18 jésus (7e édition). Prix..... 3 fr. 50

Trois Villes Saintes

ARS-EN-DOMBES — SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

LE MONT SAINT-MICHEL

Par **Emile BAUMANN**

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

MERCVRE DE FRANCE

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

RÉCENTES PUBLICATIONS :

René GILLOUIN

LA PHILOSOPHIE DE BERGSON

Un vol. in-18 jésus (6e édition). Prix..... 3 fr. 50

Edmond PILON

SITES ET PERSONNAGES

Une forme de piété littéraire — La Maison des Sylvies — Poussin aux Andelys — Voltaire en Hollande — Rousseau à Ermenonville — Verone depuis Shakespeare — Gœthe au jardin — Pauline de Flamgergues à la Vallée aux Loups, etc., etc.

Préface par André HALLAYS

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Pierre LEGUAY

UNIVERSITAIRES D'AUJOURD'HUI

ERNEST LAVISSE
GUSTAVE LANSON - CHARLES SEIGNOBOS
HENRI LICHTENBERGER - CHARLES-VICTOR LANGLOIS
EMILE DURKHEIM

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

MERMEIX

CHRONIQUE DE L'AN 1911

Contenant le récit des négociations officielles et des négociations secrètes à propos du Maroc et du Congo.

Un vol. in-18 jésus (10e édition). Prix..... 3 fr. 50

Gustave BABIN

AU MAROC

Par les Camps et par les Villes

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 3 fr. 50

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

MERCVRE DE FRANCE

BERNARD GRASSET, éditeur, 61, rue des Saints-Pères. PARIS

COLLECTION " LES ÉTUDES CONTEMPORAINES "

Vient de paraître le 10e volume : Chaque volume: 2 francs

ÉTIENNE REY

La Renaissance de l'Orgueil Français

Un vol. in-18 jésus. Prix..... 2 fr.

DANS LA MÊME COLLECTION :

I. **Le Culte de l'Incompétence**

Par **Emile FAGUET**, *de l'Académie Française.*

II. **La Sorbonne**

Par **Pierre LEGUAY**

III. **La Crise Organique de l'Eglise en France**

Par **Paul VULLIAUD**

IV. **Le Milieu Médical**

Par le **Professeur GRASSET**

V. **Les Fonctionnaires**

Par **Charles RÉGISMANSET**

VI. **L'Officier Contemporain**

Par le **Capitaine D'ARBEUX**

VII. **Et l'horreur des Responsabilités**

Par **Emile FAGUET**, *de l'Académie Française.*

VIII. **La Philosophie nationaliste**

Par **Georges GUY-GRAND**

IX. **La Philosophie syndicaliste**

Par **Georges GUY-GRAND**

Tous les ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste.

FLAUBERT ET LE THÉATRE

I

Entre les différents moyens d'expression plastique que peut choisir un auteur, le théâtre semblait à Flaubert le moins satisfaisant.

Non point qu'il méconnût ou qu'il dédaignât la beauté propre à l'art dramatique, mais son esthétique intransigeante s'accommodait mal des déformations jugées nécessaires par tous les gens de métier. L' « optique spéciale de la scène », exigeant des raccourcis et des grossissements arbitraires, lui paraissait, en dernière analyse, un simple préjugé. Fervent de l'Art pour l'Art, il lui répugnait de sacrifier ses convictions aux goûts assez grossiers du public, attendant avant tout du dramaturge bien plus encore que du romancier une œuvre conçue et exécutée selon des formules traditionnelles.

Lui qui déniait à tout éditeur le droit de juger un livre, de le critiquer, de « mêler son esthétique à son mercantilisme (1) », il savait bien que, devant un directeur prétendant, au nom des Sacro-Saintes habitudes, lui imposer des remaniements pour que la pièce « porte » et que le succès soit assuré, son indignation, à lui Flaubert, ne manquerait pas d'éclater.

En 1860, une boutade que les Goncourt ont notée nous dit clairement toute sa pensée :

Le théâtre n'est pas un art, c'est un secret... Et je l'ai surpris chez les propriétaires du secret. Voici ce secret : D'abord il faut prendre

N. B. Les renvois aux Œuvres de Flaubert se rapportent à l'édition Conard.

(1) *Correspondance de Flaubert*, III, p. 104 (édition Conard).

des verres d'absinthe au café du Cirque; puis dire de toute pièce : Ce n'est pas mal, mais... des coupures, des coupures! — Ou encore répéter : Pas mal, mais il n'y a pas de pièce! — Et surtout, toujours faire des plans, et jamais de pièce. Au fond, quand on fait une pièce on est f... Voyez-vous, je tiens le secret d'un idiot, mais qui le possède de La Rounat. C'est lui qui a trouvé ce mot sublime : Beaumarchais est un préjugé! Beaumarchais! du phosphore!... Ah les cochons — qu'ils me trouvent seulement le type de Chérubin (1)!

Comme la haine est plus près de l'amour que l'indifférence, tout en vitupérant les gens du théâtre, Flaubert ne cessait de penser à l'art dramatique. Dès son enfance, dans une orthographe encore incertaine, c'est en écrivant des scénarios de drames, joués par lui-même et par E. Chevalier sur le billard de son père, qu'il essaie sa plume encore bégayante. Il achève en 1835 une *Frédégonde* dont rien ne nous est parvenu (2). En 1838, il termine un *Loys XI*, aujourd'hui publié dans les *Œuvres de jeunesse*. Au lycée, il rédige un journal en cachette. Les nouvelles théâtrales y tiennent une place importante; il les commente avec insistance. Même on est un peu surpris de trouver ce collégien de quatorze ans, vivant en province, au fait des potins de coulisses comme un habitué des boulevards. Et dans les lettres adressées vers cette époque à son ami Ernest Chevalier, se retrouve la même préoccupation du théâtre (3). Plus tard, quand il écrit *Novembre*, cette autobiographie sincère et étrange de son adolescence, il dit :

Je n'aimais rien tant que le théâtre. J'en aimais jusqu'au bourdonnement des entr'actes, jusqu'aux couloirs que je parcourais le cœur ému, pour trouver une place... La rampe du théâtre me semblait la barrière de l'illusion. Au delà il y avait pour moi l'univers de l'amour et de la poésie. Les passions y étaient plus belles et plus sonores. Tout chantait... Tout aimait (4)!

Fanatique de Victor Hugo, il admire par-dessus tout ses drames, et entre les auteurs qu'il préfère, Shakespeare est l'objet d'une dilection plus particulièrement admiratrice.

(1) *Journal des Goncourt*, I, p. 304 : 12 janvier 1860.
(2) Lettre à Ernest Chevalier, du 23 juillet 1835 (*Correspond.*, I, p. 19).
(3) Cf. *Souvenirs intimes*, p. VI, Ed^on Conard. — René Descharmes, *Flaubert*, p. 17.
(4) *Novembre*, pp. 167, 168.
Wagner, dans *Ma Vie* (I, p. 22), raconte en termes presque identiques son amour d'enfant pour le théâtre — et ses rêves. Ce n'est pas le seul rapprochement qu'il y aurait à faire entre ces deux hommes.

Bien qu'il soit qualifié de mystère par son auteur, et bien qu'il soit presque entièrement dialogué, il ne faut pas voir dans *Smarh* un essai de théâtre. Cette œuvre, écrite sous l'influence directe de l'*Ahasverus* d'Edgar Quinet, où Flaubert avait trouvé, dans un style plein de lyrisme, l'écho de ses propres pensées, est la première expression d'une idée qui se précisera six ans plus tard à Gênes, quand, devant le tableau de Breughel, représentant *la Tentation de saint Antoine*, il ressentira tant d'émotion. Mais, en ces années de jeunesse, son amour du théâtre est si grand qu'il ne peut concevoir autrement que sous la forme dramatique la réalisation de cette œuvre qui désormais le hantera (1).

A Gênes, j'ai vu, écrit-il de Milan, le 13 mai 1845, à son ami Alfred Le Poittevin un tableau de Breughel représentant la Tentation de saint Antoine, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre la Tentation de saint Antoine, mais cela demanderait un autre gaillard que moi. Je donnerais bien toute la collection du *Moniteur* et cent mille francs avec pour acheter ce tableau là que la plupart des personnages qui l'examinent regardent assurément comme mauvais (2).

Cependant, au cours des années, l'esthétique de Flaubert se précise. Déjà s'accentue la dualité apparente de son génie. Ce lyrisme — qu'il prodigue dans ses œuvres de jeunesse — est peu à peu réfréné, étouffé, mais pas si bien cependant qu'il n'arrive à prendre un essor d'autant plus magnifique qu'il a dû plus longtemps s'effacer et se replier sur lui-même quand Flaubert se condamne à l'analyse nette et précise des mœurs bourgeoises.

Ce lyrisme, c'est le ressort intérieur de Flaubert. Chaque fois que l'écrivain « mettant sa muse au pain sec » comprime ce ressort jusqu'à le faire craquer, une détente prodigieuse s'ensuit. Aux cinq ans de pénitence de *Madame Bovary*, *Salammbô* sert de revanche. A *l'Education Sentimentale* succède *Saint Antoine* remis en chantier; au *Cœur simple*, *Hérodias*. Il se console de *Bouvard et Pécuchet* en rêvant à

(1) Cf. l'étude de M. Georges Dumesnil, parue en 1908 dans *l'Amitié de France*, sur les Origines de *la Tentation de saint Antoine* et le Théâtre de la Foire. Cf. aussi la préface de M. Louis Bertrand à *la Tentation de saint Antoine* (version de 1856, Charpentier). Enfin, M. Georges Dubosc, à l'érudition duquel il faut toujours en appeler pour tout ce qui concerne les traditions normandes, a publié dans *le Journal de Rouen* du 1er octobre 1908 un excellent article sur *la Tentation de saint Antoine* à la Foire et le théâtre du « père Legrain ».

(2) *Correspondance*, I, p. 162. *Notes de Voyage*, I, p. 28.

une *Bataille des Thermopyles*. Mais toujours demeure en lui-même, aux heures d'exaltation passionnée, comme un écho du rire de ce Yuck, personnage principal de *Smarh*, bafouant sans trêve l'homme orgueilleux et misérable, et dont l'ironie énorme, éternelle et cynique, salue férocement la chute promise à qui tente de s'élever vers l'inaccessible idéal.

C'est un rappel du « Grotesque » mêlé sans cesse aux aspirations les plus hautes. Ce don de discerner en toutes choses le ridicule qui s'y trouve en germe fait croire à Flaubert qu'il possède la première et la meilleure des qualités nécessaires au théâtre :

Il se croyait doué, raconte M. Emile Bergerat, du don de bouffonnerie de haute graisse, et il se faisait fort de faire sauter de rire les ceintures aux bedons des badauds, par des turlupinades du Pont-Neuf. Son chef-d'œuvre était pour lui la pantalonnade furibarde dénommée : le Pas du Créancier, qu'il avait apprise à Gautier et qu'ils dansaient ensemble à Neuilly avec des contorsions d'Aïssaouas et de derviches tourneurs. — « Ça, c'est du théâtre, s'écriait-il en s'effondrant, ruisselant, sur les divans, — et du vrai (1)! »

S'il se méprenait, l'avenir ne devait que trop le lui démontrer. La force interne de son comique, vieux reste des plaisanteries démesurées du « Garçon », il était seul — ou presque — à la ressentir pleinement. D'ailleurs, son développement hors de toute contrainte n'eût engendré que des œuvres follement échevelées, des farces d'atelier, propres tout au plus au divertissement passager d'artistes comme lui-même ou comme Gautier, mais que d'autres artistes comme les Goncourt ne comprenaient déjà point, et qui n'eussent, à coup sûr, jamais trouvé un public pour les applaudir. Ces œuvres-là, s'il les eût écrites, leur truculence n'eût point satisfait aux froides exigences de sa poétique. S'il voulait « faire du théâtre », il se trouvait, une fois de plus, condamné à bâillonner sa nature, — et c'est une des raisons qui lui firent y renoncer très lontemps.

A ce point de vue, la tragédie de *Jenner* ou *la Découverte de la vaccine* (2), écrite en 1846 par Flaubert, Bouilhet et du Camp, est pleine d'enseignements. Du Camp révèle que Flau-

(1) Emile Bergerat, *Souvenirs d'un Enfant de Paris*, II, p. 132 (Charpentier-Fasquelle).
(2) *Œuvres de jeunesse inédites de Flaubert*, III, p. 339. Appendice.

bert conçut lui-même le sujet et développa tout le scénario. Il s'était mis à étudier, plume en main, le théâtre français du XVIIIe siècle, c'est-à-dire les tragédies de Voltaire et de Marmontel : « Que cherchait-il dans ce fatras ? Quel bénéfice intellectuel pouvait-il en tirer? se demande Du Camp. Flaubert avait toujours rêvé de faire du théâtre, pour lequel il n'avait aucune aptitude... Dans les tragédies les plus sombres, il ne voyait que le burlesque. La phraséologie prétentieuse et violente des *Scythes* ou de *Denys le tyran* le mettait en joie. Il déclara, il décréta, que nous allions faire une tragédie selon les règles, avec les trois unités et où les choses ne seraient jamais appelées par leur nom (1)... » Ainsi fut composée *la Découverte de la Vaccine*, tragédie en vers et en cinq actes, dont le premier seul fut achevé. « Mais, ajoute Du Camp, sous prétexte que tout peut se dire en beau langage, nous en arrivâmes à pousser si violemment le comique qu'il tomba dans la grossièreté et que notre parodie devint une farce que Carageuz seul aurait osé jouer. C'était là un défaut qu'il n'était pas toujours facile d'éviter avec Flaubert (2). »

Même en tenant compte du manque habituel de bienveillance de Du Camp envers son ami, ce commentaire de *Jenner* suffirait à prouver le défaut de mesure dans le comique de Flaubert, son excès dans la truculence. D'ailleurs, sa correspondance avec Louise Colet révèle des discussions, sur ce sujet, avec sa maîtresse. Il sait qu'il n'est pas « bâti comme tout le monde ». De cela, il avait fait plusieurs fois l'expérience, et ce n'était point, malgré son dédain de l'opinion, pour l'encourager à tenter l'épreuve des représentations.

Enfin, autre motif, et peut-être le plus décisif, l'Art pour l'Art, c'est-à-dire la prédominance absolue de la forme poussée au dernier point de perfection, le souci du style et de l'expression primant le choix des thèmes traités — avait pour Flaubert toute la valeur d'un dogme. Or, si l'auteur dramatique doit, comme tout écrivain, s'attacher à composer ses œuvres dans une langue excellente, le public juge les pièces sur leur charpente, et non sur le style qui les pare. Quand les critiques disent d'une comédie : elle est bien écrite, ils sous-en-

(1) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, pp. 237-238.
(2) *Id.* *id.* I, p. 240.

tendent par là qu'il lui manque tout le reste pour atteindre à la perfection.

La forme dramatique exige un mouvement qui ne doit point s'alourdir, et qui ne peut s'embarrasser de développements de style. Dans *Smarh* déjà, dans les différentes versions de *Saint-Antoine* ensuite — œuvres dialoguées et écrites dans une manière qui rend la comparaison possible avec des pièces de théâtre, bien que l'action soit purement interne et qu'il ne se passe rien que dans l'esprit des personnages, — Flaubert fait large place aux descriptions de paysages, de décors et de jeux de scène. Quelques-unes de ces pages-là consacrées à dépeindre des « accessoires » sont, de par la magie du style dont il les a empreintes, parmi les plus belles, non seulement du livre, mais encore de toute la prose française.

Au contraire, le théâtre, subordonnant toujours le dialogue à l'action, exige par cela même qu'il soit rapide. Il ne supporte guère les effets oratoires. Et quand il travaillait pour le théâtre; Flaubert ne fut pas long à s'impatienter de la contrainte imposée à son style :

> Le style théâtral, écrit-il, commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétillement continu m'irritent à la manière de l'eau de seltz, qui fait d'abord plaisir et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. D'ici le mois de janvier, je vais donc dialoguer le mieux possible, après quoi, bonsoir, je reviens à des choses sérieuses (1).

La rapidité, nécessaire à la scène, ne peut souffrir non plus les développements psychologiques que sous une forme condensée, et partant assez fausse. Tandis que ni le temps ni l'espace ne sont mesurés au romancier, l'auteur dramatique doit en trois ou quatre scènes de quelques minutes trouver le moyen d'initier les spectateurs à la psychologie de ses personnages. Il doit « exposer » son sujet, et les difficultés d'une bonne exposition sont si grandes, et les moyens d'en triompher si peu nombreux, qu'en dépit des efforts tentés dans le but de les renouveler par tous ceux qui ont écrit pour le théâtre, nous voyons défiler sans cesse raisonneurs et confidents. Peu de pièces répondent au vœu de Marmontel : « L'art de l'exposition dramatique consiste à la rendre si naturelle qu'il n'y ait même pas le soupçon de l'art. » Au théâtre, tout ce qui n'est

(1) *Correspondance*, IV, p. 183.

pas action est récit, et tout récit, si concis qu'il soit, risque toujours de paraître froid, ennuyeux et long.

Cet art des préparations, que Flaubert avait poussé jusqu'à la perfection dans le roman par la notation des petits faits propres à révéler les sentiments de ses personnages, demande à la scène des procédés fort différents. Une longue évolution psychologique comme celle d'Emma Bovary serait impossible au théâtre sans l'emploi de raccourcis et de « ficelles » qui lui ôteraient toute valeur. On ne peut, dans un drame, exposer la formation des caractères en l'éclairant par l'analyse des antécédents héréditaires ou personnels, par la description du milieu dans lequel ils se meuvent et qui réagit sur eux. Cette méthode scientifique paraissait essentielle à Flaubert, tout pénétré des doctrines déterministes. Il n'y voulait point renoncer et c'est toute la raison de son refus obstiné, en dépit des sollicitations les plus flatteuses, de tirer lui-même, ou de laisser tirer par d'autres, une pièce de son roman.

II

C'est pourquoi, partagé entre son vieil amour du théâtre et ses répugnances à sacrifier ses théories aux règles généralement admises, Flaubert eut l'idée d'écrire une sorte de féerie. Là, plus de contrainte, mais une grande liberté; les fantaisies deviennent des qualités. La muse, loin d'être « au pain sec », peut prendre son essor ; ses inventions les plus audacieuses peuvent être des éléments de succès, et le public, prévenu qu'en pénétrant dans la salle il entre dans un monde fantastique, où règnent les fées et les magiciens, ne peut reprocher à l'auteur de s'écarter des formules traditionnelles et lui faire grief de ses qualités d'imagination. Enfin, les difficultés de mise en scène elles-mêmes paraissent moins effrayantes aux directeurs habitués à monter ce genre de spectacles.

Du moins, Flaubert pensait-il ainsi en juillet 1862, lorsque *Salammbô* fut achevée. Quelques mois plus tard, quand Marc Fournier, directeur de la Porte-Saint-Martin, eut refusé *le Château des cœurs* après en avoir lu seulement les quatre premiers tableaux, sans vouloir entendre les autres, il perdit un peu de son enthousiasme, mais n'en continua pas moins d'espérer :

Je veux, écrivait-il à Mlle Le Royer de Chantepie, attirer l'attention publique sur une forme dramatique splendide et large, et qui

ne sert jusqu'à présent que de cadre à des choses fort médiocres... C'est pour moi une question de critique littéraire, pas autre chose. Je doute qu'aucun directeur en veuille et que la censure la laisse jouer (1).

En juin 1862, il se met au travail et écrit aux Goncourt :

J'ai lu d'un seul coup 33 féeries modernes. Tout le répertoire Dennery, Clairville, Anicet Bourgeois. C'est avec saint Augustin et le cochon de lait ce que je connais de plus lourd. On n'a pas l'idée du poids de ces fantaisies. Je lis aussi les poésies de Shakespeare, la bibliothèque des fées (2).

Se défiait-il de lui-même, quand, ayant trouvé un sujet, il demanda la collaboration de Louis Bouilhet et du comte d'Osmoy ? Probablement. Il avait vu dans la féerie tout d'abord le moyen de rendre concrets les rêves de ses personnages, de les matérialiser, comme s'ils étaient projetés sur un écran sous les yeux des spectateurs, mais sans mêler directement le surnaturel à l'action. Bouilhet l'en dissuada :

Tu parais choqué du féerique heurtant à chaque pas le réel. C'est quant à moi la seule chose qui me charme dans ce travail. Tu veux faire une comédie humaine, et le supernaturel éloigné, séparé, abstrait. Non, je ne vois pas la chose comme cela. J'aimerais mieux alors faire simplement une comédie d'intrigue, sans aucunes fées. Mais du moment que tu les admets, il faut comme Hoffmann dans *le Pot d'Or*, les mêler à chaque acte de la vie, à chaque minute de l'existence... Sais-tu ce que tu t'exposes à faire avec ton fantastique d'un côté et ton réel de l'autre? Ce que tu étais sur le point de commettre pour le discours des Comices dans *Madame Bovary*. Ce n'est qu'en mêlant le comique au sérieux que tu es arrivé à faire une scène légitime, et amusante surtout (3).

Flaubert se range à l'avis de son vieux camarade, avis motivé et compétent d'un homme de théâtre, qui a connu le succès. Mais ce n'est pas sans regrets :

Nous avons passé toute la journée à travailler, Monseigneur (4) et moi, écrit-il à sa nièce, mais franchement, je suis dégoûté de la féerie. J'en tombe sur les bottes. Cependant, je doute du succès de moins en moins, mais *rien de ce que j'aime dans la littérature*

(1) *Correspondance*, III, p. 379.
(2) *Correspondance*, III, p. 322.
(3) *Théâtre de G. Flaubert*, p. 519 (notes).
(4) Surnom donné par Flaubert à Louis Bouilhet.

ne s'y trouvera. Il me tarde de faire autre chose, et au lieu de passer une partie de l'hiver à intriguer pour la faire recevoir, j'aimerais mieux être enthousiasmé par un roman et demeurer à Croisset, seul comme un ours s'il le fallait. Je finis par avoir l'opinion de tout le monde et trouver que je déchois. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout. C'est l'affaire de trois belles semaines de travail encore (1).

La collaboration se poursuivait entre les trois amis. D'Osmoy montrait peu d'ardeur au travail et trouvait sans cesse des prétextes pour esquiver les séances de « pioche ». Flaubert enrageait. En décembre 1863, *le Château des cœurs* fut cependant achevé.

Alors les pourparlers commencèrent avec les directeurs. Flaubert a résumé ses déboires dans une note publiée par M. Emile Bergerat (2) :

1° Marc Fournier *refusa* d'entendre le scénario du *Château des cœurs*, prétendant que nous étions incapables, moi et Bouilhet, de faire une féerie.

2° Gustave Blandin nous demanda la pièce pour M. Noriac, directeur des Variétés. Enthousiasme dudit Noriac qui voulait supprimer trois rangs de fauteuils d'orchestre, machiner son théâtre, etc., et commencer les répétitions tout de suite. Après quoi silence absolu pendant six mois. Le manuscrit ne me fut rendu qu'après des instances brutales de ma part.

3° La pièce fut portée à Hostein, directeur du Châtelet, et quarante-huit heures après me fut rapportée par *son domestique*, qui proféra ces mots : — M. Hostein m'a chargé de dire à M. Flaubert que « ce n'est pas du tout ce que Monsieur désire » (*sic*).

J'en oublie quelques-uns.

4° Un directeur de la Gaîté, ancien directeur d'une troupe italienne à Nantes, a entendu la féerie chez moi, rue de Murillo, et puis, pas de nouvelles, après avoir témoigné beaucoup d'admiration, bien entendu.

5° Carjat demande à Bouilhet la féerie pour Dormeuil (?) et Roseville, directeurs de la Gaîté. Le manuscrit fut gardé trois mois et rendu, à moi, avec dédain par M. Dumaine.

6° Raphaël Félix en entendit la lecture (avec Michel Lévy) et s'apprêtait, séance tenante, à « faire le traité », quand il se ravisa tout à coup, parce qu'il voulait remonter *Lucrèce Borgia*.

(1) *Correspondance*, V, p. 32.
(2) Emile Bergerat, *Souvenirs d'un enfant de Paris*, II, p. 149.

7° L'année dernière Weinschinck, directeur de la Gaîté, garda le manuscrit huit jours. Même réponse que ses confrères.

8° Cet hiver, au mois de décembre, Dalloz a refusé de le faire paraître dans la *Revue Française* [1878].

Dans cette énumération, Flaubert oublie de mentionner ses démarches auprès de Bardoux, ministre de l'Instruction publique, qui en 1878 garda onze mois *le Château des cœurs* et ne trouva pas le moyen d'user de son influence pour faire jouer la pièce de son ami.

Finalement, en 1880, désespérant de voir jamais sur un théâtre le « Royaume du Pot au feu », Flaubert, donna sa pièce à Charpentier pour qu'il la publiât dans *la Vie Moderne*. Des illustrations confiées à des décorateurs devaient tenir lieu de mise en scène. Mais, de ce côté-là, encore il n'eut que déceptions. Il trouva les dessins « absolument contraires à l'esprit du texte » et manqua se brouiller à leur sujet avec Bergerat et Charpentier (1).

Mais Flaubert ne jugeait point que l'insuccès de ses démarches vînt d'une conjuration d'Holbachique. Il l'attribuait à la sottise et à la grossièreté des gens de théâtre. Cependant, il faut rechercher dans l'œuvre elle-même les causes du peu d'empressement que les directeurs montrèrent à la jouer. Ils prirent peur des frais de mise en scène. Ceux-ci, c'est incontestable, auraient été fort élevés, mais eussent-ils dépassé ceux que coûtent tant d'inepties jouées quotidiennement (2) ?

(1) *Correspond.*, IV, p. 413 et passim, et aussi : René Descharmes, G. Flaubert et ses Éditeurs, Michel Lévy et G. Charpentier, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1911.

(2) Une curieuse lettre d'Hippolyte Cogniard à Noriac, publiée par M. Emile Bergerat dans *le Gaulois* du 7 mai 1905, révèle l'état d'âme des directeurs :

Théâtre des Variétés, mardi.

Mon cher ami,

J'ai lu *le Château des cœurs*. Je n'hésite pas à me prononcer. C'est *impossible !*... au théâtre des Variétés. A chaque tableau, à chaque scène, je vois surgir des difficultés telles que, selon moi, il y aurait folie à chercher à les vaincre.

Il y a là un ensemble ingénieux qu'on ne peut détruire sans décolorer la pièce, sans lui ôter son charme et sa valeur.

Tout s'enchaîne habilement dans l'œuvre ; tout satisfait l'esprit, mais à la condition de satisfaire les yeux. Otez une pierre de la mosaïque et le mirage s'évanouit !... Otez à une femme, qui entre dans un bal, une boucle d'oreille, un gant, une fleur de ses cheveux, et l'ange est incomplet !...

Et puis, relisez donc, cher ami. Tout cela est taillé en plein drap d'or !... Ces trucs, ces forêts, ces cortèges, etc., etc., tout cela n'entrerait pas dans votre boîte à joujoux.

Je ne dis pas qu'il faudrait dépenser trop d'argent pour monter cette pièce — on tirerait à vue sur le succès — je dis qu'en dépensant de l'or vous ne pourriez pas élargir les murs du théâtre et satisfaire aux besoins de la mise en scène. Dans

Et puis, le sujet de la féerie — du moins ses auteurs le croient-ils, et Flaubert l'écrit à Mlle de Chantepie, — devait heurter tous les préjugés bourgeois.

Ce n'était cependant pas un projet d'une hardiesse bien téméraire que faire rire aux dépens des fantoches créés par la perversité du roi des gnômes, qui, sous les traits de Couturin, tente de séduire Jeanne et Paul par d'absurdes élégances, qui plus tard, sous les apparences du grand Pontife de la Bourgeoisie dans le royaume du Pot-au-feu, essaie de les attirer par l'appât d'un bonheur vulgaire, et qui, enfin, dans les Etats de Pipempohé, leur offre le pouvoir absolu. Il ne parvient pourtant pas à empêcher leur union, et la conquête du Château des Cœurs, qui en est la conséquence, provoque le retour de la vertu sur la Terre.

Railler les gens pour qui l'élégance est tout entière dans la coupe des vêtements et qui n'ont d'autre loi que les arrêts sans appel d'un Couturin et d'une Couturine, toutes les revues de fin d'année, depuis l'origine, l'ont fait en leurs complets sur la mode et sur ceux que, depuis Thackeray, nous appelons des snobs. Molière, dans *les Précieuses ridicules*, a dit son fait à une société beaucoup plus formaliste, et infiniment moins

le dictionnaire des Variétés, il y a, hélas ! le mot impossible — et il m'apparaît en grosses lettres en ce moment.

Amoindrir l'œuvre, rapetisser, extraire, couper, rogner, de ce costume élégant tirer une veste, non ce serait une mauvaise affaire. Mieux vaut renoncer franchement à une folle tentative.

Je viens de terminer ma lecture et je vous donne mes impressions premières. Et le jeune premier ?... Et la jeune fille ?... Nous n'avons personne pour ces rôles. On engagerait des acteurs. Soit, mais je prouve encore par ce détail que tout est à faire, que tout est matière à difficulté.

Si j'avais l'honneur d'être l'ami des auteurs, je leur dirais : « Vous êtes fous... Vous avez besoin de splendeurs, de lumière, d'apparat, et vous frappez aux Variétés !... Il vous faut trois cents figurants, des forêts qui marchent, des rivières, des cariatides, que sais-je, et vous venez aux Variétés !... Il vous faut une Cour, un Palais, et vous voulez louer une maison bourgeoise ! — Vous devez vous faire jouer au Châtelet, à la Porte-Saint-Martin. Attendez, s'il le faut, un nouveau théâtre, pourvu qu'il soit vaste. Enfin, n'espérez pas faire pousser un chêne dans un pot de fleur. »

Voici mon opinion, cher copin (*sic*). Ne nous laissons pas entraîner dans les nuages par ces messieurs, et décidons, vue prise du Boulevard Montmartre. A tantôt.

H.-G. COGNIARD.

M. Bergerat raconte cette amusante anecdote : Au dîner des *auteurs sifflés*, fondé par Tourgueneff, lequel se vantait de l'avoir été en Russie, et qui réunissait chaque mois Flaubert lui-même, Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet et Emile Zola, une phrase de cette lettre servit longtemps de salutation aux cinq illustres convives : Otez une pierre de la mosaïque, qu'est-ce qui arrive ? — Le mirage s'évanouit. Et l'on entrait. Puis ce fut, pour changer, au tour de la phrase suivante : Otez à une femme qui entre dans un bal une boucle d'oreille, etc.

portée à rire d'elle-même que la Société parisienne, à la fin de l'Empire et au commencement de la troisième République. Quand Flaubert doutait que la censure laissât jouer *le Château des cœurs*, il nous paraît bien qu'il s'exagérait à lui-même les dangers courus.

Dans les autres tableaux, la satire n'est pas plus féroce. Le royaume du Pot-au-Feu, le grand Pontife armé d'une écumoire et préparant la tasse de bouillon symbolique, le serment des épiciers et des bureaucrates, les conseils à la jeunesse et aux poètes, le Discours de l'Inconnu, donnant à Paul la recette pour s'imposer à l'attention du siècle et lui vantant les procédés les moins honnêtes, comme les plus sûrs pour réussir,— tout cela est moins violent que la « bourgeoisophobie » de Flaubert pouvait le faire supposer.

C'est un fait bien connu que ceux-là qui sont visés applaudissent le plus fort à la satire, d'abord parce qu'ils voient la paille dans l'œil du voisin et ensuite parce qu'ils ne veulent pas laisser croire qu'ils sont les modèles de ces personnages ridicules.

Ce n'est donc point l'excès de sa violence qui empêcha *le Château des cœurs* d'être reçu; les directeurs lui trouvaient d'autres défauts; il y subsiste en dépit des efforts de Bouilhet, pour persuader à Flaubert d'écrire une vraie féerie, c'est-à-dire une pièce où le fantastique soit constamment mêlé au réel, bien des scènes de comédie pure, par exemple tout l'acte de la soirée chez Klœcher. Il en résulte un peu de disparate (1), et ceci devait être un grief aux yeux des gens de théâtre, aimant les genres bien définis; mais au point de vue littéraire il en est tout autrement et la conception de Flaubert peut très bien se défendre. Dans *Peer Gynt*, qui n'est d'ailleurs pas sans grandes analogies avec *le Château des cœurs*, Ibsen n'a point fait autrement : ses personnages sont bien semblables à ceux de Flaubert; Peer est à peine un peu plus fantastique que Paul, et Solweig plus tendrement poétique et plus mystérieuse que Jeanne. Mais le surnaturel, les Trolls, le Roi des Montagnes rappellent fort les gnômes et leur souverain et ne sont guère plus directement mêlés à l'action...

(1) Flaubert l'écrivit lui-même à M. Emile Bergerat : « ... en somme l'œuvre est disparate. La niaiserie du sujet jure avec le sérieux de la forme... Moralité : les auteurs auraient bien fait de ne pas écrire pour être joués à toute force. Les concessions ne servent à rien qu'à dégrader ceux qui les font. » (Lettre publiée par René Descharmes, *loc. cit.*)

Il y avait encore une autre raison à ce refus : le comique que dégage cette pièce est comme le son d'un instrument monocorde. Il manque de variété. Il est provoqué par la répétition des mêmes moyens produisant les mêmes effets symétriques. La diversité n'existe que dans le style, c'est-à-dire qu'elle est faite tout entière de nuances échappant à la majorité des spectateurs, et perceptible bien plus à la lecture qu'à la scène. La nature même de ce comique est peut-être aussi trop spéciale, procédant uniquement de la haine de Flaubert pour le bourgeois, c'est-à-dire pour ce qui est bas et mesquin, inintelligent et prétentieux. — C'est un comique beaucoup plus littéraire que théâtral. On y retrouve le traducteur du *Rudens* et de *Lysistrata*, un souvenir du temps où, féru de Plaute et d'Aristophane, Flaubert s'essayait à les adapter avant de parodier Marmontel et Voltaire dans *la Découverte de la vaccine*.

On pourrait objecter que Flaubert, en écrivant *le Château des cœurs*, ne prétendait pas faire une œuvre comique, et recommencer le *Bourgeois-Gentilhomme*. La lettre de Bouilhet, du 19 juin 1863, montre cependant qu'il concevait bien la féerie comme une pièce essentiellement comique : tout, jusqu'aux noms donnés aux personnages dans les tableaux de l'Ile de la Mode et du Royaume du Pot-au-feu, indique l'intention de provoquer le rire.

Mais l'effet n'est pas toujours obtenu. C'est le grand grief qu'on peut lui faire : son comique ne fait pas rire. Persuadé qu'il avait en lui le sens du grotesque, Flaubert ne se trompait pas. Seulement grotesque et comique sont deux choses qu'il confondait trop volontiers. Du moins c'est l'impression que laisse la lecture du *Château des cœurs*. La représentation l'aurait-elle modifiée ? C'est fort possible, mais ce n'est pas certain. Il eût suffi pour cela d'un ou deux acteurs — et c'est la raison pourquoi le théâtre est et sera toujours une chose fort mystérieuse.

III

L'insuccès de ses démarches pour faire représenter *le Château des cœurs* semblait devoir éloigner Flaubert à tout jamais du théâtre. Cependant, quand Bouilhet mourut, le 18 juillet 1869, Flaubert trouva dans les papiers de son ami une pièce entière-

ment achevée : *Mademoiselle Aïssé*, que Chilly, directeur de l'Odéon, avait reçue pour la jouer en janvier 1870 — et une autre, *le Sexe faible*, autrefois refusée au Vaudeville, remise en chantier par Bouilhet et abandonnée avant même que le scénario définitif en fût complètement arrêté.

Faire représenter *Mademoiselle Aïssé* et achever *le Sexe faible*, dans le double but d'augmenter le pécule des héritiers Bouilhet et de servir, au delà de la tombe, la gloire de son ami, devint l'unique souci de Flaubert (1).

Il se trouva donc entraîné malgré lui à travailler de nouveau pour le théâtre ; nulle raison ne pouvait être plus propre à l'y déterminer que ce devoir impérieux d'amitié. La mort de Bouilhet avait rompu les engagements pris et, pendant un an, de juillet 69 à juillet 70, Flaubert harcela Chilly, pour faire entrer *Aïssé* en répétitions. Il faillit réussir ; Chilly, désireux de « profiter » — comme il le disait — de la publicité faite autour du nom de Bouilhet à l'occasion de sa mort, demanda à George Sand, dont *l'Affranchi* allait être joué, de céder son tour. Elle accepta de grand cœur, mais ce fut Flaubert qui refusa (2). Et la guerre devait encore retarder la réussite de ses projets, et c'est le 6 janvier 1872 que *Mademoiselle Aïssé* fut jouée pour la première fois, sur le théâtre de l'Odéon, avec un succès médiocre. Dans le même temps, les ennuis éprouvés à l'occasion des *Dernières Chansons*, publiées chez Lévy, la lutte engagée avec le Conseil municipal de Rouen refusant avec obstination un emplacement pour une fontaine surmontée d'un buste du poète, exaspéraient Flaubert, mais ne diminuaient en rien son ardeur (3). Il semblait écrit que tout ce qui touchait Bouilhet serait voué à l'insuccès. Cependant, dès que les dernières corrections à *la Tentation de saint Antoine* furent achevées, Flaubert entreprit le scénario du *Sexe faible*. Au retour d'un voyage à Luchon, il se rend chez Carvalho, directeur du Vaudeville, et le gagne à sa cause. Fort de la promesse obtenue, il rentre à Croisset et termine son scénario en août 1872.

Mais au cours des conversations avec Carvalho, on avait

(1) « Je tiens à ce quelle soit représentée pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous. » *Correspondance*, IV, 227.
(2) *Corresp. entre G. Sand et G. Flaubert*, p. 181.
(3) Cf. René Descharmes, *Flaubert et ses Éditeurs*, *loc. cit.*

parlé d'un autre projet qui avait d'emblée si bien séduit le directeur que *le Sexe faible* s'était trouvé relégué au second plan. Il s'agissait du *Candidat*, dont Flaubert avait peu de temps auparavant ébauché la charpente.

Le sujet était neuf, ou à peu près. A part une pièce — que son auteur anonyme avait d'ailleurs publiée en 1837 sans qu'elle ait jamais été jouée, à part *le Rabagas* de Sardou, les mœurs électorales n'avaient jusqu'alors guère tenté les auteurs dramatiques.

Pas une réplique du *Candidat* n'était encore écrite quand Carvalho vint à Croisset. Il fut convenu que Flaubert se mettrait incontinent au travail et que si les recettes de *l'Oncle Sam* de Sardou ne se maintenaient pas suffisamment élevées pour que Carvalho pût attendre, on jouerait *le Sexe faible* d'abord, sinon *le Candidat* passerait en premier. Flaubert « dialogua » courageusement : en septembre il avait achevé le 1er acte. Le 22 novembre la pièce était terminée, tant il « avait hâte d'écrire des choses plus sérieuses » et de reprendre *Bouvard et Pécuchet*. Un mois plus tard, installé à Paris, il lisait aux artistes avec succès. L'impression était bonne et la pièce entra aussitôt en répétitions. Flaubert connut alors un supplice nouveau. C'était tantôt la censure qui, plus coulante qu'on ne l'eût supposé sur la politique, se montrait extraordinairement pointilleuse au sujet de la religion, ne supportant pas que l'un des personnages eût pour oncle un évêque, exigeant que le mot « séminariste » fût remplacé par « cagot ». C'étaient les acteurs qui se liguaient avec le directeur pour demander des remaniements. Le costumier lui-même, un homme dont la laideur épouvantait Flaubert, semblait prendre à tâche de troubler l'auteur.

S'il faut en croire M. Emile Bergerat qui doit être bien renseigné, car un lever de rideau signé de lui : *Séparés de corps* accompagnait *le Candidat* sur l'affiche, les acteurs massacrèrent le texte et furent exécrables, tant aux répétitions qu'à la première. Cependant, dans ses lettres, Flaubert se montre enchanté :

Les gens du Vaudeville sont charmants, écrit-il à George Sand en février. Votre vieux troubadour que vous vous figurez agité et continuellement furieux est doux comme un mouton et même débonnaire. J'ai fait d'abord tous les changements qu'*on* a voulu, puis *on* a réta-

bli le texte primitif. Mais j'ai de moi-même enlevé ce qui me semblait trop long et ça va bien, très bien. Delannoy et Saint-Germain ont des binettes excellentes et jouent comme des anges. Je crois que ça ira (1).

Son espoir fut bien trompé. Le 11 mars 1874, la pièce tombait à plat :

Hier, c'était funèbre, écrit Edmond de Goncourt, cette espèce de glace tombant peu à peu à la représentation du *Candidat*, dans cette salle enfiévrée de sympathie, dans cette salle attendant des tirades sublimes, des traits d'esprit naturel, des mots engendreurs de batailles. D'abord ç'a été sur toutes les figures une tristesse apitoyée, puis longtemps contenue par le respect pour la personne et le talent de Flaubert; la déception des spectateurs a pris sa vengeance dans une sorte de chûtement gouailleur, dans une moquerie sourieuse de tout le pathétique de la chose (2).

Les amis de Flaubert, Daudet, Zola, de Goncourt, Maupassant, Tourguenieff perdirent leur peine à tâcher de réchauffer le public, « gandins et boursiers, qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots ». Quand on vint annoncer le nom de l'auteur à la fin du dernier acte, il y eut quelques applaudissements « pour l'homme, non pour l'œuvre, avec accompagnement de deux jolis coups de sifflet partant du paradis (3). »

Sur cinq mille francs de location, Flaubert, après la quatrième soirée, retira sa pièce qui se serait peut-être relevée. Il regrettait bien, comme il l'écrivait à George Sand, les « milles » francs qu'il aurait pu gagner. Son pot au lait était brisé. Il fallait attendre des jours meilleurs avant de renouveler le mobilier de Croisset.

Il retourna donc vers *Bouvard et Pécuchet* chercher une consolation. La presse était détestable. Le « four » — car c'en était un vraiment — était colossal!

Et pourquoi?

Les personnages du *Candidat*, remarquait M. Gustave Kahn, lors de la représentation donnée par M. Antoine en 1907 à l'Odéon, vivent de ce comique vrai, sans surcharge qui caractérise les créations de Flaubert (4).

(1) *Correspondance*, IV, 193 (à George Sand).
(2) *Journal des Goncourt*, IV, p. 116, 11 mars 1874.
(3) *Correspondance*, IV, p. 199 (à George Sand).
(4) Gustave Kahn : *La Revanche de Flaubert*, *Gil-Blas*, 14 janvier 1907.

Sans doute, mais n'est-ce point là ce qui fut cause qu'on ne le comprit pas?

Les critiques au lendemain de la première se refusaient unanimement à reconnaître des héros de théâtre dans ces personnages trop réels et n'ayant point subi les grossissements et les déformations conventionnels, imposés par la fameuse « optique théâtrale ».

C'est un personnage de roman réaliste plus que de comédie, ce Rousselin, possédé du désir d'être élu député. Pendant quatre actes on le voit hésiter, flatter les uns et les autres, quêter les voix. Il dépense sans compter, et, n'ayant plus un sou dans son tiroir, donne sa montre à un mendiant qui pourrait être un électeur... Il sacrifie sa fille qui aime Murel et obtient d'elle la promesse qu'elle épousera une sorte de séminariste imbécile et faux, mais dont le père, un moment candidat lui-même, apportera, en se désistant, un renfort de soixante-quatre voix de laboureurs. Il pousse sa femme dans les bras d'un coquebin, parce que celui-ci est journaliste et peut faire un compte-rendu élogieux d'une réunion électorale où, malgré ses palinodies, les citoyens l'ont fort houspillé. Il ferme les yeux quand il apprend son infortune conjugale, ou plutôt ses yeux, tout occupés du signal qui doit lui annoncer le triomphe ou la défaite, ne savent plus voir autre chose. Et lui-même demande innocemment : Le suis-je ? Et il l'est... élu, puisqu'au théâtre au moins, cela porte chance.

Rousselin n'est point un mauvais homme. De concessions en concessions, il devient lâche et un peu vil. Possible, mais c'est un candidat, c'est-à-dire un homme pour qui rien n'existe en dehors du siège convoité. Ceci, dira-t-on, est un peu outré? Rappelez-vous *le Menteur*, rappelez vous *l'Avare*, *Tartufe* et *le Joueur*, et concluez. Flaubert n'a point fait une *comédie de caractère*, mais une *comédie de mœurs*. Il manque encore à Rousselin bien des exagérations pour être un de ces « types » comme Dorante, Harpagon, Tartufe ou Valère, synthèses vivantes et incarnations d'un trait de caractère, ou d'un défaut, un peu schématiques, de l'espèce humaine. Mais moins universel qu'eux, c'est-à-dire beaucoup plus qu'eux de son temps et de son milieu, Rousselin est par cela même plus près de la vérité. Ce n'est pas *le* candidat, c'est *un* candidat, moyen, sous un régime de suffrage universel, dans la seconde moitié du

XIXe siècle. Le personnage de Rousselin est un peu au théâtre ce qu'est Frédéric Moreau dans le roman, et c'est peut-être la raison pourquoi il ne fut pas mieux compris : il a les mêmes qualités, trop faciles à prendre pour des défauts.

Avec une précision à lui coutumière, mais rare au théâtre, Flaubert avait choisi un titre excellent et qui disait bien ce qu'il voulait dire (1).

Et la pièce répond parfaitement à son titre. Elle est minutieuse, exacte, logique et précise. Trop logique même et trop exacte : Rousselin, à travers ses fluctuations politiques, est mené par les événements de lâchetés en lâchetés, mais ne les domine jamais. Or, le public admet les pires canailleries quand ceux qui les commettent sont des malins ou des forts. Rien de ce que fait Rousselin n'est excessif dans le détail, et cependant l'ensemble est pénible. C'est ce qui ôte toute envie de rire aux passages faits cependant pour provoquer une détente. Même on est presque tenté de plaindre l'aveuglement de ce père et de ce mari. George Sand écrivait à Flaubert cette impression :

> Le sujet est écœurant, trop réel pour la scène et traité avec trop d'amour de la réalité. Le théâtre est une optique où un rosier réel ne fait point d'effet. Il y faut un rosier peint, et encore un beau rosier de maître n'y ferait pas plus d'effet. Il faut de la peinture à la colle, une espèce de tricherie. Et de même pour la pièce. A la lecture, la pièce n'est pas gaie. Elle est triste au contraire. C'est si vrai que ça ne fait pas rire et, comme on ne s'intéresse à aucun des personnages, on ne s'intéresse pas à l'action (2).

Laissons de côté la première remarque : le sujet est écœurant. *Tartufe* aussi, et *les Corbeaux* de Henri Becque et bien d'autres pièces qui sont jouées avec succès ont un sujet écœurant — mais retenons l'observation qui suit. Ce qui est un élément d'insuccès c'est qu'une comédie se présente avec les allures d'une pièce gaie, et qu'elle n'offre au spectacle aucun sujet de rire. Il n'y a dans *le Candidat* qu'un seul mot vraiment comique — l'interrogation anxieuse de Rousselin : « Je le suis? — Ah! je vous en réponds! — » Ce mot a beau être prodigieusement drôle, il vient trop tard; c'est le mot de la

(1) Gustave Kahn, *loc. cit.*
(2) George Sand : lettre à G. Flaubert citée dans les *Œuvres complètes de G. Flaubert. Théâtre*, p. 512 (notes).

fin et pendant toute la pièce on a, en vain, attendu quelque autre chose comique qui n'est point venue.

Pour plaire, un sujet comme celui du *Candidat* doit être traité franchement en charge ou bien en tragédie. Le public se pâmera devant l'horreur comme devant la farce, mais que l'auteur s'en tienne à la peinture exacte et moyenne de la vie, et tout le monde s'écriera : mais ce n'est pas du théâtre, cela!

Les qualités qui font de Flaubert le meilleur des romanciers — du moins le lui dit-on pour mieux lui faire entendre qu'il est le plus détestable des auteurs dramatiques — ces qualités le desservent quand il s'avise d'écrire une pièce :

Une des choses les plus comiques de ce temps, écrit-il à George Sand, c'est l'*arcane théâtral*. On dirait que le Théâtre dépasse les bornes de l'intelligence humaine, que c'est un mystère réservé à ceux qui écrivent comme des cochers de fiacre. La question du succès immédiat prime toutes les autres (1).

Ces lignes répondaient à la critique d'Auguste Vitu, parue dans *le Figaro* du 14 mars 1874, où l'on pouvait lire :

Il est évident pour ceux qui ont assisté à la représentation d'hier que M. Gustave Flaubert ne connaît pas le théâtre, ne possède pas le don naturel, qui chez quelques prédestinés supplée à l'expérience.

Mais son erreur est plus complète et plus générale. Il voit le monde non pas en noir, mais en laid ; élus et éligibles, électeurs, leurs épouses et leurs petits sont d'ignobles et plats gueux à peine dignes d'être menés à coup de trique par les chaouchs du grand Turc. C'est à l'opinion de faire le cas qu'il convient de ces peintures désobligeantes et absolument fausses dans leur injuste généralité. Jamais on ne vit une pièce mieux faite pour éprouver la patience du public, ni un public capable de résister avec une telle énergie au défi qui lui était porté (2).

Sarcey disait de même :

Nous nous attendions à trouver dans la pièce de M. Flaubert, à défaut de qualités dramatiques, des coins de vérités bien étudiées et bien rendues. Mais, pour faire vrai au théâtre, il faut connaître les conditions d'optique particulière à ce milieu qu'éclaire la rampe. Tout est faux dans l'œuvre nouvelle. Tout du moins paraît tel.

La politique s'en mêlait. George Sand l'avait prédit. Dans

(1) *Correspondance*, III, 202.
(2) *Figaro*, 14 mars 1874.

une lettre publiée par Mme Adam dans ses *Souvenirs* (VI, p. 67), elle écrivait : « Vous devinez avec son respect du suffrage universel et du parlementarisme comment il mord. Il va soulever les passions violentes des politiciens. Je ne crois pas au succès. » Et comme les mauvaises mœurs électorales sont de tous les partis, il y eut unanimité pour condamner Flaubert : « J'ai dupé le public à cause du titre, écrit-il. Il s'attendait à *Rabagas!* Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes (1). »

Cependant, ces peintures « désobligeantes et absolument fausses » étaient-elles plus « écœurantes » qu'un rapport d'invalidation, ou bien les mœurs électorales, quatre ans avant le 16 mai, étaient-elles donc si pures qu'on ne pût les railler sans causer scandale ?

IV

Après l'échec du *Candidat*, il ne fut plus question de jouer *le Sexe faible* au Vaudeville. Comme le remarque Edmond de Goncourt : « Au fond, cette chute était déplorable pour tout fabricateur de livres... » Mais il exagérait en ajoutant : « Aucun de nous ne sera joué d'ici à dix ans (2) », car en juillet de cette même année 1874, Zola faisait recevoir par Weinschink, directeur du Théâtre Cluny, *les Héritiers Rabourdin* (3).

De son côté Flaubert avait porté *le Sexe faible* à Perrin, qui trouva la pièce scabreuse et inconvenante, s'indignant qu'on pût songer à « mettre un berceau et une nourrice sur la scène des Français ».

Même insuccès près de Duquesnel à l'Odéon, qui « renvoya le manuscrit par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication ; et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre du sous-chef, un chef-d'œuvre d'impertinence (4) ». Oui, il avait bien raison d'écrire à George Sand : « Ne pas réussir est un crime, et la réussite est le critérium du bien! — Pourquoi met-on des matelas sous certaines chutes

(1) *Correspondance*, IV, 198.
(2) *Journal des Goncourt*, V, 117.
(3) *Emile Zola*, Correspondance, II, 97.
(4) *Correspondance* de Flaubert, IV, 216.

et des épines sous d'autres? » Et il ne lui fallait rien moins que le souci impérieux de servir la mémoire de Bouilhet et les intérêts de ses héritiers pour continuer ces démarches rebutantes.

En juin, à son départ pour le Righi, il porte la pièce à Weinschink, qui promet de la jouer après *les Héritiers Rabourdin*. On engage Mlle Kléber pour le rôle de Victoire. On va répéter. Mais, en novembre, Weinschink propose une distribution « odieuse de bêtise », Flaubert la refuse et retire sa pièce. Il la confie aussitôt à Peragallo, agent dramatique, qui la porte à Montigny, directeur du Gymnase. Là, nouveau refus. *Le Sexe faible* revient à Croisset, et Flaubert semble bien décidé à ne plus l'en tirer, quand son ami Bardoux, nommé ministre de l'Instruction publique en décembre 1877, lui offre son appui pour faire jouer *le Château des cœurs*, et *le Sexe faible*. Mais Flaubert se leurre quand il entrevoit dans cette intervention providentielle un moyen de réparer les désastres pécuniaires éprouvés par lui depuis trois ans. Ritt et Weinschink rendent les manuscrits et Bardoux tombe du pouvoir au début de l'année 1879, sans que le pauvre auteur ait pu tirer de tout cela autre chose qu'une amertume nouvelle.

Quelle est la part exacte qui revient à Bouilhet dans sa collaboration posthume avec Flaubert pour *le Sexe faible* ?

« Parmi les papiers de Bouilhet, lit-on dans une lettre à George Sand du 3 juillet 1873, se trouvait un vieil ours, *le Sexe Faible*, comédie en cinq actes et en prose, autrefois refusée au Vaudeville. L'année dernière à Luchon j'en ai refait le scénario, en changeant complètement le premier et le troisième actes. »

Il semble bien résulter de ceci que tout, dans *le Sexe faible*, sauf le scénario des deuxième, quatrième et cinquième actes, — et encore celui-ci subit-il des modifications postérieures à l'envoi de cette lettre — soit de Flaubert. Une chose au moins n'est pas douteuse, le dialogue est entièrement de lui. Il porte, au demeurant, sa marque et cela ne peut se discuter.

La lecture de la pièce est fort intéressante : le sexe faible opprime le sexe fort, et trouve dans sa prétendue faiblesse la meilleure des armes et la plus efficace pour imposer aux hommes une tyrannie de tous les instants. Qu'elles soient mères, épouses ou courtisanes, qu'elles jouent les Egérie près

des hommes en place, ou que, servantes-maîtresses, elles asservissent les vieillards dont elles exploitent les passions, qu'elles soient entretenues par de jeunes écervelés, ou qu'elles soient à leur foyer le modèle bourgeois des épouses, pour qui le mari ne compte plus dès qu'elles ont un enfant. — partout les femmes imposent aux hommes leurs volontés et leurs caprices. Pour y parvenir, elles emploient tour à tour la violence ou la cajolerie. Elles flattent ou rudoient ; un instinct plus sûr que tous les raisonnements, et qui, parfois même, leur tient lieu d'esprit, les avertit des moyens propres à séduire ou à dominer. Comme l'araignée qui tend sa toile et qui, sans bouger, attend que la proie vienne d'elle même se prendre, les femmes guettent leurs victimes, combinent leurs coups. L'homme pourra se débattre et en appeler devant l'opinion, les apparences seront toujours contre lui.

Paul a été élevé par une mère qui a brisé en lui, dès le jeune âge, toute velléité d'indépendance. Marié, sa belle-mère, puis sa femme, grisée par la maternité, lui font la vie insupportable. Il se révolte, enlève une femme de chambre, l'installe richement, se ruine pour elle. Un brave homme d'oncle, vieux général, paiera ses dettes et ramènera Paul vers son foyer ; à son retour dans la famille, Paul comparaît devant l'aréopage des femmes. On lui tient au nom de la morale de tels discours, on le condamne à une existence si misérable dans un bureau, qu'il veut s'enfuir et se réfugier près de son oncle. Mais le général, qui a le goût des amours ancillaires, a été subjugué par la maîtresse de son neveu : il va l'épouser. Paul est contraint de subir la volonté des femmes, et humble, découragé, demande le chemin du bureau qui sera maintenant son refuge.

Telle est l'œuvre dramatique déclarée « parfaite » par les directeurs du Vaudeville et de Cluny, par celui des Français « injouable », et par celui de l'Odéon « à refaire d'un bout à l'autre ».

Nous comprenons mal aujourd'hui l'indignation de Perrin trouvant peu convenable de mettre sur la scène une nourrice et un berceau. Que la pièce soit « à refaire d'un bout à l'autre », ce n'est point l'impression que l'on ressent à la lire. Il y a des inventions excellentes, et même — est-ce le fait de la collaboration de Bouilhet, plus homme de théâtre que Flau-

bert ? — le comique du *Sexe faible*, malgré qu'il ne soit pas essentiellement gai, est beaucoup plus dans la manière théâtrale que celui du *Candidat*.

Le général Varin des Ilots, tyrannisé par sa servante Gertrude et lui obéissant à l'instant qu'il déclame contre le despotisme des femmes, est un excellent personnage conçu selon les règles. Dans une lettre du 8 octobre 1874, où il faisait part à Flaubert de ses réflexions, Théodore de Banville exprimait cette idée :

> Il faudrait que, dès le commencement, un personnage formulât cet argument [le résumé de la pièce] pour le public et lui dît : Voilà ce que nous allons vous montrer. Il faudrait que tout le long de la pièce, il fût là pour redire : Vous voyez que, comme nous l'avions annoncé, la tyrannie de la Femme, etc. — On a beau montrer au public une chose sous tous ses aspects, il ne la verra jamais si on ne lui dit pas : Remarque que nous te montrons cette chose (1).

Flaubert tint compte du conseil : « Le dit Banville, écrit-il à Mme Commanville en octobre 1874, m'a donné quelques bons avis que je tâcherai de suivre (2). » Et dans sa version définitive, *le Sexe faible* répond au désir du poète. Dès les premières scènes nous sommes avertis : toutes les répliques du général Varin des Ilots, toutes celles d'Amédée, — un vieux célibataire voué d'autant plus sûrement à tomber dans une embûche féminine qu'il a mieux fait le fanfaron, — renseignent le public. Peut-être même le renseignent-elles un peu trop, car s'il faut, comme le demande Banville, bien montrer au public le sujet sous tous ses aspects, il faut au moins lui ménager un peu d'imprévu. Les refus obstinés d'Amédée font trop présager ses revirements. On se dit : tu fais l'homme fort, mais tu vas trouver ton maître, en jupons. Et quand Amédée se trouve « pincé », la démonstration de l'axiome : contre la femme la science ne sert de rien, à quoi tend la comédie, semble vraiment facile.

Amédée se laisse faire bien naïvement. Il suffit que sa tante, l'Egérie du ministre, l'intrigante Mme de Merilhac, raille sa calvitie et plaisante son obésité pour qu'il se mette en tête de prouver par esprit de contradiction qu'il peut faire un excellent mari et valoir mieux qu'un jeune godelureau. Mais le revi-

(1) *Théâtre*, de G. Flaubert, notes, p. 522.
(2) *Correspondance*, V, p. 359.

rement d'Amédée, pour qu'il fût parfaitement logique et satisfaisant, eût exigé de trop longs développements. Ce défaut, sensible à la lecture, ne paraîtrait peut-être pas à la représentation.

Par contre il se pourrait que le terrible mot de Paul qui sert de dénouement : « Voulez-vous bien me dire où est ce bureau, Madame ? » — ce mot que Banville trouvait aussi beau et aussi terrible que le dénouement de *Georges Dandin*, — perdît de sa force à la représentation, parce qu'il n'est pas, lui non plus, assez préparé. Banville conseillait à Flaubert de remanier la dernière scène, mais Flaubert n'y changea rien.

Vous l'avez exprimé [votre dénouement] par un seul mot. C'est mettre tous ses œufs dans le même panier et confier ce panier aux flots irrités ; car supposez que l'acteur ait une hésitation dans la voix, — supposez qu'à ce moment-là on remue un petit banc, ou qu'on ouvre une porte de loge, et on n'entend pas le mot. Et vous n'avez plus de dénouement. Mais je vais plus loin, il n'est même pas utile qu'on ouvre ou ferme une porte de loge, car le public n'entend pas un mot s'il n'est pas prévenu qu'on va le lui dire et qu'il l'entendra : ceci est encore axiomatique.

Et Banville conseille ceci :

Paul Duvernier, acculé par la meute féminine comme le sanglier par les chiens, voit qu'il n'a plus d'espoir de s'échapper et que bien décidément il est pris ; alors, chacune des femmes (dans une forme qui ferait prévoir la réponse au public) lui demanderait à son tour : « Eh bien, avez-vous quelque chose à dire ? — Qu'avez-vous à dire maintenant ? » suite d'interrogations serrées, pressées, impitoyables, implacables ; c'est alors qu'après un silence, qui imposerait l'attention au public, il répondrait à l'ensemble des interrogations : « Ce que j'ai à répondre ? Un seul mot : Voulez-vous bien me dire où est ce bureau, Madame (1) ?

Autre grief. Comment Amédée est-il assez aveugle pour assister à toute cette scène sans être éclairé ? Lui qui pendant trois actes s'est montré l'ennemi du mariage, l'homme le mieux prévenu contre la tyrannie féminine, lui qui n'est venu à résipiscence que par esprit de contradiction et par gageure, est-il donc possible qu'il soit témoin de ce spectacle sans penser : Voilà ce qui m'attend ; je vais entrer dans cette famille,

(1) *Théâtre* de G. Flaubert, notes, p. 522.

dans cette douce, cette aimable famille ; j'aurai moi-même pour belle-mère cette harpie et pour femme cette mégère. — Car belle-mère et fiancée sont justement les plus acharnées contre Paul. Et les yeux d'Amédée ne sont point dessillés. Mais ce garçon, qui ne craint point le scandale — son long passé en témoigne — devrait s'enfuir bien loin, guéri à jamais de toute velléité conjugale. Non, l'algarade le laisse impassible. Bien mieux, il fait chorus avec les femmes pour accabler Paul. Il souffre sans mot dire les rebuffades que sa fiancée ne lui ménage point. L'effondrement de son ami Paul ne le touche pas et ne lui sert pas de leçon.

C'est vouloir trop prouver. Il aurait suffi que le général Varin des Ilots et que Paul Duvernier fussent réduits en esclavage, et de ce qu'un personnage ferait exception et se sauverait, il ne s'ensuivrait pas que le péril fût moins grand. Au contraire, comme le voulait Banville, qui paraît bien avoir raison, celui-là pourrait conclure après la terrible capitulation de Paul par un mot plus terrible encore, et plus décisif, résumant la pièce et la morale de la pièce.

Mais on ne peut guère faire au *Sexe faible* que des critiques de détail comme celle-là. L'ironie aiguë, cinglante parfois, est d'un théâtre excellent, du moins à la lecture. Il y a des scènes en grand nombre qui sont fort bien conduites. Celle où Victoire, l'ancienne femme de chambre, devenue en galanterie Mme de Saint-Laurent, se fait humble et caressante pour mieux s'apitoyer et prendre le général venu cependant chez elle pour l'exécuter, est une scène de construction très classique et très réussie.

L'effet en est considérable, encore que rien ne se passe qui ne soit prévu dès que le général Varin des Ilots se trouve seul avec Victoire.

En résumé, au point de vue dramatique, tout au moins, *le Sexe faible* semble meilleur que *le Candidat*. Il est regrettable que cette comédie n'ait jamais été représentée et soit demeurée si longtemps inédite : Flaubert aurait pu y trouver une revanche, qui lui fut bien injustement refusée.

V

Il paraît facile, et un peu naïf, quand un romancier écrit une comédie, de dire : ce n'est pas du théâtre, c'est encore du roman,

et de s'en tenir à ce jugement sommaire. On trouve aisément dans la pièce des défauts pour servir de preuves, et il est toujours loisible au surplus d'imputer à crime les qualités même de l'auteur, en faisant ressortir qu'il en tirait ailleurs un bien meilleur parti. C'est à peu près ce que firent tous les critiques, Sarcey en tête, au lendemain de la première du *Candidat*. « M. Flaubert, disaient-ils avec lui, est un excellent romancier. Il a fait preuve, dans ce genre, d'un talent hors ligne et peut-être même de génie, mais il témoigne d'une prodigieuse impuissance à manier les passions de la comédie et du drame... Jamais le mot cruel des peintres n'a été mieux justifié que par *le Candidat* : cela n'existe pas. » On lui criait de tous côtés qu'il n'était pas du métier.

C'était injuste. Le défaut capital du *Candidat* n'est pas le résultat de l'inexpérience ou de l'impuissance dramatique de Flaubert. Flaubert a lu et annoté tout le théâtre français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et il y paraît. Il a traité, dans *le Candidat* et dans *le Sexe faible*, des sujets pris, comme ceux de ses romans contemporains, dans la vie réelle et banale, mais la charpente de ses pièces, de la première surtout, est conçue dans la manière classique. Le défaut vient de ce qu'il y manque la fantaisie et l'entrain qui font, aujourd'hui tout autant qu'en 1668, le charme d'une comédie comme *les Plaideurs* : le comique de Flaubert, ou du moins ce sens inné du grotesque qu'il prenait de bonne foi pour du comique, ne fait pas rire. C'est en quoi il s'est trompé, et c'est pourquoi *le Candidat* parut mortellement ennuyeux. Ni l'intrigue ni les mots, sauf le dernier, n'étaient de nature à divertir.

Le Sexe faible, malgré quelques défauts, semble d'une meilleure veine, mais encore subsiste-t-il un désaccord très apparent entre le sujet — qui, à bien réfléchir, n'a rien de gai, — et l'exécution, qui veut être comique.

L'auteur semble dire : Hâtons-nous d'en rire de peur d'avoir à en pleurer, — mais on voit trop que son tempérament l'empêche lui-même de rire, ou du moins son rire est sans joie. Ce n'est pas l'ironie d'un Beaumarchais, c'est l'amertume d'un pessimiste trop à l'étroit dans le cadre de la comédie et qui a besoin, pour se mouvoir à l'aise, des formes plus larges du roman.

Dans l'œuvre de Flaubert, le théâtre n'a qu'une importance secondaire. Mais ne renfermerait-il que le monologue de Rousselin préparant son discours et en essayant les effets devant les chaises vides du Salon de Flore, ne renfermerait-il que le quatrième acte et la scène finale du *Sexe faible* ou les tableaux du Cabaret et du Pot-au-feu dans *le Château des cœurs*, qu'il mériterait de n'être jamais complètement oublié.

RENÉ DUMESNIL.

J.-J ROUSSEAU
A LONDRES ET A WOOTTON

—

Du 13 janvier 1766 au 22 mars 1767, J.-J. Rousseau résida en Angleterre. C'est peut-être la période de sa vie dont les Français font le plus grand état, surtout depuis qu'ils inclinent à le tenir pour un malheureux fou. Mais c'est assurément celle qu'ils connaissent le moins bien (1). Ils en confondent l'histoire avec le détail de la querelle qui divisa Hume et Jean-Jacques, dans le même temps, et qui atteignit, on s'en souvient, aux proportions d'un événement international. Ils prennent parti dans cette dispute. A la fin, elle est devenue, pour eux, plus que l'épisode marquant, le fait unique.

Au long des pages suivantes, nous allons tenter d'éclairer, non plus le séjour par la querelle, mais la querelle par les conditions et les circonstances du séjour. Nous référant à des textes récemment publiés (2), nous voudrions montrer qu'il est imprudent de prononcer entre Hume et son adversaire, avant de savoir, au vrai, quels furent, en dehors de la lutte, les comportements de ce dernier. Car enfin, si Jean-Jacques mena outre Manche une vie paisible et digne, si l'ordre, l'économie et la décence régnèrent dans son petit ménage, s'il mérita l'estime, la sympathie, ou même l'affection de tous ceux qui l'approchaient, et qui n'appor-

(1) Comme preuves de cette ignorance, nous citerons, notamment, un article paru dans *les Débats*, du 2 août 1911, et pour lequel M. Paul Ginisty s'est servi, tout uniment, d'un volume anglais publié en 1830; — et plus récemment, *la Vie de Rousseau*, de l'illustre M. Emile Faguet, dans laquelle le récit du séjour en Angleterre tient à peine cinq ou six pages, formées d'ailleurs par des citations de Hume.

(2) *Le séjour de J.-J. Rousseau en Angleterre*, par Louis-J. Courtois, Genève, 1911, chez Jullien. — Nous renverrons à cet excellent ouvrage, pour tous les textes inédits en France. Peut-être aussi serons-nous amenés à citer, deux ou trois fois, le travail de J. Churton Collins, *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre*, déjà ancien outre Manche, assez médiocre, mais dont la librairie Hachette a cru devoir donner récemment une traduction plus médiocre encore. Pour les textes déjà édités en France, nous renverrons à l'édition Pourrat des Œuvres complètes (Paris, 1833) et au livre de Streckeisen-Moultou, *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, Paris, Lévy, 1865.

taient, dans ce commerce, ni calcul, ni parti pris, il y aura une présomption pour qu'il ait fait, à l'égard de Hume lui-même, figure d'honnête homme plutôt que de « scélérat ». Et peut-être, alors, du rang des déments, où le confinèrent tant de critiques notoires, conviendra-t-il de le tirer, pour le replacer parmi les sages.

I

La sagesse de Rousseau : mais elle éclate ici, dès les commencements, dans la belle résistance qu'il opposa aux amis et aux donneurs de conseils, qui le pressaient de passer le détroit. On se rappelle quelle était sa situation : décrété de prise de corps par le Parlement de Paris, en 1762, à la suite de la publication de *l'Emile*, il avait dû quitter la France. Banni peu après de Genève, sa patrie, il s'était réfugié d'abord à Môtiers-Travers, sur le territoire de Neuchâtel, qui appartenait alors au roi de Prusse, — puis à l'île Saint-Pierre, dans le canton de Berne. Les tracasseries des calvinistes, sourdement excités par Voltaire, l'avaient chassé de Môtiers; un décret du gouvernement bernois venait de lui interdire l'île Saint-Pierre (1). Malade de corps et d'âme, haletant comme une bête traquée, il fuyait maintenant devant lui, incertain du lieu où la fatigue et la souffrance le forceraient de s'arrêter. Mais jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où il prit le chemin de Londres, on peut considérer que sa volonté était d'en prendre un autre.

Ses sentiments à l'égard de l'Angleterre et des Anglais paraissent, en effet, très nets. Il n'aimait pas ces derniers, et, se connaissant assez bien lui-même, il redoutait leur pays, sur lequel il avait pris des informations assez décourageantes. Aux Anglais, il reprochait leur égoïsme, leur morgue, leur abord glacé, et d'être destitués, au moins en apparence, de toute sensibilité (2). De l'Angleterre, il appréhendait le climat brumeux et froid (3), bien capable de ruiner une santé déjà fortement entamée, et comme il avait lu Montesquieu (4), il

(1) Sur tous ces points, voyez *les Confessions*, part. II, livre XII, la *Correspondance, passim*, et Streckeisen-Moultou, *op. cit., passim*.
(2) Voyez l'*Emile*, livre IV, et *les Confessions*, part. II, livre IV.
(3) *Correspondance, passim*.
(4) Montesquieu, *Esprit des lois*, XIV, chap. XII et XIII. Voyez aussi les *Pensées diverses* et *la Défense de l'Esprit des Lois*.

citait volontiers, là-dessus, les chiffres et la tradition d'après lesquels Londres apparaissait alors aux regards français comme une sorte de mère patrie de la mélancolie et du suicide. Obligé de se montrer attentif aux questions d'argent, il craignait aussi que la vie matérielle, telle qu'elle était organisée au-delà du détroit, cadrât mal avec une médiocrité aussi peu dorée que la sienne. Enfin, il y avait la langue anglaise, dont il ne savait mot; il y avait les pasteurs protestants, sans doute presque aussi nombreux à Londres qu'à Genève; il y avait la longueur du voyage, les fatigues de la chaise et du bateau; il y avait Thérèse Levasseur, qu'il fallait mener avec soi et qui formait un assez fâcheux bagage (1); il y avait surtout ce passage d'une « lettre vraiment prophétique » que lui adressa, de Londres, un cousin, commerçant dans cette ville :

Quant au corps de la nation, dont vous voudriez savoir si vous serez vu d'un bon œil, il faut se plier en tout et partout à leur humeur et façon de penser, et d'agir sans cela on risque d'être non seulement méprisé et regardé d'un mauvais œil, mais même insulté en public et en particulier (2).

Obéissant à des motifs dont nous ne saurions indiquer ici tout le détail, les meilleurs amis de Rousseau tenaient, au contraire, l'Angleterre pour le pays du monde le plus convenable à ce Juif-Errant de la philosophie. Dès 1762, une sorte de concert s'était formé entre eux à ce sujet, et tandis que Mme de Boufflers multipliait lettres et démarches pour découvrir, outre Manche, une retraite digne de Saint-Preux vieillissant, Mme de Verdelin entreprenait elle-même le voyage de Môtiers, au seul effet de le persuader, et lord Keith, qui exerça toujours sur lui un véritable empire, l'assurait, par écrits ou paroles, de la pureté du ciel britannique, de la douceur du climat, au pays de Galles, du bon marché de la vie à Londres, voire même du libéralisme des « lamas » anglais, et par « lamas » il faut ici entendre les pasteurs (3).

Puis les grands sentiments s'en mêlèrent ; à ce vieil amant de la liberté, et qui courut toujours après elle sans jamais

(1) Sur tous ces points, voyez la *Correspondance*, *passim*, et Streckeisen-Moultou, *op. cit.*, *passim*.
(2) Louis-J. Courtois, *op. cit.*, p. 254.
(3) Sur tous ces points, voyez Streckeisen-Moultou, *op. cit.*, *passim*.

l'attraper, on représenta l'Angleterre comme la terre classique de la pensée vagabonde et du droit religieusement respecté. A ce vaniteux, sans cesse occupé de dérouter la gloire, mais empressé à la suivre, dès qu'elle lui souriait au détour d'un chemin, on rappela le bel accueil que l'*Emile* venait de trouver parmi les Anglais. A ce tendre quinquagénaire, on mit presque le marché en mains ; lui donnant le choix entre le voyage d'Angleterre et son affection, Mme de Boufflers écrivait : « Il ne s'agit plus de me remercier de mes offres ; il faut vous engager à les accepter. Sans quoi, je douterais de votre amitié (1). »

L'amitié! C'était là le seul tyran dont Rousseau portât volontiers le joug. D'autant plus volontiers, en ce qui touche Mme de Boufflers et Mme de Verdelin, que toutes les deux lui rappelaient à l'envi quelque cher souvenir. La première, telle une fleur d'automne largement ouverte, ne s'était-elle point offerte à lui, dans le temps qu'il ne pouvait plus la cueillir (2)? Et n'était-ce point la seconde, qui avait naguère favorisé les rendez-vous d'Eaubonne, en prêtant la clef du parc où Jean-Jacques et Mme d'Houdetot coulaient des nuits qu'ils eussent voulues sans lendemain (3)? De tout cela, Rousseau se souvenait, certes, comme aussi des flatteries et des attentions que ses deux amies ne cessaient de lui prodiguer. « Résister aux caresses, avoue-t-il à leur sujet, n'est pas au pouvoir de mon cœur (4). »

Et voilà pourquoi il céda, enfin. Voilà pourquoi, en dépit de lui-même, nous le trouvons, dès les premiers jours de 1766, sur le pavé royal qui menait de Paris à Calais, flanqué, à gauche, d'un ami genevois, M. de Luze, accosté, à droite, du « philosophe » que lord Keith, Mme de Verdelin, Mme de Boufflers, et sans doute aussi les encyclopédistes, lui avaient dès longtemps destiné comme Mentor : nous avons nommé David Hume.

II

C'était un gros homme court, d'apparence glacée, aux lèvres serrées, au regard atone, aux gestes si rares qu'il répandait

(1) Streckeisen-Moultou, t. II, p. 43.
(2) J.-J-Rousseau passe pour avoir eu Mme la comtesse de Boufflers, et même pour l'avoir manquée. (Chamfort, *Anecdotes*, p. 105 de l'édition Jouaust.)
(3) *Les Confessions*, part. II, livre IX.
(4) *Les Confessions*, part. II, livre XII.

comme une contagion d'immobilité : près de lui, les gens de bonne compagnie n'osaient plus bouger. Habile à analyser les phénomènes intellectuels, mais « ne recevant d'impressions très vives que de la raison », il n'entendait rien aux choses de la sensibilité, et s'il nourrissait le goût de l'esprit, c'était toujours à condition que celui-ci ne parût point dupe du cœur.

Mais sa vanité, qui était immense, le portait souvent à vanter et à feindre d'affectionner même ce qu'il n'aimait pas d'amour. Tourmenté d'ambition, friand de gloire, au point qu'il en eût accepté le billon et même la fausse monnaie, sous la forme d'un renom plus ou moins scandaleux, il avait très vite aperçu tout le parti que l'on pouvait tirer, en France et en Angleterre, de l'engouement presque universel pour les ouvrages et la personne de Rousseau, et, sans l'avoir jamais vu, il s'était constitué, à Paris, dans les salons, le meilleur ami et le plus grand admirateur de Jean-Jacques.

D'abord, les belles dames lui en surent bon gré ; elles le louèrent et le caressèrent fort ; lui-même put se vanter, dans une lettre de haut goût, de « ne manger près d'elles que de l'ambroisie et de ne boire que du nectar ». Mais, quand il leur eut exprimé le dessein où il était de mener Rousseau outre-Manche, de le sauver des persécuteurs et de lui-même, de le « porter, pour ainsi dire, dans ses bras » jusqu'au sein de la liberté, ce fut du délire et de l'émerveillement. Cet analyste sans prestige physique ni distinction morale, cet orateur sans éloquence, se vit partout reçu, distingué et prôné, à l'égal d'un Chesterfield et d'un Walpole. On connut qu'il était le Messie promis par les destins au malheureux auteur de *l'Héloïse*. On le lui dit, il le crut, il le répéta, et à la vérité, il fait beau l'entendre, mandant à ses rares amis de Londres, en un style qui oscille entre celui d'un prophète et celui d'un montreur d'ours :

Me voilà, c'est moi, c'est moi le fameux David Hume, qui vous amène le célèbre Rousseau ; l'ayant tiré des mains des prêtres, je le veux introduire parmi le plus grand peuple du monde, afin qu'il éprouve enfin les jouissances de la liberté (1).

Le curieux, ici, nous dirions presque l'invraisemblable, est que Jean-Jacques lui-même se laissa piper. Non point qu'il

(1) Sur David Hume, nous avons surtout consulté sa Correspondance, les Mémoires du temps, et principalement l'ouvrage si pénétrant de Garat, *Mémoires sur le XVIII^e siècle et sur M. Suard*, t. II, pp. 157 et suiv.

eût changé sa nature, et secoué toute méfiance. Mais il comptait cinquante-quatre ans ; sa misère physiologique était extrême ; arthritique invétéré, il souffrait, en outre, d'une cystite congénitale, qui le contraignait, à la lettre, de ne rien faire comme tout le monde, le rendait esclave de mille petits soins, et lui avait fait adopter, entre autres singularités, la fameuse robe arménienne, surmontée du bonnet fourré. Thérèse, sa compagne accoutumée et nécessaire, lui manquait, pour un temps, et projetait simplement de le rejoindre. Seul, de tous ses familiers, son chien Sultan l'avait suivi.

On imagine mal Jean-Jacques supportant légèrement une pareille solitude sentimentale. Au contraire, on se le figure assez bien, accordant d'un seul coup toute sa confiance à Hume, « son sauveur et son ami », s'ouvrant à lui de ses moindres pensées, se répandant, à tout propos et même hors de propos, en effusions de reconnaissance. D'ailleurs, dès leur débarquement à Douvres, le 11 janvier, à la suite d'une traversée qui les avait tous deux fort incommodés, une scène se produit, dans laquelle apparaît le contraste de leurs deux caractères : « transporté de toucher une terre de liberté, et d'y être amené par un homme illustre, Jean-Jacques saute au cou de Hume, et l'embrasse étroitement, sans rien dire, couvrant son visage de baisers et de pleurs (1). » Mais « l'homme illustre » ne répond pas à l'étreinte ; il n'y conçoit rien. Apparemment, Rousseau lui produit déjà l'effet d'un être singulier, et quelque peu dénué de sens commun.

Le 12 et le 13, ils firent route, de Douvres à Londres, probablement dans une de ces voitures à six chevaux, dites *Machines volantes*, qui couvraient en un jour, pour le prix d'une guinée, les 28 lieues du chemin. Ils traversèrent Cantorbery, où ils couchèrent, Dartford, où l'on rafraîchissait les chevaux, puis la banlieue de Londres. Hume, sans doute, menait des pensées silencieuses. Ou bien, s'il parlait, c'était pour mettre son vieux pupille au fait des particularités par où tout bon Anglais se flatte d'appartenir à une race et à une nation supérieures : la régularité et la beauté des cultures, la belle ordonnance et la grande propreté des maisons, l'importance des manufactures (2).

(1) Correspondance, Rousseau à Malesherbes, 10 mai 1766.
(2) Sur tous ces points, v. Louis-J. Courtois, *op. cit.*, ch. 1, *in fine*.

Sans doute, Rousseau ne voulut pas demeurer en reste d'admiration; il connut qu'il se devait à lui-même de prononcer quelque parole aussi flatteuse que profonde, presque définitive. Et comme on traversait Londres de part en part, pour le conduire dans Buckingham Street, où il devait loger, montrant du doigt les trottoirs, plus larges qu'en France, sur lesquels les passants s'abritaient aisément contre les injures de la boue ou les risques d'accidents : « Par ces trottoirs, dit-il, je vois ici qu'on respecte le peuple! (1) »

III

A en croire les voyageurs (2), ni Londres, ni la société anglaise ne différaient alors beaucoup de ce qu'elles sont aujourd'hui. Comme aujourd'hui, Londres donnait au visiteur étranger le spectacle « d'une ville triste et maussade, le dernier endroit du monde que l'on pût habiter, quand on avait du chagrin (3) ». Les trois quarts de l'année, une brume épaisse et sale la baignait; et quand, par fortune, un soleil indigent tentait de luire au-dessus d'elle, on eût dit que ses rayons arrivaient jusqu'aux habitants à travers un papier huilé. Dans les rues grande presse, toujours comme aujourd'hui : mais elle était déjà l'œuvre d'une foule sans pittoresque et sans coquetterie; « les visages faits à la mécanique » (4) n'y respiraient qu'un affairement pénible, parfois même douloureux. Ni couleur, ni rires, ni flânerie; telle put être la première impression de Jean-Jacques, qui, lui, adorait le soleil, la paresse, et la joie d'autrui.

Dans la société, mêmes démarcations que présentement : en haut, une aristocratie des plus fermées; en bas, un peuple laborieux, mais qui, nonobstant la largeur des trottoirs, ne jouissait peut-être point d'une parfaite félicité. Entre les deux, une « cité » de marchands habiles, que ne préoccupaient en général ni les spéculations d'une vaine philosophie ni les effusions d'une non moins vaine sensiblerie. Mais, parmi les marchands, comme dans la *gentry*, le *snobisme* était déjà né,

(1) Cette idée que le bonheur des peuples se mesurait à la largeur des trottoirs formait proprement l'un des principes de la philosophie au XVIII[e] siècle. On la retrouve sous des formes très variées, et parfois très pittoresques, dans le *Tableau de Paris*, de Mercier.

(2) V. entre autres les récits de Casanova et celui de Grosley.

(3) Casanova.

(4) *Id.*

un snobisme d'autant plus ardent en son fond, et d'autant plus excessif dans ses manifestations, qu'il procédait d'un orgueil sans bornes.

Rousseau devint donc, pour les Londoniens, un objet d'étonnement et un sujet de snobisme. Tantôt c'était sa robe d'arménien que les badauds se montraient du doigt ou acclamaient de la voix, et tantôt c'était son visage même que les belles dames désiraient voir de près, sa voix qu'elles brûlaient d'entendre, sa main qu'elles suppliaient d'être autorisées à serrer. Dans Buckingham Street, où il habitait, chez un ami de Hume, sir John Stewart, on vit défiler et s'arrêter, devant sa porte, de lourds carrosses relevés d'armoiries; l'un d'eux ne contenait rien moins qu'un prince du sang, le duc d'York, héritier présomptif de la couronne; les autres menaient la fleur de l'aristocratie ou simplement du monde londonien, lord Nuneham, lady Aylesbury, la duchesse de Portland, le colonel Richmond Webb, le révérend Penneck. Bientôt tous ces hauts personnages voulurent posséder le philosophe chez eux, le traiter et lui faire grande chère. Puis, ceux qui n'avaient pu ni le visiter, ni le recevoir lui écrivirent (1). Et ce furent des monceaux de lettres, où l'hyperbole le dispute au ridicule :

Monsieur, mande de Gisborough un colonel de dragons légers, John Hall, nous vous devions déjà vos divins ouvrages : Vous comblez notre bonheur, en nous donnant leur aimable auteur. Les devoirs de mon abominable métier, qui m'appellent en Irlande, m'empêchent, pour le moment, de vous rendre mes respects. Mais, en attendant que je sois assez riche pour vous élever des statues et des temples, vous aurez dans mon cœur un autel, où je ferai éternellement hommage (2). — Monsieur, écrit à son tour John Gregory, médecin du roi, professeur à l'Université d'Edimbourg, la pensée que je suis un homme me remplit de honte, quand je réfléchis en même temps à la manière dont le monde a traité en votre personne l'ami de la Vertu et du Genre Humain (3) !

Ayant parlé, de la sorte, John Gregory fait hommage à Rousseau de son dernier ouvrage et lui en recommande la lecture, ainsi qu'il convient...

Mais acclamer Rousseau, le visiter et le régaler, le flagorner

(1) Sur tous ces points, voy. Louis-J. Courtois, *op. cit.*, ch. II.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 265.
(3) *Id.*, *ibid.*, p. 266 (en anglais).

par paroles ou par écrits, tout cela, en vérité n'était rien, tant qu'une représentation de gala ne s'y ajoutait pas ! On lui offrit donc une représentation de gala ; c'est-à-dire que, « par ordre du roi, » curieux de voir le fameux philosophe, et qui, de fait, assista au spectacle, Garrick joua, pour Jean-Jacques, sur le théâtre de Drury-Lane, la tragédie de *Zara*, par Aaron-Hill, et la comédie satirique du *Léthé*. De méchantes langues prétendent que le grand homme, ignorant la langue anglaise, ne sut pas toujours applaudir aux bons endroits. D'autres tiennent que le jeu de Garrick lui tira des larmes, et, même, excita en lui une telle émotion qu'il faillit tomber de sa loge dans le parterre ! Il n'aurait dû son salut qu'à la prévoyance de mistress Garrick, qui l'arrêta par un pan de son habit (1) !

La vérité est probablement que Rousseau nourrissait alors des sentiments très mêlés.

D'un côté, certes, il ne lui déplaisait pas de lire tous les matins l'histoire de son passé ou le compte rendu de ses moindres gestes, dans la *London Chronicle*, de dépouiller ensuite un courrier farci de louanges, puis d'accorder une séance au peintre du roi et de l'aristocratie anglaise, Allan Ramsay, cependant que des visiteurs de marque faisaient antichambre derrière la cloison. Les aubades données sous ses fenêtres le chatouillèrent agréablement, et, soupant, le soir, entre des dames probablement un peu mûres, dont la voix prenait volontiers le ton maternel qu'il affectionnait, chez la femme, depuis *les Charmette*, il ne demeura, sans doute, point en reste de galanterie. Au surplus, il y avait là une réparation éclatante de toutes les injures subies sur le continent, et la revanche dut paraître complète, le jour qu'une grande coquette, accoutumée à donner le ton, lady Aylesbury, ouvrit sa table à Thérèse Levasseur heureusement arrivée de la veille auprès de son illustre époux !

Mais au prix de quelles incommodités toutes ces vaines satisfactions ne sont-elles point acquises ! Les journaux, il faut, le plus souvent, se les faire traduire. Les lettres d'admiration, on en doit payer le port, parfois assez élevé. Sur la toile de Ramsay, la ressemblance vient difficilement, ou même ne vient point du tout. Dans la bouche des visiteurs, on trouve plus d'inutile babil que de fines paroles (2). Restent les dîners en

(1) Louis-J. Courtois, *op. cit.*, ch. II.
(2) Sur tous ces points, v. Louis-J. Courtois, *op. cit.*, ch. II.

ville. Dès longtemps, Jean-Jacques a noté qu'ils lui imposent « une gêne qui prend sur sa santé »; à la suite de Mme de Boufflers, sa grande amie du moment, il a d'ailleurs éprouvé peut-être que la société anglaise dégage un mortel ennui (1). Enfin, Thérèse lui fait honte, quoi qu'il en ait.

Il reconnaît lui-même qu'elle est ignorante au point de ne savoir jamais, dans quelle année, ni dans quel mois et quel jour du mois ou de la semaine elle se trouve et d'être incapable de distinguer entre elles les différentes pièces de monnaie (2).

Il en conclut, sans difficulté, qu'elle n'est pas « faite pour les grandes compagnies (3) » et c'est alors qu'il arrête de se dérober lui-même à ces dernières.

Son goût pour la retraite et pour la vie rurale prenait, en effet, tous les jours, une force nouvelle. Si quelque chose avait pu lui faire supporter les Genevois et leurs pasteurs, c'eût été l'ombre douce qui descend le soir des hauteurs du Jura, sur le lac et sur les prairies.

Ce que j'aime le plus au monde, écrivait-il, à ce sujet, c'est la paix. Je la chercherai jusqu'à ce que je la trouve, ou que je meure à la peine (4)...

Qu'on me laisse seulement, avec l'usage de quelques livres, la liberté de me promener quelquefois dans un jardin, et je suis content... Toutes les passions sont éteintes dans mon cœur; il n'y reste que l'ardent désir du repos et de la retraite (5).

On a écrit (6) qu'il y avait là une attitude étudiée plutôt qu'une disposition naturelle. On a représenté Rousseau comme un petit intrigant, sans cesse en coquetterie avec la renommée, capable de se singulariser pour la conquérir et de jouer au sauvage pour mieux frapper les imaginations.

Dans sa vanité démesurée, dit Churton-Collins, — il avait organisé un contraste voulu entre son talent, et la misère dans laquelle il vivait.

Nous n'entrons pas du tout dans cette opinion et Rousseau

(1) Lettres de Mlle de Lespinasse, édition Asse, p. 217.
(2) Hume à Mme de Boufflers, cité par Churton-Collins, *op. cit.*, p. 195 de la traduction française.
(3) Louis-J. Courtois, *op. cit.*, p. 33, n. 3.
(4) *Correspondance*, à d'Escherny, 6 avril 1765.
(5) *Ibid.*, à M. de Graffenried, 20 oct. 1765.
(6) Churton-Collins, *op. cit.*, p. 194 de la traduction française.

nous semble absolument sincère. Malade, exilé de presque tous les pays du continent, à la tête d'une fortune médiocre (1), et, dans tous les cas, fort peu en rapport avec le nombre et la célébrité de ses ouvrages, accosté d'une compagne qui ne formait point sa moindre infirmité, n'est-il pas naturel qu'il ait désiré, avant tout, le repos et l'oubli dans la solitude? Cela est si naturel qu'on le voit souvent, surtout à l'époque dont nous nous occupons, prêt à sacrifier toutes les satisfactions de la vanité, et même, s'il faut l'avouer, quelques-uns des devoirs de la politesse, à la jouissance paisible d'un sentiment naïf et tendre. On se rappelle son affection pour son chien. Elle « dépasse tout ce que l'on peut imaginer », écrit bonnement Hume, que tant de sensibilité ne laissait pas d'étonner. Or, le jour de la représentation de Dury-Lane, dans le moment que le roi et la reine, déjà installés au théâtre, attendaient la venue du philosophe, il arriva que Sultan fit mine de s'échapper. Aussitôt Jean-Jacques de déclarer qu'il restera chez lui, près de son chien. « Fermez plutôt la porte, dit Hume, et mettez simplement la clef dans votre poche. » Rousseau voulut bien suivre le conseil, mais pendant qu'il descendait l'escalier, Sultan se mit à hurler. Et voilà notre homme qui remonte, disant qu'il ne peut abandonner le pauvre animal dans un état pareil! Il fallut que le chien cessât de gémir pour que son maître fût rendu au sentiment des réalités, et se souvînt de Drury-Lane (2). Tant il est vrai que le pauvre homme montrait moins de vanité qu'on ne le dit, et plus de simplicité qu'on ne le croit.

Il le fit bien voir, par la suite, lorsqu'au bout d'un mois de séjour à Londres il décida de se retirer complètement dans quelque coin perdu de la campagne anglaise et d'y mener la vie frugale et paresseuse, vers laquelle il se sentait porté.

Dès 1763, au cours d'un voyage qu'elle avait fait en Angleterre, Mme de Boufflers s'était enquise à son intention d'une

(1) Il avait, pour ainsi dire, placé en viager la propriété de ses livres : de là un revenu fixe de 2.000 livres, que lui servait son ami Du Peyrou, et auquel devait s'ajouter une pension de 600 livres, qu'il avait acceptée de lord Keith. Il est vrai que son esprit d'ordre et d'économie était extrême, presque aussi grand que sa simplicité. M. Louis-J. Courtois nous en apporte de nouvelles preuves, en publiant le Journal des dépenses de Jean-Jacques pendant son séjour à Wootton. C'est un modèle de sincérité et de minutie.

(2) Louis-J. Courtois, *op. cit.*, p. 18, et Churton-Collins, *op. cit.*, p. 192 de la traduction française.

retraite de ce genre (1). Plus tard, à la demande de cette dame, Hume et deux ou trois de ses amis continuèrent les recherches.

Cependant, il est permis de supposer que les uns et les autres y apportèrent plus de littérature que de sens pratique, car, à l'épreuve, ils ne découvrirent tout d'abord rien qui parût convenable. Des offres leur venaient de tous les points du royaume ; d'Ecosse, où chaque pasteur, empli des souvenirs de l'*Emile*, se targuait plus ou moins de posséder la fameuse petite maison, aux murs blanchis, aux contrevents verts et au toit de tuile (2) ; du pays de Galles, où les fermiers prétendaient jouir d'un climat aussi doux que « le soleil de Vevai » ; d'Irlande, même, d'où une sensible et romantique châtelaine écrivait sans sourire :

Oh, les Anglais ne sont pas dignes de lui ! Amenez-le donc ici ! Ce doux vieillard, assis sous un chêne, écoutera le chant des Druides. Amenez-nous le cher Rousseau (3) !

Mais aucune de ces propositions ne présentait un caractère suffisamment précis pour que Rousseau s'y arrêtât, et pour que sa décision en fût emportée. Un moment, il se trouva réduit à s'installer provisoirement près de Londres, à Chiswick, chez un épicier dont il se constitua, à la fois, le pensionnaire et l'élève, car il apprenait alors l'anglais. C'est là qu'il reçut d'un de ses admirateurs, M. Davenport, les premières ouvertures relatives à Wootton. Elles lui furent renouvelées, peu après, à Londres même, au cours d'une des séances qu'il accordait à Ramsay. Le 10 mars 1766, l'affaire fut tout à fait conclue. M. Davenport louait au philosophe, moyennant un fermage modeste, partie d'une maison qu'il possédait, dans le comté de Stafford, à 144 milles de Londres. Il se réservait d'habiter lui-même l'autre partie, pendant un ou deux mois de l'année. Le domestique, assez nombreux, devait se tenir à l'entière disposition du locataire. Pour commencer de bien soigner ce dernier, on lui fit faire le voyage dans une chaise confortable, spécialement décorée, ce jour-là, du nom de diligence : Rousseau et Thérèse arrivèrent dans leur nouvelle résidence le 23 mars (4).

(1) Streckeisen-Moultou, *op. cit.*, II, p. 56.
(2) V. *Emile*, liv. IV.
(3) Churton Collins, *op. cit.*, p. 200 de la traduction française.
(4) Sur tous ces points, v. Louis-J. Courtois, pp. 32 et suiv.

IV

Figurez-vous, Madame, une maison seule, non fort grande, mais fort propre, bâtie à mi-côte, sur le penchant d'un vallon, dont la pente est assez interrompue pour laisser des promenades de plain-pied sur la plus belle pelouse de l'univers. Au devant de la maison règne une grande terrasse, d'où l'œil suit, dans une demi-circonférence, quelques lieues d'un paysage formé de prairies, d'arbres, de fermes éparses, de maisons plus ornées et bordé en forme de bassin par des coteaux élevés, qui bornent agréablement la vue, quand elle ne pourrait aller au-delà. Au fond du vallon qui sert à la fois de garenne et de pâturage, on entend murmurer un ruisseau, qui, d'une montagne voisine, vient couler parallèlement à la maison, et dont les petits détours, les cascades, sont dans une telle direction que, des fenêtres et de la terrasse, l'œil peut assez longtemps suivre son cours... Au bout de la terrasse, à gauche, sont des bâtiments rustiques et le potager ; à droite, sont des bosquets et un jet d'eau. Derrière la maison est un pré, entouré d'une lisière de bois... Ce pré mène, à travers un petit village qui dépend de la maison, à une montagne, qui en est à une demi-lieue, et dans laquelle sont diverses mines de plomb que l'on exploite. Ajoutez qu'aux environs on a le choix des promenades, soit dans des prairies charmantes, soit dans des bois, soit dans des jardins moins peignés, mais de meilleur goût que ceux des Français.

Telle est la peinture que Rousseau faisait lui-même de sa nouvelle demeure, le 10 mai 1766, dans une lettre à Mme de Luze. On en remarquera les couleurs familières. Ni lointains, ni profondeurs dans l'horizon. En homme accoutumé à « ne voir que ce qu'il sent », Rousseau n'a rendu ici que la vision commandée par son émotion du moment. C'est une retraite qu'il avait désirée, et qu'il trouve enfin ; c'est une retraite qu'il nous décrit (1). Wootton réalise proprement un de ses états d'âme.

Il s'y installa, aussi bien, sur le pied d'un homme qui pré

(1) Un peu plus tard, George Eliot a décrit les mêmes lieux, au deuxième chapitre de Adam Bede. Il est très curieux de comparer les deux tableaux. Avec Eliot, beaucoup plus objectif que Rousseau, le site s'élargit, la vue s'étend jusqu'aux « montagnes du Stoanyshire », que l'écrivain nous montre « surmontant la plaine, comme un fier jeune homme domine la sœur qui s'appuie à son bras ». Tous les villages sont dénombrés, avec leur église, leur cimetière, et leur ligne de chaumières, toutes les fermes sont signalées, avec « leur longue suite de dépendances et de meules dorées ». Un seul trait rappelle la personne du narrateur ; mais c'est un trait large, humain, d'une portée générale, par où Eliot a noté que « le bruit des faux qui s'aiguisent nous fait jeter des regards pleins de regrets sur les fleurs, parures des prairies ».

tend ne faire au siècle que les concessions tout à fait indispensables. Deux pièces forment tout son logement. Peu ou point de meubles : dans la chambre de Thérèse, deux lits, une commode et une armoire servant de bibliothèque; dans la sienne un lit à paillasse, une table, des chaises, une épinette (1). — La garde-robe est un peu mieux fournie ; elle enferme les soies et les fourrures qui composent le fameux costume arménien. Mais tant de luxe se trouve vite racheté par la frugalité de la table.

Encore qu'il soit assez porté sur la bouche, Rousseau veut, en effet, se contenter de faire « bonne chère à la mode du pays (2) » où il se trouve. Il ne tolère donc, ni le gibier anglais, qui d'ailleurs manque de saveur, ni les légumes, qui se ressentent du froid et de l'humidité. Il fait son ordinaire d'une viande qu'il trouve excellente, de laitages aussi abondants que sains, et d'un peu de vin, qu'il envoie chercher à grands frais, par le domestique de Davenport, car il n'a pu s'accoutumer à « l'affreuse piquette sucrée dont les Anglais usent comme boisson et qui leur vient, dit-il, de Portugal (3) » !

Les plaisirs de Jean-Jacques paraissent à la vérité aussi modestes que ses besoins : autrefois, il y avait les livres, il y avait aussi les estampes, c'est-à-dire les seules œuvres d'art auxquelles il ait jamais prêté de l'attention. A présent, et afin de grossir son mince revenu, il vient de vendre livres et gravures. Jadis, la correspondance avec ses amis, ou simplement ses admirateurs, lui procurait quelques jouissances. Il décide maintenant de ne plus recevoir aucune lettre, car les frais de poste le ruinent, et lui donnent de l'humeur (4). Heureusement, il lui reste la promenade à pied, la conversation des humbles qu'il rencontre sur le chemin, quelques visites d'amis, deux ou trois projets de travaux littéraires, et enfin la botanique.

Dès le milieu de la lettre à Mme de Luze, dont nous citâmes plus haut un long passage, il a pris soin de nous marquer combien les sentiers champêtres sont à sa portée. « Le vallon, écrit-il, est garni de rochers et d'arbres, où l'on trouve

(1) Louis-J. Courtois, *op. cit.*, p. 39.
(2) *Correspondance*, à Mme de Luze, 10 mai 1776, à du Peyrou, 29 juillet 1766.
(3) *Mémoires* de Casanova.
(4) Louis-J. Courtois, *op. cit., passim.*

par places des réduits délicieux, et qui ne laissent pas de s'éloigner assez de temps en temps du ruisseau, pour offrir des promenades commodes, à l'abri du vent et même de la pluie. En sorte que, par le plus vilain temps du monde, je vais tranquillement herboriser sous les rochers, avec les moutons et les lapins. » Et tout cela veut dire, assurément, qu'il habitait la vallée de la Dove, aussi souvent et aussi longtemps que la maison de Davenport.

Parfois, un mendiant familier l'attendait au détour de la route ; et Rousseau répandait l'aumône avec une générosité dont son livre de dépenses fait foi. Ou bien il s'attardait à relire quelques-uns des manuscrits que Thérèse lui avait rapportés de l'île Saint-Pierre. Pour celui des *Confessions*, à peine commencé, il nourrissait, sans doute, le sentiment incertain que connaissent tous les créateurs ; il hésitait, entre l'espoir de réaliser une belle œuvre et la crainte de ne la point faire assez belle. Il méditait d'en refaire au moins tout le premier livre. Pour un autre, dès longtemps achevé, celui du *Lévite d'Ephraïm*, il inclinait à une faiblesse paternelle. Apparemment, il ressentait l'effet de sa propre magie, le miracle opérait sur lui, de sa prose aussi pure et aussi fraîche que les plus beaux vers ; de douces images montaient et glissaient devant ses pas, dans le sous-bois, couleur d'émeraude. Et, sans doute, il ne relisait jamais sans larmes des couplets comme celui-ci :

> Le Lévite abandonné ne pouvait oublier sa volage épouse ; tout lui rappelait, dans sa solitude, les jours heureux qu'il avait passés auprès d'elle ; leurs jeux, leurs plaisirs, leurs querelles et leurs tendres raccommodements. Soit que le soleil levant dorât la cime des montagnes de Gellesé, soit qu'au soir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes, il errait en soupirant dans les lieux qu'avait aimés l'infidèle, et la nuit, seul, dans sa couche nuptiale, il abreuvait son chevet de ses pleurs (1).

Quelquefois aussi, et bien que sa paresse fût devenue très grande, Jean-Jacques affectionnait d'écrire en pleins champs : assis à l'ombre d'un chêne, son arbre de prédilection, il ajoutait des traits nouveaux aux tableaux et aux portraits de ses *Confessions*. Mais c'est plutôt dans l'attitude du botaniste

(1) *Le Lévite d'Ephraïm*, ch. I.

qu'il faut se l'imaginer. Alors, point de règle, ni de but, le temps s'envole ; hormis certain *petit adiantum* qui n'est pas rare sur les rochers de Wootton, tout le reste de l'univers est oublié. De son propre aveu, Jean-Jacques « se perd comme un insecte parmi les herbes d'un pré » (1), on connaît que vraiment il communie avec les bêtes et les plantes.

L'enseignement qu'il en attendait, elles le lui donnèrent. Il avait désiré qu'elles le fissent meilleur, ou plutôt qu'elles l'empêchassent de devenir mauvais, qu'elles éloignassent de lui les passions haineuses, les petites rancunes, l'esprit de violence. Son vœu fut rempli. Pendant tout le temps qu'il demeura à Wootton, jamais aucune injure ne sortit de sa bouche ou de sa plume, même à l'égard de ceux qui l'injuriaient le plus grossièrement : et s'il put croire, un moment, que tout ce qui l'environnait conspirait à lui faire du mal, jamais la pensée de le rendre n'entra dans son âme. Tant de mansuétude, tant de bonhomie expliquent l'ouverture de cœur avec laquelle il fut accueilli de quelques voisins immédiats ou lointains ; et, ce qu'il faut penser du caractère de Rousseau, rien ne nous l'apprendra mieux que de voir défiler ici le cortège de ses amis anglais.

V

Voici premièrement Davenport (2), son propriétaire. C'est le type du *gentleman* à l'apparence rigide et au cœur généreux, que d'abord, l'on désespère de gagner, mais que l'on s'attache par des liens solides dès qu'une fois on a eu le succès de s'en faire aimer. Assez bourru pour s'accommoder, six mois de l'année, de Wootton ou de quelque autre solitude rurale, mais assez spirituel pour la vouloir peuplée à l'occasion d'un Jean-Jacques Rousseau, très riche, veuf avec deux jeunes enfants, le petit Davies et la gracieuse Phœbé, il souffre seulement d'une infirmité congénitale et de la goutte. Il est donc bien le maître de perdre son temps et son argent, dans une oisiveté de bon ton. Ainsi fait-il. Rousseau l'a conquis, comme il a lui-même conquis Rousseau. Et ce sont des parties d'échecs, où il joue galamment le personnage du perdant. Ce

(1) Lettre à la duchesse de Portland, 20 octobre 1766.
(2) Tout ce qui suit, touchant les amis de Rousseau en Angleterre, a été révélé par le livre déjà cité de Louis-J. Courtois, et par quelques lettres publiées dans l'ouvrage de Streckeisen-Moultou.

sont des conversations philosophiques à perte d'haleine, dans lesquelles il fait figure de néophyte, alors qu'il aurait pu, paraît-il, prendre aisément le ton du maître. C'est un commerce perpétuel d'attentions, de douceurs, d'ingénieuses flatteries. Du seul Davenport, en effet, Jean-Jacques consent à accepter, sans trop de protestations, le café, le thé, le tabac à priser nécessaires à son petit ménage, ou encore « l'eau de la reine de Hongrie » et les menus « quarrés de savon parfumé », dont il use pour sa toilette. Mais c'est aussi à l'intention du même Davenport que Thérèse s'est remise à la cuisine et au tricotage : cependant qu'elle lui destine plusieurs paires de bas, elle cherche et retrouve dans sa mémoire, en vue de les lui faire apprécier, la recette du bouillon d'escargots et de la *fondue* au fromage. Pour prix d'un si beau zèle, à son prochain voyage, Davenport lui rapportera de la ville un jupon de tricot ; vers le même temps, il fera de Rousseau l'architecte en chef de ses jardins et s'appliquera à lui procurer tous les plans et toutes les graines désirables. Habile à tirer lui-même de ces menus faits une conclusion générale, il prononcera enfin :

Si tous les hommes avaient seulement le dixième de la bonté d'âme de M. Rousseau, nous aurions un monde bien meilleur et bien plus tranquille (1).

Voici maintenant le Révérend Daniel Malthus, père de l'économiste. C'est un timide et un ingénu, presque un sauvage. Pasteur d'une petite paroisse du Surrey, il y vit moitié en prêtre, moitié en fermier et en chasseur, parmi les roses et les jasmins d'un *cottage* qu'il a accommodé lui-même, et qui s'appelle Rookery. Naguère, une seule fois, il a fait un voyage ; il s'est évadé jusqu'en Suisse, et à Môtiers, Jean-Jacques a bien voulu le recevoir. Ineffaçable souvenir ! L'excellent homme semble depuis la victime d'une sorte d'envoûtement. Et dès qu'il apprend la venue en Angleterre de celui dont il s'intitule lui-même le « fils respectueux », son vœu le plus cher est de l'attirer, de l'héberger, de créer autour de lui une atmosphère chaude et reposante, à force d'être affectueuse. Il trouve pour exprimer cela, dans un français presque

(1) Louis-J. Courtois, *op. cit.*, p. 105. La lettre est en anglais.

excellent, des paroles heureuses comme son cœur d'honnête homme :

Je ne suis, écrit-il, ni milord, ni philosophe, ni auteur : mais si par hasard vous vous fatiguiez de cette distinction que vos talents vous ont procurée, vous trouverez chez moi une liberté entière et de gens qui vous estiment... Mon chien attend le vôtre, et quant au maître de céans, il n'aspire pas à un plus beau titre qu'à celui de votre fermier.

Rousseau n'alla qu'une fois à Rookery, et ne s'y arrêta guère. Mais Daniel Malthus lui rendit sa visite, dans le vallon de Dovedale. Et il en rapporta la même impression que Davenport :

Chaque fois que je vous ai vu, déclare-t-il à Jean-Jacques, il me semble que je suis devenu meilleur. Vous me rendez la confiance naturelle aux belles âmes.

S'il est vrai, en effet, que le style de Rousseau offre presque toujours le charme de la confidence, et que sa parole écrite soit persuasive à force de ressembler à un entretien, combien son discours, combien le tête à tête avec lui ne devaient-ils pas être prenants ! Et quelle envie ne faut-il point porter aux amis qui en ont joui, un Daniel Malthus, ou un Bernard Granville ! Celui-là était, de tous les familiers de Wootton, le plus précieux peut-être, et assurément le plus cher. Noble d'origine, l'âme haute, l'esprit cultivé, il habitait toute l'année à Calwich, sur la route d'Ashbourne, à deux milles de Wootton. Grand musicien, ami particulier de Haendel, il partageait son temps et ses soins entre le clavecin et l'orgue, d'une part, et de l'autre, sa nièce, Mary Dewes, à laquelle il montrait, heureusement sans succès, un français plus riche en bonnes intentions qu'en exactitude et en élégance. Dès qu'il eut connu Rousseau, son vieux cœur s'ouvrit spontanément à l'amitié du philosophe ; il le voulut combler lui aussi de caresses et de gâteries. Et c'est plaisir de le voir s'ingénier à faire accepter tantôt un dindon, tantôt un quart de mouton, aujourd'hui une bouteille d' « arrack des Indes Orientales », demain un flacon de « rhum des Barbades ». Il y met une coquetterie spirituelle, à laquelle rien ne manque, pas même un léger accent anglais. On sent, à la lettre, qu'il se

flatte de ne point mourir avant que d'avoir apprivoisé l'ombrageux auteur d'*Emile*.

Apprivoisé, comment Rousseau ne l'eût-il point paru, alors que, sur le chemin qui mène de Wootton à Calwich, il rencontrait, entourée de ses moutons familiers, et « belle de ses vingt ans », Mary Dewes qui s'en venait à son avance. Dès les commencements, il s'était surnommé lui-même le « vieux berger » du jeune troupeau ; il avait accoutumé de porter à sa «bergère » quelque curiosité, recueil de planches botaniques, morceaux de musique, empreinte de cachet. Et toujours, la jeune fille accordait au « barbon » la faveur d'un sourire ou d'une bonne parole. Ne voulant pas demeurer en reste de cadeaux, elle broda, de ses jolies mains, un collier destiné à Sultan.

« C'est ici, Monsieur, écrit-elle dans un délicieux billet qui accompagne le cadeau, la première fois que je me suis mise à broder : aussi je doute que mon coup d'essai soit digne d'être présenté à un chien du mérite de Sultan. Il m'a tant de fois amusée, et avec plus d'adresse et d'esprit que ceux qui se piquent de raison ! Je lui aurais adressé peut-être ce billet, mais je ne me souviens point de l'avoir jamais vu se soucier beaucoup de lire, et si les écrits de son maître ne lui ont suscité cette envie, puis-je espérer qu'il daignera jeter les yeux sur les miens ? Ayez donc la bonté, Monsieur, en lui mettant sur le col ce petit ornement, de lui faire comprendre combien je lui suis reconnaissante des soins qu'il a pris de me divertir à Calwich, et acceptez vous-même mes plus sincères compliments (1). »

Sultan mourut, peut-être sans avoir porté le collier. Mais celui-ci demeura. Et plus tard, dans le temps que Mary Dewes, mariée et mère de famille, élèvera ses bambins, selon les principes de l'*Emile*, sait-on qui portera son ouvrage, en souvenir d'elle ? Ce sera Rousseau lui-même !

A Calwich, chez Bernard Granville, Rousseau connut aussi et apprit à chérir une de ses correspondantes les plus célèbres, la duchesse de Portland. On rappelle souvent comment le goût de la botanique les rapprocha et les unit. Mais on croit généralement à un simple commerce de lettres, tandis qu'il y eut, bel et bien, promenades et herborisations en commun. « La

(1) Louis-J. Courtois, *op. cit.* p. 248. La lettre est en français. Nous en avons corrigé ou atténué les fautes.

noble dame étonna par la sûreté et l'agilité de sa marche le vieux grimpeur » qu'était Rousseau, et c'est à partir de ce temps qu'il prit le pli de signer chacune des lettres qu'il lui adressait : *l'herboriste de M^me^ la duchesse de Portland*. Il a mis, d'ailleurs, dans ces lettres, bien autre chose que de la botanique ; il y a mis ses réflexions morales, ses « herborisations d'hiver », comme il les appelait, et qui prenaient alors communément le ton, l'ampleur et la pureté d'une page de Platon :

Je veux, mandait-il à la duchesse, je veux me conserver dans un calme précieux et tenir au loin ces passions haineuses que vous ne connaissez pas, que je n'ai guère connues que dans les autres... Je ne veux pas que de tristes souvenirs viennent troubler la pensée de ma solitude. Je veux m'attendrir chaque jour sur les merveilles de Celui qui fit les hommes pour être bons, et dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage (1).

VI

Tels étaient donc, vers la fin de son séjour en Angleterre, les sentiments et les résolutions de l'homme qu'on représente si souvent comme un insensé. Nous croyons avoir montré, au contraire, qu'il ne manque de sens, ni dans le choix et l'usage de sa solitude, ni dans son commerce avec les deux ou trois amis d'élection qui tinrent à honneur de le fréquenter. Un doux vieillard, fatigué des villes, passionné de simplicité, habile à jouir de l'heure qui passe, pourvu qu'elle ait sonné au clocher d'un tout petit village, tel nous est apparu Jean-Jacques sous les ombrages de Wootton. D'un homme ainsi bâti, et qui menait des jours si unis, on peut, on doit se demander comment la querelle avec Hume a pu faire une sorte de monomane et de persécuté. En d'autres termes, au lieu d'étudier la querelle avec l'idée préconçue que Jean-Jacques s'y comporta en malade, on a le devoir de rechercher si ce n'est pas elle qui troubla gravement son esprit et son cœur. Nous prendrons peut-être, quelque jour, le soin d'une telle étude.

LOUIS GUIMBAUD.

(1) Lettre à la duchesse de Portland, le 12 février 1767.

CORRESPONDANCE INÉDITE
DE
JEAN REBOUL ET DE THÉODORE AUBANEL

SUIVIE DE LA CORRESPONDANCE
DE THÉODORE AUBANEL AVEC J. CANONGE
(*Suite*[1])

—

LETTRES INÉDITES DE T. AUBANEL A J. CANONGE

I

Monsieur,

Je viens de lire dans *la Gazette du Bas-Languedoc* l'article remarquable que vous avez bien voulu écrire sur les *Noels*. C'est un devoir, pour moi, de vous remercier de ce qu'il renferme de si bienveillant pour mes vers. Vous me permettrez de n'accepter qu'une part de ces éloges ; je les trouve bien au-dessus de la valeur de ma poësie ; mais ils seront pour moi un puissant motif d'aimer encore plus cette langue provencale (*sic*) si riche et que vous comprenez si bien. J'ai été, aussi, profondément touché de ce qu'a bien voulu m'écrire M. Reboul. Des encouragements et des approbations venant de si haut sont une bien belle récompense pour d'aussi humbles travaux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur.

THÉODORE AUBANEL.

Avignon, 19 déc. 52.

II

Monsieur,

Dieu, pour la journée d'hier, aurait bien dû renouveller (*sic*) le miracle de Josuè (*sic*). — De retour, en chemin de fer, je songeais à toutes les émotions de cette belle journée, à notre promenade à la maison carrée, à la fontaine, aux arènes, je songeais surtout à ces quelques instants passés chez vous, dans ce cabinet si curieux, si artistique, si plein de chefs-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 361.

d'œuvre, et de souvenirs de Raphaël, de Pradier, de Scheffer, où nous buvions aux Muses en écoutant la poésie épique de Reboul (1). Et je me disais avec un sentiment inexprimable

(1) Une partie du cabinet de Canonge est aujourd'hui au Musée Fabre, à Montpellier, une autre serait à Narbonne, un numéro est au Louvre ; la meilleure — provenant d'Amédée Tarbouriech, dont la municipalité de la ville d'Auch refusa le legs — a été dispersée aux enchères publiques et le Musée d'Auch ne possède qu'un fort beau secrétaire de Boule (*Catalogue*, p. 52), ayant appartenu à Canonge, mais donné par H. Branet, qui l'avait acheté à la vente Tarbouriech. A. Péladan fils en a esquissé une description sommaire au n° du 30 avril 1866 de *la France littéraire*, de son père, pp. 432, *seq.* : *Le Cabinet de M. Jules Canonge à Nimes*. C'est à lui aussi que nous devons de pouvoir repousser une injuste allégation, souvent répétée à Nimes, relative à la soi-disant « *ingratitude* » de Canonge pour sa ville natale. *Cf.* *le Châtiment* du 4 janvier 1874 (n° 81), p. 237, où il est dit que si ce Cabinet est allé « au musée de Montpellier », c'est « parce que Nimes n'a jamais voulu promettre un local à ce trésor ». Canonge en avait composé le *Catalogue*, très détaillé. Voici quelques strophes de la pièce dans laquelle le poète Isidore Brun, de Saint-Gilles, a chanté, dans *le Courrier du Gard*, en décembre 1853, le Cabinet de Canonge :

Ami, je vous ai vu dans votre nouveau gîte,
Nid calme et gracieux que vous aviez rêvé ;
Avec vous sous ce toit où l'art aimable habite,
J'ai repris l'entretien toujours inachevé.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

C'est un fouillis charmant de cristaux, de peintures,
Un choix délicieux de bronzes délicats,
De marbres dentelés, de fines ciselures,
Que l'art des Cellini ne désavoûrait pas.

Ici, c'est un débris de quelque nécropole,
Argile de potier, aux ardentes couleurs ;
Là, c'est l'amphore antique où l'arabesque folle
Court en feuillage souple, en méandres de fleurs.

Des tombeaux entr'ouverts où Ninive repose,
Ce fragment de métal fut pour vous apporté (*a*) ;
Ce granit miroitant sous une teinte rose
A vu des Pharaons l'altière royauté.

Quel art ingénieux, multipliant les Grâces,
D'ornements si légers décora ces trumeaux,
Et dans un or brillant fit, autour de leurs glaces,
Serpenter ces bouquets et ces frêles rameaux ?

On dirait que Boucher a, dans ce bois fragile,
De ces frais entrelacs dessiné le contour ;
Que Watteau les roula sous son crayon facile,
En écharpe de fée, en guirlande d'amour.

Mainte palette aimable et que le goût avoue,
Broya pour vous le pourpre et le nacre et l'azur ;
Courdouan colora cette mer, et Lanoue
Versa l'ombre et le calme en ce pastel si pur.

Salles, tout fier aussi d'orner votre demeure,
En suaves tableaux traduisant vos récits,
Exprima tour à tour et Nivette qui pleure,
Et le noble ouvrier qui, près du fleuve assis,

(*a*) Par Gaston de Flotte, alors directeur du haras d'Arles, grand ami de Reboul et neveu de ce Ferdinand de Capmas auquel Canonge avait dédié *les Premiers Solitaires* et qui, ancien fonctionnaire de la Restauration, démissionnaire en 1830, avait accompagné Lamartine en Orient — *cf.* le souvenir ému que ce dernier lui consacrait en 1854 dans *le Civilisateur*, 3e année, n° 11 — et fut le principal agent de l'impression des *Poésies* de Reboul en 1836, comme nous l'exposerons bientôt, quand nous traiterons de *Lamartine et Reboul*.

de reconnaissance que tout cela je le devais à vous. Oui, Monsieur, n'est-ce pas vous qui m'avez fait connaître (1)? N'est-ce pas à vous que je dois d'avoir vu Reboul? Ma dette est grande, je ne l'acquitterai jamais. Depuis longtemps j'avais à cœur de vous dédier quelques vers. Vous avez bien voulu agréer l'hommage de mes *dous Bessoun*. C'est trop de bonheur pour moi. Je vous les envoie donc aujourd'hui, avec un seul regret, c'est que ce soit si peu de chose... (2).

III

Avignon, 22 oct. 56.

Mon cher Monsieur,

Laissez moi (*sic*) vous remercier mille fois et de votre charmant volume, petit bijou, édité avec un luxe vraiment parisien, et de vos beaux vers et de l'attention toute amicale et toute délicate qui vous les a faits (*sic*) me les dédier. Vous avez bien voulu, Monsieur, que mon nom figurât dans ce poétique recueil, c'est un honneur bien grand pour moi et que je méritais peu. En vérité, vous me comblez et je ne sais comment vous rendre grâces ; mais croyez-bien, je vous prie, que si je ne suis rien en littérature, au moins par le cœur je vous suis tout dévoué.

Il me tardait de vous remercier ; cependant je n'ai pas voulu le faire encore, craignant que ma lettre ne vous trouva (*sic*) pas à Nîmes, et ignorant votre adresse à Paris.

J'ai commencé la lecture de votre livre, je n'en ai lu encore

Esquisse sur l'arène une mouvante image,
Et, pensif, ne voit pas le groupe curieux
Dont l'œil vers lui se penche et suit, sur le rivage,
Du vêtement tracé le pli capricieux.... (*a*).

Suit — la pièce compte 27 strophes, datées du 18 décembre 1853 — l'énumération des hommages offerts à Canonge par Ingres, Scheffer, Pradier, — qui fit son buste, resté à Nîmes, — Jalabert, de Nîmes, Fouque, d'Arles, la mention du fameux dessin de Raphaël dont Canonge fit don au musée du Louvre (cf. l'article de E.-J. Delécluze dans *le Journal des Débats* du 12 septembre 1853) et Isidore Brun conclut par des vœux qu'une amitié vieille de 15 années rendait d'autant plus doux à l'heureux possesseur de ces merveilles.

(1) Détail curieux : ce sera Roumanille, qui, au plus fort de sa brouille avec Aubanel, en appellera à l'article de Canonge sur le « Congrès » d'Arles dans *la Gazette du Bas-Languedoc*, comme à un irrecusable témoignage en sa faveur! Cf. la *Revue Félibréenne*, t. X (1894), pp. 138-139, où un très long passage de cet article est reproduit, d'après la lettre de Roumanille à Marieton.

(2) Suit le texte, exactement semblable à celui envoyé le même jour à Reboul. La pièce est devenue, dans la *Miougrano : la Bessounado* (p. 142), et seule la dédicace de la fin (p. 150) porte la mention ; *A J. Reboul et à J. Canonge*, sans date, répétons-le.

(*a*) Jules Salles avait transposé en peinture l'une des scènes les plus gracieuses de *Phylax*.

qu'une moitié; je lis lentement, comme on boit d'un vin généreux, lentement et à petits coups. Le poème de *Ginèvre* m'a frappé. Quel intérêt, quel drâme (*sic*) en quelques strophes! — J'ai un plaisir infini à porter votre livre avec moi, à la promenade. Je le lis en chemin, quand je vais voir ma mère à la campagne. Il est d'un format portatif délicieux; cela doit plaire aux femmes. C'est une idée très heureuse que d'éditer vos œuvres dans le format in 32 (1).

L'almanach va paraître, sous peu de jours. Vous m'avez converti, Monsieur, j'ai donné 5 pièces, j'espère que vous serez content de moi (2). Du reste, dans cette conversion, votre amitié qui m'est si précieuse y est pour beaucoup; je puis bien dire que c'est elle seule qui m'a décidé, car j'étais bien résolu à ne rien insérer dans l'almanach. — A peu près tout ce que j'ai mis est déja (*sic*) ancien, quoique inédit; il ne m'arrive plus que très rarement de faire des vers, et vous allez voir, Monsieur, que ce ne sont pas des vers pour le public... (3).

(1) Canonge avait publié, au commencement de 1856, chez Maulde et Renou, à Paris, *Ginèvre, tradition florentine suivie de légendes et poèmes*, et, l'année suivante, *Varia, Poésies*, chez Paulin, *ibid.* — *Ginèvre* n'est que du Boccace craintif et refait en sixains, parfois pédestres, le *Guido et Ginevra*, mis en musique par Halévy d'après le livret de Scribe, sujet déjà traité en anglais par Leigh Hunt. C'était la seule œuvre originale du recueil et Canonge l'avait dédiée aux femmes. Le reste se composait de réimpressions, remaniées, de productions anciennes. Il en était de même de *Varia*, à part quelques nouveautés. Nous renverrons, sur ce point comme sur d'autres, à notre prochaine étude, susmentionnée.

(2) Ces 5 pièces ont été réimprimées dans la *Miougrano* : la *Blodo negro* et la *Fam*, déjà connues; *Trège*, p. 55, sous le titre nouveau : *Lou Tregen*, p. 256, mais avec des suppressions; p. 71 : *la Neissènço dou felibrihoun de l'arc-de-sedo*, p. 174, mais écourtée de 8 strophes, et *Deman*, p. 110, que L. Legré a insérée en 1899 dans *Lou Ribèire-Soulèu*. *Trège* et la *Neissènço* ont été réimprimés, complets, par M. P.-H. Bigot, *Li Soubreto de Teodor Aubanel* (Bergerac, 1910), pp. 10-14 et p. 21.

(3) Suit la pièce qui, dans la *Miougrano*, constitue le n° XV du *Libre de l'amour* (p. 72) :

Dins li pradoun i'a de vióuleto....

Entre autre variantes, nous noterons celle-ci, qui est la plus importante (str. 4) :

[Ah! que la jòio reviscoulo!
anen, fasès la farandoulo;
anen, dansa mé li jouvènt,
lou pèu au vènt.]
Fiò di gauto vai bèn au mourre
[An! courrès, qu'ei brave de courre, etc.]

A la suite de cette pièce et séparées d'elle par un double trait, les trois dernières strophes — avec plusieurs variantes, en particulier *Fanny* pour *Zani* — de la pièce XIV du même *Libre de l'amour* (p. 68) :

En pensamen de ma bruneto...

IV

Avignon, 26 avril 57.

Mon cher Monsieur Canonge,

Me voici de retour ; des affaires de famille m'ont rappelé plus tot (*sic*) que je ne croyais ; j'ai écrit à M. le Curé des Beaux (*sic*), je recois (*sic*) à l'instant sa réponse : il accède très volontiers à votre désir relativement au format. Ce sera le grd. in 10 Charpentier et non l'in 8°. — Cette semaine, je commencerai ce travail; sous peu de jours, j'aurai le plaisir de vous en adresser les premieres épreuves et j'aime à vous le redire, cher Monsieur, Vous pouvez compter sur tous mes soins, sur tout mon zèle (1).

Vous avez passé par Avignon et j'ai eu le chagrin de ne pas vous voir, j'étais à peine arrivé de la matinée; une autrefois (*sic*) j'espère être plus heureux. Ca (*sic*) m'aurait été une grande joie de vous embrasser et de causer avec vous, ne fut-ce (*sic*) qu'un instant. —

[Suit, sans autre préambule, la pièce : « Li belòio de la Morto », imprimée dans l'Armana de 1860, p. 96, puis p. 262 de la *Miougrano*, avec quelques variantes, en particulier str. 4, v. 3 :

i'a pa'ncaro tres més que l'autro es au sasàri...

et str. 7, v. 3 :

vai plan, aviso-te, vai plan, davans ta porto...

Puis :]

A vous, tout à vous !

TH. AUBANEL.

Souvenir affectueux à M. Reboul.

(1) Touchant cette réimpression revue de la *Notice historique sur la ville des Baux en Provence et sur la maison des Baux, précédée d'une description*, que Canonge avait publiée en 1844 à Nimes chez Giraud et à Paris chez L. Hachette, nous nous bornerons à noter que le curé des Baux, un abbé Déjean, en avait fait les frais et la vendait au profit des pauvres de sa paroisse. En partant des Baux, vers la fin de l'année 1858, il remit le stock des exemplaires restants aux religieuses institutrices du village, leur abandonnant les profits de la vente, après s'être couvert de ses déboursés. Mais son second successeur, un abbé Griaut, qui avait d'abord ignoré la chose, en ayant été avisé par une lettre de Nimes que lui écrivit un voyageur inconnu, réclama la remise en ses mains de la centaine d'invendus que détenaient les nonnes et se vit appuyé par Canonge, qu'il remercie le 10 mai 1861 dans une lettre inédite où il dit : « Je m'abstiens, Monsieur, d'apprécier le procédé de mutation ; vous le jugerez vous-même, comme seul ayant droit... » (*ms. 493, f° 137*, à la *Bibliothèque* de Nimes).

V

22 juin 57.

Mon cher Monsieur Canonge,

Je suis tout charmé du succès de la réimpression des Baux (1). J'ai recu (*sic*) la lettre de M. Didron et vais en écrire, tout de suite, à Mr le Curé, à qui j'ai remis tous les exemplaires de votre notice, et l'engager très vivement à établir un depot (*sic*) à Paris. La Librairie Didron est dans une position admirable pour écouler en peu de tems toute la 2e édition. — Vous étiez en Arles, Dimanche; Vous avez parlé de moi, vous en avez parlé bien gentiment : que de bontés, cher Monsieur! Et cependant, hélas! hélas! faut-il vous le dire, mon cœur n'est pas gai et mon esprit est malade...

[Suit le texte de la pièce XXV et dernière du *Libre de l'amour* (p. 128) :

Ah ! dis amour d'aqueste mounde,

comme toujours, avec des variantes. Ainsi, à la str. 3, v. 1 :

Lou vènt que bouffo dins la vèlo :

à la str. 7, v. 4, les yeux de Zani sont « melancouniéu » et non plus « pensatiéu » et à la str. 14, v. 2, c'est « un vespre » et non plus « un matin » que Théodore Aubanel a eu la joie « si forte et si douce » de voir la susdite Zani, etc.]

TH. AUBANEL.

(1) Si le succès de l'édition originale avait été très vif — voici les articles élogieux que nous avons pu découvrir sur elle : *l'Art en Province* (Moulins), t. VIII, pp. 151-153, (article d Isidore Brun, susmentionné, que réimprima *l'Echo d'Alais*) ; *Gazette du Midi* (Marseille), 1845, feuilleton anonyme où l'on dit de Canonge : « Ce jeune écrivain, qui n'en est pas à son coup d'essai, n'en sera pas non plus à son dernier mot... » ; *Courrier du Gard* (Nimes), 13 décembre 1844, article anonyme, également très flatteur; *l'Echo d'Alais*, nº 202, article anonyme ; *le Publicateur* (Arles), janvier 1845, article de L. Jacquemin ; *l'Echo Français* (Paris), réimpression de la *description* mise en tête de la *Notice; Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1851, p. 181 (article de Ch. Louandre sur *les Etudes historiques et archéologiques en province depuis 1848*) — celui de cette réimpression ne lui fut pas inférieur, grâce aux amis nombreux dont disposait l'auteur dans la presse, tant parisienne que provinciale : *cf. l'Opinion du Midi* (Nimes) du 2 juin 1857 ; la *Gazette de Lyon* du 17 juin 1857 ; la *Revue Méridionale* (Nimes) de juin 1857 ; la *Gazette du Midi* (Marseille) du 10 juillet 1857 (article de C. Bousquet) ; la *Gazette de France* du même jour (article de U. Guttinguer) ; *la Tribune artistique et littéraire du Midi* (Marseille), 1847, article non signé, à la rubrique *Bibliographie*, et surtout l'article d'Adrien Péladan dans *la France littéraire*, nº du 26 juin 1857, pp. 621-623. Les lecteurs de *Mireille* savent assez, d'autre part, que, dans les notes du *Chant I*, Mistral renvoie à l'*Histoire de la ville des Baux*, en cite même le passage : *Enfin s'ouvrit une étroite vallée, etc.* (*cf.* aussi notes du ch. VI). L'œuvre eut, en 1864, une troisième édition, qui passa presque inaperçue : du moins nous n'avons trouvé, sur elle, qu'un court article de J.-B. G[aut] dans *le Mémorial d'Aix*, que réimprima, dans son *feuilleton bibliographique, l'Opinion du Midi* nimoise.

VI(1)

Pierrerue, 20 déc. 1857.

Mon cher Monsieur Canonge,

J'ai reçu chez mon frère, dans les Basses Alpes, Votre lettre si sympathique, le 2e article sur Beranger et une lettre de Mistral que je me hate de vous faire passer. J'avais envoyé votre 1er article à Mistral, son sentiment est entièrement conforme au mien (2) : du reste, à l'endroit de votre étude sur Beranger les opinions ne peuvent être partagés (*sic*), il me semble : il est impossible de ne pas se rendre à tant de raison, de calme et de sincérité. Je fais partir, ce matin, pour Maillane, Votre 2e article, que j'ai lu, avec encore plus de plaisir que le 1er ; il y a, dans celui ci (*sic*) surtout, un tel souffle amical qu'on se prend à aimer entièrement cet homme, en oubliant ses fautes : — « Oui, gardons sa mémoire, épurons la (*sic*), mais faisons la (*sic*) vivre dans la génération qui vient après nous. » C'est là le vœu d'une ame (*sic*) généreuse et d'un noble cœur.

— Et maintenant, cher Monsieur, laissez-moi Vous remercier encore, et il m'est doux d'être (*sic*) ainsi toujours votre obligé, laissez-moi vous remercié (*sic*) de votre lettre affectueuse, qui m'a donné tant de courage parce qu'elle m'a donné tant de joie. — Cher Monsieur, je ne veux pas faire ici un (*sic*)

(1) Cette lettre a été écrite à la suite d'une lettre de Mistral, envoyée à Avignon et réexpédiée à Pierrerue, par Forcalquier Basses-Alpes.' Nous donnerons le texte de la lettre de Mistral, qui est inédit. « Mon cher Theodore, Je vous remercie de vôtre (*sic*) généreux envoi. J'ai là de quoi faire des cadeaux à toutes les jolies filles du village. Je ne puis m'empêcher de vous temoigner le mortel regret que resseus (*sic*) de ne pas avoir eu sous les yeux les épreuves de cet affreux Peyrol, nous l'aurions au moins un peu leché, emonde (*sic*), nettoye, rhabillé; mais il est là, au beau milieu du livre, dans toute son ignorance crasse ! épuisez vite cette édition, afin de réparer l'oubli. — J'ai lu avec grand plaisir l'article de Canonge sur Béranger. Je trouve ce morceau parfaitement pensé. C'est l'œuvre d'un esprit droit, bon, affranchi des colères des partis. C'est la voix de la posterité. Vous temoignerez à Canonge notre ami toute ma sympathie pour sa maniere de voir, de penser et d'écrire. Je vous embrasse de tout mon cœur. F. Mistral. Maillane. — 14 déc. 1857. »

(2) Cf. la lettre de Mistral à Canonge, du 25 déc. 1857, dans Pelissier, où Mistral abonde dans le sens de Canonge et se livre à une effrenée apologetique de Béranger contre la « bourgeoisie opulente, insatiable, sceptique ». Sa lecture est du plus haut comique pour qui connaît l'ultérieure « évolution » de Mistral, ses compromissions politiques, ses prix d'Académie, *etc.* Quant à l'article de Canonge sur Beranger, il se trouve en feuilleton de *l'Opinion du Midi* nimoise, et voici la lettre inédite qu'à sa réception lui adressa l'exécuteur testamentaire du chansonnier, Perrotin : « 7 déc. 57. Monsieur, Je vous remercie beaucoup pour l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre article sur notre cher ami. Le ton pacifique et doucement philosophique de cet article m'a beaucoup plu et j'ai trouvé, comme vous, que c'est de cette manière qu'il faut louer aujourd'hui Béranger. Sa gloire dernière sera d'avoir voulu calmer les esprits et adoucir les cœurs. Recevez donc mes remerciements sincères et mes civilités les plus empressées. PERROTIN. »

élégie, mais la vie, pour moi surtout, la vie est triste, et elle a des heures bien noires. Chaque jour un amour s'envole, un (*sic*) amitié tombe et meurt ! — Que je suis heureux de pouvoir me réfugier dans votre souvenir ! Moi qui sais, cher Monsieur, combien vous êtes bienveillant et combien, j'ose le dire, vous m'aimez.

— Je suis venu passer les fêtes de Noel chez mon frère, cette vie du village m'est douce ; ici je suis presque dans les champs ; c'est l'hiver, mais l'hiver a bien ses charmes, quand la brise souffle au dehors, que le givre tombe, et qu'on peut se serrer avec confiance autour d'un foyer ami et fraternel.

Adieu, mon cher Monsieur Canonge, je ne vous renouvelle pas l'assurance de mes sentiments invariables toujours — Votre très affectionné

TH. AUBANEL.

VII

Mon cher Monsieur Canonge.

J'ai vraiment du malheur ; je ne sors que rarement, et c'est juste à l'heure où vous arrivez à la maison. Combien cela m'a fait de la peine, car vous savez, cher Monsieur, toute la joie que j'ai de vous voir.

Voici la stance oublié (*sic*) en transcrivant *lou mirau*, elle vient après celle-ci :

Ah ! lou tèms si douço babiho... (1)

[suit la stance, puis :]

(1) La pièce *Lou mirau* — n° XII du *Libre de l'amour*, p. 54, puis *Armana Prouvençau*, 1861, p. 64, — avait été envoyée, incomplète d'une strophe (la 8e), à Canonge sur une feuille de deuil, non pourvue de date. A la suite de la pièce, il y a ces lignes : « Vous recevez, par le même courrier, les Noels, je désire, cher Monsieur, que cet envoi Vous soit agréable. Ici, j'ai encore à vous remercier pour le Noel que vous m'avez fait l'honneur de me dédier. C'est une preuve nouvelle de vos sentiments de bienveillance pour moi, qui m'efforcerai toujours de les mériter davantage.

Votre très dévoué et affectionné serviteur

TH. AUBANEL. »

Il s'agit de l'édition déjà citée, 2°, des *Noëls : Li Nouvè | de | Saboly, Peyrol, Roumanille | Un peço d'aquéli de | L'Abat Lambert | em'uno mescladisso de nouvè viéi e nou | e de vers | de J. Reboul. | Edicioun revisto e adoubado | pèr lou felibre de la miougrano | emé la bono ajudo | dou felibre de Bello-Visto. | EN AVIGNOUN | Enco di fraire Aubanel, emprimaire | carriero Sant-Marc | MDCCCLVIII*, où Mistral avait composé la médiocre *Charadisso sus Micoulau Saboly* (pp. 5-12) et les quelques lignes sur l'abbé Lambert (p. 205) et où Aubanel réimprimait, pp. 121-122, son article apologétique sur Roumanille, remontant au 8 novembre 1852.

Et maintenant, cher Monsieur, voulez-vous que je vous chante ma nouvelle chanson, toujours sur le vieil air des amours, une chansonnette?

[suivent les 3 strophes qui constituent le nº III du « Libre de l'Amour » (p. 12), puis :]

J'arrive de Marseille et j'ai fait un voyage charmant : je suis allé passé (*sic*) six jours chez les petites cousines que j'avais à la campagne, cet été, et que j'allais voir tous les soirs. — Ah ! la jeunesse et la beauté, l'esprit et la grace (*sic*) et le cœur sont des dons de Dieu rares et magnifiques !

Inutile, cher Monsieur, de vous renouveller (*sic*) ici l'assurance de tous mes sentiments dévoués et affectueux, que vous connaissez si bien.

TH. AUBANEL.

Avignon — 17 mars 58.

VIII

18 mai 58.

Mon cher Monsieur Canonge,

Je ne saurais vous exprimer combien j'ai été sensible à toutes vos sympathies pour la peinture de mon frère et combien mon frère lui même (*sic*) se trouve honoré et heureux des suffrages d'un homme aussi familier avec les arts et aussi habile à en juger que vous, Monsieur, l'ami de Pradier, de Scheffer et de Ingres. Notre approbation est pour lui un précieux encouragement et le courage, en art, est un puissant levier.

J'ai regretté de toute mon ame (*sic*) d'être absent d'Avignon, ces jours passés, non pas à cause des fêtes, mais à cause de votre chère visite : Vous savez toute la joie que cela me fait de vous voir et de causer avec vous, ne fut-ce (*sic*) que quelques instants. —

Une douce fée me retenait captif dans les montagnes, une fée de seize ans.

Que de graces (*sic*), mon Dieu ! quel esprit charmant, quel cœur, quel cœur noble et tendre, quelle âme douce et fière ! — O Jeunesse ! —

> Lorsque, dans les bois, tu peux, à loisir,
> suivre des sentiers tapissés de mousse,
> cotoyer (*sic*) des bords riants et choisir
> l'abri le plus vert, la fleur la plus douce,

pourquoi, pauvre cœur par les vents battu,
meurtri sous le choc de tant d'avalanches,
à d'anciens amours encor te prends-tu,
comme un bucheron (*sic*) à des vielles (*sic*) branches ?

— Mistral aussi était venu aux fêtes d'Avignon, et je ne l'ai pas vu. Je ne sais si vous avez appris qu'il va faire éditer son poème à Paris. Je lui ai donné ce conseil et je le crois bon. Mistral partira fin Aout (*sic*); son livre s'imprimera en Septembre, de façon à paraitre (*sic*) à l'entrée de l'hiver, c'est la bonne saison du coin du feu et des longues soirées, où, la verdure étant morte et les oiseaux ne chantant plus, on ouvre les œuvres des poètes et l'on y cherche le printems enfui, des fleurs encore et des chansons. —

— Vous vous plaignez de mon silence; cher Monsieur, que voulez vous (*sic*) que j'y fasse? je n'y comprends rien moi même (*sic*) ; le cœur ému, l'ame (*sic*) pleine, la tête en feu, je reste là muet. Et cependant il est des jours, allez, où je me trouve bien malheureux et bien triste. Il est étrange qu'ayant aimer (*sic*) si fort, une fois, je ne puisse plus aimer, et que les plus ravissantes apparitions me laissent calme et presque froid ; il est étrange que je n'ai plus, en quelque sorte, de puissance que pour souffrir.

Ia lontèm que moun cor acampo
tan de fueio an toumba qu'escoundon li camin,
ia lontèm que moun cor acampo,
ia lontèm que moun cor acampo un grand charpin ;
ia lontèm que moun cor acampo,
resto plus dins li bos que li brancage mort,
ia lontèm que moun cor acampo
li charpin de l'amour e qu'espère la Mort ;
la Mort, davans iéu, toujou lampo (1) !

TH. AUBANEL.

IX

Avignon 21 juin 1858.

Mon cher Monsieur.

Voici quelques stances, à peine finies d'hier, et ce m'est une grande joie de vous les envoyer à vous qui êtes si bon pour moi et si sympathique et dont le suffrage m'est précieux par dessus tous. C'est encore une chanson nouvelle sur le vieil air

(1) *Miougrano*, p. 126 (n° XXIV du *Libre de l'amour.*)

des amours ; vraiment, je ne sais plus, je ne puis plus chanter autre chose. La chanson n'est pas gaie ; hélas ! que voulez-vous que j'y fasse, cher Monsieur ? L'amour, bien sur (*sic*), fait couler plus de larmes qu'il ne fait éclore de sourires (1).

. . . . . .

Adieu, mon cher Monsieur ; quand aurais-je (*sic*) le bonheur de vous voir ? — En attendant, veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

THÉOD. AUBANEL

X

Avignon, 6 juillet 58.

Mon cher monsieur Canonge,

J'ai lu votre article sur Ary Scheffer avec un grand charme. Je suis tout heureux et tout flatté que vous ayez bien voulu m'en donner communication. Cela est écrit avec une entente si parfaite de l'art, un gout (*sic*) si sur (*sic*), un tact si exquis que l'on est, vraiment, à se demander si l'auteur de ces lignes n'est pas lui même (*sic*) un des maîtres du pinceau. Ah ! c'est un rare mérite que de réveler (*sic*) à tous, d'une manière aussi profondément sentie, la pensée intime, le côté sympathique d'une œuvre élevée, magistrale et poétique comme celle de Scheffer. — On voit, Monsieur, en vous lisant, que vous avez vécu dans la fréquentation du grand artiste, que vous l'avez aimé et que vous l'avez compris et voilà pourquoi vous le faites si fort aimer et si bien comprendre de ceux qui n'ont pas eu le même bonheur. —

— Mon frère est retourné dans ses montagnes, depuis un mois, et je suis désolé pour lui qu'il ne puisse connaitre (*sic*) votre article, que, sur votre désir, je viens d'envoyer à Mistral. Permettez-moi, cher Monsieur, de vous remercier encore d'avoir songé à me faire lire ces belles pages qui ne laissent qu'un regret, celui de les voir éparses dans les colonnes d'un journal. J'aime à croire, qu'un jour, vous réunirez toutes ces études en un volume, qui ne sera pas moins précieux pour l'histoire de l'art contemporain que glorieux pour ceux qui y auront une place (2).

(1) Suit le texte de la pièce portant le n° XXII du *Libre de l'amour* (p. 114) :

De que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de qu'as, que toujou crides coume un enfant ?

(2) Canonge ne tarda pas à accéder à ce désir, en publiant à Paris, chez Paulin,

XI

Avignon.

Mon cher Monsieur Canonge,

Laissez-moi vous dire, tout d'abord, combien je serai heureux d'imprimer vos œuvres. Cette faveur m'est précieuse, et je vous suis bien reconnaissant d'avoir songé (*sic*) à mes presses.

Une édition pareille pour le format, le papier et le caractère à *l'étude sur Pradier et Scheffer*, in-32 (64 pages), coutera (*sic*), la feuille 60 fs., à 300 exemplaires, que nous diviserons en deux formes pour la commodité du tirage, soit 30 fs. la forme de 32 pages. —

Je suis prêt, cher Monsieur à commencer tout de suite, si cela vous est agréable. Dès la réception de votre manuscrit, je me haterai (*sic*) de faire mettre la main à l'œuvre, et vous pouvez compter sur tous mes soins et mon zèle (1).

en un minuscule in-32 de 80 pages, son : *Pradier et Ary Scheffer. Notes, souvenirs et documents d'art contemporains*. Cette œuvre, tirée à peu d'exemplaires, était épuisée dès novembre 1858. (*Cf.* l'article d'A. Péladan dans *la France littéraire* du 6 novembre 1858, pp. 94-95). Elle fut, à juste titre, remarquée (*cf.* l'article de E.-J. Delécluze — auteur, lui-même, d'un remarquable travail sur A. Scheffer — dans *les Débats* du 24 octobre 1858 ; celui de L. Ernest Daudet dans *l'Union* (Paris) du 10 janvier 1859 ; celui du *Messager de Paris* du 13 novembre 1858 ; celui de la *Gazette du Midi* du 15 octobre 1858 (par C. Bousquet) ; celui de L. B. dans *l'Abeille Impériale* (Paris) et de D. Roger dans *la Revue Méridionale* (Nimes) ; *la Tribune artistique des Bouches-du Rhône* (Marseille), 1859, pp. 13-18 et 25-31 (article de M. Chaumelin) et, enfin, celui de *la Mode*, l'organe des salons légitimistes (Paris) du 31 juillet 1859. En 1863, Canonge donna, à Paris, chez Tardieu et sous le titre : *Passim. Notes, souvenirs et documents d'art contemporain*, un nouveau recueil, où son étude sur Pradier était augmentée d'un chapitre, contenant de piquants détails sur les goûts, les habitudes, la manière de vivre et de travailler de l'illustre sculpteur et où réapparaissait l'étude sur A. Scheffer, à côté de travaux sur les peintres Réattu, Sigalon, Ch. Jalabert, l'architecte Léon Feuchère, les sculpteurs Maindron et Simart (*cf.* sur cette œuvre *la Tribune art. des B.-d.-R.*, 1863, pp. 72-74 (art. de M. Chaumelin) ; *le Correspondant* du 25 juillet 1863 ; *la Revue Contemporaine* du 30 juin 1863 ; le *Courrier des B.-d.-R.*, 1863 (article d'Honoré Clair) ; *la Guyenne* (Bordeaux), 1863 (art. de Ch. de Batz-Trenquelléon) ; *la Revue Indépendante* (Paris), 1863, pp. 605-612 (article de Louis de Laincel, qui réapparaît, très remanié, dans *la France littéraire* de Lyon, n° du 4 avril 1863, pp. 442-444, et où il est déjà question du Cabinet de Canonge.) Enfin, en 1867, Canonge revint aux lettres qu'il avait reçues de Pradier et A. Scheffer dans son petit in-12 : *Lettres choisies dans une correspondance de poète, communiquées à ses lecteurs par celui qui les a reçues, Jules Canonge, 1831-1866* (Paris, Tardieu), sur lequel *cf. le Publicateur d'Arles*, 1867 ; *la France littéraire* de Lyon (devenue la *Semaine Religieuse*, comme nous l'avons dit dans notre *Correspondance* de Roumanille et Reboul), 1867, annonce d'A. Péladan fils, et *le Messager du Midi* (art. d'Edward Geoghegan).

(1) Il s'agit ici de l'impression d'*Olim, contes et traditions*, par Jules Canonge, in-32, édité, avec la date 1869 pour 1868, chez E. Giraud, l'éditeur nimois alors établi 16, rue Dauphine, à Paris. Le titre de ce recueil, où l'auteur réimprimait cinq contes (ou *traditions*) choisis parmi ce qu'il estimait le meilleur de sa production, était expliqué par lui à la *préface*, en termes ingénieux. Les cinq contes en question

Est-il besoin, cher monsieur Canonge, de vous renouveller (*sic*) ici l'expression de mes sentiments bien affectueux et bien dévoués.

TH. AUBANEL.

29 sept. 1858.

XII

Avignon, 20 novembre 58.

Mon cher monsieur Canonge,

Voici quelques vers que je suis tout heureux de vous envoyer, et je serai deux fois heureux s'ils vous font plaisir. — Vous savez bien, cher Monsieur, que votre suffrage est pour moi la chose la plus douce et la plus précieuse (1).

. . . . . .

TH. AUBANEL.

Avignon, 19 février 59.

Mon cher Monsieur Canonge,

Voici quelques vers nouvellement éclos, je Vous les envoie en toute hâte; vous savez quelle est ma joie, lorsque j'ai quelque communication poetique (*sic*) à Vous faire, et combien il me tarde de connaître votre sentiment, et combien je suis heureux et flatté de Vos suffrages. — Je travaille avec ardeur à coordonner, à traduire *Lou libre de l'Amour* ; j'espère être prêt l'hiver prochain (2).

étaient : *Nidda, Terentia, la Riene des Fées, la dernière Sybille (tradition napolitaine)* et *les Premiers Solitaires*. Cette fois encore, les amis habituels de Canonge portèrent aux nues ce petit volume dédié, lui aussi, aux femmes, et dont la blanche couverture satinée, l'aspect élégant, le commode format correspondaient à sa destination. Voici les articles apologétiques que nous avons pu découvrir à son propos : article précité de L. Ernest Daudet dans *l'Union* du 10 janvier 1859 ; *Courrier du Gard* (Nimes) du 15 décembre 1858 (article d'Ernest Roussel) ; *la France littéraire* du 29 janvier 1859, pp. 266-267 (art. d'A. Péladan) ; *Messager du Midi* (Montpellier), feuilleton de Daniel Grasset, censeur du lycee de Nimes ; *l'Opinion du Midi* du 20 février 1859 (article de R. Valladier) ; *Gazette du Midi* (article de C. Bousquet, très curieux) ; *Revue contemporaine* (Paris du 27 fevrier 1859 (note de L. L[iévin]) ; *Tribune artistique des Bouches-du-Rhône*, 1859, pp. 78-80 et, enfin, note d'E. Geoghegan dans *le Messager du Midi* du 13 mars 1859.

(1) Suit la pièce : *Vesperado*, insérée sans titre dans la *Miougrano*, n° V du *Libre de l'amour* (p. 20) :

Coume uno enfant, urouse e lesto...

Mais ses 3 strophes finales sont allées constituer la pièce n° IX du même *Libre de l'amour* (p. 34), au lieu de n'y faire qu'un avec elle :

Ai escala sus la cimo di mourre...

(2) Suit la pièce qui constitue le n° XI du *Libre de l'amour* (p. 48) :

De la man de-là de la Mar...

. . . . . .

A vous, cher Monsieur, tout mon dévouement et toute mon affection,

THÉODORE AUBANEL.

XIII

20 mai 1859.

Mon cher Monsieur Canonge,

Vous voilà tout à fait installé, Rue Régale, et quand j'irai à Nimes, ce sera un bonheur pour moi que d'aller vous faire une visite, un grand bonheur de passer quelques heures auprès de vous, cher Monsieur, et de voir vos collections si précieuses et si rares dans un nouvel ordre, dans de nouvelles combinaisons. Et ça a du (*sic*) être chose difficile et délicate que de faire le voyage du boulevard des Calquières à la Rue Régale, à toutes vos richesses artistiques. Et puis que de goût, que de soins, quels miracles de patience, n'a-t-il pas fallu, pour mettre tout en place, avec cette ordonnance exquise qui illumine tout. Certes! c'était là une œuvre méritoire ; et qui a du (*sic*) Vous donner bien des soucis.

A présent que vous voilà délivré des embarras de votre installation nouvelle, ne viendrez-vous pas un peu à Avignon? Les chaleurs ne sont pas encore assez fortes pour vous faire peur, et vos amis sont si heureux, cher Monsieur, toutes les fois qu'il leur est donné de vous voir.

Nous attendons Mistral, chaque jour ; Mathieu, qui l'avait accompagné à Paris, est déjà de retour (*sic*), et nous a conté les choses les plus merveilleuses de son succès vraiment inouï. Mistral a eté (*sic*) retenu quelques jours encore pour affaires (1).

Je voudrais bien, cher Monsieur, avoir le plaisir de vous envoyer quelques vers. Mais, hélas ! je suis à cette heure et

Voici comment y est donnée la str. 2 :

'Mé l'auro que gounflo li vèlo,
dins lis enteno di vissèu,
sus li mat que traucon lou cèu,
iéu m'en vòu vers ma pauro bello,
'mé l'auro que gounflo li vèlo.

On sait que, dans le texte de la *Miougrano*, c'est *vers li Dardanello* que le poète, sans doute, ici encore, entraîné par l'atavisme du *capitaine grec* des *Fiho d'Avignoun*, accomplira son voyage-galéjade.

(1) *Cf.* sur ce passage la *note* 1 que nous avons mise à la lettre XIII de la *Correspondance* entre Mistral et Reboul.

malgré le printems l'homme du monde le plus prosaïque. Je n'ai pas fait un hémistiche ! — Mais permettez-moi de vous transcrire ici quelques stances de Tavan, et vous serez amplement dédommagé. Le pauvre Tavan, encore malade des fièvres de Rome, était rappelé pour aller à Alexandrie, et cela lui était cruel de repartir et de laisser sa mère. Une bonne et gentille demoiselle a tant fait par ses démarches et par ses amis, que Tavan est entré à l'hopital (*sic*) d'Avignon comme convalescent, et qu'il va retourner dans son village avec un nouveau congé. Et Tavan, tout ému de reconnaissance, a écrit une belle pièce de vers à sa bienfaitrice. En voici un fragment... (1)

Agréez, je vous prie, cher Monsieur, mes sentiments bien respectueux et bien dévoués.

TH. AUBANEL.

XIV

Avignon, 13 janvier 1860.

Mon cher Monsieur Canonge,

Merci de vos délicieux volumes, que j'ai reçu (*sic*), tous les deux, très exactement, et qui me font passer de belles et douces heures, je les lis, je les relis, chaque jour ; c'est un charme pour moi, que de m'abreuver à cette vive source de poésie et d'amitié (2).

(1) Suivent 8 strophes de ces remerciements à l'adresse de la libératrice d'Alphonse Tavan, qui, caporal en 1856 — année où il s'ingurgitait « des flots de théorie » (lettre XXXI de la *Correspondance* entre Roumanille et Reboul) — devait être l'un des 7 fondateurs du félibrige. Les strophes suivantes donneront quelque idée des effusions du poète, collaborateur de l'*Armana :*

Mai Font-Segugno se reviho ;
Abréu a ris ; lou fres ei bon.
Amarès-pas sout la ramiho,
Aquest'an, 'mé vosto famiho.
Escouta lou murmur di font ?

Li font, li fuèio dou bouscage,
Lis aureto e lis auceloun ;
L'oumbrino, i pantai plen d'image,
Touti li péje (*a*) au bèu lengage
Qu'entr'elli canton voste noum ;

S'un-cò venès, Madamisello,
Dins voste valoun benesi,
Tout prendra 'na gràci nouvello,
La coumbo se fara pu bello,
E, per iéu, vous dira : Merci !

(2) Canonge venait de publier à Paris, chez Paulin, in-18, la 4e édition du recueil intitulé : *le Tasse à Sorrente*, poème en 5 chants paru originairement en 4 chants en 1839, chez Gosselin, in-8 : *le Tasse à Sorrente. Terentia, le Monge des Iles d'or. Poème, nouvelles et impressions*, avec une lettre de Lamartine et une épître en vers de Reboul. Mais la lettre de Lamartine avait déjà paru dans *le Voleur* de

(*a*) Son nom est écrit sur l'écorce de tous les arbres — (*Note d'Aubanel.*)

— La division de vos œuvres est très heureuse et je vous en félicite. J'attends avec impatience la publication de vos pièces inédites; je ne doute pas, qu'elle ne me procure à les lire le même bonheur.

Vous apprendrez avec plaisir, mon cher Monsieur Canonge, que, obéissant à vos sollicitations et à celle *(sic)* de Mistral, je me décide à publier moi-même la *Miougrano*, et à l'imprimer (1). Dès lundi, je commencerai le travail typographique et le mènerai aussi promptement qu'il me sera possible. Les évènements politiques sont graves, j'ai hâte que mon livre paraisse, on ne sait pas ce qui peut arriver...

— Dès que l'impression de mon volume sera terminé *(sic)*, je m'empresserai de vous l'adresser, cher Monsieur, et, d'avance, je le recommande à votre généreuse et chaude amitié (2).

— Plusieurs pièces seront pour vous entièrement nouvelles; je

1836, qui l'avait prise dans la *Gazette du Bas-Languedoc*, et l'épître de Reboul, donnée comme inedite, avait vu le jour dans *la Semaine littéraire*, supplément de *la Quotidienne*, n° du 28 décembre 1838, p. 5. L'autre ouvrage qu'avait reçu Aubanel était : *Varia. Sourire, Aimer, Rêver*, également édité par Paulin et où Canonge — comme, déjà, dans la réimpression de 1857 — reproduisait vaniteusement, à la *Préface*, le *satisfecit* des journaux amis de sa muse, ce qui lui attira, de la plume d'U. Guttinguer, dans *la Mode Nouvelle* (Paris) de 1860, une critique bien méritée. *Varia* fut réimprimé de nouveau en 1869: *Varia. Sourire. Aimer. Songer. Souvenances, par* JULES CANONGE. *4e éd., choisie et rectifiée par l'auteur* (Nimes, 1869, 244 p. in-12), et *le Tasse à Sorrente* avait été réinséré en 1864 dans le recueil des poésies choisies de Canonge intitulé: *Penser et Croire*, édité par Tardieu à Paris (1865. in-18), et proposé par l'auteur au concours du prix Montyon, pour les ouvrages utiles aux mœurs (d'après une lettre inédite de Villemain à Canonge, en date du 4 janvier 1861).

(1) Canonge l'avait su par une lettre de Mistral, en date de Maillane, 8 janvier 1860 : « Aubanel s'est décidé à s'imprimer lui-même. Il brave la *capellanerie* avignonaise, et il fait bien. En s'imprimant à Paris, était-il à l'abri de leurs attaques? » Voyez, sur la façon dont la *Capellanerie* d'Avignon — pour parler Mistral, auteur recommandable — accueillit la *Miougrano*, le n° XXXVI de la *Correspondance* entre Roumanille et Reboul et la note qui l'illustre.

(2) Canonge s'empressa de correspondre au vœu de son ami. Son article sur la *Miougrano* parut au n° du 30 juin 1860 de *la France littéraire*, pp. 629-631. Quoique dénué de sens critique, il renferme quelques passages intéressants. Ainsi, celui où il est dit qu'Aubanel continue, en cet Avignon — dont les habitants ont été déclarés par Roumanille « à moitié italiens, amis, comme les lazzaroni, du *far niente* », (lettre du 25 mars 1858 à Duret, *op. cit.*, p. 52) — qu'avait immortalisé Pétrarque, « ce glorieux enchaînement dont l'amant de Laure fut le plus brillant anneau....; ainsi la ville où l'on croit le mieux, dans nos contrées, est aussi, par excellence, la ville où l'on aime. » Mais Canonge ne conçoit la passion d'Aubanel que *sub specie æternitatis*, et toute son analyse du livre n'est, de ce chef, qu'un brillant contresens. Et, naturellement, le doux chant à Vierge de la dernière page du livre lui inspire sa conclusion : « Pour que celle de qui nous vient toute grâce répande la fraîcheur dans l'âme consolée du poète, pour qu'elle féconde et complète l'épanouissement de ce fruit qui, bien qu'à peine entr'ouvert, nous livre déjà de si ravissants trésors, répétons avec lui et pour lui : *O toi qui es l'espérance et la vie, fais triompher cette œuvre première, œuvre d'amour et de souffrance, œuvre de jeunesse et d'honneur!* »

vais, si vous me le permettez, vous en transcrire une ici (1) :

. . . . . .

TH. AUBANEL

XV

Avignon, 19 juillet 1861.

Cher Monsieur Canonge,

Voici des vers tout neufs, éclos sous le soleil d'ici, dans un jour de paresse à la campagne (2) :

. . . . . .

à présent que je suis plus calme dans mon bonheur, je me suis remis à chanter, et ce m'est une joie infinie, cher Monsieur, de vous envoyer ma chanson.

THÉODORE AUBANEL.

XVI

Avignon, 9 aout 1861.

Cher Monsieur Canonge,

Je vous suis mille fois reconnaissant de votre bon souvenir, je suis mille fois charmé de l'envoi de ce beau volume d'*Arles en France*, si coquettement édité (3).

(1) Suit la pièce qui porte le n° XX du *Libre de l'amour* (p. 104) :

La femo se giblo e s'aubouro...

(2) Suit, avec quelques variantes, la pièce : *li fourmigo* (*Armana Prouvençau*, 1862, p. 84 — où elle est dédiée avec la date : *4 juillet 1861. Avignon*, à D. Calvet —, puis *Fiho d'Avignoun*, p. 150, mais sans date et dédiée à A. Mouzin). Dans ses deux lettres de 1861 et celle du 9 octobre 1862, Aubanel — qui avait échangé en avril 1861 contre la vaine ombre de *Zani* l'opulente réalité de Josephine Mazen, sa belle-sœur de Vaison : cf. dans l'*Armana* de 1863, sa *Cansoun a ma nouvieto*, p. 34, datée d'*Avignon, 15 avril 1861* ; Mme Aubanel est morte à Avignon le 18 février 1911 à 71 ans — emploiera un papier rose tendre, illustré de la devise : *quau canto, soun mau encanto*, sur une grenade entr'ouverte, de la même grandeur et du même dessin que celle de la couverture de la *Miougrano* et que reproduiront les publications postérieures du poète.

(3) *Arles en France* venait d'être publiée par Canonge en 2e éd. chez J. Tardieu, à Paris, 1 vol. in-18, et renfermait quatre nouvelles : *Phylax* (Arles romaine, déjà contenue dans *les Premiers solitaires*), *la Chèvre d'or* (Arles sarrazine), *Jeanne, d'Alcyn* (Arles médiévale) et *Izane* (Arles moderne), auxquelles avait été adjoint *le Dante aux Aliscamps*, poème publié en 1841 dans *les Premiers solitaires* (Paris, Gosselin, in-12), puis en 1847 dans *Poèmes et Impressions poétiques* (Paris, Debure, in-8). Elle n'eut plus le retentissement qu'avait obtenu l'édition originale, car alors triomphait Ponson du Terrail et le roman à jet continu étouffa le mince filet de la prose chateaubriandesque si bien pastichée par Canonge. Quelques amis, cependant, lui firent dans la presse de droite un accueil empressé : U. Guttinguer dans *la Gazette de France* du 19 octobre 1861 ; Henri Verne dans *la Gazette du Midi* du 27 octobre 1861 ; Ch. de Batz-Trenquelléon dans *la Guyenne* (Bordeaux) du 21 novembre 1861 ; Louis Roger, dans *la Réforme Musicale* et Léon Bleynie dans *la Sentinelle Toulonnaise* de septembre 1861. Mais H. R. F. remarque, avec à propos, dans *les Beaux-Arts* (Paris) d'octobre 1861, que Chateaubriand, Amédée

J'ai relu avec un grand bonheur ces pages éminemment

Pichot, cet Arlésien directeur de la *Revue Britannique* et collaborateur de l'*Armana Prouvençau*, et Louis Enault avaient passablement défloré la matière arlésienne, y compris les Baux et les Aliscamps. Il n'en était pas de même en 1850, lors de l'apparition d'*Arles en France*, chez Giraud et Dagneau, à Paris. La grande presse parisienne, — *le Siècle* et *le Moniteur* y compris — avait assuré à l'ouvrage un très franc succès et la presse provinciale l'avait, elle aussi, accueilli avec faveur. *Cf.* la *Gazette de Lyon* (*Union Nationale*) d'août 1850 (article de Terret) ; H. Patot dans *la Gazette du Midi* de 1850 ; Eug. de M[argerie] dans *l'Art en Province*, 1850, pp. 119-120 (*a*) ; J.-B. J[oudou] dans *le Memorial de Vaucluse* (Avignon), 1850 ; W. dans *la Gazette du Bas-Languedoc*, 1850 — où la fin est curieuse : « M. Canonge aime passionnément la ville d'Arles et le lui témoigne bien. Son livre lui vaudrait le droit de cité, si les Muses n'avaient pas, d'ailleurs, celui de bourgeoisie dans cette Athènes de la Provence. Par malheur, les Arlésiens deviennent chaque jour plus turbulents que les Grecs, leurs aïeux : bien plus, la République aidant, les mœurs s'altèrent, les haines naissent et s'enveniment. Encore quelque temps, et M. Canonge sera forcé de changer le titre de son volume et de l'appeler, non plus : *Arles en France*, mais : *Arles en Barbarie*. Le titre sera plus neuf, mais en revanche moins édifiant » — ; Triaire-Brun et Isodore Brun — dont Canonge a résumé la carrière en tête de ses *Portraits et Souvenirs*, œuvre que la famille de Brun publia, après sa mort, à Nimes (Ballivet, 1859) — dans *le Courrier du Gard*, 1850 ; le *Compte Rendu annuel des travaux de l'Académie du Gard*, 1850 ; *l'Étoile des Bouches-du-Rhône*, 1850 ; le prologue de Dumas à la réimpression de l'œuvre (1851). — A. Péladan l'a réimprimée de nouveau au t. I. (1850-57) de *la France littéraire* — dans les colonnes du *Publicateur d'Arles*, etc. Mais voici un trait qui plaira mieux que ces arides énumérations bibliographiques, fruit, cependant, d'un pénible labeur (si l'on songe que *le Guide* de Thieme a dédaigneusement exclu Canonge de ses colonnes, si accueillantes par ailleurs !) On lit, au *P. S.* d'une lettre que George Sand écrivait, de Nohant, le 6 juin 1851, à Canonge (*mss. de Nimes, vol. 492, f° 247*) : « Avez vous lu un roman de moi intitulé *Jeanne* ? Il y est question du *Veau d'Or* — George Sand accuse réception d'*Arles en France* dans cette lettre — des pierres druidiques, qui fait découvrir les trésors cachés. Il est curieux qu'au fond de la Manche cette croyance subsiste aussi. Elle y est encore très vivante chez les paysans. » Or, à 6 mois de là, paraissait dans *l'Illustration* (13 décembre 1851), le grand article de Sand : *les Visions de la nuit dans les Campagnes*. On y lisait, p. 372, ce passage : «... Il y a peu de ruines, châteaux ou monastères, peu de monuments celtiques qui ne recèlent leur trésor. Tous sont gardés par un animal diabolique. M. Jules Canougo, dans un charmant recueil de contes méridionaux, a rendu gracieuse et bienfaisante la poétique apparition de la chèvre d'or, gardienne des richesses cachées au sein de la terre... » Le malheur voulut que *la Gazette de France* et *l'Ordre* s'emparassent aussitôt de cette prose, en reproduisant la déformation du patronymique de Canonge, dont le nom eût dû, spécialement du premier de ces deux organes, être connu, étant donné qu'on y avait, à plusieurs reprises, parlé élogieusement de lui. Canonge, alors à Paris, saisit aussitôt sa bonne plume pour envoyer à la *Gazette* — *l'Ordre* rectifia le lendemain sous forme impersonnelle — cette mise au point, qui y fut fidèlement insérée : « Monsieur, Dans la reproduction que fait aujourd'hui *la Gazette de France* d'un travail de George Sand intitulé : *Visions de la nuit*, mon nom se trouve mentionné avec éloge à propos d'un de mes ouvrages, mais complètement défiguré par une faute d'impression. Je viens vous prier de vouloir bien rectifier cette erreur. Je dois tenir d'autant plus à ce que mon nom arrive tel qu'il est à vos lecteurs, très nombreux dans le Midi où je suis né, qu'il ne leur est pas inconnu. A d'autres époques, à l'occasion de mes poèmes, *le Tasse à Sorrente*, et de divers recueils

(*a*) Eug. de Margerie avait déjà, dans la même *Revue* (Moulins), salué l'apparition d'*Izane, Nouvelle Arlésienne* (*Courrier du Gard*, 25 juin-23 juillet 1849), à propos de laquelle Béranger, dans une lettre charmante que publia *le Courrier du Gard*, d'où elle passa dans *le Publicateur d'Arles* — et Boiteau ne l'ayant pas eue pour son édition de *la Correspondance* (cf. t. IV [1860], p. 358), dans les *Lettres choisies* de 1867 — encourageait Canonge à continuer dans cette voie de décentralisation provençale et provinciale.

vraies et poétiques, où la Provence est si admirablement comprise, si merveilleusement peinte et sculptée. On le voit ; c'est là une œuvre d'amour, et c'est pourquoi elle est si belle et si vivante.

Laissez-moi vous dire encore, cher Monsieur, quelle a été mon émotion à la lecture de la *prière pour les âmes en peine :* il y a là des Strophes (car ce sont des Strophes, et magnifiques, ces petits alinéas), qui m'ont donné le frisson. Voilà huit sublimes pages qu'il faudrait graver sur une colonne de marbre blanc, au sein des Champs Elysées.

J'ai bien regretté de n'avoir pu aller à Beaucaire, le beau Dimanche, mais donnez-moi la joie d'espérer que vous viendrez bientôt en Avignon. Que voulez-vous ? cher Monsieur, je voyage peu maintenant :

Pèr abena li lòunguis ouro,
per passa lou tèms gai e dous,
rèn de bèu coume d'estre dous,
l'estiéu, contro un bouissoun d'amouro.

Pèr oublida lou tèms catiéu,
la néu, li tron, l'auro que bramo,
[O coume] (1) dins li bras de sa damo ,
fai bon dourmi, fai bon, moun Diéu !

Votre très affectionné

TH. AUBANEL

XVII

Cher Monsieur,

Je viens d'achever la lecture des *Ames en péril* (2) et veut (*sic*),

soit en vers, soit en prose, il a honorablement figuré dons vos comptes rendus. Veuillez agréer, *etc.* JULES CANONGE. A Paris, rue Grammont, n° 1. » Dans son n° suivant, *l'Illustration* rectifia en ces termes (20 décembre 1851, p. 400) : « L'auteur d'un curieux volume cité avec éloge par George Sand dans un article de notre précédent numéro, reclame avec raison contre une faute d'impression qui a défiguré son nom. Nous profitons de l'occasion pour annoncer l'ouvrage de M. Jules Canonge, *Arles en France ;* 1 joli volume, chez Giraud et Dagneau, libraires, rue Guénégaud. » Mais, dans les *Œuvres Illustrées* de G. Sand, éd. Hetzel, t. VII (Paris, 1854), p. 61, on a laissé : *Canoungo !* 22 ans auparavant, semblable mésaventure était arrivée à Reboul. *La Quotidienne* du samedi 24 janvier 1829 (n° 24), où parut pour la première fois la fameuse pièce de *l'Ange et l'Enfant*, l'avait signée : LEBOUC, *de Nîmes*, et avait fait de l'envoyeur — le vicomte de Brettes, fonctionnaire de la Restauration que la monarchie de Juillet envoya de Nîmes à Rodez — un DE BRITTY ! « Je ne voudrais pas, pour tout au monde, m'appeler *Lebouc* », dira Reboul dans sa rectification (n° du lundi 9 février 1829).

(1) Nous reconstituons ainsi un passage de la lettre, où le papier a été emporté, à l'ouverture.

(2) *Les Ames en Péril*, recueil de 3 nouvelles « édifiantes » — elles tendaient à peindre les ravages de la passion d'amour dans les âmes — avaient paru en 1862

tout de suite, vous remercier des instants délicieux que j'ai passé (*sic*) avec ce petit livre, si blanc, si coquet, si exquis.— Je ne sais laquelle des trois nouvelles je préfère, tout cela est d'un charme si vif, d'une émotion si vraie et si pure qu'au bout de la dernière page on revient à la première et l'on relit avec un bonheur encore mieux senti.

— J'ai le plaisir, cher Monsieur, de vous adresser, par la poste, quelques vers écrits à propos du mariage de Ludovic Legré, un ami, qui est venu passer le premier quartier de sa lune de miel au bord de la Durance (1).

Croyez bien, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments très reconnaissants et très dévoués.

TH. AUBANEL.

Avignon, 26 août 1862.

XVIII

Avignon, 9 octobre 1862.

Cher Monsieur,

Il y a longtems que je n'ai eu le bonheur de vous voir; la saison est douce, il fait bon voyager, ne viendrez vous (*sic*) pas un peu en Avignon ? — J'arrive d'un charmant voyage : j'ai passé quinze jours à Vaison, la vieille ville romaine, et tout en courant ses montagnes, ses bois, ses sites pittoresques et pleins de ruines, je me suis souvenu d'Arles antique, et j'ai écrit sur sa Vénus quelques vers que je vous envoie en tremblant, à vous, cher Monsieur, qui êtes si bien le poète et le citoyen d'Arles (2).

. . . . . .

TH. AUBANEL.

chez Tardieu, à Paris. De ces 3 nouvelles, aucune n'était inédite : *Nivette*, tableau de mœurs cévenoles, étant déjà contenue dans *les Premiers Solitaires* et ayant été « répandue » par « quelques journaux » — écrira L. de Laincel dans son article : *Ecrivains de la province : M. Jules Canonge*, déjà cité — *Hugone*, tableau de mœurs nimoises, ayant été publiée dans *le Courrier du Gard* du 26 juin au 16 juillet 1846, et *Ambrosio*, pseudo-tableau d'amour « espagnol », se trouvant, avec la date : *Nimes, 8 juillet 1862*, au t. VI, pp. 170-174, 181-184 et 196-200 de *la France littéraire*, toujours ouverte à Canonge, inédit ou déjà imprimé.

(1) Ces vers ont été insérés dans l'*Armana Prouvençau* de 1863, p. 41 : *La fiançe de Mario emé Ludovi*, avec la date : *Mas de Bèli, 24 août 1862*.

(2) Suit le texte d'*A la Vénus d'Arle*, tel qu'il est donné p. 112 des *Fiho d'Avignoun*, où il a été publié pour la première fois, sans date et avec une dédicace à P. Arène que n'a pas notre manuscrit. On sait qu'Aubanel affecta, tout en les faisant colporter de ci de là, de refuser la publicité à ces vers qu'il déclama en 1877 au théâtre d'Arles, et en 1883 M. Félix Hémon prenait toujours au sérieux ces prétendus scrupules, écrivant, p. 174, *note 1*, de son article : *Roumanille et Aubanel* : « De sérieuses raisons personnelles, devant lesquelles nous avons dû nous incliner, ont

XIX

Bien cher Monsieur,

Me voici tout ému et tout charmé de Vos *Souvenances* (1). J'ai voulu lire lentement ce livre exquis, qui est fait pour les âmes tendres, j'ai voulu le lire dans le plus grand calme, pour entendre chanter avec plus de joie vos vers si doux et j'ai emporté le livre avec moi, sous les arbres, dans les champs, et

décidé Aubanel à ne pas publier ce petit chef-d'œuvre, dont la pruderie de quelques-uns a été scandalisée. » Il n'en a donné la traduction qu'en 1886, pp. 816-817 de son article susmentionné, au t. XL de la *Nouvelle Revue*, avec un commentaire démesurément enthousiaste et en datant faussement la pièce : « *de* 1877. » (p. 818.) Voici, d'ailleurs, un extrait de ce commentaire : « Fondez la pureté grecque et la flamme latine : sous le marbre d'un Apollon ou d'une Diane, faites courir un sang jeune qui en colore vaguement la blancheur, vous comprendrez une telle poésie, faite de beauté antique et de passion moderne, une poésie sereine à la fois et frémissante. Qu'un élève de notre École d'Athènes déchiffre jamais de pareils vers, au fond d'une île de l'Archipel, sur le piédestal usé de quelque statue d'Aphrodite, il a chance d'arriver prématurément à l'Institut, et le poète révélé par lui, sans devenir classique dans les pensionnats de jeunes filles, a chance d'être mis au rang des purs attiques, bien qu'il ait gâté la fin de son ode par une profession de foi chrétienne qu'on ne lui demandait pas. » Aubanel, derechef, affecta d'être très contristé de cette large publicité donnée à sa *Vénus*, ce qui n'empêcha pas Roumanille de réimprimer, en un tirage à part fait à ses frais, ce travail de M. l'Inspecteur Général Félix Hémon, et de le répandre, cette même année 1886 où il avait paru. *Cosas de.... félibres.*

(1) *Souvenances, poésies nouvelles*, par Jules Canonge (Paris, Tardieu, 1864, in-18). Ce recueil, composé d'inédit et loué par Laurentie (*l'Union* [Paris] du 17 décembre 1864), L. Lièvin (*Revue contemporaine* du 31 août 1864), Edward Geoghegan (*Messager du Midi* du 27 juillet 1864), Ch. de Batz-Tranquelléon (*la Guyenne* du 2 septembre 1864), Fernand de Reynier (*Messager des Cévennes*, d'Alais), un anonyme en tête du *Publicateur d'Arles*, J.-B. G[aut] dans *le Mémorial d'Aix*, à l'article susmentionné, que réimprima *l'Opinion du Midi* nîmoise, A. Péladan, au n° du 14 mai 1864 de *la France littéraire*, pp. 526-527, L. de Laincel dans *le Souvenir* et par d'autres encore, avait eu les hommages du *Mercure de France*, 186 , en ces termes : « Un délicieux volume de poésies intitulé *Souvenances*, par M. Jules Canonge, de Nîmes, vient de paraître chez J. Tardieu, rue de Tournon. On ne saurait trop recommander ce recueil, où, comme toujours, M. Canonge sait unir l'élégance de la forme à des pensées gracieuses ou élevées, la correction du style à la noblesse de l'idée. La poésie s'est décidément réfugiée en province... » Canonge a, d'ailleurs, collaboré au *Mercure*, comme le prouve cette lettre inédite de son Directeur : « Le Mercure de France, *rue Sainte-Anne*, 55. Paris, le... 185 (*sic*). Comme nous voulons donner toute la publicité possible à la *page secrète*, voici l'épreuve, cher poète. Corrigez et rendez-nous cela avant midi, demain vendredi.

Tout à vous.
JULES DE SAINT-FÉLIX.

Jeudi. »

Dans sa nécrologie de Canonge, au volume pour 1872 (Nîmes, 1873) des *Mémoires de l'Académie du Gard*, Irénée Ginoux remarquait déjà, p. XVII, qu'il y avait « de lui plusieurs articles dans le *Mercure de France*, *Revue universelle de la littérature et des beaux-arts*, en 1852 » et que c'avait été là « qu'il publia *Hugonne, nouvelle nimoise*, sous la forme épistolaire ». Cette très médiocre étude de Ginoux, poète lui-même, a été louée, par M. P. Clauzel, dans *la Revue du Midi* du 1er décembre 1899, p. 442, comme émanant d'une « plume compétente et documentée ». On n'est pas assez difficile, à Nîmes, en matière d'acribie critique.

j'ai lu avec un bonheur indicible. — Je ne veux pas analyser votre livre, on n'analyse pas le sentiment et le charme, mais laissez-moi, je Vous prie, vous exprimer, cher Monsieur, toute mon admiration pour la passion si chaude, si sincère, et pourtant si chaste et si contenue que respirent les *Souvenances*. C'est un don bien rare de ne pouvoir concilier ensemble l'ardeur du sentiment et la chasteté de l'expression. C'est une grande leçon et en ces temps de licence littéraire et d'excès sans mesure.

— Je partirai pour Paris le 28 de ce mois, c'est-à-dire que j'espère avoir le bonheur de vous y rencontrer. Croyez bien, je vous prie, cher Monsieur, à mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

TH. AUBANEL.

9 avril 64.

L'AME DES VIEILLES CHOSES

Lorsque tes blanches mains aux doigts longs et flexibles
Frôlent avec lenteur des meubles d'autrefois,
Se peut-il que ton âme alors ne soit sensible
Qu'aux douceurs des velours, à la courbe des bois,

Aux reflets imprévus des vieilles broderies,
Aux discrètes splendeurs des ors presque effacés,
A ces raffinements de l'exquise féerie
Que chante pour nos sens l'art des siècles passés?

N'aperçois-tu jamais cette ombre de tristesse
Qui voile par instant la forme et la beauté
Des objets anciens que ton regard caresse?
N'évoques-tu jamais ceux qu'ils ont dû quitter?

Moi, je ne puis toucher que d'une main qui tremble
Ces muets souvenirs d'ancêtres inconnus,
Ce brocart aux plis lourds qui se gonfle et qui semble
Prêt à mouler encor la rondeur d'un sein nu,

Cet éventail, abri de sourires trop tendres
Ou secours opportun de frémissants émois,
Cette bergère molle et qui paraît attendre
L'indolent abandon d'une belle aux abois.

Ah! connaître la vie et l'histoire des choses!
Qui sait si quelque amante, à qui l'on te donna,
Ne te confiait point, coffret de bois de rose,
Les gages d'un amour que nul ne devina?

Ce paravent, combien de baisers ou de larmes,
A combien de jaloux, sut-il dissimuler?
Et toi, que de vapeurs, fruit de quelles alarmes,
Ont réclamé ton aide, ô flacon ciselé!

Pendule, sur quelle heure attristée ou bénie
Ce timbre un peu fêlé pleure-t-il en secret ?
Mais toi surtout, miroir à la glace ternie,
De quel visage ardent gardes-tu le regret?

Oh! Comme l'on ressent une angoisse profonde
A suivre dans leurs jeux tes reflets incertains !
Ils ont l'attrait morbide et décevant d'une onde
Où l'on verrait flotter de beaux rêves éteints.

Conseiller toujours sûr et toujours véridique,
C'est vers toi qu'Elle allait, avant d'aller vers Lui,
Essayer le pouvoir d'une œillade pudique,
D'une moue orgueilleuse ou d'un rire alangui.

C'est toi qui lui disais que la grâce un peu mièvre
De sa bouche enfantine et de ses yeux moqueurs
Etait moins enivrante encor que cette fièvre
Qui faisait palpiter ses deux mains sur son cœur !

Tu cherchais, au retour de ses longues absences,
La volupté qui dort sur les fronts un peu las ;
Mais un soir, n'as-tu pas reçu les confidences
D'une face pâlie et sanglotant tout bas ?

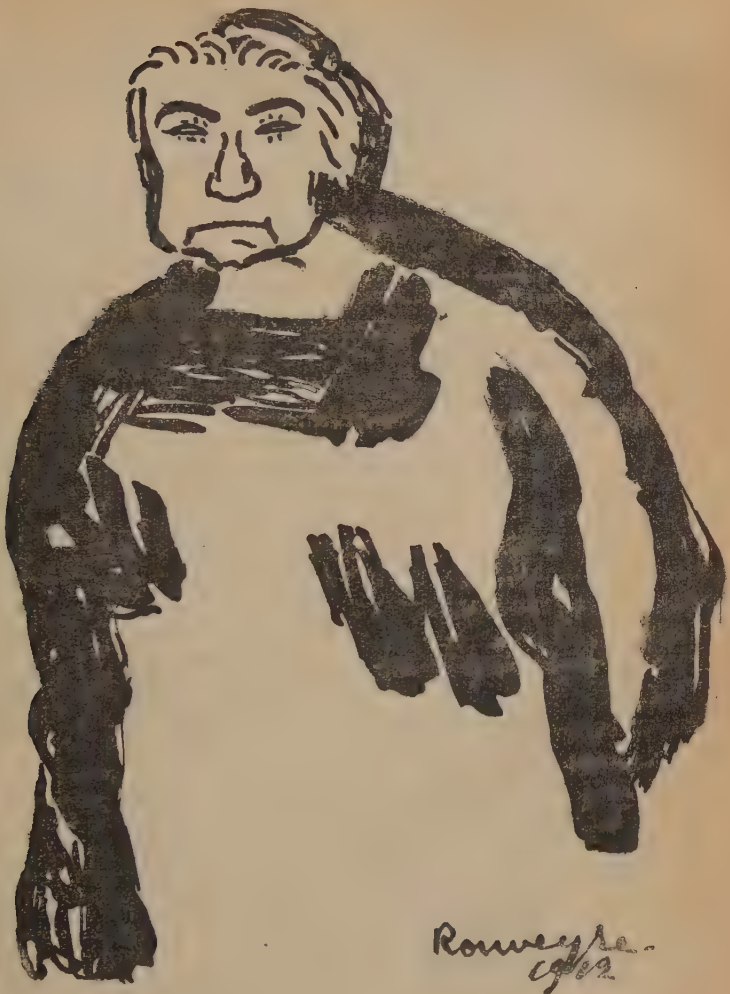
De celle-là, d'une autre, et d'autres qu'on ignore
Et dont seul tu connus le visage réel,
Et c'est en vain, miroir, qu'aujourd'hui l'on t'implore,
Leur souvenir en toi reste immatériel.

Mais cette image trouble et pleine de mystère,
Dont tu nous fais goûter le charme inquiétant,
Révèle à ton insu la présence étrangère
De fantômes sans nom, que nous aimons pourtant.

Aussi, quand près du mien, sur ta glace ternie,
Un visage apparaît qui m'est cher entre tous,
Je me prends à songer avec mélancolie
Qu'un jour d'autres viendront, confiants ou jaloux.

Et que tu seras seul à leur parler de nous.

JACQUES SERMAIZE.



RACHILDE

LE VOYAGE DE MONTAIGNE
ET L'ÉVOLUTION DU SENTIMENT DU PAYSAGE

ESSAI DE PSYCHOLOGIE SOCIALE

—

I

Au XVI^e^ siècle, les Français voyagent beaucoup plus qu'au siècle suivant. Ils visitent surtout l'Italie. Le XVIII^e^ voit reprendre le goût des voyages. Cette fois, si l'Italie garde encore la préférence, l'Angleterre la lui dispute, et le domaine général de la curiosité s'étend.

L'italianisme du XVI^e^ siècle semble la principale raison du tourisme à cette époque. Nous appelons tourisme l'ensemble des voyages inspirés par le désir de s'instruire, de s'amuser, de se divertir, de sacrifier à la mode, de se procurer des jouissances esthétiques ou morales, voire même physiques, de cultiver son esprit, son âme ou sa santé. C'est plus précisément que la culture de la santé, celle du corps, la culture de l'élégance du corps, de son adresse, de sa vigueur, qui attire en Italie, au XVI^e^ siècle, la plupart des touristes français. Les jeunes gentilshommes allaient à Rome et à Padoue apprendre l'escrime, la danse, l'équitation.

Nous y... vismes [à Padoue], dicte Montaigne au domestique qui lui sert de secrétaire, les escoles d'escrime, du bal, de monter à cheval, où il y avoit plus de cant gentilshommes François : ce que M. de Montaigne contoit à grand incommodité pour les jeunes homes de notre païs qui y vont, d'autant que cette société les acoustume aux mœurs et langage de leur nation, et leur ote le moïen d'acquerir des connoissances étrangères (1).

Lorsqu'un voyageur s'instruit pour son développement personnel, pour sa culture, il est touriste ; lorsqu'il poursuit la solution d'un problème plus utile à l'enchaînement de la science qu'à l'élévation de son esprit, et dont sa personnalité se trouvera moins enrichie que la somme des connaissances

(1) Montaigne, *Journal*, publié par Louis Lautrey, 1909, p. 164.

de son temps, il fait un voyage scientifique. Le plus souvent les jeunes Français du XVI^e^ siècle ne portaient en Italie aucune espèce de curiosité.

Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangeres. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure : les voyla à se r'alier; et à se recoudre ensemble; à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voyent. Pourquoy non barbares, puis qu'elles ne sont Françoises? Encore sont ce les plus habilles, qui les ont recognües, pour en mesdire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendans de la contagion d'un air incogneu (1).

Montaigne, dans son voyage en Italie, était accompagné de quatre jeunes gens : son frère, sieur de Matecoulon, âgé de vingt ans; le sieur de Caselis; Charles d'Estissac et M. du Hautoy avec plusieurs domestiques.

Le plesir qu'il prenoit à visiter les païs inconnus, lequel il trouvoit si dous que d'en oublier la faiblesse de son eage et de sa santé, il ne le pouvoit imprimer à nul de la troupe, chacun ne demandant que la retrete (2).

Aussi regrette-t-il d'être « forcé de goûter ces biens seul et sans communication (3) ». Bien qu'il ne repassât jamais par le même chemin, et ne vît jamais deux fois même lieu (aversion dans laquelle il marquait, outre l'économie du sage, un trait assez connu de la psychologie des vagabonds), « on se pleignoit de ce que il conduisoit souvent la troupe par chemins divers et contrées, revenant souvent bien près d'où il étoit party (ce qu'il faisoit, ou recevant l'avertissement de quelque chose digne de voir, ou changeant d'avis selon les occasions) (4) ».

Ces jeunes gens si peu curieux que le philosophe menait avec lui, en quoi méritent-ils aujourd'hui le nom de touristes? Les Français n'étaient pas encore le peuple le plus sportif du monde, que l'ancien régime les vit plus tard. On conçoit aisé-

(1) Montaigne, *Essais*, 1588, liv. III, chap. IX. Cf. le président de Brosses, lettre XLII : « ... cette... vivacité des Français, jointe à la mauvaise habitude de préférer tout haut ce qui se fait chez eux à ce qui se pratique ailleurs... »
(2) *Journ.*, p. 154.
(3) *Journ.*, p. 416.
(4) *Journ.*, p. 154.

ment qu'ils trouvassent plus d'avantage à passer les Alpes pour se placer sous l'enseignement des maîtres italiens qu'à faire venir ces maîtres chez eux. La mode cependant, et, nous l'avons dit, l'italianisme de l'époque, répandu par le succès des lettres toscanes, par la cour de Catherine de Médicis, par l'enthousiasme pour les beaux-arts, enfin, que nombre de Français et, en particulier, le père de Montaigne, avaient rapporté de la campagne d'Italie, entraient pour beaucoup dans les « facteurs » de leur exode. Si, en sacrifiant à ces influences sociales, d'autant plus actives sur eux, peut-être, qu'elles n'occupaient pour ainsi dire que la superficie des mœurs du temps, Matecoulon et ses camarades cessaient d'en accepter les meilleurs effets dès qu'ils avaient franchi la frontière, c'est qu'à ce moment, comme on prête peu de voilure à des vents incertains, leur esprit devant la nouveauté des souffles étrangers s'affermissait sur ses dispositions les plus profondes, les plus constantes. Elles tendaient à leur faire envisager chaque chose du point de vue, inconscient chez eux, de la sociabilité et de la civilisation, du point de vue de « ce qui se fait et ce qui ne se fait pas », d'un point de vue collectif et, au vrai sens du mot, social.

De tout temps les Français avaient adopté comme critère de la valeur d'un acte la notion de sa conformité aux tendances de la société, aux tabous, aux suggestions, à l'ensemble des caractères « obligatoires » du milieu. De là la primauté, unique au monde par sa durée et par l'universalité des objets qu'elle embrasse, de la civilisation française ; de là la puissance assimilatrice que la France exerce sur les races et les peuples étrangers, soit qu'elle les absorbe en elle, soit qu'elle exporte chez eux ses exemples vitaux ; de là la création, par les provinces méridionales, du sentiment de « l'honneur », qui forme l'une des innovations les plus spécifiquement sociales de l'histoire ; de là la « gratuité » française de certaines vertus dont le Roman nous offre un témoignage significatif bien que complexe dans le personnage d'Alissa comme Précieuse (*la Porte Etroite*) ; de là le développement de l'esprit de corps ; de là le sens aigu du ridicule ; de là, le perfectionnement de la politesse ; de là, l'art de la conversation ; de là, le manque d'esprit de liberté, et le transport de toute la notion de liberté dans les institutions les plus extérieures à l'individu, les institutions

légales; de là, la faveur assurée à ce que le XVII^e siècle nommait, en un sens tout laudatif, la « médiocrité » du jugement ou de l'âme; de là, en particulier, la sympathie pour la disposition mentale à ne prendre des choses et des êtres que ce qu'on en peut aisément mettre en commun, l'aspect par lequel ils prêtent à la moquerie, au comique facile, à la gauloiserie, aux passions légères; de là, l'engouement collectif, et la puissance du brusque revirement des foules; de là, la vanité, entre toutes les passions la plus vide de contenu personnel; de là, l'épargne, forme la plus sociale de l'égoïsme; de là, dans les lettres, le théâtre comme expression classique de la race; de là, une conception toute mitoyenne du sublime, fondé sur des conflits, sur des conflits d'une nécessité plus dérivée qu'essentielle, casuels sinon casuistiques, et dans lesquels on voit partout l'ombre du spectateur s'étendre entre les personnages et leurs actes; de là, dans les beaux-arts, plus d'art que de poésie; de là, en poésie même, une inclination à l'éloquence plutôt qu'au lyrisme; de là, en politique, la tendance à attendre du gouvernement tous les biens, et à le rendre responsable de tous les maux; de là, dans l'histoire militaire, l'idée que les chefs trahissent inséparable de l'idée de la défaite; de là, dans l'évolution du droit, plus d'innovation que chez les Anglais, dont le conservatisme intervient comme une protection de l'individu à l'égard du législateur et du juge, et plus de traditionnalisme d'origine savante et de forme systématique; de là, dans les relations civiles, l'absence de respect qu'entraînent toutes les marques d'excentricité, à quelque détail qu'elles se bornent; de là, au moyen-âge, transportant jusque dans le domaine de la passion des arrêts collectifs, les étranges « Cours d'Amour » dont la législation compliquée réglementait toute la vie amoureuse. De là, enfin, la forme du langage : tandis que la syntaxe allemande moule sur l'état psychologique du sujet parlant un discours, synthétique comme les opérations de la conscience, qui nous livre la tension même de la vie mentale de l'orateur, et ne s'éclaire pour nous qu'en bloc, lorsque, possédant le dernier terme de son mouvement, nous nous plaçons au centre, pour ainsi dire de son unité indiscriminable; tandis que le style italien, gouverné dans sa forme par la rotondité latine de la période boccacienne, dans le fond se moule sur les objets comme la syntaxe allemande se mou-

lait sur le sujet, énumère toutes les circonstances, n'a garde de s'en tenir à l'idée générale, ni de se dégager des replis des sinuosités de la chose décrite ou de l'affaire racontée, ni d'éviter un détail, et réalise en somme le même individualisme, transporté dans la diversité des êtres et des aspects sensibles du monde, que l'allemand consacre à l'unité du sujet parlant; tout au contraire le langage français, s'opposant par son caractère principal au double individualisme, le premier subjectif, le second objectif, des précédents, s'applique tout entier à rencontrer l'esprit des auditeurs et à marcher de pair avec lui. Il subordonne tout son comportement à la nécessité d'être compris dans chacune de ses parties à quelque endroit qu'on le prenne, bien plus, à l'agrément de faire pressentir ce qui suit (« les mots d'une langue bien faite s'appellent naturellement l'un l'autre », dit Laromiguière), il enfante, comme l'organe crée quelquefois la fonction, la symétrie des œuvres classiques, les sujets « à pendant » où chacun des deux termes, répétition ou négation de son voisin, semble n'offrir qu'une existence de juxtaposition; analytique et intellectuel, il marque le triomphe de l' « esprit ».

La conformité d'un acte aux coutumes du milieu social prise, inconsciemment ou non, comme critère de la valeur ou de la qualité de cet acte, s'entend naturellement, pour des jeunes gens sans critique, dans le sens de la conformité aux usages du milieu social auquel ils sont habitués. Il ne se pouvait donc que les compagnons de Montaigne trouvassent rien de bien en Italie. Les philosophes n'avaient pas encore répandu l'idée que la sagesse est, en Chine, la vertu chez les derniers sectateurs de Zoroastre, les poètes n'assuraient point que la beauté de l'univers varie, ni qu'elle brille partout. Du Bellay, à la même époque que Montaigne, ne parle de l'Italie que pour regretter « la douceur angevine ». Il écrit un volume de plaintes. Rabelais s'en tient à quelques réflexions sur la salade, et à la description d'une fête qu'il eût pu voir en France. Brantôme ne dit rien. La mode menait par delà les Alpes Matecoulon et ses amis. C'est ce qui nous permet de les appeler touristes. Mais les causes de l'italianisme du temps étaient bien différentes de celles qui engageaient à l'accepter. Phénomène si général dans les mouvements sociaux qu'il a donné lieu à l'usage,presque à la règle, des politiques, de ne

point invoquer les vrais mobiles de leurs propositions. Les lettres, la cour, la guerre avaient répandu en France la langue toscane et l'estime pour les ouvrages des artistes de la péninsule. C'est pourquoi Matecoulon, sans doute « de ces hommes auxquels ma condition, dit Montaigne (1), me mesle plus ordinairement, gens qui ont peu de soing de la culture de l'âme, et ausquels on ne propose pour toute béatitude que l'honneur, et pour toute perfection que la vaillance », se servait de l'escrime italienne lorsque, second dans un duel, il tua le baron de Salligny à quatre milles de Rome, et le premier de Salligny, le jeune la Vilatte; et c'est pourquoi le jeune d'Estissac, compagnon, nous l'avons vu, de Matecoulon, s'aidait encore de l'escrime italienne lorsque, second dans un duel, il se fit tuer « sur le chemin d'entre Monrouge et Vaugirard », dit Brantôme (2).

Nos jeunes gens, dans cet ennuyeux voyage qu'ils menaient, à vingt ans, et avec Montaigne, par la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, n'avaient pas, bien qu'ils allassent à cheval, la ressource d'admirer la beauté si touchante et si variée du paysage. Cette forme du sentiment de la nature n'existait pas à leur époque. Ce n'est pas qu'on n'en trouve des marques sincères, dès le quinzième siècle, dans les œuvres latines de Sylvius Æneas. Mais les descriptions de paysages que nous avons de ce pape restèrent sans influence.

On a voulu voir une trace du sentiment de la nature au moyen-âge dans le choix de l'emplacement des monastères. Cette hypothèse, peut-être attribuable au talent de Montalembert, ne va pas sans irréflexion. En effet, les monastères médiévaux s'élèvent souvent sur l'emplacement d'un lieu de culte, consacré par la faveur populaire, dont les origines religieuses s'absorbent dans le paganisme. Ces lieux d'une piété séculaire, où les premiers missionnaires se plaisaient à voir le christianisme succéder à l'idolâtrie et en occuper, pour ainsi dire, le trône, étaient généralement élevés. Après, d'un accès difficile, mystérieux par conséquent, et, dans la conception des anciens, horribles, ils frappaient d'autant plus l'imagination qu'ils dominaient la contrée et que, comme des héros fabuleux, on les connaissait d'autant moins qu'on les aperce-

(1) *Essais*, liv. II, chap. XVII.
(2) Brantôme, *Discours sur les duels*, t. VI, p. 315.

vait de toutes parts. La pluralité de ces montagnes « vouées », la force des exemples chrétiens firent que la mode s'établit pour les monastères d'élire les hauts lieux. Mode favorisée par l'ascétisme des moines, comme par l'utilité d'un isolement relatif, comme encore par les nécessités de la défense fortifiée, comme enfin par les mérites acquis aux pèlerins, aux visiteurs, au cours d'une ascension pénible. Les sommets permettant, par un effet auquel on n'avait point pensé, de découvrir une belle vue, il n'en fallut pas davantage pour fonder plus tard un argument d'une historicité douteuse. La tradition semble en définitive la seule raison originelle de l'élection de l'emplacement des monastères. Moins influent qu'elle, l'ascétisme se montre cependant assez puissant pour inspirer à celui de tous les saints qui fut le plus ami de l'allégresse de la nature le choix de l'affreux ermitage de l'Alverne dont on peut lire une belle description dans la traduction par Téodor de Wyzewa des *Pèlerinages franciscains* de Joergensen.

Certes, le moyen-âge admira souvent la nature, dans ses objets de premier plan, mais, ainsi que l'avait reconnu Burkehardt (*Civilisation en Italie*, t. II), non pas dans ses horizons étendus, non pas dans ses paysages. Le faîte des montagnes n'éveillait qu'une terreur superstitieuse (1).

Il est digne de remarque que la peinture de paysages fut inventée en Wallonie, contrée aux horizons particulièrement restreints, par Patenier († 1542), de Dinant, et avant lui par les frères Hubert et Jean d'Eyck, au pays de Liège ; ces deux derniers étaient déjà des artistes consommés lorsqu'ils quittèrent Liège pour se fixer en Flandre, où leur nom subit une traduction demeurée dans la germanisation de la particule.

Quelle est la correspondance entre l'état du sentiment du paysage chez les maîtres de la peinture et dans le public ? S'il est difficile de reconnaître, avec la critique biographique, dans la personne du plus grand paysagiste du XVII^e^ siècle, celle d'un débile mental, on doit cependant admettre que l'ignorance de la vie du temps si marquée chez Claude Gelée ne permet de considérer les œuvres de ce créateur que comme l'expression sporadique d'une sensibilité instinctive aussi réelle qu'historiquement adventice. Ruysdael était « si absolument

(1) *Chron. Novaliciense*, II, 5, *Monum. Germ. S. S.*, VII, et *Monum. hist. patr. S. S.* III.

méprisé que les marchands vendaient ses tableaux cinq ou six florins(1) ». Peut-on, à certaines époques, aimer un paysage peint comme on aime la peinture de l'avarice, sans aimer l'avarice elle-même ? L'histoire du goût n'est pas assez avancée pour que l'examen de l'évolution d'un genre permette au critique cantonné sur ce terrain de répondre à la question. Il faut constater un fait comparatif, dont on ne saurait, d'ailleurs, tirer de conclusions : certains sentiments peuvent être évoqués par l'un des beaux-arts en restant étrangers à d'autres beaux-arts dont les nécessités techniques n'appellent cependant pas cet exclusivisme. Les neuf Sœurs ne cheminent pas toujours ensemble. Le sentiment maternel a inspiré dans la peinture une foule d'œuvres délicieuses ou sublimes. Dans la littérature, au contraire, il n'a formé l'objet particulier d'aucune œuvre du premier ordre. Le sentiment filial nous a donné la touchante figure d'Antigone ; le sentiment paternel à son degré extrême est fixé dans le type du Père Goriot par l'incomparable génie de Balzac, et le même sentiment devient dans *Lear* la principale matière du chef-d'œuvre de Shakespeare. Mais, tant est grand le pouvoir de l'imitation au chapitre des lettres, le premier littérateur n'ayant pas parlé de la Mère, le dernier ignore son magique royaume. Tandis qu'en peinture la représentation du sentiment maternel dérive de la tradition chrétienne organisée dans le culte de la Vierge Marie, les lettres, continuatrices de la tradition antique dont le flot les abreuve à toute époque renouvelé, semblent décrire un monde où l'activité maternelle occupe une place effacée.

Si Balzac et Shakespeare se sont bornés à la représentation de l'amour paternel, est-ce comme cet ancien qui, désespérant d'atteindre, dans un groupe, à la suprême expression d'un sentiment gradué sur les physionomies, voila la tête de son principal personnage ? Nous ignorons si le silence de ces deux grands hommes recèle un hommage à l'élévation de la passion maternelle. On ne saurait davantage déduire de la considération de la faible place que le sentiment maternel tient dans notre littérature l'opinion qu'il n'en remplit pas une plus grande dans les jugements de valeur de notre société.

Mais il en va tout autrement, à ce dernier égard, d'un sentiment tout esthétique, comme celui de la beauté des paysa-

(1) Téodor de Wyzewa, *Peintres de Jadis et d'Aujourd'hui*, 1903, p. 384.

ges, qui, par sa nature même, appelle son expression dans les ouvrages des écrivains et des poètes.

Les guides mêmes ne parlent pas des paysages, aux XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. J'ai eu entre les mains des centaines d'ouvrages français de ces trois siècles sur l'Italie et ses « délices ». Les plus anciens énumèrent dans leur titre, qui forme une sorte de catalogue, tout ce que l'on peut trouver dans le corps du livre : habitants, mœurs, villes, fleuves, montagnes, richesses naturelles, églises, monuments, etc. Jamais ils ne disent mot des sites, des paysages, des beautés naturelles.

Nous ne regrettons plus leur mutisme, du jour où nous entendons ce mot leur échapper. Le président de Brosses était homme d'esprit, et d'une intelligence dont la diversité n'eut d'égale dans son temps que celle de Voltaire : il devança ce temps par sa théorie historique du fétichisme, qui a pris aujourd'hui le pas sur celle des contemporains ; pas beaucoup plus poète qu'on ne l'était à son époque, il l'est cependant assez pour pleurer devant *la Nuit de Noël* du Corrège, ce poète de la peinture ; enfin ses Lettres d'Italie (1730 et 1740) restent le meilleur ouvrage qu'on eût écrit jusqu'alors sur le sujet. C'est dans celle consacrée au voyage entre Vicence et Padoue, que le président faisait en poste, que je trouve ce significatif éloge : « Il n'y a point de décoration d'opéra plus belle ni mieux ornée qu'une pareille campagne ». Réflexion par laquelle le bel esprit que fut Brosses croyait évidemment incliner au paradoxe, et que l'on situera à côté de la page où M^me^ de Sévigné donnait en mille à découvrir la couleur des feuilles de ses bois, qui, l'automne venu, étaient rouges.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, les Suisses se trouvaient malheureux d'habiter un pays aussi affreux que le leur. Le sentiment général sur le paysage suisse, déjà exprimé par César dans ses Commentaires, était l'horreur. Il fallut qu'un pasteur nommé Bridel, inspiré par l'influence de Rousseau, convainquît ses compatriotes de la beauté de leurs sites, que l'ossianisme et le romantisme achevèrent de mettre à la mode.

« La plupart des sentiments sont des traditions ; nous les éprouvons parce qu'ils nous ont précédés », disait Napoléon (1).

(1) Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1824, t. II, p. 27.

Et ailleurs : « Tout est convention parmi les hommes, jusqu'à des sentiments qui sembleraient ne devoir venir que de la nature (1) ».

Et en effet, rien de plus rare que de sentir par l'original de notre âme. Il n'est point de réalité si puissante et si belle, ni d'aspect si pressant du monde, qu'ils ne nous laissent aveugles, jusqu'à ce que quelqu'un d'entre nous nous les ait révélés.

II

Point d'intelligence du monde chez ceux que le beau n'émeut pas. Mais rien n'est dans l'intelligence même qui puisse semer sa trace, ni d'ailleurs la livrer. Un pain plus substantiel la marque ; à l'enfant qui cherche la maison paternelle la consentent parfois les oiseaux du ciel.

— Les hommes laids montrent souvent une conception pessimiste de l'univers, témoins, pour ne citer aucun contemporain, Schopenhauer et Leopardi.

Leur malheur, cependant, s'il faut en croire l'opinion publique, n'est pas grand. On s'accorde à dire que la beauté chez un homme demeure sans importance. On ne craint pas de témoigner que l'on ne sent qu'une beauté basse, en ajoutant que la bêtise est commune parmi les hommes beaux. Enfin, le souci manifeste de la beauté personnelle, chez un homme, inspire, sous une forme ironique, la réprobation générale. Réprobation justifiée, mais non point par les mobiles qui la déterminent : le souci de la beauté ne paraît pas sans trahison, et s'il faut, comme dit un conte d'Andersen, souffrir pour être belle, l'art doit exiler l'effort.

On conçoit que les hommes tiennent à grief un air noble et charmant. Ils ont leurs raisons pour cela. Sage et moyen parti, que la condamnation de la beauté. L'étrangère exceptée : on la permet à une esclave, plus volontiers qu'à son compagnon. Mais que les femmes acquiescent au truisme la plus contraire à leur instinct, et quand tout l'avenir de la race les en détourne ; qu'on entende la plus poétesse, sinon la plus poète, dire : « Pourvu qu'un homme ne soit pas trop laid, pourvu qu'il soit droit, bien bâti... », et que ce soit la seule proposition où elle juge comme sa cuisinière ; voilà qui aurait

(1) Las Cases, *ibid.*, t. VI, p. 336.

de quoi nous surprendre, si nous ne savions combien ce sexe s'éloigne de penser autrement que par le nôtre.

Brummel, le dandie anglais, cherche à déconcerter, voire à choquer. Orsay, le dandie français, cherche à plaire. Ce n'est ni la surprise, ni le charme, que suscita l'élégant de la Renaissance. Contemplez les traits de Léonard de Vinci, qui passait pour le plus bel homme de son temps. Ils ne peuvent inspirer que l'admiration. Ce sentiment n'est plus à la mesure des âmes. Les physionomies qu'a modelées, et quelquefois usées, le feu de la passion perdent en régularité, en symétrie : elles ne gagnent qu'en sublime. Qui rendrait à notre monde le divin caractère de la tête d'Alexandre ne nous rendrait point des esprits préparés à la ferveur. On goûterait Antinoüs, à supposer qu'on le reconnût. Léonard serait rébarbatif.

Les hommes, en effet, ne voient de la beauté que les caractères dont ils se peuvent servir, et qu'ils appréciaient d'abord. Quels sont ceux qui, en un siècle si peu paysagiste, ont pu séduire Montaigne, lorsque, *engouffré tout à faict dans le ventre des Alpes*, il se plaît si fort au paysage qu'il nous en laisse une description unique jusqu'alors par l'attention soutenue dont elle témoigne chez un littérateur aux aspects étendus de la nature ?

De là (dit-il), nous trouvâmes un vallon d'une grande longueur, au travers duquel passe la rivière d'Inn, qui se va rendre à Vienne, dans le Danube (*sic*). On l'appelle en latin *Enus*. Il y a cinq ou six journées par eau d'Insprug jusques à Vienne. Ce vallon sembloit à M. de Montaigne représenter le plus agréable païsage qu'il eut jamais veu : tantôt se resserrant, les montaignes venant à se presser, et puis s'eslargissant asteure de nostre coté, qui estions à mein gauche de la riviere, et gaignant du païs à cultiver et à labourer dans la pante mesmes des mons qui n'estoient pas si droits, tantot de l'autre part ; et puis decouvrant des pleines à deux ou trois estages l'une sur l'autre, et tout plein de beles meisons de jantil'homes et des eglises. Et tout cela enfermé et emmuré de tous cotés de mons d'une hauteur infinie (1).

Ce paysage inspirait à Montaigne un commencement de plaisir esthétique. Tout d'abord, il était « tout plein de beles meisons de jantil'homes et des églises ». Point trop de sauvagerie, par conséquent ; pas tant de naturel qu'on ne se

(1) *Journ.*, p. 135.

sentît en pays habité, et, chose pas dédaignable, bien habité. Les monts « d'une hauteur infinie » inspirent un plaisir de curiosité; ils étonnent le voyageur, qui n'est pas fâché de son étonnement, puisqu'il l'exagère un peu. M. de Montaigne, fort grand badaud, qui ne dédaignait point « faveurs venteuses » du sort, et se plaisait à faire peindre pour les hôtelleries « l'escu de ses armes », se savait sans doute bon gré d'être là (1). Ces monts, d'ailleurs, qui « emmurent » le paysage, rendent le trait net et les espèces faciles. Mais la variété de la vue, avec ses montagnes « tantôt se resserrant, et puis s'eslargissaut », surtout flattait l'œil de M. de Montaigne. Jamais, d'ailleurs, il n'avait vu à la fois tant de surface terrestre. Car le paysage des Alpes, tel qu'il prend soin de nous le décrire, enferme dans le rayon d'espace dont l'étendue reste perceptible au sens visuel des strates « à deux ou trois estages l'une sur l'autre », qui permettent d'embrasser d'un regard plus de plans que nulle part ailleurs. La vision de M. de Montaigne se trouvait donc le mieux du monde remplie et excitée, et l'on conçoit que le paysage ait été « agréable » à cet excellent écrivain, tandis que le seul qualificatif de beauté se trouve dans son tableau réservé aux « meisons ».

Il faut bien se garder, dans la lecture des auteurs du passé, de prêter aux mots un sens qu'ils n'offrent pas. Lorsque Munster, dans sa *Cosmographie universelle* (1556), sorte de Bædeker du temps, que Montaigne regrettait de n'avoir emporté avec lui non plus qu'aucun autre ouvrage, écrit (p. 147) : « Italie a une seule montaigne, qui est fort excellente et notable... Or, cette principale montaigne est appelée le mont Apennin... », il n'exprime pas un sentiment naïf, mais il entend, par cette « excellence » et cette « notabilité », que les Apennins sont hauts et qu'ils tiennent de la place, remarque doublement conforme à l'objet de son métier de géographe.

Ces impressions de Montaigne dans les Alpes, bornées à la partie purement physique du plaisir esthétique, marquent-elles la limite de l'art des peintres paysagistes antérieurs à Jean-Jacques? Moins coloriste et moins lumineux que Claude Gellée, avec lequel il peignait dans la campagne romaine, le

(1) « On n'aime à voir », dit naïvement Desprez, voyageur, « que pour avoir à dire ».

Poussin, en prêtant à celui-ci le goût des personnages, en permettant ainsi à son compagnon l'expressionde la vie des ports, en lui offrant l'exemple de cet air historique, si conforme au goût du temps, dont les ruines environnantes répandaient l'occasion, favorisa-t-il le succès de tableaux plus remarquables par des éléments originaux dont les contemporains ne prirent jamais l'intuition, ni le créateur la conscience? — Put-on, d'autre part,assister au curieux phénomène social d'une imitation où, le métier devenant la clef exclusive des vérités échangées, le maître s'instruisait quant au paysage naturel, chez l'élève, de ce que précisément celui-ci n'avait jamais conçu, la notion de l'effet? Pour cette dernière hypothèse, nous la verrons, chemin faisant, infirmée.

Quoi qu'il en soit, tout de même qu'au vingtième siècle on peut sentir la poésie de la nature sans voir la nature, au dix-septième siècle le peintre pouvait voir le paysage et l'interpréter à un point de vue artistique sans en sentir la poésie. Cournot eût distingué dans ces deux dissociations la matière d'une application spécieuse du système des variations équidistantes. Nous trouvons un exemple du premier cas dans les mémoires d'Hélène Keller. Hélène Keller, née en 1880, devenue aveugle et sourde à l'âge de dix-huit mois, put néanmoins apprendre le latin, le grec, le français, l'allemand, et sa langue maternelle, l'anglais; douée d'un esprit élevé et poétique, elle a publié plusieurs ouvrages. « C'est, écrit-elle, au mois de mars (1893) que nous allâmes visiter les cataractes du Niagara... J'y sentis l'air ambiant vibrer et la terre trembler sous mes pieds. Il semble étrange à bien des gens que j'aie pu être impressionnée par les merveilles du Niagara... Quelle signification peut avoir pour vous la beauté de ce spectacle et le fracas de ces chutes? Une signification grandiose comme l'amour, la religion, la bonté, que, pas plus que moi, personne ne peut sonder et définir (1). » Hélène Keller, grâce à son infatigable ardeur à la lecture, avait subi indirectement l'influence de Rousseau, l'homme de lettres qui a exercé le plus d'influence sur l'univers. Rien d'étonnant à ce que, malgré son jeune âge, elle ait senti la sauvage beauté d'un aspect de la nature dont les sens

(1) Helène Keller, *The Story of my Life*, 1906, cité par Marcel Hébert, *Sur l'Eveil de l'Idée de Dieu chez des Aveugles-Sourds-Muets*, in « Revue de l'Université de Bruxelles », mai 1911.

tactile, musculaire et cœnesthésique lui livraient puissamment l'étroite et haute représentation. A un âge plus tendre encore, s'il nous est permis de rappeler ici un souvenir personnel, nous étions surtout frappé, dans la description des chutes du Niagara par Chateaubriand, des traits que le chantre inimitable du désert arabe et des solitudes américaines emprunte, précisément, à l'ébranlement de l'air, emportant dans ses replis l'aigle et le carcajou. Il est remarquable, pour le dire en passant, que dans l'état singulier connu sous le nom de *fièvre de canon*, expérimenté par Gœthe à Valmy, et dont l'étiologie, d'après le tableau de cet écrivain, doit être cherchée dans les déplacements d'air traduits auditivement, la distinction des couleurs s'abolisse au profit d'une sensation de monochromie générale des objets : « On eût dit, écrit Gœthe, que le monde s'était tout à coup teint d'un rouge brunâtre (1) » : comme si la loi de balancement des organes, formulée en 1830 par Etienne Geoffroy Saint-Hilaire dans ses *Principes de philosophie zoologique*, mesurait parfois aussi un balancement des sensations, par lequel Hélène, affranchie, en quelque sorte, de la vue comme de l'ouïe, se trouvait dans des conditions privilégiées pour discerner la beauté particulière aux chutes du Niagara. — En nous plaçant sous les grosses cloches du beffroi de Bruges pendant leur mouvement, nous avons ressenti un état d'ivresse générale très agréable indépendante du facteur musical. Ce phénomène, vraisemblablement excitateur de l'imagination esthétique, doit être rapproché de celui que l'enfance, dont les réactions biologiques, et probablement les centres de régulation thermique, offrent un maximum d'activité, éprouve, dans les tempêtes, sous l'étreinte du vent. Ces diverses observations contribuent, aux yeux du naturaliste qui démêle la communauté des lois de la vie sans sacrifier l'originalité de leurs objets, à mettre en lumière le cas d'Hélène Keller.

Tout de même, disons-nous, que la jeune fille introduisait dans le contenu sensationnel de ses perceptions un élément d'ordre social, et que cette synthèse lui livrait le concept de la beauté de la nature invisible, le paysagiste du XVII^e^ siècle, pour n'avoir pas fait cette synthèse, restait étranger à l'élément le plus humain du paysage, à sa poésie même. Le mérite

(1) Gœthe, *Mémoires*, trad. Carlowitz, 1885, deuxième partie, p. 284.

de chacun des arts se développe de sa propre essence et doit être considéré sous le point de vue de son idiosyncrasie. Cette vue générale se trouve particulièrement confirmée par l'observation de la personne des peintres paysagistes, de leur esprit, par la vie journalière à leurs côtés. Sans doute, le peintre du dix-septième siècle ne voyait pas seulement dans le paysage une occasion de mettre en jeu la technique de l'artiste; le paysage l'intéressait par lui-même, mais d'une façon, sinon précisément décorative, tout au moins, exclusivement picturale. Le tableau de *Moïse sauvé des Eaux*, du Poussin, offre un exemple crucial de cette conception, où la nature n'existe, si l'on peut dire, qu'en fonction de ses volumes et, plus particulièrement, de ses surfaces. Tandis que l'attitude conventionnelle des personnages — d'une convention qui recouvre, bien plutôt qu'elle n'exclut, la vérité profonde inhérente aux ouvrages du beau — exprime, selon l'esthétique de l'époque, l'importance que l'artiste attachait à cette partie essentielle de son œuvre, un sentiment très juste des lois de la composition l'a porté à traiter les éléments d'intérêt d'une valeur secondaire et inférieure, c'est-à-dire les eaux et le paysage, comme des êtres à propos desquels le créateur ne révèle point sa propre personnalité, auxquels il se borne à prendre sans leur rien donner, moins d'ailleurs pour lui-même qu'en faveur des héros de la scène — tel un prince qui prélève des impôts sur la plèbe pour combler ses favoris. C'est pourquoi, précisément, nous sommes si singulièrement émus devant la pénétrante poésie des eaux du *Moïse sauvé*, dont le calme et les moires, copiés par l'artiste du XVII^e^ siècle avec d'autant plus de force qu'il restait étranger (et pour cause) à tout souci de l'effet et qu'il n'était pas jusqu'à sa technique qui ne gagnât dans cette objectivité, exercent sur l'homme moderne la fascination de la nature, l'attirance des eaux immobiles et profondes, pareilles au visage de l'amour véritable, qui, dit Guido Orlandi, « ne pleure ni ne rit » :

Amor sincero non piange nè ride.

Tout au contraire, lorsque le Poussin peint dans *le Déluge* un cataclysme naturel auquel son tragique extrême et sa valeur historique et religieuse lui permettaient d'attribuer une importance dont on retrouve le témoignage dans l'indéniable sublimité de la composition, nous avons un tableau plus beau

dans la gravure que par l'original, à peu près comme les Botticelli plus suggestifs en photographie. Tant est vraie la remarque d'un penseur rarement mieux inspiré :

Les anciens représentent l'existence, tandis que nous représentons ses effets ; ils peignent le terrible, nous peignons terriblement ; ils décrivent l'agréable, nous décrivons agréablement, etc. Et voilà pourquoi nous tombons si souvent dans l'exagération, dans le maniéré, dans le prétentieux, dans l'enflure, car lorsqu'on ne travaille que pour l'effet, on croit ne pouvoir jamais le rendre assez sensible (1).

III

La beauté du paysage chez les antiques consiste en ce qu'il donne du plaisir ou du bonheur aux passions de l'homme. Bien qu'il ne faille point se méprendre sur le pessimisme grec, méconnu par la généralisation tainienne, et bien que les erreurs dérivées d'une conception alexandrinique du monde antique ne trouvent plus aujourd'hui de sectateurs, il n'est pas douteux cependant que si l'on met à part les paysages considérés par le poète antique comme horribles et dont tout l'intérêt vient de la lutte soutenue par l'homme contre leur aspect ou leurs éléments, si l'on réserve quelques vers de la basse latinité où l'auteur barbare célèbre le retour dans la patrie, et les lieux de son enfance au charme fait de souvenir, si l'on excepte encore le didactisme des descriptions topographiques renforçant par leur précision locale, un peu comme des pièces à conviction, la vie et le crédit d'un récit légendaire, l'antiquité ne s'intéressait au paysage que dans la liaison de ses caractères avec les besoins, tour à tour les plus élémentaires et les plus élevés, de la volupté. Déjà dans Homère nous voyons un héros assurer qu'il ne se répand point en paroles vaines, comme les amoureux devisant « du chêne et du rocher ». Cette expression, où il serait hypothétique de voir un témoignage de corrélation entre l'instinct amoureux et la naissance du sentiment de la nature, marque un dédain analogue à celui dont s'inspire la locution « causer de la pluie et du beau temps ». Dédain égal à l'admiration si minutieuse que le divin aède professe à l'égard des objets sortis de la main des hommes, et contemporain de la faible estime où le

(1) Gœthe, *loc. cit.*, p. 178.

monde grec ne cessa pas de tenir l'amour, tandis que la littérature hébraïque nous montre au début du livre de Jonas le goût passionné de l'arbre ornemental, et qu'elle porte, bien avant le huitième siècle, l'évaluation du sentiment intersexuel à un degré original. Mais revenons au paysage antique. La théorie de Montesquieu sur l'influence sociale des climats, dont la pauvreté semble accrue dans le rajeunissement où elle devient avec Taine la théorie des milieux, trouverait une application concordante dans le concept antique de la beauté du paysage. Une étroite intimité, renouvelée à plus d'un âge de la vie, avec la nature méditerranéenne, permet de distinguer jusque dans ses plus hautes manifestations un caractère, sinon riant, tant s'en faut, tout au moins, noble et heureux. Ce dernier attribut est naturellement le plus accessible au grand nombre des esprits. La tendance à la volupté se trouve flattée par la douceur de l'air méditerranéen. Déjà le poète latin craignait que les insinuantes blandices de l'air de Baïes ne lui ravissent la fidélité de son amante. Il n'est pas moins certain que, sans doute à cause des vertus de la lumière, la nature méditerranéenne ne prend toute sa valeur que lorque l'air est doux. Il suit de ces qualités que l'esprit antique, par une cristallisation connue, conçoit le beau paysage comme serein, noble, souriant, et surtout comme lié à des idées de plaisir et d'abondance. On trouve un écho de ces idées dans la page qu'on va lire sur la Campanie, contrée entre toutes florissante, seule jugée digne, par Pline, d'une description spéciale :

Cette contrée est tellement agreable et heureuse qu'on est forcé de convenir que, là, la nature s'est applaudie de son œuvre. Quel air vivifiant, quelle bienfaisante douceur du ciel, que de champs fertiles, que de collines inondées par les rayons du soleil, que de forêts *inoffensives* et utiles, que de bosquets ombreux, que de montagnes *aérées*, quelle abondance de pampres et d'oliviers ! que la laine des brebis est magnifique, que le cou des taureaux est ample et gras ! quelle quantité de lacs, quelle richesse de sources et de fleuves, quelle quantité de ports ! On dirait que la terre, ouvrant partout son sein au commerce et empressée de seconder les efforts de l'homme, étend ses bras bien avant dans la mer (1).

On pourrait croire, en entendant s'écrier : « Quelle quantité de lacs ! » que la beauté des lacs est ailleurs que dans leur

(1) Pline, *Histoire naturelle*, liv. III, chap. v.

utilité. Mais l'auteur a soin d'ajouter aussitôt, poursuivant son idée : « Et quelle quantité de porcs ! »

Le tableau de Pline, si tous les adjectifs y sont réservés à l'utilité ou à l'agrément, et si la nature y est représentée, dans une pensée générale, comme ne s'applaudissant que de ces avantages, offre par cela même, selon l'esprit du temps, le résultat d'une observation pleine de soin et de justesse.

L'image de la terre avançant ses bras dans la mer n'est pas moins exacte que les autres. On pourrait en étendre le bénéfice à l'Italie tout entière, à l'Italie, qui n'est pour ainsi dire qu'un *bras de terre*, et qui prend dans cette disposition spéciale deux caractères remarquables. Le premier, c'est que le développement de ses côtes par rapport à la superficie du territoire est plus grand que pour aucune autre nation européenne. Sauf dans une partie de l'Italie septentrionale, la proximité relative de la mer se fait sentir partout. Le second, c'est que, tandis que le cercle est la figure qui enferme le maximum d'espace dans le minimum de pourtour, et où tous les points de la superficie réalisent entre eux le maximum de rapprochement relatif possible, au contraire l'Italie, parmi les Etats de l'Europe, apporte le maximum d'éloignement relatif possible entre ses divers points. La découverte de cette propriété de l'aire géographique des Italiens permet de fonder, pour la première fois dans l'histoire de la sociologie, une relation entre la nature géométrique du sol et la psychologie des habitants. Nul doute, en effet, que le statut territorial que nous venons de définir n'ait favorisé l'individualisme et, par là, l'universalisme, des Italiens. Socialement, chaque individu ne prend toute sa valeur et tout son charme qu'en développant en lui-même les dons et les méthodes du spécialiste et de l'homme de bonne compagnie, qui font de lui un complément des autres individus ; au point de vue ipséiste, au contraire, ou égocentrique, l'individu considère les diverses disciplines de la vie extérieure à lui-même comme des suppléments, qu'il tend à acquérir, de son moi, sa nature ou sa culture. La France est le premier pays du monde pour la civilisation, l'Italie pour les individus. C'est en Italie qu'on a vu ces hommes universels, Giotto, Dante, Thomas d'Aquin, Pic de la Mirandole, Michel-Ange, Léonard, Napoléon. Si ce dernier appartient à la France, c'est sans doute pour nous montrer que, quelque part que soient les

dieux du monde, ils meuvent du sang italien. Comme encore si Voltaire et Goethe approchèrent d'une étendue d'esprit que l'incompréhension du premier à l'égard des vérités de la poésie et de la religion, et la méthode du second (1), ne leur interdirent pas toujours d'embrasser, c'est qu'il n'y a point de fatalités ethniques. Cependant, par les grands génies italiens seuls, dont l'universalité informe la substance, l'humanité, un instant pareille à l'Etre de Malebranche, présent tout entier dans chacune de ses parties, comme la terre de Pline tendait ses bras vers la mer bienfaisante, sonde à l'extrême cap de la vie, dans le furtif orient du bonheur, on ne sait quel pressentiment obscur encore, plus beau que les formes de l'adolescent, — celui, sans doute, de l'homme même.

La patrie du bonheur reste conforme, dans la variété de ses paysages, à son enseignement essentiel. Mais ce n'est pas à cette variété que ses grands hommes doivent celle de leurs facultés. La sobriété du feuillage, la monochromie du ciel, la simplicité des lignes bornées par la mer, tout écarte du paysage méditerranéen ce désordre passionnel, fréquent résultat, dans les âmes, de la complexité supérieure introduite par le christianisme, — qui forme un prélude mental nécessaire à l'intelligence des antinomies du sol.

Pourquoi, après avoir sombré dans la tourmente barbare, le sentiment du paysage ne s'est-il pas reformé au moyen-âge? Nous l'ignorons, ou plutôt, la question ne se pose pas. En effet, ce qui doit susciter l'étonnement du sociologue, et solliciter son explication, c'est l'existence d'un sentiment humain, et non pas son absence. Ce qu'il faudrait expliquer, c'est l'apparition, au dix-huitième siècle, du sentiment du paysage dans la personne d'un jeune garçon fort mal élevé, qui passa plus tard par la misanthropie pour finir par la folie, et c'est l'influence par laquelle ce jeune garçon, devenu quinquagénaire, fit partager son sentiment à la société de son

(1) Goethe, en passant par divers états d'âme opposés entre eux, n'enrichissait pas l'un par l'autre, mais sacrifiait l'un des deux termes de chaque antinomie de la série : en cela tout à l'opposé de l'antéisme. « L'homme, dit-il, ne peut obtenir l'affection des autres hommes qu'autant qu'il la désire ardemment... Dans ma première jeunesse, je ne me suis que trop abandonné à ce désir ; depuis, je l'ai combattu et remplacé par la recherche d'une satisfaction pleine et finale. Mon séjour en Italie m'a détaché de toutes les vues rétrécies, et élevé au-dessus de tous les faux désirs, en ne me laissant que celui de connaître l'art lui-même.. D'un autre côté, mon penchant pour la nature.. acheva de m'éloigner du monde » (*Campagne de France*).

temps, et à la société de tous les temps qui suivirent. Et si, à vrai dire, on voit bien ici ce qu'il faudrait expliquer, on ne voit pas moins l'impossibilité de donner cette explication, car, comme dit l'école, il n'y a de science que du général, et Jean-Jacques est un cas particulier — à la fois très heureusement et très tristement particulier. On ne saurait donner, disons-nous, cette explication, au moins dans sa première partie. Le personnalisme de Renouvier et le spontanéisme de Bergson s'accordent aujourd'hui à condamner toute tentative d'absorber dans la série causale des mouvements du génie. La sociologie trouve à la fois dans l'originalité individuelle la source d'une partie des transformations qu'elle observe et les limites de son domaine. A l'égard de l'influence étendue par Rousseau relativement à l'objet qui nous occupe, tout ce qu'elle va conjecturer ici, sans s'y arrêter davantage aujourd'hui, c'est que les mêmes causes par lesquelles l'action de Rousseau a engendré, comme l'a établi Harald Höffding, les philosophies de Kant et de Comte et des successeurs du premier, dans la part essentielle et souvent prépondérante qu'elles ont ouverte, au sein de la classification des facultés, à l'affectivité, à la vie des sentiments, ont (fort vraisemblablement) mis à la mode, et inculqué aux esprits, la forme la plus désintéressée du sentiment de la nature, le sentiment du paysage. L'humanité, une fois de plus, s'est découverte dans celui qui s'était reconnu lui-même.

CHRISTIAN BECK.

LE ROMAN D'UN SYSTÈME NERVEUX

C'est une merveilleuse histoire, qui tient du roman et du drame à surprises, que cette longue et patiente observation, faite par le savant américain Morton Prince, du cas pathologique de miss Beauchamp. Il y a longtemps déjà que ces cas de multiples personnalités, étudiés par des psychiatres, ont été l'objet de publications infiniment curieuses. La Félida X de M. Azam, Louis Vivé et tant d'autres, sans parler des Félida artificielles, nous sont devenus presque familiers. Je remarquerai en passant que toutes ces études ont un caractère commun dans la manière véritablement dramatique dont elles nous furent contées par leurs auteurs. Je suis heureux d'en manifester ici toute mon admiration aux psychiatres. Ces messieurs nous montrent que l'art n'est pas incompatible avec la psychologie et que, au nombre des méthodes qu'un homme de science doit connaître, il y a celle — est-ce bien la moindre ?— qui consiste à mettre les faits en valeur. J'ose dire que M. Morton Prince, qui connaît les bonnes méthodes scientifiques, ne méconnaît point celle-ci. Je n'en voudrais pour preuve que quelques-uns seulement des titres qui forment l'en-tête de ses chapitres: « La naissance de Sally », « Comment Sally ouvrit les yeux », « Sally au sommet du tas », « A la recherche de la véritable miss Beauchamp », « B II est-elle la véritable miss Beauchamp », et « La vraie miss Beauchamp est enfin découverte ». Ces titres, assurément suggestifs, ne sont pas, comme vous pourriez penser, d'un Conan Doyle racontant les prouesses de Scherlock Holmès; ils appartiennent à une histoire mille fois plus passionnante, dont l'intérêt poignant offre, aux amateurs de mystérieux, des surprises continuelles et tragiques et qu'on pourrait intituler : le roman d'un système nerveux. Ce qui rend ce roman bien plus extraordinaire que les autres, c'est qu'il est arrivé.

Miss Beauchamp est une personne chez laquelle se sont développées plusieurs personnalités : chacune a son tempérament propre, ses goûts, ses tendances, son caractère, et ses souve-

nirs. Parmi toutes ces personnes qui se contredisent, se choquent constamment et luttent chacune pour la vie, il y en a au moins trois, si parfaitement organisées, formant si bien un tout et, l'on pourrait presque dire, d'un caractère si stable, qu'on les a désignées chacune par son nom en leur reconnaissant une vie distincte. Il paraît impossible d'agir autrement à leur égard. L'une de ces personnalités, connue sous le nom de Miss Beauchamp, ou B I, est une jeune étudiante qui mène une vie des plus studieuses, aime les livres, parle le français, passe des examens, a des idées mystiques et ascétiques, et une mauvaise santé. Une autre, surnommée B IV, a un caractère tout différent, est volontaire, égoïste, ambitieuse et, relativement à la première, bien portante. Quant à la troisième, Sally, c'est, ainsi que la nomme M. Morton Prince, une « enfant de la nature » ; c'est aussi une positiviste, à qui les idées mystiques sont en horreur aussi bien que l'ascétisme et les longues lectures. Elle ignore absolument la souffrance et la fatigue. C'est un lutin, un démon qui, malgré tous les tours qu'elle joue constamment à « toute sa famille » et à M. Morton Prince lui-même, semble s'être gagné les sympathies de celui-ci. Mais écoutons-le lui-même nous parler de ces trois « sœurs » :

« S'il n'était pas un travail psychologique sérieux, je serais tenté d'intituler ce livre : « la Sainte, la Femme et le Diable. » La Sainte, la sainte typique de la littérature, c'est B I ! On peut dire sans exagération que son caractère comporte tous les éléments que les interprètes de toutes les religions, chrétienne, bouddhiste, shintoïste, religion de Confucius, ont présentés comme l'idéal vers lequel devait tendre la nature humaine. Pour cette conscience, l'égoïsme, l'impatience, la rudesse de manières, la dureté, le fait d'avoir caché la vérité ou de n'en avoir dit que la moitié étaient de véritables péchés, des manifestations d'immoralité dont il fallait se purifier par des jeûnes, des veilles et des prières. On trouve dans ses lettres des allusions fréquentes à des fautes de ce genre. B IV est la Femme ; elle incarne le tempérament frivole, l'égoïsme, l'ambition qui sont d'habitude les éléments essentiels de l'être humain ordinaire. Son idéal dans la vie est de réaliser ses fins personnelles sans se préoccuper des conséquences que cela peut avoir pour les autres, ni de la nature des moyens à em-

ployer. Sally est le Diable ; ce n'est assurément pas un diable immoral, c'est plutôt un petit démon malicieux, comme ceux que l'on imagine, se plaisant à contrarier les aspirations de l'humanité. C'est en grande partie à ses mauvais tours qu'il faut attribuer les tourments moraux de B I, les difficultés que B IV éprouve dans le monde, les épreuves et les tribulations que l'une comme l'autre eurent à subir. »

On voit tout de suite, par cette citation que M. Morton Prince a un faible pour Sally, malgré et peut-être à cause de ses défauts. Il faut convenir qu'elle le mérite, non seulement pour sa malice et son ingéniosité, mais parce qu'elle est peut-être la plus curieuse des trois personnes rivales. D'abord, le « petit démon malicieux » a les prétentions les plus étranges du monde : à l'entendre elle serait « l'aînée » ! Dès la toute petite enfance, elle était là, plus forte, plus active que « l'autre ». Déjà elle présidait aux jeux, enrageait devant les tendances romanesques, se moquait de l'idéal et s'éclipsait pendant les lectures sérieuses. Car l'idéal, non plus que les longues lectures ennuyeuses, ne sont pas du domaine de Sally et, si elle a quelque chose en horreur, c'est bien la psychologie, dont le nom même lui semble trop difficile à prononcer (elle l'estropie) et à écrire. Et cependant, il faut bien le dire, — est-ce grâce à la fréquentation de M. Morton Prince ? — Sally finit par connaître très bien cette science terrible, et même elle devient psychologue, comme tout le monde ! Sally n'a pas appris le français ni la sténographie, elle n'aime pas les livres ; mais pendant que « l'autre » étudiait ou « était dans les nuages », elle regardait ou entendait des choses plus amusantes, que « l'autre » ignorait et qu'elle pourra décrire plus tard, comme la physionomie d'un passant, ou certains bruits de la rue. Mais ce qu'elle déteste, ce sont les airs de méditation de la sainte à laquelle elle a le malheur d'être liée, « ses rêveries à la lune », ses aspirations à la perfection chrétienne, et ses scrupules. Aussi ne perd-elle pas une occasion de lui jouer un bon tour. Un jour elle s'avise de fumer une cigarette. « Elle fumait très maladroitement », mais « l'idée que le fait de fumer est absolument odieux à Miss Beauchamp augmentait son plaisir. Son attitude était celle d'un enfant qui fait une farce ».

« Elle va être furieuse, disait-elle en riant. » Et Miss Beau-

champ, mise au courant de ce qu'elle a fait, est en effet stupéfaite et scandalisée.

Une autre fois, il est question de romans français et de perversité (deux choses qui s'allient naturellement dans la personnalité, consciente ou subconsciente, d'une jeune Américaine), et Sally de s'écrier joyeusement :

« *Elle* n'aime pas ce qui est pervers, mais moi je l'aime; elle pense qu'elle se fera religieuse; mais elle ne le fera pas, tant que je serai là.

— Pourquoi?

— (Toute sa physionomie exprime le dégoût.) Je n'ai pas envie du tout de n'avoir rien à manger, de faire ce que l'on me commande, d'aller à l'église et d'entendre prêcher. J'ai autre chose à faire.

— Quoi donc?

— (En riant.) Fumer des cigarettes.

Mais les « bons tours » se donnent carrière et deviennent légion quand Sally, devenue plus forte et plus audacieuse (elle n'avait jusque-là paru que dans l'hypnose), s'avise de remplacer, à l'état de veille, sa malheureuse sœur qui ne comprend plus rien à ses propres actes. Tantôt elle s'amuse à faire dire des mensonges à la pauvre fille, qui s'en accuse ensuite comme d'un grave péché contraire à son caractère. Et Sally, rappelée dans l'hypnotisme, explique d'un air joyeux : « C'est moi qui lui ait fait dire ces mensonges. C'était follement drôle et je recommencerai. Je lui fais faire toutes sortes de choses. Je lui ai fait boire trois verres de vin hier soir, elle n'en boit jamais qu'un; et puis j'ai essayé de la faire parler, de lui faire dire tout ce qu'elle sait, mais elle n'a pas voulu. Je n'ai pas pu, mais j'ai essayé. » Et Sally « est toute joyeuse de ses farces ».

Si encore Sally se contentait de faire fumer des cigarettes à Miss Beauchamp et de lui faire boire du vin pur, mais elle s'amuse à lui faire jouer bien d'autres tours : elle lui fait donner des rendez-vous et écrire des lettres que la pauvre fille est désolée d'avoir données et écrites. Elle lui fait louer des appartements qui lui plaisent à elle Sally et qui déplaisent à miss Beauchamp. Elle lui fait faire des voyages que celle-ci n'a nullement l'intention de faire, lui retire son argent, ne lui permettant d'en dépenser qu'une somme minime à la fois et

sème son existence d'araignées, de crapauds et de serpents pour lesquels l'autre a une aversion nerveuse. Toutes ces vexations et bien d'autres encore, Sally les fait donc subir à Miss Beauchamp, parce qu'elle la déteste. Et pourquoi la déteste-t-elle? Parce qu'elle en est jalouse! Sally est jalouse de miss Beauchamp, de ses talents, de sa culture et de ses amis! Tout le monde pense à elle, personne ne pense à Sally, que pour la blâmer ou essayer de la supprimer. Et Sally ne veut pas être supprimée. Elle aime la vie, la vie au grand air, les sports, les plaisirs, l'activité physique, les jeux, le théâtre. Elle aime même les livres, quand ils contiennent des récits d'aventures, de vie en plein air, de chasse et de chevauchées. quand ce ne sont pas d'ennuyeux livres d'étude qui demandent de l'effort ou de la réflexion, « ces vieux livres stupides » qu'elle déteste et que miss Beauchamp « lit toujours ». Et c'est pourquoi Sally, qui aime la vie et qui *veut* vivre, cherche à remplacer cette sainte qui gêne tous ses ébats.

« Elle disait piteusement : Pourquoi ne puis-je pas vivre aussi bien qu'elle? J'ai autant de droits qu'elle. »

Aussi Sally apparaît-elle le plus souvent possible, immédiatement reconnue par M. Morton Prince, rien qu'à son expression de gaieté.

« La chose se passait ainsi : j'étais en train de causer avec Miss Beauchamp qui se sentait déprimée, triste et lasse. Soudain passait comme un éclair une expression amusée, comme si la joie de Sally, causée par cette scène, était trop intense pour qu'elle pût la cacher. »

Et la pauvre Miss Beauchamp est mise au courant de l'existence de Sally — qu'elle croit un démon dont elle est possédée — non seulement par les tours pendables que celle-ci lui joue, par les actes répréhensibles qu'elle lui fait exécuter, mais par les lettres qu'elle en reçoit. Car Sally lui fait écrire, sans que la malheureuse en ait conscience, toute une correspondance impayable : lettres à des amis, remplies de mensonges, de renseignements indiscrets et d'engagements imprudents — et lettres à Miss Beauchamp elle-même, où Sally se fait connaître amplement et traite sa sainte aussi durement qu'elle le peut, en ridiculisant toute sa conduite et en mêlant le sarcasme à l'outrage ! Car il n'est rien d'aussi ridicule, pour Sally, que toute la conduite de Miss Beauchamp, rien qu'elle

connaisse mieux que ses attitudes et sa façon de se désoler des crimes des autres. Et comme Sally est bonne comédienne, elle s'amuse quelquefois à l'imiter gravement, dans le son de sa voix et ses manières, en se servant des mots mêmes dont celle-ci vient de se servir. Comment ne pas croire qu'on est possédée ?

Surtout alors qu'il vous arrive des choses comme celle-ci :

« B IV (c'est une autre Miss Beauchamp, la femme), découragée, abattue, de mauvaise humeur, se regardait dans la glace. Elle était en train de se peigner, en pensant à l'entretien qu'elle venait d'avoir avec moi, au sujet de son ultimatum à Sally. Soudain elle vit, malgré la gravité de ses pensées, une expression bizarre — un sourire diabolique — passer sur son visage. Ce n'était pas son expression à elle, c'était une expression qu'elle n'avait jamais vue, et qui lui semblait démoniaque, diabolique, effrayante, tout à fait étrangère à elle-même. »

Et M. Morton Prince reconnaît cette expression, qui est un « sourire particulier à Sally ».

Cette fois, c'est de l'Edgar Poe !

Et comment Sally fait-elle tout cela ? En le « voulant ».

Les trois personnes qui constituent la famille Beauchamp sont plus d'une fois, grâce à Sally, dans une situation fort désagréable : celle-ci assiste avec plaisir à toutes les complications qui en résultent. Le récit d'une aventure, d'ailleurs impayable, où « les trois sœurs » sont en scène, montre de la façon la plus amusante les divergences de leurs caractères et les difficultés qu'il devait y avoir, pour une famille aussi disparate, à vivre. Un beau jour, Miss Beauchamp (B I) se trouve à court d'argent et même endettée, par la faute de Sally, naturellement. B I, la sainte, se décide aussitôt à gagner, par les moyens les plus pénibles, la somme nécessaire au paiement de ses dettes. Elle trouve et accepte une place de femme de chambre dans un hôtel à New-Hawen. Cela amusait assez Sally, qui aimait le changement et les situations nouvelles ; tout aurait marché admirablement sans l'arrivée inopinée de B IV, à laquelle personne ne songeait. Quand B IV s'éveilla et se vit en train de servir à table, elle se fâcha tout rouge et fit une scène au garçon de l'ascenseur. « Elle a un sale caractère », dit Sally, qui raconte l'histoire, toute réjouie de l'aventure.

« Pendant qu'elle racontait le cours des événements, sa figure exprimait le plaisir qu'elle avait eu à voir B I se changer en B IV, et vice versa, à voir les embarras dans lesquels toutes deux se trouvaient : son attitude était analogue à celle de quelqu'un qui regarde une comédie sur la scène. »

Cependant, la malice de Sally à l'égard du reste de la famille Beauchamp a des limites.

Voici pourquoi. Un jour, Sally a demandé au Dr Prince : « Si Miss Beauchamp se tuait, est-ce que moi, Sally, je serais morte aussi ? » Et, en apprenant qu'il en serait ainsi, Sally frisonna et dit : « Je n'aimerais pas du tout cela. » Car « il ne serait pas agréable de pourrir, enfermée dans une boîte, avec de sales vers ». Et « la figure mobile de Sally est très expressive, pendant qu'elle parle de ces épouvantables possibilités ».

Et voilà comment, lorsque Miss Beauchamp, harassée et navrée, veut se suicider, Sally se lève tout de suite, ferme les robinets du gaz et ouvre les fenêtres, agissant ainsi comme le sauveur de toutes les sœurs Beauchamp.

La puissance de Sally sur B I et B IV n'est pas sans limites non plus, mais elle est assez considérable pour rendre la vie de toute la famille extrêmement pénible, ainsi que la tâche de son médecin. Il y a un moment où « la vie de société » n'est plus tenable et où M. Morton Prince, malgré son faible pour Sally, la condamne à disparaître. « J'avoue que j'avais quelque scrupule à sacrifier ainsi Sally après des années d'amitié. Mais que faire ? On ne pouvait les laisser vivre toutes les trois, il fallait faire un choix, et les lois de la psychologie condamnaient Sally. » A vrai dire, cela est plus tôt dit que fait. Il n'est pas facile d'exécuter Sally. Elle se défend avec toute la vigueur, toute l'ingéniosité du monde et met en jeu, pour le vaincre, jusqu'aux armes de M. Morton Prince lui-même. C'est une belle chose que de voir celui-ci aux prises avec ces trois personnalités (qui vont se subdivisant encore, toujours, à l'infini, je vous assure qu'il devient difficile de suivre cette filiation qui va se multipliant toujours), c'est une belle chose, dis-je, de le voir amalgamer B II avec B IV, associer en elles des souvenirs, en réveiller d'autres, en éteindre des troisièmes, fusionner ce qu'il y a de normal (?) dans ce psychisme en déroute, et se cacher de Sally, tout en la faisant coopérer à la

grande œuvre. C'est un beau spectacle et M. Morton Prince est un grand stratégiste. Et quel débrouilleur d'écheveaux !

Et avec tout cela, qu'est-ce que Sally? Car, comme M. Morton Prince, j'ai quelque peine à la quitter, et je réclame, sur son compte, tous les renseignements qu'on pourra me donner.

Il y en a quelques-uns, bien curieux, donnés par elle-même. Car elle s'est donné la peine d'écrire son autobiographie, intitulée par M. Morton Prince : *Autobiographie d'un moi subconscient*. Je sais bien que toutes les autobiographies, même celle d'une personnalité seconde, ne sont pas toujours exemptes de fraude ni d'erreur; elles ne répondent pas nécessairement à la réalité des faits. Mais on les lit quand même avec intérêt, quand leur auteur est intéressant. Et comment ne pas lire celle de Sally ?

Je ne la reproduirai pas : elle est trop longue pour être citée en entier. Mais, parmi les assertions qu'elle contient, voici les plus curieuses :

1° Sally affirme qu'elle a commencé d'exister, personnalité distincte, à partir du moment où l'enfant commença à marcher. « C'est à ce moment que j'eus conscience, non pas précisément d'être une personne différente, mais d'être plus ferme et volontaire que je n'en avais l'air, et d'être, en quelque sorte, opposée à moi-même. Par moments, ce sentiment devenait plus fort...

... Pendant qu'elle (1) marchait, juste au moment où j'étais le plus intéressée, elle s'étalait par terre pour contempler ses chaussures, pour regarder les gens ou s'amuser avec quelque babiole... A ce moment, j'avais conscience à la fois de l'enfant de la surface et de l'autre enfant qui était beaucoup plus âgée (j'affirme que j'étais plus âgée) et plus forte. »

2° Sally prétend qu'à côté d'elle et de Miss Beauchamp il y avait encore la subconscience normale de Miss Beauchamp, distincte d'elle, Sally. Cette subconscience, qu'elle décrit très bien, avec précision, comme un psychologue, en aurait toujours moins su qu'elle Sally, sur les détails de l'existence de Miss Beauchamp. Elle appelle ici Miss Beauchamp : C (Chris) et la subconscience : C II.

(1) Début de la scission. (Note de Morton Prince.)

« ... Dans toute scène ou incident, C se rendait mieux compte des détails ; tandis que moi je voyais non seulement la chose et tous ses détails, mais encore bien des choses à côté. De sorte que, lorsque C (Miss Beauchamp) essaye de se rappeler quelque chose, quand le *souvenir* lui revient, il est quelquefois accompagné de détails que seule C II avait remarqués. Elle ne se souvient jamais des choses qui n'avaient été remarquées que par moi. »

3° Cette dissociation, qui existait déjà durant l'enfance, aurait été comme atténuée dans *l'effort mental* qui précède l'acte. « C passait une grande partie de son temps accroupie dans un grenier, loin de tout le monde, et elle se sentait tout à fait heureuse avec ses livres, ses rêveries et ses visions ; mais je ne m'y intéressais pas, parce que je savais qu'elles n'étaient pas vraies ; elles ne le sont jamais. J'aimais beaucoup mieux être dehors, grimper aux arbres, etc. ; car c'était davantage comme si toutes les deux, C et moi, nous avions « voulu » le faire.

Et Sally s'explique :

« En disant que j'aimais grimper aux arbres, etc., je veux dire que, pour faire des choses de ce genre, il me fallait employer plus de « volonté » et cela me donnait l'impression d'avoir quelque pouvoir sur C, et à certains égards de ne faire qu'une avec elle. Nous pensions (alors) les mêmes choses, sauf qu'elle n'avait pas conscience de mon existence. Nous « voulions » toutes deux la même chose. Mais ce sentiment d'unité durait peu, il ne durait que l'instant pendant lequel nous faisions l'effort *psychique* requis pour surmonter un obstacle physique ».

Encore quelques traits particuliers de Sally avant de la quitter tout à fait.

Sally est anesthésique. Mais ce n'est pas de l'anesthésie ordinaire. On peut lui faire toutes les piqûres, brûlures ou pinçons qu'on voudra : elle n'en sentira rien, *pourvu qu'elle ait les yeux fermés*. Mais laissez-lui voir ce qu'on lui fait, et les sensations renaîtront, associées aux perceptions visuelles. Les perceptions auditives ont le même pouvoir. M. Morton Prince place un trousseau de clefs dans sa main : elle ne reconnaît ce qu'elle tient que s'il le fait tinter.

Et Sally n'a ni faim, ni soif. Si elle mange, dit M. Morton

Prince, c'est pour faire comme tout le monde. Ni malaises, ni douleur, ni fatigue. Que Miss Beauchamp souffre, qu'elle se change en Sally, toute sa souffrance disparaîtra aussitôt. Nulle fatigue musculaire : Sally peut faire des lieues sans rien éprouver physiologiquement. Mais, que Miss Beauchamp s'éveille alors et elle souffrira du surmenage de Sally.

Le sommeil n'existe pas pour Sally. Mais, en revanche, elle connaît *tous* les rêves de Miss Beauchamp, dans tous leurs détails, avec leurs causes extérieures, bruits de la rue, frôlements des draps, etc... Elle prétend avoir conscience même des rêves dont Miss Beauchamp ne se souvient nullement, et se les rappeler tous.

Enfin, Sally n'a aucune idée du temps. Elle confond un an avec dix ans, dix secondes avec dix minutes ; un jour, une semaine, un mois sont identiques pour elle. Et cependant elle perçoit *les événements dans leur succession*. Et ceci est fort intéressant. Cela confirme sans doute la théorie qui fait dériver la conception du temps de cette succession des événements. Ces éléments une fois élaborés, c'est avec leur matière que l'esprit, en travail d'idées générales donne naissance au concept... mais cet enfantement n'est pas fait pour Sally : il « l'écraserait »... N'oubliez pas qu'elle est « une enfant de la nature ».

Je ne sais si, après avoir lu quelques traits de son histoire, vous éprouvez pour Sally un peu de sympathie. J'avoue sincèrement que je regrette sa disparition. Et après tout, pourquoi ne serait-ce pas elle la véritable Miss Beauchamp ? En vérité, Sally est la plus originale, la plus personnelle, la plus charmante des sœurs Beauchamp. A côté d'elle, B I et B IV sont fades et incolores. Elle avait bien tort d'en être jalouse. Sans compter qu'elle fut pour M. Morton Prince une collaboratrice autrement précieuse que l'ennuyeuse B I. J'entends bien qu'il lui manquait de la culture, mais elle était si éducable ! Et, sous ses dehors volontaires, si bon enfant ! N'a-t-elle pas fini par apprendre le français et la sténographie, elle qui ne voulait rien savoir que fumer des cigarettes ? Ce n'est pas M. Morton Prince qui me démentira, il connaît trop bien Sally ! Il la connaît, si j'ose le dire, comme s'il l'avait faite. Et, si j'avais le courage de dire toute ma pensée, je me suis demandé parfois, oh, tout bas ! si cette tendresse visible, qu'il éprouve pour Sally, n'avait pas quelque chose de paternel ? S'il n'aurait pas,

pour une bonne part, contribué à la formation, à l'épanouissement de Sally, ce qui expliquerait bien des choses inexplicables, outre la complaisance qu'il met à nous la dépeindre. Si j'avais la hardiesse de poursuivre ma pensée, je me demanderais si ce n'est pas là une aventure qui doit fréquemment arriver aux psychologues pathologistes ? Ce ne sont pas seulement des gens habiles et curieux de débrouiller les écheveaux : ce sont aussi, ainsi que je le disais tantôt, des artistes, c'est-à-dire, des *organisateurs* géniaux. Leurs points d'interrogation sont tellement suggestifs qu'ils deviennent des centres d'attraction, autour desquels des éléments psychiques se groupent, en organisation constante. Sans doute il y faut la matière, un système nerveux en désarroi, des amnésies considérables et une dissociation déjà faite; ces éléments psychiques se groupent de nouveau, au hasard des nouvelles associations : qu'une aide leur arrive alors du monde extérieur, une direction favorable, quelques points de repère donnés au moment propice par un savant docteur, et voilà les petites psychés qui poussent, s'élèvent et deviennent grandes, merveilleusement ! Et leur éducation se fait si bien, qu'un beau jour elles savent les langues, apprennent des choses difficiles et écrivent leur journal intime, tout comme un psychologue genevois. Tant on obtient de belles choses par la répétition et l'exercice ! Et les petites psychés, tour à tour volontaires, enfants terribles et domptées, finissent toujours, bien entendu, par devenir un peu amoureuses de leur dompteur :

« Par la présente lettre, que tous les humains sachent que moi, Sally, saine de corps et d'esprit et en pleine possession de tous mes sens, je promets amour, respect et obéissance à Morton Prince. M.-D. cité de Boston, état de Massachussets, à partir de maintenant et pour toujours. Amen ! »

Puisque j'ai commencé de dévoiler toute ma pensée, je serai irrespectueuse jusqu'au bout : cette déclaration m'a fait songer — l'avouerai-je ? — à une Galathée qui serait devenue amoureuse de Pygmalion.

MADELEINE MATISSE.

LES ETANGS NOIRS

L'insouciance naturelle aux enfants est souvent pervertie par d'angoissantes anxiétés. S'il convient qu'on ne leur cache pas totalement cette tourmente d'horreurs, de lâchetés et de déboires où les aînés en qui ils ont foi se trouvent engagés, s'ils peuvent tirer pour l'avenir quelque profit d'entrevoir comme par une lucarne les réalités saignantes auxquelles l'existence les mêlera, du moins l'expérience d'un éducateur subtil serait indispensable à bien former leur intelligence. A n'acquérir que par eux-mêmes des impressions confuses, l'ingénuité de leur âme s'altère ; le divin don d'enfance peu à peu s'efface ; leurs plaisirs s'aggravent de mélancolie inépuisable ; un scepticisme malin contrarie la libre expansion de leurs jeux ; toute leur vie se débat au milieu d'élans qu'ils contraignent, de soubresauts réprimés.

Pour qu'ils sentent à la longue se dissiper en eux le long amas des défiances farouches, de l'orgueil contristé et des troublantes indécisions, — de quels effluves de bonté caressante, de quelle constance de ferveur, de quels généreux abandons, de quelle apaisante lucidité d'esprit faudra-t-il que les caressent ceux à qui ils auront associé leurs destinées? Quel baiser frissonnant et tendre détruira ce que les années taciturnes ont sans défense accumulé! Bien des désabusés juvéniles, sous le fard indifférent de leur dissipation, portent pour toujours un visage que torturent le doute et la tristesse. Que peuvent-ils savoir des heures claires de la vie? Ils se sont d'avance dépris de ce qui en forme le délice et la beauté. Les afflictions familières n'ont pas conservé à leurs yeux une importance plus réelle que le passage futile des instants les plus légers. Ils considèrent toutes choses également. Rien ne les émeut à fond, comme rien ne les exalte. Si par hasard ils se livrent à des frémissements de l'amour, à des enthousiasmes d'art, à des extases devant la nature, ils sentent avec vivacité que ces mouvements ne sont en eux que superficiels et éphé-

mères, eux qui nativement s'y fussent laissé emporter peut-être jusqu'à la démence! Ils ont beau s'aiguillonner de volonté factice, s'exciter dans un délire d'illusion consciente, jamais ils ne parviennent à se trouver ni à se donner tout entiers. L'amertume amoncelée durant leur enfance appesantit son poids trop fort ; leur essor est brisé ; ah! qui jamais les aidera à se rendre à eux-mêmes?

I

Dans la maison où vivaient auprès de lui son grand-père maternel, son père, sa mère et ses sœurs, Joris Helmius, au son des cloches bourdonnantes de la vieille église toute proche, menait une existence déjà un peu rêveuse. La rue, le plus souvent silencieuse, ne résonnait qu'au roulement alternatif d'un omnibus qui montait au pas de ses trois chevaux ou qui se précipitait, au retour, vers le parvis en pente de Sainte-Gudule. A l'autre bout, d'une marche retentissante et cadencée, une troupe de soldats défilait par la place voisine ; le soir, des ivrognes braillaient, ou bien, en hoquetant, s'invectivaient d'un trottoir à l'autre. Mais le calme un peu assoupi des rues bourgeoises au centre de Bruxelles se rétablissait durablement, et le petit Joris restait parfois des heures, le front contre les vitres, à ne rien contempler dans la buée de son haleine, sinon ses propres songes.

Il connaissait aussi de plus actifs plaisirs. Presque chaque jour on l'envoyait au Parc s'amuser avec des camarades de son âge ; à travers les allées, autour des pelouses de gazon et des bassins endormis, dans le quinconce d'ormes et même, par les bosquets réservés des bas-fonds, il suivait assidûment leurs ébats écervelés.

Mais il préférait qu'on l'emmenât, petit garçon bien sage, faire des courses dans la ville. Avec son costume à carreaux verts et rouges à l'écossaise, les genoux nus sous le court jupon flottant, le toquet à plume crânement campé sur l'oreille, il se sentait bien accueilli de toutes parts, et, pendant qu'à ses côtés on causait, lui semblait-il, de choses inaccessibles et sérieuses, il pouvait à loisir s'égarer par les chers détours de ses pensées confuses.

Au retour il se livrait avec ses sœurs à des parties à la fois calmes et joyeuses. Un large perron orné de plantes descen-

dait de la maison à un carré d'herbe assez vaste que séparaient, à gauche, d'une étroite chaussée, les ramures contournées en guirlande de pommiers nains et noueux. On y courait à perdre haleine, on s'y bousculait en riant et on poussait de grands cris. On y explorait des terres inconnues et imaginaires dont on faisait la conquête difficile ; on s'y perfectionnait à des parades militaires que Joris commandait, imperturbable, d'une voix éclatante et impérieuse.

Au fond de la cour, par-dessus la barrière ouverte d'un box, un cheval vieilli passait la tête et, de son long regard humide, surveillait tous ces jeux ; les enfants l'aimaient et le choyaient, lui prodiguaient les friandises et les caresses. Deux autres chevaux, plus fringants sous leur robe alezane, piaffaient dans une écurie commune; on leur apportait aussi du sucre et du pain. Sur les losanges du sol Jean, le cocher, avait tracé patiemment avec des sables bleus et blancs des spirales savantes autour d'emblèmes ingénieux; il n'aimait point qu'on piétinât ces œuvres fragiles; avec des gestes de faux courroux, l'étrille à la main, il expulsait les jeunes envahisseurs, ou parfois il feignait de leur vouloir vider dans les jambes les seaux d'eau dont il se servait. On se réfugiait alors dans la remise, toute pleine de fraîcheur et de parfums épais. Un phaéton y posait sur un chevalet de bois gris ses extrémités recourbées; une berline lourde de forme surannée s'y immobilisait dans l'ombre. On jouait à s'y rendre de cérémonieuses visites; on y entrait, on en sortait avec des mines d'effarement badin, et parfois elle conduisait, quand de paisibles séjours s'y étaient suffisamment prolongés, par des contrées lointaines et mystérieuses : lorsqu'enfin on mettait pied à terre, c'est qu'on avait débarqué en Amérique ou en Egypte, à Gibraltar ou à Moscou.

Jean en sifflotant passait. On grimpait derrière lui jusqu'au grenier, dont il entr'ouvrait la porte : quel plaisir de s'y glisser parmi l'entassement obscur des bottes de paille et de foin qui sentaient si bon ! On se faufilait à quatre pattes, se creusant entre elles des chemins de taupe, et on s'y poursuivait à tâtons de la voix et des mains. Ou bien, la lucarne brusquement ouverte au jour, on contemplait sans lassitude un canari chanteur sautiller dans sa cage suspendue.

Si Jean préparait le coupé pour le service de Mme Helmius ou de M. Varlot, son père, les enfants l'assistaient de leur mieux. Quand il avait amené devant la voiture reluisante le cheval fraîchement vêtu de tout le luxe de son harnais verni, après que, lui ayant mis le mors et la gourmette, il lui avait abattu sous le frontal une mèche de la crinière, il permettait parfois à Joris, qui s'acquittait de cette tâche plein d'une fierté empressée, de boucler au brancard la dossière ou le trait.

Aux grands jour du Carnaval, à la berline profonde s'attelaient les deux chevaux. Mme Helmius, accompagnée de quelque amie, occupait le fond ; et toute elle s'emplissait des rires et de la turbulence d'une troupe d'enfants joyeusement costumés. Il y avait des bergères roses ou bleues, des fées toutes menues et toutes puissantes, avec leur baguette d'or à la main, un pierrot candide et embarrassé, un enchanteur au bonnet si haut qu'il en écrasait la pointe à chaque mouvement un peu brusque, et surtout des militaires très farouches. Joris une fois avait porté un superbe uniforme de zouave avec des dorures et on lui avait dessiné, au moyen d'un bouchon noirci à la fumée, de superbes moustaches recourbées triomphalement.

La berline ainsi chargée suivait au pas, à la file des autres voitures, ce qu'on appelait « le Cours » par les rues principales de la ville. De moments en moments, un arrêt se produisait ; des masques mêlés à la cohue dansaient ou se prenaient de querelles feintes, lançaient aux dames de légers bouquets, ou, allègres, se frappaient le dos réciproquement à coups sonores de vessies gonflées d'air.

Les enfants reconnaissaient, penchés aux fenêtres des maisons ou debout dans les vitrines des boutiques, les camarades comme eux travestis qui les regardaient passer ; ils échangeaient quelques paroles pétulantes, des saluts dont le caractère différait selon les costumes. De place en place, des orchestres se faisaient entendre. La tête toute enivrée de tumulte, de bonheur et d'un peu de lassitude, on rentrait chez les parents Helmius, où, autour d'une table surchargée de gâteaux, de sirops et de vins de Champagne, la fête s'achevait dans le délire le plus bruyant.

A la veille de Pâques et au début de l'été, toute la famille s'entassait dans une calèche découverte, et Joris, tout heureux,

grimpait auprès de Jean, sur le siège. Il se rappelait l'invariable itinéraire : on descendait, entre Sainte-Gudule et le lourd édifice de la Banque Nationale, par la rue du Bois-Sauvage; ensuite, pour ménager aux chevaux des pentes plus douces, on se détournait par la petite rue du Marquis, la rue de Loxum et la rue d'Arenberg ; on gagnait la place de la Monnaie, et par le Fossé-aux-Loups, devant l'ancien temple des Augustins, par la place du Samedi, on pénétrait dans le quartier morne de l'église du Béguinage et du Grand-Hospice Pachéco. Au bord du canal de Willebroeck, devant le pont ouvert pour livrer passage à un train de bateaux, on stationnait quelques minutes. A gauche, par-dessus le toit du Marché aux Poissons d'où s'exhalaient de saines odeurs iodées, au delà du clocher de Sainte-Catherine, la flèche dentelée de l'Hôtel-de-Ville s'élançait cimée de son saint Michel triomphant; à droite, sous la masse morose de l'Entrepôt, vers le bassin du Commerce, où bien souvent Joris avait assisté avec fièvre aux jeux populaires des bateliers, c'était un fourmillement de péniches. Au coin du Marché aux Porcs, il y avait une élégante maison en briques grises aux encadrements de pierre bleue. Aux portes d'estaminets nombreux, dans la rue de Locquenghien et dans la rue d'Ophem, entraient ou sortaient par groupes les petits carabiniers verts et jaunes, dont on longeait ensuite la caserne sous un mur ridiculement crénelé. On traversait le canal de Charleroi sur le tablier en bois d'un pont tournant, plus loin la Senne étroite, lente et bourbeuse, où des usines déversent leurs détritus et leurs chiffons, tandis que par-dessus les clôtures de tristes jardinets, des branches d'arbres malingres cherchent à s'incliner. L'église Saint-Jean-Baptiste dépassée vers la Place Communale de Molenbeek et son marché, on rejoint enfin, après des ruelles noires où s'ouvrent des impasses sous le porche de maisons pauvres dont les façades écaillées sont blanchies à la chaux, dans la réconfortante odeur mêlée de l'orge et du houblon, la populeuse Chaussée de Gand.

Des haquets de brasseurs, au trot de leurs deux limoniers, transportent leur double charge de tonneaux; un seul cheval épais, gris, rouan ou bai foncé, tire au pas, pleine de briques dures, une cariole en planches obliques que des chaînes de fer assemblent et soutiennent ; un homme, la guide dans les doigts, se tient debout sur la plateforme basse d'un fardier dont les

roues lourdement le cahotent de pavé en pavé; de courtes charrettes de sable fin, d'autres où miroite le cuivre des pots à lait, d'autres dont, sur la caisse pleine, s'entrebâille le couvercle aux parfums chauds des pains dorés et ronds, sont menées vigoureusement par un attelage de chiens fauves de qui halète la langue toute rose entre leurs dents luisantes et pointues.

La rue tortueuse et mouvementée se prolonge entre la double file des maisons ornées presque toutes, à leur premier étage, d'une hampe de bois aux trois couleurs entrelacées avec parfois un drapeau qui flotte. Les boutiques populaires sans interruption se succèdent : des fripiers, des marchands d'habits, des marchands de casquettes, de beurre et d'œufs, de meubles ou de cigares, que signale, au-dessus de l'étalage, la traditionnelle carotte rouge ou le nègre ventru qui fume.

Après le carrefour des Quatre-Vents, au bord des Etangs Noirs, la chaussée cesse d'être faubourienne et court rustique entre sa double rangée d'arbres à travers champs. Tout auprès, dans une ruelle, au delà d'une usine que l'on contourne, s'ouvre une porte cochère peinte en blanc, et l'on se sent enfin pour quelques jours chez soi, lorsque, en jappant, tout joyeux, un dogue de belle race fait accueil à ses maîtres. Dès que Joris a mis pied à terre, il lui prodigue ses caresses. C'est son ami particulier. Ils courent les allées du potager et le verger; ils se roulent sur les pelouses du jardin avant que Joris songe à suivre les autres dans la maison; et, à l'heure du déjeuner, il faut à plusieurs reprises qu'on l'appelle.

Par une porte à peine surélevée de trois marches, on pénètre dans la salle-à-manger. Deux fenêtres du côté opposé regardent au loin la campagne nue. Aux murs clairement enluminés sont peintes des pièces de gibier suspendu parmi des gerbes de feuillages et de fleurs. L'arôme préservé des fruits de l'autre automne y flotte confondu dans des relents de moisissure humide et renfermée. N'importe. La causerie, autour des plats qui fument sur la table, s'égaie et sourit, plus intime et plus confiante qu'elle n'est à la ville. M. et M^me^ Helmius mêlent de plaisants propos aux saillies ingénues de leurs enfants; ils inventent des jeux, ils les dirigent, ils y prennent part, et lorsque est venu vers le soir M. Varlot lui-même, « bon papa » les trouve tous ensemble si joyeux qu'il lui faut s'évertuer encore, en dépit de sa bonne humeur naturelle,

pour se hausser à l'unisson et se montrer plus insoucieux que les autres.

Dans les derniers temps ces fêtes de famille se faisaient rares. Joris s'apercevait que son père voyageait plus souvent; sa mère et son grand-père étaient plus tristes. Pour lui-même les journées ne s'écoulaient plus libres et oisives. Il entrait dans la période de ses études ; il subit des maîtres de lecture, d'écriture, de calcul et de piano. Bientôt on le trouva en état de suivre les classes où l'on commence en Belgique à apprendre le latin ; il entra en sixième à l'*Athénée*, où il devint un élève satisfaisant.

Le travail régulier imposé à son jeune cerveau introduisait un peu d'ordre et de clarté dans la suite obscure de ses rêveries ; et ses jeux, désormais intermittents, comme des condisciples turbulents s'y mêlaient, se firent, dans le jardin de la demeure paternelle, plus tumultueux et violents.

II

Un matin, au début du printemps, plus que de coutume la classe était inattentive. Aucun élève ne s'intéressait aux mystères de la déclinaison latine. Le vieux professeur, M. Monchalont, avait beau, de sa voix aigre et monotone, insister négligemment, il n'excitait ni l'appétit de comprendre ni un désir d'émulation. Au lieu de subir, résignés, les deux heures si longues dont la récréation était précédée, tous donnaient des signes d'impatience. Nul jeu clandestin ne les distrayait; un murmure perpétuel se propageait de place en place; les sentencieux rappels à l'ordre, les châtiments infligés, les menaces de proscription ne parvenaient pas à le dominer; il grossissait constamment, et sans vergogne s'étendait.

Un banc à l'écart des autres contre la chaire était vacant. M. Monchalont appela l'élève Helmius et l'invita à s'y asseoir. Helmius ne savait à quoi attribuer, faveur inexplicable ou insolite punition, ce traitement singulier. Mais il ne s'en montra surpris qu'un court instant, ayant l'esprit absorbé par d'angoissantes rêveries.

Il se souvenait de la soirée. Seul, dans le bureau de son père absent depuis plusieurs jours, sous la lueur d'une lampe, il

s'appliquait à ses devoirs, lorsque, tout à coup levant la tête, il avait devant lui aperçu, très pâle et le regardant en silence, son grand-père maternel. Depuis longtemps peut-être il était là, aucun bruit n'avait rompu le silence de la chambre.

— Mon pauvre Joris, lui avait-il dit, je ne voulais pas te déranger; tu travailles. Mais je voulais te dire au revoir; je pars pour Liège demain de grand matin; tu dormiras encore.

— Au revoir, grand-père. Quand reviendrez-vous? Serai-je longtemps seul à la maison?

— Non. Je compte rentrer le soir, et, en tout cas, il n'est pas impossible que ton père et ta mère reviennent de Paris demain, eux aussi. Adieu, mon cher petit Joris.

Et Joris avait eu conscience que son grand-père, dont il se savait particulièrement aimé, l'avait serré dans ses bras d'une étreinte plus longue et plus tendre que jamais; il avait surpris dans ses yeux couler des larmes, mais il n'avait rien dit.

En vain toute la nuit il y avait songé. Pourquoi le grand-père Varlot, que ses affaires à chaque instant éloignaient de sa maison de Bruxelles pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, lui était-il venu faire de tels adieux, cette fois-ci? Qu'y avait-il de particulier dans ce départ?

Il y songeait encore en se levant, en s'habillant; sans une autre idée dans la cervelle, il s'était rendu à sa classe de l'*Athénée*, et il assistait à la leçon, l'esprit vague.

La cloche sonna l'heure. Une irruption emplit la cour. Tous les élèves s'élancèrent; il se formait de toutes parts des conciliabules. Helmius se trouva dans un coin, tout seul.

Soudain, un des plus grands parmi ces gamins de dix ans se détacha d'un groupe, vint à lui, et d'une voix à la fois emphatique et tremblante lui demanda avec brusquerie :

— Eh bien, Helmius, où est M. Varlot, ton grand-père?

L'enfant se sentit au cœur poindre une amère blessure. Il détourna son visage, dans la crainte de pleurer. Mais il sut réprimer le flux douloureux des larmes, et il ne fit aucune réponse.

A présent tous s'étaient rapprochés. Tous lui jetaient, avec une ironie brutale, la même question. Il ne répondait pas, mais sa souffrance était affreuse. Et enfin il fut, comme d'un crachat, frappé en plein visage :

— Où est Varlot, voleur ?

A ce moment M. Monchalont passait dans la cour. — Venez ici, Helmius, lui cria-t-il, — et la foule des mauvais enfants s'entr'ouvrit ; il put rejoindre le maître, qui les tançait d'un regard sévère.

— Ils ne savent ce qu'ils font ni ce qu'ils disent, mon pauvre petit !

Et, pendant les mortelles minutes que durait encore la récréation, il s'efforça de l'égayer par ses propos.

La classe pour une heure reprit. Que cette heure fut infinie ! Comme Joris en attendait le terme, dans l'ennui d'une colère contenue ! Sa résolution était nette : il avait, dans l'assaut des infamies que lui jetaient ses condisciples, entrevu l'horreur du fait accompli ; il avait hâte d'en vérifier la tragique épouvante ; il sentait en son âme la peur de trop savoir, et il voulait savoir.

A peine le premier tintement de la cloche avait résonné, il s'était glissé, de beaucoup le premier, hors de la classe, il s'était évadé de l'*Athénée*, il courait à travers les rues. Comme il haletait, en s'arrêtant, pour rassembler tout son courage, au dernier tournant ! Cette minute indécise s'abattit de tout son poids au fond de lui-même et détermina pour l'avenir la gravité de son âme. Il n'avait que trop prévu le spectacle dont il lui était infligé d'être le spectateur horrifié. Il se précipitait en avant. Des groupes tumultueux emplissaient d'une sourde rumeur, aussi loin qu'on pouvait l'apercevoir, la rue descendante vers la porte fermée de la maison de banque.

Parfois le petit Joris y était venu, dans le cabinet de son grand-père. Il savait bien qu'on l'avait considéré, à cause de cette fondation par laquelle s'était instituée en Belgique une forme nouvelle de crédit, comme un instigateur du développement du commerce et de l'industrie ; il se souvenait du respect unanime dont il l'avait vu environné ; il se souvenait des paroles admiratives dont on se servait pour parler de lui.

Et maintenant !...

Joris Helmius entendait les mots cruels et indignés, les mots qui le blessaient dans son affection désorientée et douloureuse. Tout d'abord il s'en trouva étourdi jusqu'à perdre le don d'entendre et de comprendre. Mais il se raidit dans sa

volonté. Il voulait en savoir plus : il voulait savoir. Et de tout entendre, d'ici de là, par bribe, bientôt il entrevit.

Quand Pierre Varlot, venu, jeune et pauvre, du Luxembourg natal, avait créé à Bruxelles l'indispensable institution de crédit économique, soutenu par quelques partisans convaincus, il l'avait modestement installée dans un vieil hôtel qu'il avait loué. L'enfant se souvenait des fenêtres anciennes d'où il avait passé tant d'heures à contempler l'eau et les bateaux du canal. Le succès était venu très vite; la banque s'était consolidée; la nécessité de son existence s'imposait. Le public avait confiance. La direction s'appuyait sur le conseil d'hommes dont la compétence et la probité étaient estimées universellement. Qu'était-il donc advenu? Joris ne se doutait pas, à l'âge qu'il avait alors, de cette griserie dangereuse où vivent les hommes d'argent. Il surprit néanmoins, parmi les conversations furieuses et stupéfaites, des indices qui le glaçaient. La belle maison où son grand-père habitait avec lui-même, ses sœurs et ses parents, avait coûté fort cher à bâtir et à installer; et puis, quand il avait fallu, à cause de l'exiguïté de son premier emplacement, construire à la banque un local plus spacieux, des folies d'architecture s'étaient accumulées. Varlot, qu'on croyait prudent en raison de ses dehors simples, n'avait pas écouté les avis de ceux qui l'entouraient; il s'était enivré du désir de faire grand; il rêvait d'un palais fastueux et imposant, puis, s'apercevant peu à peu que les réserves couraient le risque de s'épuiser, il ne trouva pas la force de résister à la tentation où si fréquemment les financiers succombent. Pour chercher son salut dans le jeu, il descendit, par crainte d'éveiller chez le public confiant d'intempestives alarmes, jusqu'à se livrer à des agents intermédiaires. Ils abusèrent de la situation, ils le ruinèrent, et, comme il avait engagé avec les siens une partie des fonds sociaux, ils sapèrent du même coup le crédit et l'autorité de la banque. C'étaient — Helmus l'avait deviné vaguement — des actionnaires, des déposants, dont la foule massée dans la rue venait exiger qu'on lui rendît des comptes.

Jadis il avait été choyé, chez son grand-père, par les administrateurs, ses amis; bien des familiers parlaient en intéressés

de ses affaires. Joris eut peur d'en rencontrer, dans cette cohue, l'un ou l'autre qui le pourrait reconnaître. Pourtant il ne portait plus en lui la hardiesse de courir ; il s'éloigna d'un pas qu'alourdissaient l'angoisse et la douleur. Ses yeux ne s'étaient pas humectés, mais il tremblait de fièvre, et la souffrance en lui s'approfondissait. Ses réflexions avaient peine à prendre forme, et la seule résolution qu'il trouvât l'énergie de formuler en son esprit fut de feindre, quoi qu'il pût advenir, de ne rien soupçonner de ces choses affreuses. Il comptait conserver de la sorte intacts en son cœur toute son affection et tout son respect à son grand-père malheureux.

Ainsi, pensif et triste, il se dirigeait vers la paternelle demeure, quand son grand ami, Jean, le cocher, l'accostant tout à coup, lui dit :

— Je vous ai cherché, monsieur Joris. Votre père est rentré de Paris, il est chez Mme Helmius, votre bonne-maman. On vous attend pour déjeuner.

Il trouva à son père et à son excellente vieille grand'mère un visage tourmenté et anxieux. Le repas s'acheva morne et lent. On évitait de parler. Pourtant, Joris fut averti doucement qu'il ne se rendrait plus aux classes de la journée, et que, par le train du soir, son père l'emmènerait avec lui à Paris.

III

Cette première arrivée à Paris, quelle image désolée il en conservait ! Cependant, toute son enfance, aux récits de ses parents, s'était enfiévrée du désir de connaître comme eux la ville ardente, et d'y aller vivre peut-être quelque jour.

La nuit avait été longue et froide, de gare en gare troublée par le cri des employés, par le sifflement des machines, par le heurt brusque des bouillottes changées, par le battement des portières.

Ensuite, cette monotone course au trot à demi assoupi d'un fiacre sale, par les rues mornes où brûlait dans la lueur glacée du petit matin la flamme lugubre des becs de gaz ; toutes les maisons grises se succédant avec leurs hauts murs parfois couverts d'affiches multicolores ; les boutiques toutes pareilles interminablement closes de leurs volets métalliques, le pavé

gras et noir où s'attroupaient par endroits, autour du tombereau à ordures, quelques boueux déguenillés. Pas une frondaison d'arbre; pas un espace de gaîté; tout juste, au bout du chemin, un morceau de ciel maussade.

L'enfant associait à cette découverte pénible des heures sans beauté le dernier souvenir qu'il avait emporté de Bruxelles, lorsque, rentré quelques minutes, sous la conduite d'une servante, dans sa chère maison natale pour y choisir quelques objets précieux, des jouets, des livres, un homme noir au milieu d'autres hommes noirs, plus élégant et décoré, s'était avancé souriant et lui avait dit d'un ton qu'il voulait léger :

— Tu es le fils de mon ami Helmius, mon petit bonhomme? Eh bien, va prendre dans ta chambre tout ce qu'il te plaira ; mais, vois-tu, il ne faut pas que tu ouvres d'autre porte, ni que tu prennes rien ailleurs dans les armoires.

Et Joris revoyait depuis, inexplicablement, quelqu'un fixer toujours, à la bougie, par un double cachet de cire rouge, des bandes de papier sur les serrures des meubles...

Les sabots las du cheval sonnaient sans fierté dans les rues désertes. Devant une sombre porte entrebâillée il s'arrêta. Une bonne en tablier blanc venait d'y apparaître; elle appela le concierge pour décharger les malles, et, s'étant emparée des menus paquets, couvertures de voyage, parapluies et petits sacs, s'empressa de guider M. Helmius et son fils vers l'appartement de ses maîtres, au cinquième étage.

Joris, les yeux brouillés de tristesse et de sommeil, ne les reconnaissait pas, bien qu'il les eût naguères entrevus à plusieurs reprises. Tout de suite on le fit se déshabiller ; on le coucha dans le lit du fils de la maison, qui lui laissa, en grommelant, une place étroite. Mais quand il se réveilla, bien tard, au chaud soleil qui déjà envahissait toute la chambre, il fut ému et joyeux de reconnaître son camarade Alfred Quienne, avec qui souvent il s'était livré à de si bonnes parties de barres ou de ballon. Il se sentait tout troublé de se trouver chez lui, à Paris.

Son père, Marcel Quienne, s'y était établi depuis peu. Il avait délaissé sa première profession d'ingénieur dans les bassins houillers de la Belgique pour écrire des pièces de théâtre : au Gymnase, au Palais-Royal il rencontrait des succès dura-

bles. Il voulait vivre sa vraie vie, dans les coulisses et les salles de rédaction, où sa verve spirituelle et parfois mordante était appréciée et mise en valeur. C'était du reste un excellent homme, vif, rieur, jovial, et les siens le tenaient en une véritable adoration. Bientôt il eut mis Joris à son aise; il le plaisantait avec des manières enfantines; il sut conquérir sa confiance et dissiper, en badinant allègrement, la lourde nuée de ses soucis.

Le déjeuner fini, M. Quienne, la cigarette aux lèvres, s'écria : — Allons, mets ton chapeau, Joris; nous allons te montrer Paris.

Les premières rues qu'ils parcoururent étaient grises et mornes comme celles qu'il avait vues le matin. Elles descendaient rapides ou s'allongeaient en sinuant. De petites boutiques noires de mercerie pauvre ou de papeterie sans éclat s'entr'ouvraient entre la double enfilade des hautes portes cochères et des fenêtres de rez-de-chaussée poussiéreux que des rideaux voilaient. Des passants hâtifs allaient et venaient sur les trottoirs; quelques voitures se croisaient. Joris se décontenançait, incrédule aux promesses merveilleuses de son hôte et de son ami.

Plus loin les voies s'élargirent. Elles s'emplissaient du tumulte des véhicules de toute espèce, depuis les voitures traînées à bras, les fourgons de livraison grinçant sur leurs essieux, les fiacres innombrables, jusqu'aux équipages luxueux qui piaffaient d'impatience dans les carrefours encombrés. Ceux qui allaient à pied se mêlaient, se coudoyaient, s'évitaient avec une dextérité surprenante, nouant leurs pas à travers la foule mouvementée en un lacis rapide d'insaisissables détours. Et on avait beau nommer à Joris les monuments les uns après les autres, la Trinité, la gare Saint-Lazare, l'église Saint-Augustin, lui signaler les longues perspectives de la Chaussée-d'Antin ou du boulevard Malesherbes, c'est à ce tohu-bohu étrangement ordonné et splendide que son attention de toutes ses forces s'attachait; toutes ces roues enchevêtrées, cet éclat des boiseries vernies, des cuirs et des harnais que frappe d'éclairs le soleil qui s'y joue, cette hardiesse élégante des chevaux de luxe confondus parmi la multitude des haridelles, aux flancs saignants de meurtrissures entre les bran-

cards délustrés où les asservit un rude et long labeur. Et puis, autour de lui, le pressant, l'entourant, l'enivrant de son bruit et de ses gestes, le fol effarement de ce monde partout massé, ces hommes à longs pas se dégageant de la cohue pour plus loin de nouveau s'y fondre, ces femmes avec une grâce fière poursuivant à travers les groupes leur chemin, s'arrêtant pour se mirer une seconde devant une glace, rétablir un pli de leur toilette, ou s'attroupant, vives et bousculées, devant la devanture d'un magasin.

Le spectacle encore changea d'aspect : des pelouses vertes avec de belles fleurs, entourées par de larges espaces de gravier où des enfants en clairs vêtements couraient à loisir, où des nourrices à longs rubans éclatants dodelinaient dans l'ombre des arbres leurs poupons criards, où les jeunes filles et les jeunes mères assises sur des chaises bavardaient au bord des allées. A travers la brillante cohue poursuivis par les lazzi amusés de M. Quienne, Joris et Alfred, hissés dans la voiturette aux chèvres, furent un instant promenés à pas lents, au milieu des Champs-Elysées ; ensuite ils grimpèrent sur les chevaux de bois ; Alfred, habitué, avec la petite pointe de fer qu'on lui avait remise, enlevait à chaque tour des anneaux ; Joris y était moins habile. Auprès d'un étalage en plein vent ils goûtèrent de madeleines : un vieux marchand, qui portait sur les épaules un récipient orné de petits drapeaux, cessa d'agiter sa sonnette pour leur verser au robinet à chacun un verre de coco, puis, l'âme en fête, quoique un peu las, par un chemin de lente flânerie, ils rentrèrent, à l'heure où s'allument les lampes.

Semaines d'ivresse et de contentement ! Paris, avec ses promenades et son mouvement qui jamais ne cesse, éblouissait Joris. Et les Quienne étaient si bons ! Le père toujours gai inventait mille drôleries réjouissantes ; Alfred, quand il n'était pas retenu à l'école, ne quittait guère son ami ; avec lui il causait sur le balcon, il lui rapportait sans compter des images d'Epinal, lui enseignait doctement les puériles et traditionnelles légendes d'Ali-Baba, de Cadet-Roussel et de Geneviève de Brabant.

Enfin, par la grâce souriante et tendre de Mme Quienne, il

se sentait volontiers cajolé. Sa beauté déjà mûre se soutenait avec coquetterie au moyen de fards discrets, de poudres odorantes et des mille fanfreluches d'une toilette savante. Un monde se révélait à Joris, et il s'efforçait de vivre, les yeux et les narines dilatés, l'âme à la fois frémissante et intimidée, dans le voisinage le plus étroit de sa voix, de ses gestes, de son parfum.

Néanmoins il se retrouva avec plaisir installé dans un hôtel non loin de l'Arc de l'Étoile, avec sa mère et ses sœurs. Mme Helmius languissait de tristesse taciturne; Thérèse et Lucie, les deux petites, l'observaient sans la comprendre, tout émues. Elles coururent vers Joris avec des cris joyeux ; il semblait que son retour apportât au milieu de ténèbres renfrognées une flamme de beauté, d'apaisement et d'espoir.

De grand matin M. Helmius s'en allait à ses affaires, il ne rentrait que pour dîner; souvent, à peine le café pris, il sortait encore ; les enfants le voyaient peu. Avec leur mère, ils passaient les après-midi dans l'insipide recherche d'un appartement. Lorsqu'elle les laissait à l'hôtel, ils se trouvaient soulagés.

Ils se souvenaient cependant de bonnes journées aux Champs-Elysées, dont ils fréquentaient, aussi souvent qu'il leur était permis, les théâtres de marionnettes. Il y en avait, en ce temps-là, cinq, et ils en appréciaient, ils en discutaient avec chaleur les mérites différents : ils goûtaient peu les pantins ou fantoches dont se meuvent par des fils liés à leurs mains et à leurs pieds les corps en bois, anguleux et sans grâce ; et puis ils ne représentaient guères, au son de la harpe et de l'accordéon, que des ballets à falbalas, des figurations et des ensembles où l'importance des paroles disparaissait. Les pièces dialoguées du « Vrai Guignol » ou du « Théâtre de Guignolet » les captivaient davantage. Le Seigneur Polichinelle, en somptueux vêtements de soie blanche, rose ou bleue sous son tricorne à plumes, venait faire aux jeunes assistants, avec d'aimables salutations, l'annonce du spectacle, et aussitôt le héros populaire, tantôt secondé, tantôt à son tour dupé par son fils Guillaume, plus fin et plus léger que lui-même, commençait l'inépuisable série de ses fanfaronnades, de ses roueries, de ses coups d'audace, de ruse et de rapine. Au bon mo-

ment, ils s'armaient tous deux du bâton souverain, dont ils rossaient comme il convient, dont ils abattaient et roulaient dans la poussière les représentants autorisés de la propriété, de la richesse et de l'ordre établi.

Les ressources dont s'avisait leur double ingéniosité se renouvelaient de semaine en semaine, et pour rien au monde les enfants n'auraient consenti, une fois, à n'y être pas initiés. Au surplus, aucun enseignement moral ne se dégageait pour eux de ces représentations. Ils riaient, ou ils avaient peur ; ils frémissaient de joie et ils battaient des mains ; c'était là tout leur plaisir.

Sans doute, une sympathie particulière les liait étroitement au personnage de Guillaume, et ils détestaient plus que tout autre le gendarme, mais ils étaient peu enclins à généraliser leurs réflexions ou leurs sentiments ; leur tendresse ne portait que sur cette espèce de gavroche sémillant, qui n'était pas à leurs yeux un type, mais une personne vraie, vivante, déterminée ; quand il était poursuivi et traqué, leur haine de même ne se fixait que sur son persécuteur.

M. Quienne avait donné à Joris un petit théâtre ; il s'étudiait à y reproduire les pièces qu'il avait applaudies. Bien qu'il en eût retenu par cœur maints passages, sa mémoire ne le satisfaisait pas toujours ; il inventait des fables d'une fantaisie éperdue, mais surtout il ne manquait jamais d'en faire précéder et suivre le spectacle par l'apparition de Polichinelle dont, la pratique sur la langue, il débitait sans se lasser les fades boniments.

Ainsi se passe toute chose : les plus riches situations, la puissance, le prestige de la renommée et de la gloire, soi-même on se flatte de les bien tenir ; on croit à leur réalité ; déjà le démon fantaisiste des heures s'en moque et les bafoue : que vienne le terme, deux mots vains d'éloge, un commentaire banal, — et tout est dit.

IV

Les sentiments que Joris Helmius, si jeune, si peu préparé devant la vie, éprouvait à l'égard de ses parents étaient d'une nature fort étrange. Si on l'avait interrogé, il aurait répondu en toute simplicité qu'il les chérissait, son père, sa mère, l'un et

l'autre, de toute la force de son affection filiale, et qu'il leur portait à tous les deux une confiance égale et entière. Se serait-il trompé? Non, certes, ou très peu. En réalité, il discernait ce que son père, ce que sa mère l'un et l'autre possédaient, quoique si différents, de qualités rares, sensibles et généreuses. Il les chérissait de toute la force de son affection filiale, il leur portait à tous les deux une confiance égale et entière.

Cependant, pour quel motif, que lui-même ne s'avouait pas, dont peut-être jamais il n'avait scruté ni recherché les origines mystérieuses, pour quel motif vis-à-vis d'eux sans cesse se renfermait-il par instinct dans une réserve étonnante? Il se rendait bien compte qu'il ne leur témoignait pas, comme font tant d'autres enfants, son affection par des marques d'épanchement naturel et chaleureux. Au fond de lui-même il se sentait brûler du désir de se livrer, de se répandre en effusions de baisers et de caresses; mais il se contraignait, mais, au risque de souffrir, il maîtrisait, par une lutte perpétuelle de discrétion, ses ardeurs de plus en plus secrètes.

Maintes fois son père lui avait dit:

— Qu'as-tu donc, Joris ? Pourquoi ne parles-tu pas? A quoi penses-tu ? Ne trouves-tu rien à nous dire ?

L'enfant attristé hochait silencieusement la tête ; à ce moment-là il ne trouvait rien à dire, il ne pensait à rien, il ne sentait rien. Une sorte de rêverie torpide dont ne se dégageait qu'avec peine une forme fantômatique d'idée absorbait presque l'activité de son cerveau. Il s'y adjoignait d'hésitantes hantises de souvenirs obstinés. Mais cette brume en des heures heureuses fondait, et Joris, affolé des merveilles vivantes, fiévreux d'admirations et de ferveurs enthousiastes, au hasard égrenait la fantaisie sonore de ses extases mêlées de rires.

La lumière épanouie de ces joies brèves se fanait dès qu'il heurtait du regard le mur de désenchantement dont il se sentait investi de tous côtés.

Une mésintelligence sourde séparait depuis longtemps M. Helmius de sa femme. Des querelles éclataient à tous propos; elle gémissait en sanglotant ; lui, qui au début avait conservé avec la plus diligente attention un ton mesuré et courtois, bientôt, agacé par une résistance machinale, prononçait durement des paroles de mépris, haussait les épaules et s'en allait.

Joris avait plusieurs fois, confus et tremblant, assisté à ces lamentables scènes.

Hélas! il avait entrevu la détresse de sa mère. Après son mariage, bien vite, dans l'illusion qu'elle faisait de la sorte honneur à son mari, elle avait cédé à un entraînement fâcheux. On l'avait flattée, on l'avait troublée, on l'avait, sans résistance et sans méchanceté, rendue futile et hautaine. On avait choyé la fille du banquier que tous croyaient prospère ; on avait accablé d'adulations la femme, agréable au surplus par son allure élégante et sa gaîté facile, d'un jeune avocat qui au Palais jouissait d'une réputation rare de probité et de talent, et qui déjà, entré dans la vie politique, voyait s'ouvrir à son ambition la carrière la plus honorable : ses succès au Barreau lui avaient assuré une prompte et sûre estime ; depuis nombre d'années élu conseiller communal, on l'avait choisi comme échevin, et tous le désignaient à la première vacance pour la haute fonction de bourgmestre, où son père, qui l'avait jusqu'à sa mort exercée, lui avait laissé un glorieux exemple d'honneur, d'intelligence et de bonté.

Peu de chose avait mis fin à de si grandes espérances. La vanité mondaine de Mme Helmius allait de jour en jour s'aggravant ; son mari en était douloureusement froissé ; il hasarda quelques observations, elles demeurèrent inefficaces. Tout, dans la vie quotidienne, se transpose en des intérêts de fortune. Louis Helmius, à qui Varlot, aux termes du contrat, aurait dû fournir la dot de sa femme, avait accepté, en attendant que même la rente lui en fût versée, de demeurer chez son beau-père, à ses dépens. Emportée dans le tourbillonnement tumultueux du luxe, bien qu'elle fût née pauvre et qu'elle eût été élevé parmi des habitudes de stricte économie, à présent Mme Helmius, fascinée et pour fasciner, ne savait plus restreindre ses dépenses. Une légèreté insouciante dans l'alarme la poussait à avoir recours à la bourse paternelle, qui, sans compter, s'ouvrait à ses moindres caprices. Pourtant les notes, les réclamations des fournisseurs affluaient. Louis Helmius avait beau regimber, se plaindre, crier avec indignation sa lassitude et son dégoût, rien n'endiguait le torrent, le flot montait toujours.

Et à présent la catastrophe avait fondu sur eux. Varlot avait eu une foi trop aveugle dans son succès grandissant. Il s'était compromis, ou laissé compromettre. S'il n'avait pas agi en homme malhonnête, du moins son imprévoyance, sa faiblesse avaient été inconcevables. Lui-même à jamais ruiné avait ruiné l'entreprise dont il montrait à juste titre tant de fierté ; il avait ruiné sa clientèle, ses associés, ses commettants, ses amis ; il avait ruiné, avec son honneur propre, le bonheur de sa fille et de ses petits-enfants.

Cela, Louis Helmius ne le lui pardonnait pas. Il avait abandonné à la faillite le peu que lui-même possédait ; il n'avait revendiqué aucun droit, aucune créance ; mais il avait exigé en retour, impérieusement, que jamais le souvenir, le nom de son beau-père ne fût évoqué sous aucun prétexte devant ses enfants ni devant lui. Tout juste autorisait-il, à des intervalles fort espacés, que sa femme allât porter au vieillard, dans la retraite où il expiait, la furtive consolation de sa présence douloureuse. Et le malheureux Joris, hébété d'une situation ainsi tendue, n'osait plus, quelque désir qu'il en conçût, s'enquérir du sort de son bon papa, ni auprès de sa mère, qui fondait en larmes, ni auprès de son père, exaspéré.

Et puis, il y avait d'autres causes de malaise et de discorde dans la famille.

Joris supposait bien que si son père vivait loin d'eux, la plus grande partie du temps, d'autres affections le retenaient. Avant l'infortune de tous, pour séjourner plus souvent à Paris, que de fois il les avait abandonnés ! Il ne plaidait plus guère ; il s'était démis, à l'Hôtel-de-Ville, de ses fonctions. De vagues rumeurs, propagées avec innocence par d'inconscients camarades, avaient mis le jeune garçon à même de soupçonner la vérité. Il n'ignorait pas que, deux ans auparavant, un duel avait eu lieu, que l'adversaire de Louis Helmius avait été abattu d'une balle... On avait parlé d'une institutrice séduite et des menaces d'un frère. Joris n'en savait pas plus long ; il n'osait pas interroger.

La loi belge interdit le duel, elle punit avec sévérité tout attentat par le duel à la vie d'un homme, à plus forte raison quand il a abouti à un dénouement fatal. L'enfant n'était pas dupe, lorsqu'on lui avait raconté que son père voyageait au

loin, en Amérique : au bout de quelques mois, on l'emmena enfin avec ses sœurs l'embrasser, hors du pays, tout auprès de la frontière, à Lille.

Une période calme s'ensuivit. M. Helmius, qui entreprenait à Paris des affaires d'ordre industriel et contentieux, semblait, lorsque parfois il rentrait pour peu de jours à Bruxelles, content de sa nouvelle destinée. A deux ou trois reprises il emmena avec lui sa femme ; les enfants restaient sous la garde de leur grand-père, l'un ou l'autre se réfugiait aussi chez leur excellente aïeule paternelle qui les gâtait avec délices et qu'ils adoraient bien tendrement : ainsi Joris s'était trouvé seul dans la grande maison lorsque Varlot s'en était allé... Il y eut alors un temps d'affolement et de désarroi : Louis Helmius et sa femme, sans cesse appelés, passaient d'une ville à l'autre, mais entre eux se rétablissait un peu d'entente, de sympathie, de conciliation.

On habitait un appartement modeste et tristement meublé dans la rue de Châteaudun, non loin du carrefour. Louis Helmius avait tout à côté son bureau d'affaires. Joris fut alors inscrit en qualité d'externe au lycée Fontanes, et, pour qu'il pût y suivre avec profit les cours de la septième, il allait, chaque soir, après la classe, prendre des répétitions de latin chez son professeur.

Heures moroses, heures d'inutile ennui ! On lui avait aisément, au début, démontré que la discipline lourde lui en serait indispensable. Il avait à Bruxelles appris moins de latin que ses nouveaux camarades ; il se sentait très inférieur à leur bien petite science. Ils prenaient à la dictée le texte des versions ; Joris, que certaines différences dans la prononciation des mots déconcerta quelque temps, n'avait point été rompu à cet exercice encore. Il apportait chez M. Bellage des à-peu-près effarants. Assis à une longue table grise, constellée de taches d'encre, de graisse et de bougie, dans le bruit perpétuel que menait une nuée d'enfants sous la menace incessante du maître, il demeurait, l'attention en vain rivée sur son papier, à retordre avec une ingéniosité patiente et malheureuse l'entrelacs enchevêtré des phrases barbares et des mots inextricables, à compulser dans le désespoir sa grammaire et

son lexique, pour n'aboutir à rien, pour n'aboutir à rien !...

De temps à autre, M. Bellage, las de proférer d'inutiles injures ou de frapper des doigts avec sa règle, venait par-dessus l'épaule d'Helmius voir ce qu'il faisait. Son ventre énorme s'appuyait au coude de l'enfant ; son souffle poussif l'atteignait à l'oreille et dans les cheveux ; il puait la crasse. Avec un ricanement il s'éloignait :

— Triste ! murmurait-il entre ses dents ; après quoi, il reprenait le cours de ses exploits favoris : il se répandait en vaines et grossières injures ou distribuait d'ici de là des coups de règle bien cinglants. D'autres fois, on l'entendait ronfler : il s'était retiré dans la pièce voisine, dont la porte restait ouverte ; les mains sur le ventre croisées, la bouche imbécilement béante, il dormait dans un fauteuil. L'instant venu, il se réveillait à moitié pour le moins, et, frappant de petits coups saccadés sur le bord de la table, il rappelait chez ses élèves de l'attention et de la tenue. D'une voix sourde, pâteuse, il lisait alors dans un vieux cahier le « corrigé » de la version ; les plus habiles le prenaient au vol ; chacun faisait de son mieux pour transcrire sur sa copie une traduction en quelque sorte officielle, sans avoir compris un mot du texte, sans avoir essayé d'y rien comprendre. Souvent aussi il faisait réciter le rudiment ; il fallait le débiter sans manquer d'une syllabe, avec les exemples, par cœur ; jamais il ne donnait une explication, entendait qui pouvait.

En vérité si, à force de persévérance, de volonté, de conscients et de laborieux efforts, Joris Helmius, en moins de trois mois, se plaça parmi les meilleurs élèves de la classe de septième A, au lycée Fontanes, M. Bellage, son maître, et les répétitions de M. Bellage n'avaient guère contribué à ce triomphe. Dans sa chaire comme dans son fauteuil familial, sa lourdeur opaque l'engourdissait, tandis que se poursuivait le bourdonnement continu des leçons vaguement ânonnées. Il ne se ranimait de temps à autre que pour invectiver ses élèves, leur partager au hasard une profusion de pensums et de retenues, ou pour murmurer enfin, avant de se retirer, comme il l'avait fait en entrant, une traditionnelle prière.

Fainéantise d'esprit et de corps, Joris Helmius en prit à jamais l'horreur et le dégoût. Il vécut là des moments de

révolte intime et de mépris ; sa sensibilité se développait.

V

Thérèse et Lucie dans le jardin s'amusent à se relancer une balle ; leur frère achève ses devoirs, à l'intérieur de la maison, près d'une fenêtre ouverte. Personne ne les surveille.

— Joris, viens vite à notre secours! s'écrie soudain l'une d'elles. La balle a passé par-dessus le mur.

Joris s'empresse, descend, s'informe, et va sonner à la porte du voisin. Mais déjà il entend des rires et des cris joyeux ; il aurait presque envie de fuir ; il est gêné quand, lui ayant ouvert, on lui demande ce qu'il désire. A peine a-t-il eu le temps de balbutier quelques paroles timides, deux petites filles se sont élancées, et battant des mains, répondent :

— La balle, nous ne l'avons plus. Nous l'avons renvoyée à Thérèse et à Lucie, et nous jouons ensemble.

Ainsi s'établirent les premières relations entre les Helmius, fixés maintenant à Rueil, et leurs voisins Dublot.

Les réunions chez les uns et chez les autres devinrent quotidiennes. Tandis que s'amusaient entre elles les fillettes, Mme Dublot passait les après-midi auprès de Mme Helmius. Leur ouvrage sur les genoux, elles causaient des espérances ruinées et des épreuves de leur vie passée. L'une, depuis longtemps veuve, l'autre maintenant déchue de sa juvénile splendeur, pauvre après avoir été riche, en exil loin de ses amis anciens dont la plupart l'avaient oubliée, navrée au cœur par l'infortune de son père et désormais par son mari tenue à l'écart et délaissée, toutes deux sans joie s'entretenaient de leurs soucis de ménage. Elles connaissaient des jours difficiles ; l'argent n'affluait pas. M. Dublot, sans fortune, était mort inopinément, très jeune encore. Mme Helmius n'obtenait pas sans peine la maigre pension que chaque mois M. Helmius prélevait, en faveur de ses enfants, sur des gains incertains et médiocres. Il s'était engagé dans des affaires dont les unes avaient périclité, d'autres ne donnaient pas les bénéfices qu'on en escomptait. Des temps meilleurs ne pouvaient manquer de venir ; il fallait savoir attendre et patienter. Il travaillait dans l'ardeur la plus âpre des premières heures du jour jusqu'au moment de se coucher. Jamais il

ne se reposait, jamais il ne distrayait rien de son temps ou de ses ressources en faveur de quelque fantaisie ou d'un plaisir personnel.

Hélas! il fallait donc attendre. Mme Helmius se résignait. Mais les enfants, qui grandissaient, avaient besoin qu'on s'occupât de leur instruction. Pour Joris c'était simple : chaque matin il se rendait au lycée par le chemin de fer ; son père, avec qui il allait déjeuner, le dirigeait. Mais pour les petites, dont il semblait de jour en jour qu'il se désintéressât, Lucie, toute jeune, Mme Helmius lui consacrait ses matinées et la faisait travailler un peu; Thérèse était d'âge à suivre des cours.

Mme Dublot eût aimé la réunir à ses filles : une maîtresse de français, d'histoire et de calcul venait à Rueil deux fois par semaine. Mais Louis Helmius exigeait une méthode d'éducation plus assidue et, à ses yeux, plus profitable. On dénicha une pension voisine, dont le programme lui agréa ; par malheur, si séduisant que le rendissent les termes d'un habile prospectus ou les discours mielleux de la directrice, il n'était pratiqué qu'en apparence : la petite Thérèse, en dépit d'une application exacte et persévérante, n'avait rien appris que des balivernes et des sottises, au bout du premier semestre.

Une discussion grave eut lieu. Il était impossible que Thérèse fût menée à Paris à jours fixes ; le déplacement joint aux frais d'études aurait coûté trop cher ; Louis Helmius ne pouvait dans l'état présent de ses affaires en supporter la dépense. D'autre part, laisser l'enfant croupir dans le milieu de docte et plate nullité où elle s'était étiolée ces derniers mois eût été, à vrai dire, un crime contre elle. Il fallait donc se résoudre à une solution inespérée qui s'offrait, bien qu'il en eût la répugnance ! Sa mère lui écrivait pour le presser de céder, sa femme insistait avec une vigueur qu'il ne lui connaissait pas ; les avantages étaient évidents.

Pourquoi à la rentrée Thérèse ne serait-elle pas conduite en Belgique, à Huy, en qualité de pensionnaire, au couvent des Servantes de Notre-Dame, sous la direction de sa grand-tante paternelle, la révérende Mère Aloysie, supérieure de l'Ordre ?

C'était une femme d'une intelligence apaisée, tranquille-

ment lumineuse et tendre. D'une ferveur religieuse exemplaire, elle ne s'était pas détachée des liens d'affection extérieure; elle portait un intérêt ardent et constant à tous les membres de sa famille. Elle déplorait les erreurs de son neveu Louis; certes elle avait souvent prié pour obtenir du Ciel sa conversion ; elle ne doutait pas que les infortunes où il était précipité ne fussent le triste châtiment de son irréligion, de son libertinage d'esprit : s'il consentait à revenir à une conduite plus sage, elle n'eût pas hésité à s'en porter garant, ses fautes lui seraient pardonnées ; il fallait avoir confiance dans la miséricorde divine ; ses péchés anciens s'effaceraient d'eux-mêmes. Au reste elle sentait combien il aurait été superflu d'insister; elle aimait, malgré son indignité, ce neveu malheureux; elle se gardait de lui causer par ses admonestations un tourment bien inutile ; elle lui indiquait en quelques chaleureuses paroles, chaque fois qu'elle avait la joie de le voir, la cause de ses regrets, ses motifs d'espérer encore ; après quoi, elle passait, résignée pour le moment, à des sujets plus frivoles.

Très unie de cœur et de pensée avec sa sœur, Mme Helmius la mère, que tous dans la famille révéraient pour sa bonté toujours agissante et sereine, ensemble elles avaient, depuis ces misérables revers, exercé une influence consolante et fortifiante sur la jeune Mme Helmius. Elle en était venue à détester, à mépriser ses premiers égarements. Elle avait compris que la vie est chose grave et trop souvent pénible; qu'il faut se trouver, pour avoir le courage de la supporter, un appui en dehors d'elle : indifférente jusqu'alors, elle inclina peu à peu vers la pratique du catholicisme; elle reçut l'instruction religieuse qui lui faisait défaut ; encouragée par sa nouvelle amie, Mme Dublot, très pieuse, bientôt à son exemple elle se soumit avec une pleine humilité à toute la discipline de la plus étroite dévotion.

D'avance elle était acquise aux propositions de sa belle-mère et de Mère Aloysie. Il lui en coûtait cependant de se séparer de sa fille aînée, mais peut-être fut-elle d'autant plus vite acquise par cette considération que se séparer de sa fille aînée c'était se meurtrir elle-même, c'était consentir à un sacrifice qui devait être agréable au Seigneur.

Comment obtenir du père son consentement? Helmius ché-

rissait profondément sa mère, et aussi sa vieille tante religieuse, mais il était inébranlable dans ses convictions politiques et philosophiques. Il avait mené, aux heures où tout lui souriait jadis, un combat acharné contre la foi, en faveur de la libre-pensée; il avait, puissant dans sa ville natale, contribué à y établir dans les écoles publiques la laïcité de l'enseignement. Au milieu des difficultés de son existence, il n'abdiquait en rien la rigueur de cet antagonisme; affilié à la franc-maçonnerie parisienne, toujours chaud d'un dévouement intarissable, il lui dédiait sans compter le labeur de mainte soirée. Quelle apparence que jamais il accordât qu'une de ses filles fût soumise à un système d'éducation dont il avait horreur!

Et cependant — si faible est la volonté des hommes — un jour, obsédé au delà de tout ce que la résolution la plus ferme peut endurer, il céda, il consentit. Jour d'angoisse et de mortifiant opprobre! Quoi! il n'avait pu se maintenir ferme dans sa résistance; il s'était laissé fléchir, alors qu'il s'agissait de sa fille!

Mais elle-même l'avait tant imploré; il avait tant été circonvenu de toutes parts, et par sa femme, et par sa tante, et par son admirable et chère mère ! Comment avaient-elles pu toutes ainsi former un pacte étroit contre sa sensibilité ?

Que sa femme eût été seule, elle ne l'aurait certes pas emporté; il sentait amèrement quels reproches il lui aurait pu adresser; elle lui était devenue étrangère et hostile ; il ne respectait en elle que la mère de ses enfants. Autrefois même, il avait résolu de divorcer ; elle sut faire valoir alors la pénible condition que crée aux enfants le divorce de leurs parents. Cette objection unique l'avait retenu et fortement ébranlé dans son cœur ; une inquiétude persistante l'avait troublé ; il se trouva enchaîné.

Mais avec sa mère, avec sa tante, la fillette elle-même ! Qu'allait-elle penser de lui ? Comment lui expliquer ? Il demeura quelque temps inexorable ; des circonstances fortuites le contraignirent à composer.

L'argent, toujours l'argent ! Il ne lui en venait guère, et il vivait assez chichement sous les apparences aisées qu'il conservait en présence de sa clientèle. Sa confiance en l'avenir demeurait imperturbable, autant que le présent restait décevant et embarrassé. Il ne désarmerait jamais ; son opiniâtreté

à un travail dont le succès toujours douteux ne le rebutait pas s'accroissait jusqu'à une sorte d'acharnement maladif.

Il avait emprunté pour faire face aux plus immédiates nécessités : il devait de nombreuses petites sommes à plusieurs fournisseurs ; sa femme, toujours, ne pouvait s'empêcher de contracter des dettes et d'acheter sans cesse et sans compter ! Il lui avait été impossible de payer le dernier trimestre à la pension où on avait placé Thérèse, et il n'avait plus rien.

A Huy, la pauvre petite, éloignée de sa mère, dont l'onéreux défaut d'ordre et de prudence lui pouvait être un exemple fatal, serait défrayée de tout, choyée et, à coup sûr, toujours bien conseillée par sa grand'mère et par sa grand'tante. Après tout, les idées religieuses qu'Helmius voyait partager à toutes les femmes de sa famille, si elle aussi avait l'esprit ainsi formé qu'elle les pût admettre, de quel droit lui imposerait-il de n'en être pas instruite? Quelque jour, plus tard, comme tant d'autres avant elle, plus mûre, son intelligence en pourrait aussi rejeter le poison.

Et puis, par un dernier et sensible argument, Mme Helmius avait trouvé le moyen d'amollir sa résistance :

— Si tu consens, Louis, lui avait-elle dit, — je me soumets moi-même. Je reconnaîtrai, par un écrit qui restera entre tes mains, que j'ai eu des torts graves envers toi. J'avouerai que tu n'as renoncé au divorce que tu voulais obtenir qu'en faveur de nos enfants et pour qu'ils n'aient pas à souffrir. Je ne te suis plus rien qu'en apparence; je ne te serai plus rien en réalité. Tu continueras seulement — et seulement afin que je puisse subvenir aux besoins de nos enfants, — à me verser une modique pension. Je sais que tu as ailleurs une autre famille qui t'est chère; je m'engage à ne jamais tenter de te disputer à elle. Laisse-moi décider de l'éducation de nos filles. Je souffrirai sans intervenir que tu continues à diriger selon tes vues celle de notre Joris; c'est un gros sacrifice à quoi je consens, car je l'aime aussi, sois-en sûr. Réfléchis à ma proposition; l'acceptes-tu?

Il avait accepté, non sans combattre encore. Sûrement, mieux que l'idée de sa tranquillité définitivement acquise et de sa liberté reconnue, la pensée que sa fille serait heureuse avait amené son acquiescement. Thérèse à Huy serait soustraite au spectacle odieux des difficultés de l'existence; on la chérirait,

elle ne serait plus livrée au souffle capricieux des quotidiennes incertitudes.

Entre mille d'un souci s'était de la sorte soulagé l'esprit de Louis Helmius. Il lui en restait de bien sérieux encore ! Quand donc un soleil plus favorable sourirait-il à ses labeurs désespérés ?

Ses efforts étaient soutenus par le calme et judicieux encouragement de celle dont, délibérément un jour et sans hésiter, il avait fait sa compagne d'élection, sûre et définitive. Comme lui elle était animée d'une indomptable confiance en l'avenir ; il n'était pas une idée, un sentiment, une aspiration qui ne leur fussent communs ; leurs âmes palpitaient d'accord.

Ah ! trop outrageuse destinée ! Ce qui pourrait former la félicité d'un être humain engendre chez ceux qui lui sont chers la souffrance et la désolation. Sans doute, depuis longtemps, Mme Helmius en avait pris son parti, elle s'était résignée, et, consolée par les ferveurs soumises de sa foi nouvelle, à peine était-elle sensible à l'offense et à la douleur. Mais, à ses côtés, entre elle-même et son mari, quelqu'un obscurément ressentait la honte, la gêne servile, la tressaillante peine de leur lamentable séparation : quelqu'un que tous deux aimaient et à qui tous deux se fussent refusé à causer le moindre chagrin, leur fils Joris, trop en état déjà, sans qu'ils y eussent songé, d'apercevoir la vérité et de la comprendre en partie.

VI

A l'âge où la sensibilité enfantine s'aiguise et se transforme, où s'éveille dans le trouble l'appel incertain des sens, Joris, presque livré seul à lui-même, fut amené, en dépit de sa nature nativement enthousiaste et confiante, à se renfermer de plus en plus dans le secret de ses pensées, à refréner l'expression de ses joies aussi bien que de ses tristesses. Et il aimait, de toute la jeunesse de son âme, ce qui lui apparaissait beau, ardent et généreux ; ses émerveillements demeuraient solitaires, il n'osait les traduire en paroles ni en gestes, par crainte de se heurter à trop d'indifférence, à la préoccupation constante de soucis étrangers. Lorsque, enfin, l'impérieuse nécessité de se livrer un peu le pressait à la gorge, il se débondait soudain par un flux vertigineux de discours où les mots s'en-

laçaient aux mots selon les hasards de l'improvisation, guidés par des rapports de son et d'image plutôt que par le sens. Ainsi se faisait-il sur ses véritables sentiments illusion à lui-même autant qu'aux autres, qui, ne pouvant soupçonner le motif douloureux de son apparente et momentanée folie, se réjouissaient de ce qu'elle contenait de bizarreries inattendues, de caprice et de fantaisie.

Ni sa mère ni, trop jeunes, ses sœurs ne pressentaient le mystère sacré dans cet enfant de songe, tantôt mélancolique et taciturne, tantôt agité, par brusque contraste, d'un singulier délire de loquacité.

Son père, s'il avait pris le temps de l'étudier, l'aurait compris peut-être. En sa présence, Joris se livrait, sans qu'il en eût conscience, à certaines effusions de son esprit en fête. Tous les jours de la semaine, entre la classe du matin et la classe du soir, après avoir tous deux hâtivement déjeuné, bien vite ils s'enfermaient de façon qu'on ne pût les déranger, et ils se lisaient à voix haute les vers des poètes qu'ils aimaient.

Louis Helmius prenait un vieux Corneille, dont les âpres moralités tragiques, en même temps qu'elles sonnaient graves et persuasives aux nobles accents de sa voix, lui paraissaient propres à développer chez son fils une vigueur saine du jugement. Mais lui en était à la période de la vie où l'on préfère la mollesse sensuelle et souvent flottante d'Alfred de Musset ; il citait de mémoire des poèmes entiers ; à tout propos, en le comparant aux autres, il l'exaltait dans une ferveur ingénue et tenace. Ils s'enthousiasmaient, durant quelques jours, de Racine, de Molière ou de La Fontaine, d'Alfred de Vigny ou de Lamartine ; puis ils s'unissaient en une admiration éperdue devant l'œuvre formidable et toujours nouvelle de Victor Hugo. Il se pouvait faire que Louis Helmius s'y montrât plus touché par les aspirations d'ordre politique, par les affirmations philosophiques, et Joris par l'enchantement musical du rythme et des images : quand s'ouvraient devant leurs yeux comme d'eux-mêmes les tomes des *Contemplations*, de *la Légende des siècles*, des *Châtiments*, une joie sainte s'emparait d'eux également, ils frémissaient d'une pareille extase.

Ils prirent part tous deux, avec une même sincérité convaincue, à la fête illustre par laquelle Paris et le monde rendirent un grandiose hommage à la gloire du poète magnanime,

quand il entra dans sa quatre-vingtième année. Joris était mêlé à la foule des admirateurs forcenés qui, le soir où l'on reprit à la Comédie Française *le Roi s'amuse*, s'efforcèrent à la sortie de dételer la voiture où le Maître avait pris place pour le traîner en triomphe en l'acclamant. Il avait réussi, selon son désir, à le voir un moment, de très près, dans son allure lente et presque lourde, point très haut de taille, avec sa superbe tête de rêve, de force et de bonté ; inoubliables étaient ses yeux ; dans son regard planait comme un reflet profond de ses songes ; si puissants, si doux, si lointains et voilés, ses yeux voyaient au delà de ce que les yeux des hommes peuvent voir. Jamais Joris n'en perdit le souvenir.

A mesure que paraissaient les derniers volumes de son œuvre, dans quelle fièvre les Helmius les attendaient ! Comme ils se prêtèrent, pleins d'une foi un peu complaisante, aux argumentations hasardées de *l'Ane ;* comme ils acceptèrent l'ironie bonhomme de *Religions et Religion;* mais surtout comme ils s'enivrèrent au souffle diversement lyrique des *Quatre Vents de l'Esprit*, à la pathétique et frissonnante grandeur de *Torquemada !* Images de beauté et d'orgueil au milieu d'un tourbillon de ténèbres,

> Tout frissonnant d'amour, d'extases, de splendeurs,
> L'hymne universel chante au fond des profondeurs
> Avec toutes les fleurs et toutes les étoiles.
> Il chante Dieu rêvant sous les flamboyants voiles ;
> Il chante ; il est superbe, éclatant, triomphant,
> Doux comme un nid d'oiseaux dans la main d'un enfant ;
> Il enivre l'azur, il éblouit l'espace ;
> Il adore et bénit...

Mais les heures sont brèves et exclusives. Il fallait se séparer. A peine avait-on trouvé le loisir de s'informer de la santé de chacun, de dire un mot au sujet du lycée. Le père et le fils, qu'une flamme commune avait un instant environnés et confondus, restaient inconnus l'un à l'autre, ils ne se pénétraient pas.

Joris achevait peu à peu ses études avec conscience. Il ne se pliait que par une sorte de résignation réfléchie aux contraintes de l'universitaire routine. Que de temps mal employé, que d'assiduité en pure perte ! Il avait subi, au cours de ses classes, les professeurs les plus divers : l'indolent qui ne s'inté-

resse ni aux élèves qu'il a charge d'instruire ni aux matières qu'il devrait enseigner; le prétentieux qui, rapide et du bout des lèvres, effleure les sujets les plus graves et fait peser obstinément sur de si jeunes cerveaux le poids incommode de sa supériorité ; le niais qui, vieilli et usé, avec des allures de pion, ne parle que des foudres du règlement ou de la discipline nécessaire, qui ne parvient pas à maintenir l'ordre, et qui en perd la notion qu'il est là pour apprendre à d'autres ce que sans doute sa mémoire baveuse n'a pas été capable de conserver.

Cependant à l'atmosphère de poussière et d'ennui se mêlent des bribes indistinctes de vrai savoir ; on en sort, à chaque vacance, en dépit de la distraction et du dégoût, imprégné plus sûrement. Quand enfin on s'échappe on sait fort peu de choses, mais du moins on les sait. Ah ! si le lycée n'était pas un conservatoire de paresse et d'incuriosité, une inattentive usine à bachot, d'admirables cerveaux humains y pourraient trouver à se nourrir. Déjà des éducateurs, trop peu nombreux, s'employaient à éveiller chez les enfants le goût d'apprendre et parvenaient à les intéresser : Joris aurait cité, non sans bien des réserves, son professeur de seconde, deux professeurs d'histoire, surtout un professeur d'anglais d'esprit cultivé et fin, qui lui fit lire, en dehors des classes, Byron et Shakespeare, — et qui même lui apprit l'anglais ! Par contre il connut, en sciences, professeurs de mathématiques, professeurs de physique, les types les plus invraisemblables de pédants brouillons, imbéciles ou lunatiques.

Déjà il rêvait au temps prochain qui le libérerait de cette geôle. Mais il se soumettait sans murmure à l'obligation d'achever ses études et de gagner le diplôme qui en marque le terme, avant d'aborder des études supérieures. Il caressait un projet de délices : il désirait retourner dans la ville où, enfant, il avait vécu si heureux. Son père lui avait d'abord présenté quelques objections, puis avait cédé. L'époque fortunée de son existence s'était écoulée pendant qu'il suivait, étudiant, les cours de l'Université de Bruxelles; il se réjouissait, en somme, que Joris à son tour pût apprécier de la même vie le charme libre et facile.

Les motifs qui dictaient à Joris sa détermination lui demeu-

raient à lui-même bien obscurs. Les souvenirs de sa jeune enfance l'éblouissaient de mirages attirants. Il se représentait les lieux où elle s'était passée comme une sorte de jardin enchanteur et bien doux, où la vie était aisée, affectueuse et confiante. Dans des allées d'ombre tiède et de parfums, le printemps de ses songes épanouissait des fleurs de beauté. Il se trouverait là un bienfaisant refuge, le souffle des décevantes hantises ne lui flétrirait plus, avant l'âge, le cœur et la raison. Sans regrets il s'éloignait des siens.

Thérèse, après la mort de sa grand'tante et de sa grand' mère, était rentrée à Paris. Elle consolait le deuil de Mme Helmius et la secondait dans la direction de son ménage. Studieuse, zélée et d'une intelligence très droite, elle n'accueillait pas volontiers, en dehors des choses que ses livres d'étude lui enseignaient, les écarts d'imagination dont elle voyait son frère transporté, les fantaisies dont il se leurrait l'esprit : il n'aurait point trouvé en elle la confidente de ses espoirs et de ses rêves. Et puis, autant que sa mère il la voyait étroitement dévote : l'une et l'autre il les chérissait dans le fond de son cœur ; il leur était profondément reconnaissant des tendres soins dont elles l'environnaient, disposées toujours à satisfaire, au point de vue matériel, ses moindres désirs ; mais il se sentait vivre par l'esprit dans un monde différent. Les relations qu'elles s'étaient créées principalement à l'église ne retenaient pas Joris; il ne se sentait pas en communion d'idées ; elles ne l'intéressaient pas ; la maison fut pour lui sans attraits ; hormis aux heures des repas et la nuit, il prit insensiblement le pli de ne plus jamais y séjourner.

Avec son père, sur certains points il s'entendait beaucoup mieux. Ses goûts littéraires étaient encouragés ; ses instincts, tour à tour sceptiques en philosophie, anarchiques ou révolutionnaires en politique, ne se heurtaient pas à l'obstacle aveugle d'un dogme ; ils trouvaient à s'exprimer, ils étaient combattus, on pouvait causer.

Par malheur, les moments de mutuelle confidence n'étaient guères fréquents. De jour en jour M. Helmius se laissait envahir un peu plus par les hommes d'affaires avec qui il traitait, par des gêneurs de toute sorte. Des semaines passaient sans

qu'ils pussent échanger mieux que des paroles rapides et sans portée. Joris guettait avec impatience qu'il se libérât ; souvent il était tard, il lui fallait partir. Ou bien Mme Helmius survenait ; d'autres fois elle déléguait Thérèse réclamer un supplément d'argent et c'était, à n'en plus finir, un exposé des dépenses et des besoins du ménage, de longues explications, de minutieuses recherches, des reproches, des soupirs, des sanglots.

Naguères M. Helmius, en dehors des heures régulières qu'il réservait à Joris, lui avait assigné des rendez-vous à la campagne, certains dimanches. Ils marchaient à travers bois ou longeaient les bords de la rivière. De Montlignon à Parmain, de Mériel à Viarmes et à Luzarches, ils parcoururent en devisant les riantes forêts de Montmorency, de l'Isle-Adam et de Carnelle ; ils suivirent les rives de l'Oise, de la Thève et de la Nonette, visitèrent les charmilles et les pelouses de Chantilly, s'arrêtèrent auprès des étangs de Comelle, devant le château de la Reine-Blanche.

Maintenant, même le dimanche, le temps lui manquait, répondait-il aux regrets de Joris. Toute la journée il compulsait des dossiers, il expédiait des lettres urgentes. Mais, sans qu'il le lui révélât, d'autres obligations pressantes le captivaient aussi, des attaches qui lui étaient douces.

Une fois, après la classe du soir, un samedi, en sortant du lycée, Joris flânait et dissertait, entouré de camarades, dans la salle des Pas-Perdus, à la gare Saint-Lazare. Ils venaient d'atteindre l'escalier descendant à la Cour de Rome, lorsque, stupéfait, le cœur serré, il s'était arrêté et, sous un prétexte quelconque, avait retardé la marche de ses compagnons. Un fiacre découvert traversait au pas la cour, venait se ranger au pied de l'escalier. Et Joris ne s'était pas trompé : avec un jeune garçon qui portait l'uniforme des élèves du lycée Michelet, à Vanves, c'était bien son père qui en descendait !

Jamais jusqu'alors l'idée n'avait surgi en lui que son père pût avoir dans son second ménage des enfants. Le château de ses illusions s'écroulait. Il avait été si sûr de posséder seul, tout entière, l'affection paternelle. Dans la désunion de la famille il avait gardé une foi absolue d'une union d'esprit et de cœur, entre son père et lui, exclusive et totale. S'il avait

connu son jeune frère, s'il avait vécu à ses côtés, il lui eût semblé naturel que, sans en être diminuée, la sollicitude de leur père se partageât entre eux. Mais de loin et en secret comment en peser la force et la valeur relative? Il éprouva, avec bassesse, une convulsion de jalousie : l'autre n'était-il pas sans cesse auprès de leur père commun, sans que des heures précises lui fussent spécialement réservées? Il se confiait à lui librement; ils causaient ensemble, il profitait du dimanche et des vacances d'été!

Alors Joris se sentit, dans la vie, fort isolé!... Des amis très aimés cependant l'entouraient de toutes parts; l'intimité continuelle du lycée s'était pour beaucoup prolongée au dehors. Il s'entretenait avec eux de leurs études, de leurs rêves, de leur vie, de leurs enthousiasmes, de leurs ambitions encore puériles. Mais jamais, même au plus cher d'entre tous, à Stéphane Bersange, chez qui il fréquentait sans cesse et dont les parents l'avaient accueilli comme un fils, il ne fit une allusion à la situation troublée et délicate de sa famille. Il était retenu par une pudeur inexplicable.

ANDRÉ FONTAINAS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XII[e] Lettre à l'Amazone.

N'est-ce pas, mon amie, si volontaire et si égoïste que vous soyez, vous avez senti cela, que nous n'existons vraiment que dans les yeux qui nous aiment? Mais vous avez senti aussi que dans ces yeux-là, ce que nous voyons clairement et délicieusement, comme dans un miroir, c'est nous-même remanié et rendu plus beau par l'amour. De sorte que, quand nous croyons aimer un autre être, c'est nous-même que nous aimons. Et comme cet autre être subit la même illusion vis-à-vis de nous, les deux amants, en croyant se donner, en croyant se prendre, ne font que se prendre à eux-mêmes pour se donner à leur propre egoïsme. Découvrons cette vérité méconnue qu'on n'aime que soi, qu'on n'aime que l'idée qu'on se fait de soi vu par l'être que l'on désire. Voulez-vous des termes plus directs, encore? On ne couche jamais qu'avec soi-même, comme l'obscure Hérodiade de Mallarmé, on se vautre dans son lit en étreignant sa propre image,

O dernier charme, oui, je le sens, je suis seule!

Et le narcissisme serait, du point de vue idéaliste pur, la formule suprême de l'amour. Mais il s'agit d'un narcissisme philosophique dont il faut que le miroir soit des yeux vivants et non pas seulement ceux que peut refléter une fontaine. Pour que nous l'aimions, notre sensibilité veut que l'image soit le reflet d'une pensée, car nous sommes exigeants, nous voulons être pensés, regardés et touchés. L'histoire de Narcisse simplifie un peu trop ces rapports et l'illusion du dédoublement y va un peu loin :

Nous fûmes deux, je le maintiens.

Maintenons-le, car il suffit que cela soit notablement plus amusant.

C'est peut-être la base psychique de l'amour que cette rénovation de soi-même par l'amant. Nous ne nous reconnaissons bien que là, dans ces yeux qui nous désirent, car nous ne pouvons nous connaître directement. Le creux de notre conscience n'est pas un meilleur miroir que le creux de notre main. Mais les yeux, quel miroir! Et pour que notre image lui revienne favorable, comme l'amant sait la parer, pour qu'elle lui plaise et plaise aux yeux où il la dépose! Je ne parle pas de la simple image physique, de l'image d'apparence,

mais de cette autre image, plus riche et plus totale, qui renferme aussi nos gestes et nos paroles, nos sourires et nos intentions, nos regards et nos rêves, de cette image mobile dont les minutes ne se ressemblent pas. Elle est nous-mêmes et elle est l'image de ce que nous croyons lire dans des yeux qui ont lu notre âme dans nos yeux. Vous voyez le jeu de glaces, Amazone aux regards subtils ! On ne peut savoir où commencent les rayons, ce qu'ils apportent et ce qu'ils remportent, le jeu est inextricable et nous sommes, au même moment, le Pygmalion d'une statue et la statue d'un Pygmalion.

J'ai exposé autrefois que les hommes n'existent guère que dans la mesure où ils sont pensés par les autres hommes, ce qui est la base même de la vie sociale et de la vie unanime, mais je ne sais plus, n'ayant jamais relu cet épilogue d'une philosophie (cela s'appelait *la Dernière conséquence de l'idéalisme*), si j'y étudiais la répercussion de l'amour sur la personnalité incertaine des hommes. L'amour vient encore compliquer singulièrement la théorie, car il comporte une période où l'amant, tout en ayant conscience d'une vie plus exaltée et plus large et plus profonde, n'existe plus du tout en dehors de l'amant qui le pense et où il se pense. Il a remis le peu d'existence personnelle qu'il possédait aux mains de l'être qu'il aime et vers lequel toutes ses facultés l'attirent, en lequel il souhaite de se perdre et dont il contemple les yeux avec l'espoir d'y être attiré, comme par l'aimant un brin de limaille. On accepte ce don de lui-même, mais c'est pour le rendre aussitôt enrichi de toutes les forces et de toutes les beautés de l'amour, et, se retrouvant ainsi transfiguré, il est heureux à peu près comme les élus croient qu'ils le seront en entrant au ciel. L'amant s'est trouvé, en renonçant à lui-même, paradoxe plus véridique que celui de l'élu qui trouve la vie en renonçant à la vie.

Je viens de vous appeler subtile, amie. Il faudra l'être pour vous retrouver dans ce dédale de nuances et de comparaisons, mais mon excuse est que l'amour, fait pour être senti, n'est pas fait pour être analysé. Ah! comme on voit bien que je suis un cœur sec! Est-ce qu'autrement je passerais mon temps à scruter le mécanisme des sentiments qu'il serait si simple de pratiquer? Nietzsche a appelé terriblement George Sand la vache à écrire. Moi je suis l'ours à écrire. Je le profère d'abord, pour éviter une fatigue aux imaginations. Oui, l'ours à écrire et qui grogne quand on le dérange ; mais j'aime aussi à grimper aux arbres, d'où je regarde danser les hommes, ce qui m'amuse beaucoup. Et, comme ce sont mes écritures qui m'ont révélé à vous, je suis satisfait de mes exercices et je les continue.

Nous disions donc que dans l'amour on n'aime peut-être que soi. Ce serait une fatalité du jeu de la pensée. L'amour sert d'abord à nous donner de l'importance vis-à-vis de nous-mêmes. Il est le singu-

lier ferment qui développe tout à coup notre personnalité Et cec
explique pourquoi, si nombreuses soient les femmes qu'on aima, on
a presque toujours la sensation que cela fut toujours la même, qu
cela fut toujours soi qu'on regardait à travers tous les visages. J
dis l'impression laissée à un amant par des amantes de trop bonn
volonté, trop dociles et trop acharnées à plaire, donc à ressembler
Mais des amantes un peu volontaires l'ont éprouvé aussi, l'effroi d
retrouver dans l'amant du moment, l'amant du passé. Alors che
certains êtres, lassés d'eux-mêmes, c'est la recherche effrénée de l
diversité, avec bientôt la terreur de se retrouver, encore une fois, dan
des yeux différents, mais toujours pareils, seul à seul avec soi
Recherche qu'on sait vaine et dont on ne se lasse pas pourtant, peut
être parce qu'il y a l'illusion des premiers moments et qu'Isis es
nouvelle et qu'elle promet l'inattendu, tant qu'elle reste voilée
demi. Mais le voile tombé, on se retrouve voué à l'éternel et lassan
narcissisme.

Il en est des femmes comme des paysages dont les plus beaux son
toujours ceux qu'on n'a pas encore vus. Moins on en connaît et plu
l'impression qu'on en reçoit est profonde, mais leur variété extrêm
finit par se dissoudre dans une tonalité moyenne, fatigante comm
un néant. Il semble qu'on les ait toujours vus. C'est le mot des com
mencements d'amour, mot qui marque à la fois la période suprêm
et le début de la période descendante : — « Il me semble qu'il y
longtemps, longtemps que nous nous aimons. — Il me semble
moi que c'est depuis toujours. — Oui, toujours. » — Les malheu
reux! Les voiles sont tombés et ils contemplent innocemment leu
propre image, dont ils seront bientôt fatigués, car ils se connaisse
trop et ce n'est pas cela qu'ils cherchaient.

Cependant c'est cela même que cherchent quelques-uns, et ils n
le trouvent jamais assez. Pour aimer avec constance, il faut s'aime
soi-même et avoir des motifs de s'aimer. L'égoïsme extrême est pou
l'amour un terrain admirable, où il peut s'implanter solidement.
crois que je n'ai pas besoin de développer ce paragraphe, dont la ce
titude est suffisamment établie par ce qui précède. Aussi bien
suis lassé, plus encore que vous, Amazone, de cette métaphysique d
sentiment. C'est un jeu, comme les mathématiques. La solution e
toujours posée dans les termes du problème. Il serait préférable d
procéder par axiômes. Leur évidence surgit à la moindre réflexio
par l'impossibilité même où l'on se trouve d'imaginer des argumen
contraires.

Que du moins cela vous confirme dans votre merveilleux égoïsm
amazonien, base de la sensibilité et de la bonté. Il faut être d'abo
très égoïste pour être bon et très égoïste pour être sensible. De to
les devoirs perceptibles à l'intelligence et acceptables par l'intel

gence, c'est le premier, et il comporte peut-être l'exercice de tous les autres, mais c'est celui qui demande à être pratiqué avec le plus d'intelligence. Voilà pourquoi la plupart des hommes, qui en sont assez bien pourvus, en font un si mauvais usage. Mais comme il n'est rien, comme il est même néfaste sans l'intelligence, c'est donc l'intelligence, que nous mettrons au-dessus de tout, l'intelligence qui est probablement la forme suprême de l'amour.

Je sais bien que je confonds avec impudence l'intelligence et les sentiments, mais je vous avouerai que c'est exprès, toute faculté intellectuelle étant aussi affective et tout sentiment ayant aussi quelque chose d'intellectuel. Il y a l'être humain qu'il faut savoir considérer dans son intégralité, au lieu de le couper par petits morceaux, comme une préparation à regarder sous le microscope. Je veux la plante tout entière avec ses fleurs, ses feuilles, ses épines et ses racines pleines de terre fraternelle.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henri Franck : *La Danse devant l'Arche ;* Nouvelle Revue Française, 3.5o. — Guy-Charles Cros : *Les Fêtes quotidiennes ;* Mercure de France, 3.5o. — Jean Cocteau : *La Danse de Sophocle ;* Mercure de France, 3.5o. — Memento.

Je n'ai pas connu Henri Franck; la nouvelle de sa mort m'est arrivée au moment même où, dans des notes sur l'évolution actuelle de la poésie, je me croyais tenu de dire comme s'était trouvée sollicitée mon attention par les fragments déjà publiés de **la Danse devant l'Arche**. Nul souvenir ne vient donc m'empêcher d'évoquer Henri Franck lui-même, lorsque je lis ces lignes qu'il consacrait à un ami :

> Toi, juif, aux cheveux roux et à la voix chantante,
> Tout tremblant de nerveuse et tendre intelligence...

Henri Franck me fournit en effet l'occasion de rendre hommage à une certaine intelligence, à cette intelligence que l'on méconnaît volontiers depuis que les poètes prétendent devoir davantage aux prodigalités des sens qu'aux grâces de l'esprit. Je ne crains pas de me représenter ainsi pénétré, ainsi consumé d'intelligence le poète qui a composé *la Danse devant l'Arche* et je trouve comme un assentiment dans les pages de critique qui terminent le livre : « Il est bon, écrivait Franck au sujet des *Affranchis*, qu'éclate une œuvre qui ne doit qu'à l'intelligence sa beauté... La vie de l'intelligence pure est une vie qui a ses joies et ses chagrins, ses risques et ses aventures, ses voyages et ses stagnations, ses amours et ses haines, comme l'autre... »

La Danse devant l'Arche m'apparaît bien comme le poème

ardent, frémissant, volontaire que peut écrire un homme jeune et redevable à la seule vie de l'intelligence de la connaissance qu'il a de l'univers. Ce long poème comporte trois livres intimement unis entre eux par la nature du sujet, par la qualité de l'inspiration, par le rythme et par la constance des désirs.

Le jeune lévite ayant chanté les louanges du Seigneur ouvre les yeux sur la turpitude qui l'entoure dans le temple même et sent grandir son trouble à deviner, au delà des portes, le monde avec ses sollicitations innombrables :

Le monde est bien plus fort que toi, Dieu des armées...

Désireux de ne trouver le repos qu'après avoir découvert la claire « où l'on aperçoit Dieu », le vrai Dieu, le jeune homme laisse la robe blanche et descend les marches du Temple. Toutes les choses sont là qui l'attirent, l'entourent et l'étonnent. Mais c'est à l'amitié que sont d'abord dédiés ses premiers chants, c'est aux amis groupés autour du jeune poète que s'adressent tout de suite les strophes charmantes et enthousiastes qui forment le plus bel ornement du livre deuxième.

Tendresse humaine, adhésion de l'homme à l'homme...

On devine que Franck s'est longuement, affectueusement, arrêté sur le noble objet qu'offrait à son lyrisme cette assemblée d'amis chers qui furent pour lui les plus proches et les plus accessibles images du monde : « Il nous aimait, écrit Mme de Noailles dans une préface qui doit forcer la sympathie, il nous aimait parce qu'il nous reconnaissait chacun pour une partie du groupe actif, grave et joyeux que formait son propre cœur. » On conçoit que, détaché de ce spectacle prochain, le regard du poète ait erré avec une passion inassouvie sur les aspects d'un univers dont la pénétration exigerait plus d'une longue existence.

Un grand besoin de dire les choses vues et de deviner les choses cachées remplit peu à peu d'une sorte d'angoisse toute la dernière partie de *la Danse devant l'Arche*. Il faut faire d'abord l'éloge de cette belle terre, de cette France « Vigie sur le pont de l'Europe ». Mais il faut aussi bondir à la tribune d'où l'on peut fustiger les laideurs d'une époque vile. Il faut faire, au milieu d'une joyeuse rumeur de foule, un « feu de joie sur un carrefour ». Mais ne vaut-il pas mieux encore se retirer au large pour aviver d'un souffle pur le « feu de joie dans la solitude » ? Trop de désirs contraires se pressent qui réclameraient des jours entiers et des saisons et des années... Trop de louanges sont à prononcer, trop de révoltes sont nécessaires... Comment dire toutes les paroles attendues ? Comment avoir éprouvé toutes les passions qui justifient les paroles ? Oh ! Quelle longue

existence d'homme permettrait d'ébaucher cette œuvre ? Mais voici qu'il faut mourir et que s'ouvre la terre sous les pas de celui qui dansait devant l'Arche...

A quelle tâche était-il donc promis, ce jeune homme qui meurt en proférant le plus noble vœu, celui qui, déjà visité par la maladie, pouvait trouver ces paroles qui semblent contenir et résumer toute une vie de poète ?

Un jour, je trouverai le grand courant divin,
Et sentant dans mon dos sa puissante poussée,
Heureux baigneur qui s'abandonne au fil du fleuve,
Sur le lit de la joie, entre les belles rives
De l'Univers, chargé de fruits et de maisons,
Le corps adroit, le cœur léger, l'esprit rapide,
Je nagerai dans l'eau violente de la vie,
Avec beaucoup de force et beaucoup de plaisir.

Au moment où j'entends dire autour de moi : Pauvre Henri Franck, je ne saurai cependant avoir l'air apitoyé. Et parce que j'aurais aimé cet homme, parce que j'aime ces parcelles de son esprit qu'on nous offre aujourd'hui pieusement recueillies dans une urne, j'ai grande envie de m'écrier : Heureux, bien heureux Henri Franck ! Tu n'as connu, de ce dur destin des poètes, que les plus belles, les plus pathétiques, les plus ineffables minutes : celles où l'on rêve et où l'on écrit. Tu meurs ayant parlé et ce n'est déjà plus toi qui assumes l'ingrat devoir de faire parvenir ton chant jusqu'aux oreilles étrangères. Tu as été seulement un poète et tu ne connais pas les odieux soucis qui viennent ensuite. Les propos de tes ennemis ne peuvent plus rien contre ton silence... Mais quels sont tes ennemis ? Le cœur de tes amis donne à ta pensée la demeure que tu lui souhaitais. Comment te pleurer, puisque ton triste sort est désirable et sans laideur !

§

M. Guy-Charles Cros, qui porte avec élégance et assurance un nom célèbre, donne un recueil de vers qui assure au critique de heures agréables et du délassement. Je suis sûr que M. Guy-Chars les Cros a une telle idée de la poésie et des poètes qu'il ne se méprendra pas au sens de ce dernier mot. C'est faire un vif éloge d'un livre de poèmes que de lui reconnaître le pouvoir de dissiper cet ennui morne où la lecture assidue des ouvrages de versification plonge finalement le chroniqueur.

Formé à l'école des meilleurs poètes de la génération précédente, M. Guy-Charles Cros, dans **les Fêtes quotidiennes**, révèle une voix sympathique qui mêle des accents imprévus à quelques sonorités éprouvées.

Tout, dans ce livre, semble affirmer que la poésie est *trouvaille* et que le temps se charge de relier les émotions et d'en assurer l'unité. Le titre même précise cette subordination de la poésie au caprice du jour, de l'heure, de l'instant. La volonté du poète n'a pas été d'ordonner, de maîtriser, de retrancher, mais seulement de subir et d'être fidèle...

Le souvenir d'un certain *ton* qui fut cher à Laforgue prête à quelques pièces un tour à la fois incisif et nonchalant, qui ne va pas sans agrément :

> — Car, entre nous, n'est-il pas absurde
> de nous croire du même dieu que ces comparses,
> alors que nous savons qu'un autre démiurge
> a réalisé en nous sa meilleure farce? —

Une sincérité qui ne se dément jamais n'exclut pas cette haute fantaisie chère à ceux qui n'ont rien égaré de l'héritage symboliste. Un certain franc-parler s'accorde à merveille avec le goût des choses rares et mystérieuses. On songe volontiers à un ancien jardin à l'abandon, dans lequel croîtraient des orchidées et autres fleurs du mal. Je voudrais citer tout au long certains aveux :

> En vain j'ai tenté de damner
> ce cœur ignorant du baptême ;
> je ne sais que me faire aimer,
> je ne sais pas aimer moi-même.

ou encore ce poème qui commence ainsi :

> Vos yeux si beaux semblent m'offrir
> un paradis vert où mourir,
> mais je déteste les martyrs...

ou encore certains *Refrains* qui attestent l'efficace amitié du poète des *Ballades françaises*. Mais, à ce compte, il me faudrait recopier entièrement *la Révélation*, qui termine l'ouvrage, et qui contient comme le secret du livre entier.

§

Si je cherchais à résumer en une formule critique aussi brève que possible l'impression que me procure la lecture du livre de M. Jean Cocteau, je dirais : détestable talent.

Vraiment, le mot détestable serait un peu fort si je n'employais aussi bien le mot talent, qui a son prix. Que ces deux termes se corrigent!

M. Cocteau n'ignore pas la valeur des mots. Je veux l'en féliciter. On ne peut lire une page de son livre, **la Danse de Sophocle**, sans reconnaître un don réel, spécial et qui se prodigue. M. Jean Cocteau a, au moins, autant de talent que M. Abel Bonnard et cer-

tainement beaucoup plus que M. Levaillant ou que M. Gojon, pour ne citer que quelques-uns des jeunes poètes désignés pour les distinctions académiques.

Mais je découvre en M. Cocteau beaucoup de finesse, beaucoup d'intelligence. Je crois même qu'en lisant ces lignes il est susceptible de comprendre toute ma pensée, et c'est pourquoi je n'ai presque pas envie d'insister.

Que lui dirais-je de plus, puisque je crois qu'il sait fort bien distinguer une belle chose d'une fausse belle chose ? Evidemment, je ne peux pas lui reprocher d'avoir fait de son ouvrage entier un hommage excessif à la gloire de tel bonhomme... M. Jean Cocteau sait aussi bien que moi quels sont les gens qu'il imite et quels ceux qu'il ne veut pas imiter. Mais je médite une confidence (je me garderai bien de dire un conseil) : Si j'avais les moyens poétiques de M. Cocteau, son élégance et sa facilité, je mettrais mon point d'honneur à me défaire de toute cette pacotille. J'écrirais alors un beau livre austère, nu, dépouillé de toute préciosité, de toute mignardise, de tout faux esprit, et je ferais tant et si bien que mes propres amis ne me reconnaîtraient plus.

Mais je préviens d'avance M. Jean Cocteau qu'il aura ce courage trop tard s'il attend d'être lassé du reste.

§

Memento. — Le petit livre de M. Dorsennus : *Sur le chemin*, est plein des meilleures résolutions. — M. Henri Hoppenot a édité ses *Trois poèmes* avec un luxe et un goût parfaits. — M. Edmond Gojon publie *la Grenade*... Mais qui donc m'avait dit que cet honnête écrivain avait beaucoup de talent ? — M. Alcanter de Brahm publie, sous le titre de *Carnavalettes*, des poèmes qui sont comme le « guide rimé des visiteurs au musée », etc... — M. Charles de Saint-Cyr affirme dans *Toute mon âme* une vertu poétique qui s'inspire à la bonne source. — Aux *Rimes Galantes* de M. Ferdinand Bailly ne manquent ni les rimes ni la galanterie. — *Et la lumière fut* est un recueil de vers qui assure à Mme Jeanne Perdriel-Vaissière une belle place dans la poésie féminine de ce temps. — Sous ce titre : *Quelques poèmes*, MM. Charles Calais, Louis Géry, Jean Savoye et Victor Rocca ont groupé des poèmes qui semblent bien l'œuvre d'un même homme. — Mme Marguerite Henry Rosier manifeste, dans son livre *Celle qui passe*, un talent aimable et dont elle n'aura qu'à se louer. — *Muse et Musette*, de M. Armand d'Artois, est le parfait recueil de poésies à dire et de saynètes à jouer en société. — M. Edouard Fonteyne a composé... *Sur d'anciens thèmes*, des chansons dont les plus modestes sont les meilleures.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Marcel Boulenger : *Le Marché aux fleurs*, Pierre Lafitte, 3.50. — Emile Moselly : *Fils de gueux*, Ollendorff, 3.50. — Jules Perrin : *Un Masque sur deux visages*,

Fasquelle, 3.5o. — Francis Varaynes : *Mirages*, D. Grasset, 3.5o. — Gonzague Truc : *M. de Nugbo, philosophe*, Perrin, 3.5o. — J. Galzy : *L'Ensevelie*, C. Levy, 3.5o. — Hélène de Zuylen de Nyevelt : *La Dernière étreinte*. A. Lemerre. 3.5o. — Charles Jeandet : *Qui sème le vent*... E. Figuière. 3.5o. — Moreillon de Watteville : *Une Histoire*, Payot (Lausanne), 3.5o. — Eugène Joliclerc : *Nos Péchés*, A. Lemerre. 3.5o. — Paul Flat : *Le Frein*, Sansot. 3.5o.— Martial Hémon : *La Vaine honté*, E. Figuière. 3.5o. — Jean de la Brête : *Un obstacle*. Plon, 3.5o. — Jacques de Fersen-Adelsward : *Le Sourire aux yeux fermés*, Ambert. 3.5o. — G. de la Fouchardière : *Peau de balle*, « l'Œuvre », 0,95 c.

Le Marché aux fleurs, par Marcel Boulenger. Il y a, dans ce livre, une étude vraiment curieuse sur le héros mondain par excellence, le grand couturier. Je ne doute pas de la sincérité de cette étude faite d'après nature et elle met bien en relief le morceau... tout en l'emportant... jusqu'en Amérique! Adolphe Lesca, roi de la mode. est un poète comme nous en avons beaucoup ; il fait la pluie et le beau temps au nom de sa fantaisie, sans rime ni raison, il est nécessaire aux femmes comme l'argent, le vice ou le mensonge. Rien ne l'arrête, pas même les gendarmes. Un beau matin, il semblera tout à fait fou, au moins en qualité de français, car en France le bon sens reprend quelquefois le dessus, et il ira en Amérique débiter ses nouveautés ; malheureusement il y manquera d'estomach ; or, il faut énormément d'estomach pour réussir dans le nouveau monde; il se fera démonter par la *reine des jumenteries*, laquelle monte en course et ne laisse tourner ni sa tête, ni son cœur, ni sa selle. Adolphe Lesca est, je crois, le créateur de la moderne moitié du genre humain, de cette femme qui introduit ses deux jambes dans une jambe du pantalon de son compagnon de route et qui appelle cet ajustement — combien trop juste — une robe entravée. L'homme, d'ailleurs, toujours égoïste, conserve son pantalon tout entier sous couleur de respect à la morale, mais la pauvre petite moitié, sa femme, va trottant par les rues et boulevards, exhibant la triste déchéance d'un être qui ne sait plus si elle garde la droite ou la gauche dans la question de la culotte à porter. Elle a courageusement supprimé ses hanches, ses seins, voire ce qui dépasse devant ou derrière ; seulement, il reste les pieds... oh ! les pieds des parisiennes chaussés pour porter *un tailleur*... ses pieds peints par Rabier, galochés par les 9,95 à bouts d'infirmes ? Il y a une série à chercher, sur nos asphaltes ou nos pavés de bois, pour les journaux illustrés. Les jours de pluie, jadis, on se préparait de beaux rêves rien qu'à suivre le flux et le reflux du jupon mousseux ou simplement soyeux, les chevilles fines, les souliers pointus, les talons en formes d'ongles de lionne. Maintenant, vous apercevez une jambe grasse ou maigre, non pas nue, ce qui serait peut-être joli, mais en prison dans cette sinistre gaine masculine, dans l'autre jambe de l'homme, en drap, en laine dure ou en laine douce, c'est noir, c'est sombre, c'est le pantalon du voisin... c'est l'entrave, quoi,

la chaîne partagée, la galérienne qui tire, à gauche ou à droite, le galérien. Je suis certaine que les Adolphe Lesca sont tous fous rien qu'à regarder passer sur un trottoir une femme ordinairement costumée, c'est-à-dire portant *le tailleur* des jours pluvieux. Elle ne peut ni relever ni doubler cette jupe collante et la fameuse chaussure genre américain, si commode — pour ceux qui ont déjà les pieds déformés — lui donne un air de curé qui a mouillé sa soutane. Adolphe Lesca sait jouer des jeunes filles, des étoffes souples et des chiens de race. Il a le réel mérite d'aimer son métier avant même d'aimer l'argent. Il achète une vierge pauvre au lieu de s'offrir d'abord la riche aventurière pouvant l'aider dans son commerce; il va au *marché aux fleurs* avant de songer aux conserves de grosses viandes importées de Chicago; pourtant, c'est un malfaiteur, un fou étant, malgré son apparente amabilité, presque toujours dangereux. Les Adolphe Lesca sont les déséquilibrés tentateurs de l'éternelle déséquilibrée. Leur jetant de la poudre de papillon, ils les amènent au piège du mariage riche ou de la prostitution libre pour pouvoir satisfaire leur monomanie de la grandeur du mannequin. Les jeunes filles, hélas! sont bonnes à berner, les pauvres sottes. Les vierges, dit très bellement Valentine de Saint-Point dans *la Soif et les Mirages*, sont des créatures *infinies* « que toute l'éternité ne peut achever et qui se chercheront sans jamais se trouver ». Cependant le premier don Juan venu les... détermine et quel don Juan plus averti qu'un grand couturier? Dans sa manière légère, d'ironique bon ton, comme elle est terrible l'histoire du *Marché aux fleurs!*

Fils de gueux, par Emile Moselly. J'imagine que la vie à la fois très simple et très dramatique de cet enfant de paysan lorrain pourrait être celle de beaucoup d'autres paysans de France. Je sais bien qu'il y a le goût du terroir, les expressions locales, et la façon particulière que l'on donne aux cultures; mais le fils de gueux demeure à peu près partout le même, celui dont on exploite ou la pauvreté ou la candeur. Le petit Crasmagne, après avoir vu vendre morceau à morceau le patrimoine de Charle Emile, l'ivrogne, est obligé de se placer dans une ferme, et la Malvina, sa mère, le quitte, s'éloigne derrière le mont dominant le paysage. Le petit devient vite un homme; prenant « cet air sérieux, cette raison précoce que la souffrance avait mûrie »; il ose s'entretenir avec les anciens de la maison et il apprend son métier de serviteur de la terre, dure maîtresse qui ne livre pas grand'chose malgré les caresses et les coups. Plus tard, il sera dupe d'une fille et aura une bâtarde qu'il élèvera tout de même de son mieux, puis, sur le soir de sa pénible journée, il récoltera enfin un peu de bien après s'être donné tant de mal. Honnête livre qui repose des combinaisons sociales et littéraires.

Un masque sur deux visages, par Jules Perrin. On a peut-

être un peu abusé de la ressemblance en fait d'erreur judiciaire, mais dans ce duel de deux consciences de criminels, le plus intéressant n'est pas certainement de les suivre en cour d'assises; aussi l'auteur s'est-il arrêté devant la possibilité, pour le moins coupable, celui qui subit l'ascendant de l'homme d'action, de rester maître du terrain, de la fortune sans coup férir tout en ayant tacitement accepté le don du hasard. Il serait très intéressant d'avoir la fin de ce drame, c'est-à dire de savoir comment se comportera le criminel innocent se sachant seul responsable.

Mirages, par Francis Varaynes. L'auteur de ce livre est encore un officier de marine et je suis de l'avis de celui qui écrit sa preface : il vaut mieux avoir vécu quand on a appris à écrire que de ne pas savoir son métier de vivant. Mais est-ce avoir su la vie que de lui préférer le mirage et de laisser mourir la petite Mone au lieu de la sauver des griffes de cette belle Madame, d'ailleurs si peu aimante, si slave... inutilement? Peut-être fallait-il au personnage de ce roman le désespoir, une crise violente pour le rejeter loin de la terre de ses morts, vers une île lointaine où l'attend le jeune cœur sauvage légué par son père. Les marins n'ont pas le droit de se marier bourgeoisement et plus noble est l'attirance suprême des mirages de la mer que la buée monotone sortant du perpétuel pot-au-feu. Libéré par la douleur d'être seul, on devient plus facilement un héros.

Monsieur de Nugbo philosophe, par Gonzague Truc. Promenades que j'appellerais sentimentales dans les âmes de ses amis, si je ne craignais pour l'auteur d'évoquer d'autres ouvrages du même nom et cependant très proches de celui-ci. M. de Nugbo recule devant la gentillesse du trottin tout offert, pour s'avancer sur un autre trottin plus femme, à la faveur d'un grand discours sur les différents genres de morales qu'il convient d'employer afin d'éviter la maussaderie du moraliste. Il aurait peut-être bien fait, ce Monsieur, malgré tout son esprit et ses lectures, de cueillir le premier fruit, car le second s'éloigne de sa soif de Tantale et il en est réduit au petit couplet sur le grand duo de Tristan et d'Yseult. D'ailleurs, cela finit fort convenablement, cet essai philosophique, par de la musique qui doit adoucir les mœurs.

L'Ensevelie, par J. Galzy. Mélancolique et un peu tourmenté, le récit de ses amours au pays du soleil. Cette ensevelie l'est-elle dans un mariage avec un fou? et l'on comprend au début qu'elle voudrait s'en évader, malgré une certaine pudeur qui la retient, probablement l'habitude du grand renoncement dans le repos. Des tableaux et des paysages se succèdent sans autre lien avec l'intrigue mystérieuse qu'une sorte de contraste symbolique de l'ombre et des feux de la flamme la perçant brusquement d'inattendus reflets. Cassandre, une œuvre littéraire, sort peu à peu de ces alternatives de crépuscules et

de lueurs de soleil couchant. Intéressante, cette œuvre est écrite en une langue très agréable, mais lorsqu'on découvre que le fou est un père et non pas un mari, pourquoi l'amoureux se décide-t-il à fuir ? « J'étais libre comme les dieux, je venais de vaincre l'amour et je n'avais plus de patrie. » Cassandre domine, sans doute, l'homme de lettres.

La Dernière étreinte, par Hélène de Zuylen de Nyevelt. Il s'agit d'une petite princesse unie à un gros prince lourd, un peu naïf, qui rencontre un beau jeune homme sur un bateau. L'air de la mer est traître. Le Suédois est un aviateur ne craignant pas les remous perfides du vent, et l'amour s'engage comme un combat entre l'onde caressante et l'air vif qui change au gré d'un caprice inconnu. C'est pourtant tombé du haut du ciel que le pauvre amant, ayant renoncé à la joie de vivre dans les bras de la bien aimée, meurt d'un dernier caprice de l'élément si féminin en brisant le fil de perles de la princesse, le signe de cette fortune qui la lui a reprise pour toujours.

Qui sème le vent..., par Charles Jeandet. Amusante étude sur les écoles laïques et religieuses d'un temps où le maître d'école tenait peut-être moins de place qu'aujourd'hui... où il s'en trouve partout. Ecrite en une langue verte, pittoresquement, savoureusement verte, cet ouvrage peut déplaire aux gens qui aiment les intrigues compliquées (toujours si simples et si souvent inutiles à l'art d'un écrit), mais les amateurs goûteront les jolis morceaux acidulés qui font chanter les voix aigres des gamins féroces en mélopées alternant avec les basses tonitruantes de leurs professeurs. Je retiens de préférence les leçons de celui qui dicte : Zoé pour les garçons et Zoée pour les filles !

Une histoire, par Moreillon de Watteville. C'est le roman tout uni et très triste d'une pauvre fille *en condition* chez des maîtres aussi bons que possible et qui devient la femme d'un homme aussi riche que ses maîtres, seulement plus très jeune, surtout moins aimant que vicieux. Et un jour la petite créature meurt malheureusement après avoir rêvé d'un enfant qui n'est pas né, d'un mari fidèle qui l'a trompée jusqu'à la tuer.

Nos péchés, par Eugène Joliclerc. Ce sont des péchés très mondains. La jeune héroïne, dont le cœur est plus pur que ne le sont d'ordinaire ceux des jolies mondaines, se confesse à un oncle dans les ordres. Elle a un mari infidèle et elle espère le ramener par sa patience, sa bonne humeur. Les caractères légers ont cela de particulier, c'est qu'ils ne plient pas ; on ne peut pas retenir ce qui est incapable de se pencher sur vous. Et l'époux fuyant est peu à peu remplacé par un ami jeune, naïf, trop ardent. Au moment du bonheur défendu, la jeune pénitente s'aperçoit qu'elle a un ange gardien qu'elle

n'attendait plus : elle est dans une position intéressante. L'enfant du mari qu'on n'aima pas défend l'entrée du foyer conjugal à l'amoureux, et il part pour toujours. Au fond personne ne pèche et *nos péchés* sont surtout ceux qu'on désire commettre.

Le Frein, par Paul Flat. Le frein c'est, je pense, cette religion un peu austère que prêche l'abbé Maynard entre son frère et le rival de celui-ci. La femme, froide coquette, incapable d'un geste courageux, a séparé un instant ces deux hommes et les a conduits jusqu'au sang de la querelle. Eloigné par la vertu du prêtre qui a su, jadis, lui résister, la femme les laisse honteux et repentants en face l'un de l'autre.

La Vaine bonté, par Martial Hémon. Un prêtre encore, l'abbé de Brethonne, qui prend sous son égide la femme de son frère ; mais il est blâmé par son évêque et forcé de s'exiler après avoir supporté les pires soupçons. Un type de femme à la fois amusant et baroque est cette Mlle Auvinian, sauvant les situations et disant souvent les pires sottises dans ses bonnes intentions excessives.

Un obstacle, par Jean de la Brète. Une bonne étude de mœurs féministes. L'obstacle, c'est la nature sous la forme sensible de l'homme qu'on désire comme compagnon de route, et successivement ces dames, après avoir noblement bataillé pour la cause sacrée de l'émancipation générale, se consacrent à leur cause particulière, qui est de chercher à être heureuses en ménage.

Le Sourire aux yeux fermés, par Jacques de Fersen-Adelsward. Dans le temple et dans la jungle, Yati, le jeune prince indien, ne connaît d'autres joies que celle de se rapprocher du Nirvanah par sa sagesse, son silence et sa pureté. Mais il rencontre une petite paria et son cœur se fond au contact de sa beauté comme le miel fond sous le soleil. Après l'avoir perdue par sa faute, il la retrouve chrétienne et l'enlève en faisant le sac du couvent. Amour et gloire, puis amour et mort, car il faut toujours payer de son sang la plus haute félicité humaine. Savant récit où éclatent, comme des pierres fines, toutes les technicités des connaissances des mystères sacrés de l'Inde.

Peau-de-balle, par Géo de la Fouchardière. Voilà du bon et bel humour français, donc, posons le masque anglais et disons de la simple bonne humeur. L'histoire de ce cheval de course qui est un cheval mécanique est la meilleure satire qu'on puisse faire de nos prétentions sportives. Il y a certains comptes-rendus dans les différents *résultats complets* qui sont des chefs-d'œuvre du style si curieusement emphatique des journaux de turf. « La savante course d'attente en avant » est une trouvaille délicieuse. Mais il y a surtout une gaieté saine dénotant la race d'un très intéressant ironiste qui découvre le secret du fou rire dans les gestes bien vivants de ses personnages. Seul son cheval

est en bois et les gens qui l'entourent sont pris sur la nature. Témoin l'apprenti mécano éprouvant l'irrésistible besoin de déranger la machine en essayant de l'arranger !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Moréas : *Réflexions sur quelques Poètes*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — *Pierre de Ronsard. Essai de biographie. Les Ancêtres. La Jeunesse*, par Henri Longnon, 1 vol. in-18, 3.50, Champion. — Ph. Martinon : *Les Strophes, Etude historique et critique sur les Formes de la Poésie lyrique en France, depuis la Renaissance*, 1 vol. in-8, 15 fr., Champion. — Emile Faguet : *Vie de Rousseau*, 1 vol. in-18, 3.50. — *Rousseau contre Molière*, 1 vol. in-18, 3.50. — *Les Amies de Rousseau*, 1 vol. in-18, 3.50, « Société Française d'imprimerie et de Librairie ». — Maurice Duval : *Emile Faguet*, 1 vol. in-18, 3.50, « Société Française ».

Jean Moréas a laissé dans ses papiers les éléments de plusieurs volumes en prose et en vers qui paraîtront successivement : *Récits moraux et tragiques ; Mélanges et propos littéraires ; le VII^e^ livre des Stances*, suivi de fragments d'*Ajax* et de quelques vers inédits. Nous aurons ainsi les œuvres complètes du poète, si on y ajoute le volume de vers qu'il publia en grec : *Tourterelles et vipères*, dont on nous donnera peut-être quelque jour une traduction. D'après les quelques fragments traduits en français que j'ai lus, il y aurait dans ces premières poésies un Moréas plus directement lyrique, moins suggestionné par les poètes de la Renaissance. C'est dans notre poésie du XVI^e^ siècle qu'il a retrouvé sa Grèce maternelle.

Ce sont ces grands poètes de la Renaissance qu'il étudie dans ces **Réflexions sur quelques poètes** qu'on nous donne aujourd'hui. Nul ne les connaissait et ne les aimait plus que lui ; et s'il montre son érudition dans ces pages, il y témoigne encore d'une grande délicatesse de jugement et d'un parfait sens critique. Critique un peu péremptoire, peut-être, et qui le paraît davantage encore par cette concision que recherchait le poète. Moréas écrivait volontiers en aphorismes ; mais ces formules étaient souvent la synthèse de longues méditations.

Ainsi l'art de la prose se confondait pour Moréas avec l'art des vers, et je sais que cette prose déplaît à plusieurs qui n'y trouvent pas cette souplesse, cette spontanéité de la langue actuelle. On pourrait cueillir dans ces pages des pensées et des maximes très représentatives de la philosophie stoïcienne du poète. Et, à ce sujet, on a trop répété que Moréas n'avait rien révélé de lui dans ses vers, rien de ses émotions et de sa douleur personnelles. On l'a mal lu ; et j'ose dire que les *Stances* sont vraiment l'expression de sa sensibilité la plus individuelle, la plus intime. Mais il sera toujours très difficile d'identifier ces états de sensibilité, car le poète a caché sa vie sous des symboles voulus.

N'était-ce pas à lui-même qu'il songeait lorsqu'il écrivait à propos de Pétrarque : « Bien que comblé d'honneurs, le poète vécut en somme dans la tristesse, ainsi qu'il le devait à son génie. »

Et, citant le sonnet où Ronsard pleure la mort de Marie :

Comme on voit sur la branche au mois de mai, la rose

il ajoute : « Ne nous plaignons pas de clore ces notes par un chant funèbre, car l'amour ne sait rien sans la mort. » C'est un lieu-commun, mais qui pour le poète prenait ici une signification personnelle. Comme Pétrarque, Moréas eut sans doute sa Laure secrète et je crois bien qu'il ne l'oublia jamais. Les dernières années de sa vie, il rencontra une jeune fille qu'il avait plaisir à regarder, parce qu'elle lui rappelait cette femme qu'il avait aimée : il la contemplait comme un souvenir et comme un regret.

Rapportant encore le mot de Desportes : « J'ai trente mille livres de rente, et je meurs ! » « Si cela est, dit-il, ce ne fut sans doute qu'une manière de boutade. Desportes se plaisait à amasser ; mais il avait trop d'esprit et, peut-être, de cœur pour faire si grand cas de la vie. »

L'étude la plus importante de ce volume est celle consacrée à Ronsard, le poète que Moréas aimait entre tous, on pourrait dire son Maître. Faisant allusion à sa querelle et à sa réconciliation avec Mellin de Saint-Gelais, Moréas écrit : « Mais, trop peu poète, au sens sublime du mot, il ne sentait pas la supériorité de l'inspiration chez Ronsard, et qu'il était vraiment *rempli de fureur et de divinité*. »

Il nous parle encore des *Amours de Marie*. « Vous savez, écrit-il, qu'une femme qui a été aimée d'un grand homme excite facilement une curiosité vaine. Je m'y laisse prendre comme tout le monde. »

Et il se demande si le rival de Ronsard auprès de Marie fut ce Charles de Pisseleu, qui fut plus tard évêque.

M. Henri Longnon, dans son essai de biographie de **Pierre de Ronsard**, répond à cette question par l'affirmative. Le chapitre qu'il a consacré aux amours de jeunesse du poète est une véritable reconstitution de sa vie amoureuse. Et c'est dans les poésies mêmes de Ronsard que M. Longnon a retrouvé les vestiges de cette vie sentimentale. Voici le roman de Cassandre et le roman de Marie ; mais si Ronsard eut de nombreuses amours, il n'aima jamais vraiment que Cassandre, et sans doute parce qu'il ne la posséda jamais.

Un autre chapitre de cet ouvrage doit être particulièrement signalé : le premier, sur les Ancêtres de Ronsard. M. Longnon y détruit définitivement la légende « créée par Ronsard lui-même qui se vantait » d'être issu d'un marquis roumain ou bulgare, venu au secours du roi de France, dans la première moitié du XIVe siècle :

Or, quant à mon ancestre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre...

La vérité, ajoute M. Longnon, c'est que les titres de noblesse de la famille de Ronsard ne doivent pas être recherchés en Orient, mais en son « petit pays ». Il faut considérer les Ronsard « comme des autochtones des bords du Loir, aussi haut que l'on puisse remonter ». Vendôme même, ou la banlieue de Vendôme, est le berceau de la famille de Ronsard. C'est là, explique M. Longnon, qu'elle est primitivement établie, et dès le XIe siècle.

Lorsque Ronsard fut remis en honneur au siècle dernier, les romantiques, écrit Moréas, s'extasièrent avant tout sur ses qualités d'inventeur de rythmes :

Sainte-Beuve, le plus lettré de la bande, mais qui n'était encore qu'un apprenti au moment de ses premiers travaux sur la Pléiade, insiste particulièrement sur ces prétendues inventions. Il faut dire qu'il reconnut bientôt s'être abusé et que la plupart de ces rythmes étaient en réalité fort anciens et dataient du Moyen-Age.

Cependant si Sainte-Beuve avait eu tort quant à la lettre, il ne se trompait pas quant au fond: Ronsard est bien l'inventeur de ces rythmes ou coupes de strophes : il est *inventeur* dans le seul sens valable que ce mot comporte : *il a soufflé sur la matière.*

Et Moréas insiste sur le mauvais choix des rythmes chez Clément Marot.

M. Philippe Martinon, dans son étude historique et critique sur les formes de la poésie lyrique en France depuis la Renaissance : **les Strophes**, étudie cette question de l'origine et de l'invention des rythmes. Il dit bien que presque toutes les formes de la poésie lyrique moderne ont « été déjà réalisées par le Moyen-Age ». Dans ces conditions, ajoute-t-il, « il semble que, pour créer le lyrisme moderne, il n'y avait dès lors qu'à choisir ». Mais ce choix, personne ne sut le faire au Moyen-Age. Il s'agissait de dégager les vraies formes lyriques du « fatras » du Moyen Age et d'affranchir ces formes simplifiées du vain cliquetis des rimes, enfin de faire de chaque strophe un tout et une unité. M. Martinon cherche quel fut le premier artisan « de cette rénovation qui était presque une création » ? Ce ne fut pas Ronsard. Quand vint Ronsard, « l'essentiel était fait et Ronsard n'eut qu'à le perfectionner dans la mesure de ses moyens qui ne furent pas si étendus qu'on le croit depuis Sainte-Beuve ». L'initiateur véritable fut Clément Marot, qui eut lui-même des prédécesseurs, Jean Lemaire des Belges et Jean Marot. Et c'est dans ces Psaumes que dédaigne Moréas, que M. Martinon voit apparaître les « formes

définitives du lyrisme classique ». La publication des Odes de Ronsard, en 1550, éclipsa complètement les recueils antérieurs, et « c'est pour cela qu'on crut Ronsard sur parole quand il affirmait son rôle de créateur et prétendait faire table rase de tout ce qui précédait ». Je ne puis ici analyser toutes les combinaisons de rythmes et de strophes qu'expose M. Martinon. Il nous montre l'évolution logique de la strophe jusqu'à Malherbe ; évolution fatale : « le germe du mal était déjà dans Malherbe et depuis Malherbe il s'était développé régulièrement ».

Ainsi le vers libre est bien « l'aboutissement dernier de la strophe qui mourut pour avoir donné le jour à cette progéniture bâtarde. Après *les Fables* et *Amphytrion* le vers libre ne connut plus de limites à son usurpation ». La poésie lyrique ne devait renaître qu'avec les romantiques, qui retrouverent la strophe. Les romantiques reprirent, par-dessus le XVII^e^ siècle, l'œuvre imparfaite et inachevée du XVI^e^. Verlaine introduisit dans la strophe les rythmes impairs. Vinrent les symbolistes et le vers libre, le nouveau vers libre. La strophe allait-elle donc périr de nouveau comme elle avait péri en 1660 ? Non. Le vers libre nouveau, explique M. Martinon, « n'était pas issu de la strophe elle-même comme l'ancien ; il dérivait directement de l'alexandrin, dont Verlaine avait achevé ou à peu près la désorganisation. La strophe pouvait donc se maintenir à côté du vers libre tant que le vers libre n'aurait pas remplacé l'autre. » Le vers libre constitue même peut-être, parfois, chez certains poètes comme Vielé-Griffin, une strophe plus simple et plus musicale, et plus savante.

Il est difficile de résumer ainsi en quelques lignes un ouvrage technique de cette importance où toutes les strophes et tous les rythmes de notre poésie lyrique sont analysés et démontés. Je voudrais que les jeunes poètes etudient ce livre : ils y apprendraient que l'inspiration ne suffit pas pour faire de bons vers, et que la poésie est un métier comme les autres arts.

§

A l'occasion du bi-centenaire du citoyen de Genève, M. Emile Faguet vient de faire paraître trois volumes sur J.-J. Rousseau : **La vie de Rousseau** ; **Rousseau contre Molière** et les **Amies de Rousseau**. Deux autres volumes paraîtront prochainement : *Rousseau penseur*, et *Rousseau artiste*. C'est toute une bibliothèque. On trouvera dans ces tomes toutes les qualités de clarté et de mise au point qui font le charme des écrits de M. Faguet. C'est peut-être par les femmes que s'insinuèrent d'abord les idées de Jean-Jacques ; aussi cette étude d'histoire littéraire sur les *Amies de Rousseau* est-elle très importante. Rousseau fut aimé des fem-

mes, parce qu'il fut le glorificateur de la femme, mais d'abord parce qu'il avait du génie : « chez les femmes l'admiration se tourne en amour ». Mais ce fut surtout à partir de *la Nouvelle Héloïse* que se multiplièrent « les femmes amoureuses de Rousseau, rares après tout jusque-là. C'est que *la Nouvelle Héloïse* est l'apothéose de la femme, à quoi les femmes ne se sont pas méprises un seul instant. » Et ce furent bien ces amoureuses qui firent le succès et même la gloire de Jean-Jacques et de ses idées nouvelles (1) ».

Je signalerai encore ici ce volume de M. Maurice Duval : **Emile Faguet**, où l'auteur étudie le critique, le moraliste et le sociologue. M. Faguet appartient, dit-il, à cette « vieille race de moralistes exacts et fins » qui donnent à notre littérature ce qu'elle contient peut-être de plus français... « Il a le don d'être toujours sincère sans jamais cesser d'être artiste. » Oui, je crois que la sincérité est une des qualités de M. Faguet. Lorsqu'il écrivit qu'il ignorait M. Vielé-Griffin, il était sincère ; mais le judicieux article qu'il consacra au poète lorsqu'il l'eut découvert prouve la sincérité de son jugement et la curiosité de son esprit.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Charles Merki : *La Marquise de Verneuil (Henriette de Balzac d'Entragues et la Mort d'Henri IV.* Plon, 7. 50. — Memento.

Continuant ses études sur la deuxième moitié du XVI^e^ siècle, études s'étendant ici sur les premières années du XVII^e^ siècle, M. Charles Merki nous donne aujourd'hui l'histoire d'une des deux grandes favorites d'Henri IV, **La Marquise de Verneuil** (Henriette de Balzac d'Entragues), laquelle succéda, sans la valoir quant aux qualités privées, mais en la remplaçant suffisamment pour ce qui est de l'intérêt historique, à Gabrielle d'Estrées. C'est, en effet, toute la dernière partie du règne d'Henri IV qui se rattache aux amours du Vert-Galant et d'Henriette d'Entragues ; et l'ouvrage de M. Merki est, en somme, l'histoire de cette dernière partie du règne. La « question femmes », toujours si copieuse dans la vie du Béarnais, y continue, y a sa part, avec une ampleur que, certes, le caractère d'Henriette d'Entragues et les penchants persistants du roi n'étaient pas faits pour restreindre ; et ce n'est pas la faute de M. Merki si la grande histoire a peine, ici, à se dépêtrer d'un perpétuel remue-ménage de galanterie, légitime et illégitime, et reste à demi engagée dans une émeute de jupes. La jupe svelte d'Henriette

(1) M. E. Fallex vient de publier un volume de *Morceaux choisis* de J.-J. Rousseau (1 vol. in-18. 3.50, Delagrave) à l'usage des élèves des classes supérieures. Cet ouvrage s'orne des reproductions des gravures originales des œuvres de Rousseau.

d'Entragues, la jupe de dondon de Marie de Médicis passent et repassent sans cesse en un chassé-croisé parfois furibond dont le roi forme le but. Marie de Médicis, épouse intruse sous maints rapports, exécrait, en recevant naturellement la pareille, et voulait évincer la marquise de Verneuil, sorte de maîtresse légitime, nantie d'une promesse de mariage en bonne forme. Là-dessus, le Béarnais faisait ce qu'il pouvait, et, quoique vieillissant, il pouvait encore beaucoup, car le diable d'homme arrivait à calmer ses deux femmes et à se donner de l'air, en leur dispensant simultanément à l'une et à l'autre une bonne grossesse. Mais la tranquillité cessait avec les relevailles, la guerre recommençait, et... et le volume de M. Merki est à moitié rempli des faits et gestes de cette rivalité. Rivalité bouffonne et tragique, et assez mal connue jusqu'ici. Pour pouvoir la conter avec clarté et vérité, M. Merki n'a pas dû épargner ses peines d'érudit et ses efforts de raisonnement. Il a fallu se diriger dans le chaos des témoignages contradictoires, des « médisances intéressées », des « accusations des mémorialistes ». M. Merki a tenu à bien faire sa tâche, et cela se conçoit : bien connue, cette histoire de la rivalité de la marquise de Verneuil et de Marie de Médicis apparaît comme le répertoire de tous les détails et traits réalistes capables de caractériser à fond la vie intime du premier Bourbon et les mœurs de sa Cour. Et qu'on songe là-dessus aux fastueux et admirables mensonges de Rubens!

Comme, d'ailleurs, selon une remarque pertinente qu'il faut accepter, — car elle s'accorde bien avec ce que, de toute certitude, l'on connaît du caractère d'Henri IV, caractère très fermé sous une facilité de surface (c'est la « roublardise » du Gascon), — le Béarnais, tout en perdant la tête comme amoureux, la perdait assez peu comme roi, ces galanteries pouvaient ne pas tirer à conséquence au point de vue politique. Toutefois, les intrigues de la marquise de Verneuil ne laissent pas de se confondre, en les aggravant, avec de grosses et dangereuses questions, notamment avec ce que l'on pourrait appeler la question espagnole. On trouve ici une bonne part de cette psychologie d'ambitieuse plus que d'amoureuse (bien qu'il y eût une affinité, malgré la différence d'âge, entre ces deux gens d'esprit qu'étaient Henri et Henriette) : coquette, fine, assez maîtresse de soi, Henriette d'Entragues commit cependant cette erreur d'appréciation, de faire beaucoup trop de fonds sur la passion d'Henri IV pour elle. Infatuation de jolie femme, ou mépris des hommes, et spécialement de ce vieux passionné acoquiné sans doute à de particulières dépravations, elle le supposa par ailleurs beaucoup trop commode. Elle en vint à croire sérieusement que sa liaison avec Henri IV lui conférait (la promesse de mariage aidant) on ne sait quelle situation d'épouse en expectative (d'ailleurs, le roi n'avait-il

pas déjà failli épouser une maîtresse, Gabrielle d'Estrées ?) ; elle en vint à l'outrecuidance de ne voir en Marie de Médicis qu'une rivale, j'entends pour ce qui était du légitime et du solide ; elle en vint enfin à considérer le fils qu'elle avait eu d'Henri IV comme le vrai et seul dauphin. Aucun doute : cette cervelle flamba d'ambition, excitée à cela par la facilité amoureuse du roi. Mais, comme dit Michelet, ce faune était aussi un protée ; la même abondance de fond qui lui permettait d'être un furieux galantin lui donnait assez de solidité de tête aussi en dehors du déduit. Faune, mais Gascon, et homme d'état. Et ce Gascon de gouvernement là (rien de plus aigu que la froideur secrète de certaines intelligences méridionales) se chargea de décevoir et cruellement marrir les beaux rêves royaux de la favorite ! Que, de rage, elle se soit alors jetée dans les bras de l'Espagnol, de l'éternel ennemi, rien de plus logique. De rage ; et aussi dans l'idée que Philippe III servirait ses desseins. Déjà suspecte d'avoir été mêlée, au moins passivement, à la conspiration du maréchal de Biron, elle entra dans celle que sa propre famille fomenta. Cette vieille idée de mettre, ou de remettre, la main de l'Espagnol dans les affaires de France était alors, en apparence, le pont-aux-ânes des conspirateurs : on retrouvait ainsi les passions mal éteintes, toujours plus ou moins prêtes, du temps de la Ligue ; et les d'Entragues reprirent pour leur compte, — « compte » est le mot : compte d'intérêts à régler avec le roi, — la spécieuse mais décevante recette. Cela les mena à la Bastille et à deux doigts du billot. Mais Henri IV, qui cette fois n'avait pas eu les mêmes raisons de s'alarmer que du temps de Biron, gracia tout le monde, et spécialement la marquise de Verneuil, avec des formes tacites de procédure. Inculpée et graciée dans la coulisse, elle retrouva de la faveur, mais, du reste, dut la partager désormais avec d'autres maîtresses.

Son beau temps de favorite fini, on retrouve sa trace dans d'autres intrigues. Mais, à partir d'ici, on l'a beaucoup moins sous la main pour continuer l'histoire d'Henri IV. Grâce à Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, M. Merki a pu abouter une deuxième partie, en restant toujours au point de vue « femme ». Le nom de Charlotte de Montmorency évoque le « Grand Dessein » comme celui d'Henriette d'Entragues se rattache aux menées de l'Espagne. Il y a, d'ailleurs, des différences : la marquise de Verneuil voulait s'imposer à Henri IV, dont, au contraire, la princesse de Condé voulait fuir les obsessions, elle ou plutôt son mari pour elle, qui ne le voulait pas trop. On sait que le prince de Condé enleva sa femme et la conduisit à Bruxelles, à la Cour des Archiducs : d'où des difficultés avec la France, et que l'on a voulu ranger parmi les motifs du grand projet qu'Henri IV préparait alors contre l'Autriche et l'Espagne. M. Merki, qui retrace avec soin cette affaire de l'enlèvement de Char-

lotte de Montmorency, entre très volontiers dans ces vues, et, recollant les morceaux du roman de chevalerie déchiré par le duc d'Aumale, il accepte l'idée d'un Henri IV se disposant à partir en guerre pour les beaux yeux de Charlotte de Montmorency. D'ailleurs, M. Merki indique finement comment une telle raison pouvait se confondre avec les autres raisons, celles purement politiques. L'auteur ne s'est pas fait faute d'étudier ces dernières aussi, et de donner un aperçu politique du « Grand Dessein », caractérisé, non sans quelque vérité (mais c'est alors une vérité un peu trop simple, un peu trop générale), ainsi qu'une croisade protestante. Le couteau de Ravaillac, guidé, nous dit-on assez singulièrement, par le bras du Souverain « Juge », arrêta cette croisade. M. Merki a examiné toutes les suppositions relatives aux complicités possibles, politiques et autres. Les recherches faites à l'époque, plus ou moins sincères, n'aboutirent jamais. Mais l'exposé nouveau de M. Merki laisse nettement le sentiment que ces complicités purent très bien exister. — et nous voyons brusquement reparaître, au dernier tournant de cette histoire, dans le demi-jour d'une hypothèse assez sinistre, Mme de Verneuil *et* Marie de Médicis : « L'assassinat d'Henri IV reste ainsi une vengeance de femmes, — non par amour : par dépit de la situation perdue chez l'une (Mme de Verneuil) ; par crainte de l'avenir chez l'autre » (Marie de Médicis, qui pouvait craindre une répudiation)...

Il est aisé de constater que M. Merki, pour ce qui est de ses sentiments à l'égard d'Henri IV, n'a pas pu faire comme Paris, qui « avait fini par aimer ce Gascon roublard, paillard, vantard, qui avait les défauts et les qualités de la race, mais savait au besoin parler net et faire respecter le droit de la nation ». Il n'a pu finir par l'aimer. Il ne lui a rendu que le strict minimum de justice. Dans l'opinion de l'auteur de *Coligny*, Henri IV est toujours un huguenot et le patron des huguenots ; et l'on sait assez que M. Merki n'aime pas les huguenots, ce qui est parfaitement son droit. — Un mot, pour finir, sur le Grand Dessein. « Entreprise protestante » : la généralisation, ai-je dit, a les mailles un peu larges, et elle laisse échapper bien des nuances. Cependant, M. Merki en retient une, mais qu'on ne saisit pas, et sur laquelle on serait aise de le voir s'expliquer. Comme l'entreprise de Richelieu, laquelle fut une sorte de reprise du Grand Dessein, ne saurait passer, elle, pour protestante, M. Merki se tire d'affaire en faisant une distinction, en disant qu'il ne s'agissait plus alors que d'une simple « question de préséance ». Je vois bien l'effort pour esquiver la difficulté : mais qu'est-ce que peut bien être cette simple « question de préséance », pour laquelle se dépensait le génie de Richelieu ?

Nous parlerons la prochaine fois de divers autres ouvrages récents sur cette période.

Memento.— *Revue Historique*, mai-juin 1912. Ch. Bémont et Ch. Pfister : « Gabriel Monod » (voir le *Mercure* du 1er juin 1912); Rod. Reuss : « La Constitution civile du clergé et le directoire du département du Bas-Rhin (juillet 1791-juillet 1792), d'après des documents en partie inédits; *1re partie* » (Etude d'une situation particulièrement aiguë, la question religieuse, liée à celle des princes étrangers possessionnés, ayant primé, nous dit-on, pour l'Alsace, la question politique et même nationale); Etienne Dejean : « La Duchesse de Berry et le Comité carliste de la Haye (juin-novembre 1832); *1re partie.* » (Neuf et intéressant. Le comité de La Haye devait seconder la tentative de la duchesse de Berry en faisant naître la diversion de la guerre étrangère) ; Ch. Bémont : « Les Révolutions d'Angleterre en 1553 et 1554, racontées par un fourrier de l'empereur Charles-Quint. » Bulletin historique : Histoire de France. Fin du moyen-âge (1328-1498), par Ch. Petit-Dutaillis. Histoire de l'Eglise, Moyen-Age, par E. Jordan. Histoire d'Allemagne, de 1648 à nos jours, par Paul Darmstœdter. Histoire de Hongrie, par I. Kont. Bibliographie.

Documents d'Histoire, mars 1912. Documents sur Catherine de Médicis, Henri IV et Louis XIII. Mélanges documentaires : Descartes, le duc de Liancourt (1655), La Fontaine, Camille Desmoulins, Marat, le Père Enfantin, etc. A la Bibliographie, sous la signature de M. E. Griselle, une bonne étude sur le Fénelon de M. Henri Brémond, et une appréciation justement sévère du Fénelon de M. Jules Lemaître. Je tiens une plume; j'ai cet honneur; je saisis donc l'occasion pour protester à mon tour contre les conférences du même sur Chateaubriand : l'ironie protégeant, de haut, la poésie, c'est, comme dit l'autre, « la cécité décrétant les lois de l'optique ».

La Révolution Française, 14 avril 1912. « Les Bonaparte à Marseille » (*suite et fin*), par P. Gaffarel ; « Roland et la presse subventionnée » (après le 10 août) (*suite*). » Un livre russe sur l'histoire des ouvriers français pendant la révolution », par M. Karéiev. — *Id.*, 14 mai 1912. « Le maire de Bacquepuis », par Edouard Lévy. (Ce maire, un nommé Lefebvre, offre un spécimen de pédant révolutionnaire).Notes de lecture : « La Révolution française racontée par un historien arabe. » (Cela repose! On rapprend !). — *Id.*, 14 juin 1912. « Les députés babouvistes au Fort National », par P. Robiquet; « Les sources de l'histoire de l'esprit public à Paris au début du premier Empire », par A. Aulard. (Comme pour les précédentes périodes, — Réaction thermidorienne et Consulat, — M. Aulard utilise les rapports administratifs ou de police et les articles de journaux.) Dans les trois numéros, copieuse bibliographie.

Annales Révolutionnaires, mai-juin 1912. Albert Mathiez : « Danton sous la Législative, I, de la Commune au Ministère. » (Sévère pour Danton, comme il sied dans une Revue consacrée à la gloire de Robespierre.) Gabriel Vauthier : « Léonard Bourdon et la société des jeunes Français.» (On sait que cet ex-instituteur s'adonna à la pédagogie révolutionnaire.) Marcel Fossoyeux : « Les comités de bienfaisance de Paris sous la Révolution » (*fin*). (Curieux renseignements économiques). Roger Lévy : « La Résurrection du *Vieux Cordelier* en 1840. » Notes et Bibliographie.

Revue Historique de la Révolution française et de l'Empire (avril-juin 1912). Danton : « Lettres inédites » (août-septembre 1792). (Rien d'utile pour l'histoire des massacres, sauf, peut-être, une lettre du 1er septembre

1792, relative à un prisonnier de la Force). L.-G. Pélissier : « Un recueil de l'historien Mège » (1788-1816). (Utile pour l'histoire de la Révolution et de l'Empire en Province). Marie-Caroline, reine des deux-Siciles : « Lettres inédites au marquis de Gallo (1789-1806) », publiées par M. le commandant Weil (*suite*). Mélanges et Documents.

Revue des Etudes Napoléoniennes, mai 1912. Raymond Guyot : « Le Directoire et Bonaparte. » (Nous tenons en réserve, pour les étudier dès que ce nous sera possible, les travaux de M. R. Guyot sur le Directoire. La Sorbonne, on le sait, a mené quelque bruit autour de ces travaux. Elle voit en M. Guyot l'Eliacin qui va réduire en poudre Albert Sorel.) Roger Peyre : « Les Sympathies scandinaves pour Bonaparte. » Edouard Driault : « Souvenirs du Centenaire » (mai-juin 1812). Et la substantielle partie documentaire.

Revue du Midi, 15 mai 1912. Georges Maurin : « La Possédée de la Rouvière ». (Intéressants détails sur les rapports de l'autorité civile avec le clergé, dans les Cévennes, après le Concordat.) Prosper Falgairolle : « Le château et la baronnie de Vauvert. » Baron de Vignet de Vendeuil : « Monographie de Montpesat. »— *Id.*, 15 juin 1911. Colonel Robin : « L'Emir Abd-el-Kader dans la Grande Kabylie. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Georges Deherme : *Les Classes moyennes*, Perrin, 3 fr. 50. — F. Buisson et autres : *La Lutte scolaire en France au XIX^e siècle*, Alcan, 6 fr. — V. Basch et autres : *Neutralité et monopole de l'enseignement*, suivi de *l'Etat actuel de l'enseignement du latin*, Alcan, 2 fr. — Vassili Rozanov : *L'Eglise russe*, Jouve, 1 fr. 25. — Louis Cons : *Les Etats-Unis de 1789 à 1912*. Nouvelle Librairie Nationale, 3 fr. 50. — Warrington Dawson : *Le nègre aux Etats-Unis*, Guilmoto, 5 fr. — Carlos M. Noël : *Les Idées sociales dans le théâtre de Dumas fils*. Messein. — Memento.

M. Deherme a raison, dans son livre véhément et sympathique **les Classes moyennes**, d'insister sur le danger de ce qu'il appelle le *parasitisme social*. Moi-même je disais naguère ici (16 mars) : « Sans mépriser le péril brutal de la guerre des classes, c'est contre un péril plus subtil que la civilisation aurait à se prémunir ; ce péril, c'est le parasitisme suceur et épuiseur, celui des politiciens, celui des administrateurs, celui des grands financiers, celui de certains commerçants. » Je précisais, et encore aurais-je eu à distinguer et sous-distinguer. Mais M. Deherme ne nuance pas, et ce sont les classes moyennes tout entières qu'il englobe dans son anathème. Or, ceci nous refroidit un peu. D'abord où commencent les classes moyennes ? Et puis, où finit le parasitisme ? Le travailleur le plus bourreau de travail qui soit, n'est-il pas parasite pendant le temps qu'il dort ou se repose ? Alors, tout le monde est parasite. Truculence pour truculence, je préférerais dire que personne ne l'est, et que tout le monde joue son rôle social ; le freluquet lui-même qui se promène sur l'asphalte, monocle à l'œil et cigare au

bec, collabore à l'élégance séduisante de la vie parisienne, et cela vaut bien le travail de production du savetier ou du forgeron. A plus forte raison me semble-t-il excessif de vitupérer sans distinction les médecins, les avocats, les administrateurs, les hommes de lettres, les boutiquiers, les petits patrons; tous ces gens-là ne font pousser, c'est vrai, ni blé ni grappes, mais enfin, l'homme ne vit pas seulement de pain. Parasite, cela est bientôt dit! Celui qui vient installer à ma porte une épicerie ou une boucherie m'épargne la peine de courir aux halles ou aux abattoirs, il n'est donc pas inutile. « Organisez les consommateurs, la petite boutique disparaît », nous affirme-t-on. Je n'en suis nullement sûr. Le boutiquier de quartier est remplacé par un porteur de la grande boutique centrale, voilà tout. Et puis, ce seul mot d'organisation des consommateurs fait frémir! Ce qu'il s'en lève des inspecteurs, contrôleurs, comptables, agents et commis à ce bref programme! C'est la manie d'organiser qui apparente les positivistes aux socialistes, et les rend les uns et les autres si dangereux. La meilleure organisation est celle qui résulte du libre jeu des forces humaines, et s'il se produit alors du gaspillage ou de la lourdeur, ce n'est que demi-mal, et compensé par un bien précieux, la liberté. Réservons nos anathèmes pour des parasitismes autrement redoutables, d'abord celui des politiciens, qui s'appuie sur la force brutale des trognes armées, et celui des grands boursiers qui dispose de réseaux métalliques que nul ne peut rompre, et ensuite celui de certains fonctionnaires qui procède du politicianisme, et celui de certains commerçants qui découle de l'agiotage. Quant au fait, tout différent, que certains hommes vivent débarrassés du souci du pain quotidien, rien de plus heureux pour la civilisation. Si chaque homme devait, chaque matin, chercher sa pitance, la société humaine tomberait au niveau de celle des chiens sauvages. Il est juste et nécessaire que quelques-uns soient entretenus par tous les autres, pour s'occuper d'arts, de lettres, de sciences, de direction générale, mais il faut que ceci se produise librement, sans coaction politicienne ou sans oppression ploutocratique, et qu'une proportion harmonieuse s'établisse entre les entreteneurs et les entretenus; si ceux-ci sont en trop petit nombre, c'est une oligarchie lourde et vaine ; s'ils sont en trop grande quantité, c'est le panmuflisme mesquin et cupide; aux deux pôles extrêmes, il y a d'un côté le Pharaon seul maître de tout, de l'autre le corps électoral universel recevant sa maigre sportule innombrable; nous tendons vers ce dernier idéal, qui est le *nec plus ultra* du parasitisme, tout le monde entretenu par tout le monde, et qui n'aura pas la contrepartie d'avoir bâti les Pyramides ni creusé le lac Mœris.

§

Il est probable que nous paraîtrons un jour prodigieusement

comiques à nos petits-neveux, quand ils liront des livres comme **La Lutte scolaire en France au XIX^e siècle**, ou encore **Neutralité et monopole de l'enseignement**, livres représentatifs et collectifs puisqu'ils sont formés par la réunion d'une vingtaine de conférences de professeurs divers. Quand, en effet, nous parlons enseignement, nous ne nous demandons pas si nos méthodes sont bonnes pour meubler les esprits ou forger les caractères de nos enfants, non, nous nous préoccupons de savoir si c'est le spectre clérical ou le fantôme anticlérical qui sort de sa boîte! Et certainement le spectacle ne serait pas beaucoup plus grotesque d'un congrès de cuisiniers qui, au lieu d'unifier la mayonnaise ou de révolutionner la sauce Robert, opposerait la laïcité à la congrégation! Tous ces pédantocrates sont vraiment désarmants de sottise infatuée ou de politicianisme venimeux ; ceux mêmes qui se prononcent pour la liberté de l'enseignement le font parce que « le monopole cléricaliserait l'université » et leur liberté ne va pas d'ailleurs sans un bon petit *index* faisant pendant à celui du Saint-Office. On comprend d'ailleurs qu'ils soient politiciens, car sans le politicianisme que seraient-ils? Croit-on que nous tous, pères de famille, allouerions de nous-mêmes des traitements de colonels ou d'ingénieurs à de braves gens qui apprennent à nos fils à éviter les solécismes ou à résoudre des équations du second degré, ce que nous ferions aussi bien qu'eux? C'est uniquement parce qu'ils ont fait croire aux issus du scrutin que sans eux les prochaines générations pourraient bien les descrutiner qu'on leur a fait un pont d'or et d'oriflammes, et vraiment, il y a là un parasitisme compliqué de bluff et de jobarderie exploitée qui est tout à fait savoureux. — Je mets d'ailleurs à part les deux dernières conférences du second de ces livres qui sont consacrées à l'*état actuel de l'enseignement du latin* : c'est là une matière technique, precise, intéressante, et la façon dont elle a été traitée fait honneur à MM. Lévy-Wogue et René Pichon.

§

De l'article de M. Vassili Rozanow, un des plus hauts esprits, paraît-il, de la Russie actuelle, sur l'**Eglise russe**, je ne retiendrai ni sa conception générale du christianisme qui flotte entre l'affirmation et la négation de son caractère divin, ni même, quoique ceci soit déjà de la science sociale, l'opposition qu'il trouve entre le christianisme occidental, tant catholique que protestant, et l'orthodoxie grecque qu'il serait bien près d'appeler, comme Joseph de Maistre, du nom terrible de *cadavre gelé* : « la différence, dit-il, qu'il y a entre le calme et le mouvement, entre la contemplation et le labeur, entre l'endurance maladive et la lutte contre le mal », je me contenterai de citer ce détail qui explique, mieux que tout, la servilité du haut

clergé russe : Là-bas les évêques et archevêques sont pris parmi les moines ; nommés par le gouvernement, ils peuvent être révoqués aussi par lui, et retombent alors simples moines. Quelle chute! « L'évêque qui occupait un palais, qui touchait des revenus de plusieurs milliers de roubles, l'évêque, devant qui le clergé de toute une province tremblait et se courbait jusqu'à terre, ne dispose plus que d'une cellule d'anachorète dans un couvent qu'il ne peut plus quitter!... » Quelle indépendance veut-on que ces prélats aient vis-à-vis du procureur-général du Saint-Synode, ou de son lieutenant le secrétaire du consistoire spirituel de la province?

§

Dans la préface à son livre **Les Etats-Unis de 1789 à 1912**, M. Louis Cons cite avec éloges les ouvrages, dont il a été rendu compte ici, de MM. Boutmy, Aubert, Bargy, Paul Adam, Firmin Roz, etc., et l'on ne peut faire du nouveau venu un meilleur éloge que de le dire digne de prendre place dans ce cénacle. Nous ne connaîtrons jamais assez le milieu américain (et à ce propos signalons le *Comité France-Amérique*, 21, rue Cassette, qui se voue à l'œuvre de cette connaissance réciproque) et à côté des ouvrages spéciaux sur tel ou tel point particulier du peuple des Etats-Unis, des ouvrages généraux, statiques comme celui de M. Roz, ou dynamiques comme celui de M. Cons, ont leur utilité réelle et même préalable.

§

Parmi ces livres spéciaux auxquels je faisais allusion, et qui d'ailleurs peuvent avoir un intérêt très général, celui de M. Warrington Dawson sur **le Nègre aux Etats-Unis** a vraiment tout ce qu'il faut pour plaire à un lecteur français, humour, bon sens, sincérité, vigueur et jusqu'à ce mélange de paradoxe et de justesse qui nous rend les choses savoureuses. C'est ainsi que l'auteur avance tranquillement que le nègre était bien plus heureux au temps de l'esclavage, car il ne connaissait pas alors les passetemps du juge Lynch (parce qu'on savait prévenir ses passetemps à lui), ce qui peut paraître juste; et, c'est ainsi qu'il affirme que la question abolitioniste n'a été pour rien dans la guerre de Sécession, ce qui alors nous renverse, car nous avons tous encore dans l'oreille la phrase terrible d'Abraham Lincoln sur tout coup de fouet qui doit être payé par une goutte de sang! Mais enfin on peut accorder à l'auteur que chacun ne doit parler que de ce qu'il sait, et que personne ne *sait* mieux le nègre que le gentleman du Sud. Le yankee nordiste, jobard en ceci comme un Français, va au nègre, la déclaration des Droits de l'homme à la main, et, furieux de voir qu'il perd son savon à le vouloir blanchir, sur lui tombe bientôt à coups de matraque et de revolver. Le sudiste, lui, qui connaît son nègre depuis trois siècles,

ne le perd jamais des yeux, le traitant d'ailleurs de façon cordiale, mais sans bourrades et sans familiarités, et il obtient ainsi de lui tout ce qu'on peut en obtenir, le plus souvent pas grand'chose, parfois de fort beaux quoique brefs mouvements. Le nègre est un grand enfant mal élevé et d'ailleurs arriéré ; une fois qu'on le sait, et à condition qu'on ne l'oublie pas, on peut vivre avec lui. A condition aussi qu'on ne s'imagine pas qu'il soit possible ici-bas de transformer un chien en chat. C'est pour l'avoir cru que nos Antilles, notre Guyane et notre ville de Saint-Louis sont dans l'état où elles sont. Il y a d'ailleurs d'autres allophyles pour qui ces réflexions auraient quelque raison d'être.

§

Il faut louer les étrangers, car je crois que M. Carlos-M. Noël n'est pas Français, de nous donner des monographies aussi soignées que **les Idées sociales dans le théâtre de Dumas fils**. Cet auteur dramatique, qui savait son métier, ce qui est déjà quelque chose, tournait dans un cercle d'idées un peu étroit, mais il y a tant de ses successeurs à succès qui ne tournent dans aucun ! Je ne reprocherai à M. Noël que de gober comme œufs à la coque les insanités d'un sous-Bérenger nommé Paul Bureau, lequel prétend qu'il y a en France 120.000 prostituées professionnelles et 500.000 femmes sans ovaires ! Vraiment on a envie de se mettre en colère quand on pense au tort que ces médisances-là nous font à l'étranger. Mais M. Noël lit parfois trop vite. Rappelant l'enquête que le *Mercure* publia en janvier 1896, il s'empresse de faire sien le résumé qu'on en donna alors : « Il semble que, photographiées au gyroscope, les 81 lettres donneraient ce négatif : Alexandre Dumas fils n'est pas un grand écrivain. » Or je viens de relire attentivement cette enquête (nous commençons à être à l'âge où l'on tisonne les souvenirs) et j'ai noté qu'une vingtaine au moins de ces réponses, et émanant des meilleurs d'entre nous, étaient très favorables (Henry Bataille, Beaubourg, Dumur, Louys, Mauclair, Mortier, Pottecher, Saint-Paul et aussi Saint-Pol Roux, Samain, Tinan, Vielé-Griffin et bien d'autres). Et comme il faut tenir compte du fait que les générations montantes sont en général très peu aimables pour leurs aînées, on peut, je crois, en conclure qu'en 1896 nous avons, au contraire, suffisamment rendu justice à la valeur de Dumas fils.

Memento. — Gustave Hervé : *Nos Crimes*, éditions de la « Guerre sociale », 3 fr. Jolie édition, bien imprimée, contenant les principaux articles du *Pioupiou de l'Yonne*, y compris le fameux « drapeau sur le fumier ». Tout ceci concerne la politique et non la science sociale. Et quelle politique ! Passons vite. — J.-M. L. Reuta : *Essai de transformation sociale. Richesse fictive ou richesse rarissime. Parasitisme social*, Jouve, 3 fr. 50. Charge à fond de train contre « la rente et le prêt à intérêt, ces deux lèpres sociales

qui rongent l'humanité sans profit ». Puisque l'auteur en est convaincu, comment le déconvaincre ? Il répudie d'ailleurs l'action directe et attend tout de l'arrivée au pouvoir d'une majorité socialiste. C'est toujours un *initium sapientiæ* approuvable.—Pharasius : *L'Egalité sociale*, Leymarie, 2 fr. L'auteur condamne Karl Marx et rajeunit Fourier. Très simplement il rédige sa palingénésie en quatre articles : liberté absolue, égalité absolue, fraternité absolue et obligation du travail aussi absolue ; et il ajoute d'une plume sereine : « Ces quatre articles seraient suffisants pour ramener la paix et le bonheur parmi les hommes. » Que lui répondre ? Que lui répondre ? — Ghilde : *Le Syndicalisme professionnel et son évolution nécessaire*, Jouve, 1 fr. Ceci c'est la panacée de la F. S.J., F.,lisez la Fédération syndicaliste des Jaunes de France. On peut d'ailleurs préférer le drapeau citrin de M. Ghilde ou même le drapeau « aurore » de M. Pharasius au drapeau rouge de M. Reuta ou au drapeau noir de M. Gustave Hervé. — Charles Coré : *Essai sur l'extinction du paupérisme*, Jouve, 0,60. Le moyen, c'est la prévoyance obligatoire imposée à tous ; un versement, à partir de la naissance, de 24 fr. par an produit à 60 ans un capital de près de 4.000 fr. ; par conséquent si l'ensemble des citoyens s'imposait une charge d'environ 1 milliard par an, chacun toucherait 160 fr. sur ses vieux jours. Vraiment, c'est maigre. — Paul Descamps : *Les Pouvoirs publics en Angleterre*, Science sociale. Nous avons déjà signalé l'étude du même auteur sur la société privée anglaise ; la société publique est exposée avec non moins de clarté et d'intelligence. — Victor Bérard : *La France et le monde de demain*, Grasset, 0,60. Conférence faite sous les auspices de la Ligue maritime et exposant la situation nouvelle qui résultera notamment de l'ouverture prochaine du canal de Panama. Ah ! si tout le monde jugeait ou seulement connaissait les choses comme M. Bérard ! Mais tout le monde ne devrait-il pas faire partie de la Ligue maritime? 3 fr. par an seulement ! Ecrivez vite, 8, rue de la Boëtie...

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Georges Servières : *Dresde, Freiberg et Meissen*,collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — M. l'abbé P. Bédin : *Saint Bertrand, évêque de Comminges*, Toulouse, E. Privat, 4 fr.— Gabriel Fleury : *La Cathédrale du Mans*, Laurens, 2 fr. — Georges Ancey : *Athènes couronnée de violettes*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Georges Ducrocq : *La Blessure mal fermée*, Plon, 3 fr. 50.

A moins d'avoir exclusivement le goût du « baroque » et du « rococo », je crois que ce n'est que d'une manière toute conventionnelle qu'on peut appeler **Dresde** une « ville d'art ». Trop bouleversée, reconstruite, Dresde ne commence en effet à devenir une cité artistique, on peut bien le dire, qu'aux époques où l'art va disparaître, — où les monuments devront se résigner à n'être plus que des bâtisses. Du moins, il semble que les époques antérieures n'y ont à peu près rien laissé.

On croit que c'est aux Sorbes, — tribu Vende qui se fixa dans la vallée de l'Elbe — qu'est due sa création. Le premier, Henri l'Oi-

seleur prit ensuite pied dans le pays et y fonda la forteresse de Meissen, sur un rocher dominant le fleuve (928); quarante ans plus tard, Meissen devint un évêché, dont Dresde, qui ne se trouve guère mentionnée comme ville qu'à partir de 1206, dépendit durant tout le Moyen-Age. — Nous ne referons pas l'histoire de la ville, dont les margraves, héréditaires à partir d'Henri d'Eulenburg, firent élever la forteresse et construire le pont sur l'Elbe. Mais dès le XI^e^ siècle, l'évêque de Meissen y établissait une église pour la conversion des Vendes; ce fut la première Frauenkirche, — Notre-Dame, — placée hors les murs, à l'est de la Cité. L'église Sainte-Croix remonte au XIII^e^ siècle; plusieurs fois reconstruite, transformée, elle s'appelait d'abord Saint-Nicolas. Mais les monuments religieux de Dresde sont surtout de basse époque (XVIII^e^ siècle), à l'exception de la chapelle des Franciscains, élevée près d'un cloître du XIII^e^ siècle, et qui a subsisté malgré de nombreuses retouches. Il en provient un curieux Saint-Sépulcre, qui a été transporté d'abord à l'église Saint-Barthélemy, démolie en 1869, et enfin au musée des antiquités. — Au XIII^e^ siècle, Dresde avait passé au roi de Bohême; au margrave de Brandebourg; à l'évêque de Meissen et enfin aux margraves de Misnie. Lorsque vint le partage de la Saxe entre les deux branches, Albertine et Ernestine, des Wettin, la ville fit partie de la Saxe électorale dont le souverain résidait à Freiberg, tandis que les margraves habitaient Meissen. — C'est du XV^e^ siècle pourtant que date surtout la Burg, — le château de Dresde, — mais dont les transformations ont été si nombreuses qu'il faut, pour en retrouver l'aspect primitif, recourir au modèle en bois que conserve le *Grünes Gewölbe*; la période gothique en somme est à peu près uniquement représentée par un *erker* — ce qu'on appelait autrefois en France la *bretèche* — sur une maison de la Schlostrasse; il y a aussi quelques monuments et statues au musée. — Au XVI^e^ siècle, qui fut une époque de guerres continuelles, on reconstruisit le rempart qui datait des vieilles époques, et M. J. Servière donne d'intéressants détails sur les portes, sur le système défensif du moment, etc. Mais je suis obligé de constater une fois de plus que l'absence d'un plan, — plan archéologique et historique, — se fait réellement sentir dans ce genre d'ouvrages. Pour ceux qui ne sont pas familiers avec la topographie de Dresde, et c'est bien, je pense, le plus grand nombre des lecteurs, il est impossible de situer les édifices dont parle l'auteur. — Le château avait cependant été transformé au XVI^e^ siècle; une frise de la façade, représentant une Danse des morts (1527), a fini par être transportée dans un cimetière, — la Neustadt — ce qui est plutôt sa place; au XVII^e^ siècle, on ajouta au vieux manoir des tours, des flèches; on refit la chapelle, et des portes; vers 1570, un monument fut élevé, à l'angle du bastion de Pirna, à la mémoire de l'électeur Maurice,

qui avait étendu vers l'Est les fortifications de la ville. — De cette époque, on signale encore un joli *erker* rond sur la Neumarket, dont la frise représente des jeux d'enfants. Le bâtiment dit des écuries fut commencé en 1586; un deuxième bâtiment, qui servait véritablement à cet usage, s'y rattachait à angle obtus; cet ensemble a été très transformé et abîmé; on y a mis un très beau musée d'armes, et une des vieilles peintures de Gœding, dans la galerie des armes à feu, conserve le souvenir des tournois qui se donnaient dans la cour. — Mais des vieilles époques, Dresde n'a pas conservé de maisons particulières. On les contruisait en bois, et de 1401 à 1739 on compte que cinquante incendies ont dévasté la ville. Le XVIIe siècle enfin vit la construction du Palais du Grand Jardin, résidence d'Eté des Electeurs, avec un parc dans le goût de Versailles ; c'est à présent le musée des Antiquités de la Saxe. Au XVIIIe siècle, le duc Frédéric-Auguste Ier, qui fut le roi de Pologne Auguste II, fit décorer les appartements du château dans le goût du moment, et on lui doit encore le Zwinger, collection de pavillons, d'édifices divers, dont une partie disparut dans un incendie qu'alluma l'insurrection de 1849 ; du même temps est la Frauenkirche (1727-1745) ; la Grand Garde de la Neustadt, jolie construction due à un architecte français et où loge le ministre de la Guerre ; puis d'autres palais, des constructions diverses. — De la Dresde moderne, il y a peu à dire, comme on peut s'y attendre; l'Académie des Beaux-Arts est une bâtisse pour Exposition Universelle ; le théâtre de la Cour rappelle quelque peu notre Opéra ; le palais des Etats est une mairie d'arrondissement. Seuls, le nouvel Hôtel-de-Ville (1910) et la façade du Château (1899), dans la tradition architecturale du pays, semblent des morceaux acceptables. — On peut signaler encore des musées de peinture, de grand intérêt. Il faut remarquer ainsi que des temples protestants comme la Frauenkirche sont pourvus d'une décoration intérieure, — d'ailleurs lourde et proche parente de ce que nous connaissons dans les églises des Jésuites, — mais qui fait contraste avec la nudité habituelle des temples huguenots. — Plus intéressantes aussi semblent les villes de Freiberg et Meissen, présentées par M. G. Servières à la fin de son volume, et qui ont conservé nombre de leurs aspects anciens. — On peut le remercier du reste de son étude consciencieuse, qui ne range peut-être pas absolument Dresde parmi les « villes d'art célèbres », mais signale ses collections et en somme dépeint avantageusement ses aspects les plus caractéristiques.

§

J'ai grand plaisir à recommander encore, à la suite de ce volume, un consciencieux travail de M. l'abbé P. Bédin sur **Saint-Bertrand, évêque de Comminges** (XIe s.), qui prit d'abord la

carrière des armes, entra dans le Chapitre de Toulouse, où il fut bientôt archidiacre, et enfin devint évêque de l'ancienne *Lugdunum des Convènes*, cité alors à peu près ruinée et à laquelle il devait laisser son nom. — Intronisé dans la petite église de Valcabrère, dans la plaine qui s'étend en contre-bas de Saint-Bertrand de Comminges et recouvre, croit-on, l'ancienne ville romaine, l'un de ses premiers travaux fut la reconstruction de la cathédrale, ruinée au cours des guerres précédentes. C'est l'église modifiée plus tard par Bertrand de Goth (XIV^e^ s.) qui a subsisté. Il en reste surtout la tour au pied de laquelle s'ouvre le porche, — une tour solide, massive comme un donjon, — et des parties basses. Après la cathédrale, l'évêque rétablit sur les assises romaines l'enceinte fortifiée de la Ville haute et basse. Saint-Bertrand de Comminges, aujourd'hui réduit aux quelques habitations qui se tassent sur la colline au pied de l'église, se repeupla dès que l'évêque eut rétabli sa ceinture murale. — Cette enceinte paraît avoir été au moins double. La cité intérieure devait enserrer la cathédrale, l'évêché, des maisons canoniales. Une porte précédée d'un pont-levis jeté sur un large fossé s'ouvrait au fond de la place, du parvis, qui garde encore le nom de *Place du bout du Pont*. De l'évêché, il n'est guère resté que des bribes ; mais on peut voir encore le cloître, au flanc sud de l'église ; il avait autrefois un étage en encorbellement qui servait de bibliothèque canoniale, et tout près se voyaient la salle capitulaire, le réfectoire, le cellier, etc... — Nous ne pouvons retracer ici l'existence édifiante et laborieuse de l'évêque Bertrand. Il dut se trouver au concile de Clermont, qui décida d'enthousiasme la conquête de Jérusalem et les troupes de Comminges prirent part à l'expédition avec le comte de Toulouse (1). Lorsque Bertrand de l'Isle mourut, — dans sa cathédrale même entouré de son clergé et des fidèles — il avait été cinquante ans évêque, et laissa le souvenir d'un prélat éminent et actif, d'un homme de bien d'une charité inépuisable. Alexandre III le canonisa vers 1170. Bertrand de Goth, qui fut évêque de Comminges avant de passer sur le siège de Bordeaux et de devenir le pape Clément V, entreprit de reconstruire la cathédrale (1304-1349), et ce fut Pierre de Foix qui fit bâtir le mausolée du Saint (1430) qui se voit encore derrière le maître-autel ; la fin du XV^e^ siècle n'y ajouta que des peintures, — qui ont été du reste médiocrement restaurées. — La procession des reliques de saint Bertrand se fait toujours par les ruelles de la vieille cité, dans les circonstances solennelles ; mais ces reliques ne sont plus aujourd'hui que dans une châsse de bois d'ébène lamé d'argent.

(1) A la période des croisades remonte peut-être le petit crocodile empaillé qui se voit encore appendu au mur de l'église. Une tradition populaire veut qu'il ait été frappé d'une verge par l'évêque, et qu'il soit mort à ses pieds ; mais les crocodiles n'ont pas l'habitude de venir se promener dans les sentiers de montagne, et même au XI^e^ siècle, je crois qu'on en rencontrait rarement dans les Pyrénées.

Je voudrais insister davantage sur le livre si attachant et documenté de M. l'abbé Bédin, qui a retracé non seulement l'existence de Bertrand de l'Isle, mais donné un excellent tableau de son époque, — décrivant l'organisation admirable du Moyen-Age, méprisée, dit-il, « surtout parce qu'elle est mal connue». La place me fait faute. Mais on ne saurait trop admirer les hommes du vieux temps, ceux « qui ont fait la France comme les abeilles leur ruche », — leur perspicacité, leur travail probe, — la haute intelligence avec laquelle on les voit agir. Tous furent des constructeurs, et qui méritent d'être autrement connus et admirés que les démolisseurs systématiques d'aujourd'hui, — dont les plus beaux rêves, en somme, ne vont guère au delà du chambardement et de la destruction.

§

Chez Laurens, M. Gabriel Fleury a donné une bonne étude de **la cathédrale du Mans**, édifice datant de plusieurs époques et qui permet de suivre l'évolution de l'architecture, depuis le XI^e^ siècle presque jusqu'à la période moderne. La cathédrale du Mans, qui s'appuie, comme celles de Senlis, de Tours, de Bourges, sur le mur gallo-romain de la ville, n'a du reste jamais été terminée ; des tours, une seule a été construite, au sud du transept, et ce que l'on y admire surtout c'est la nef et le chœur. La nef, romane a gardé sa façade primitive, — un des rares exemples avec la Basse-Œuvre de Beauvais des constructions de l'époque — et se trouve encore curieuse par l'emploi qu'on y a fait de pierres colorées ; cette façade a d'ailleurs été remaniée, probablement au XII^e^ siècle. Le chœur, de la période ogivale, possède un double déambulatoire, — inspiré, dit-on, par celui de Bourges — et qui est un des plus admirables morceaux d'architecture qui existent ; tandis que dans la nef centrale les colonnes portent des arcs en ogive surhaussée, au-dessus desquelles se développe la claire-voie, c'est le premier déambulatoire qui possède un triforium, et au-dessus une nouvelle série de fenêtres garnies de verrières. Le nom du maître d'œuvre qui a conçu et exécuté ce chœur admirable (1217-1254) est du reste inconnu. — Sous la chapelle absidiale, la cathédrale du Mans possède une crypte qui vient affleurer le mur romain. On y peut voir encore de beaux vitraux ; les tombeaux de Charles d'Anjou, comte du Maine ; de Guillaume du Bellay ; de la reine Bérengère (provenant de l'abbaye de l'Epau). Un très beau jubé, construit au XVI^e^ siècle par le cardinal de Luxembourg, s'est trouvé détruit par les huguenots. Mais on a rétabli extérieurement en 1837 le crénelage du porche méridional « sans que rien soit indiqué, dit le texte, sur les dispositions du XII^e^ siècle, ni sur les modifications qui suivirent ».

§

Après M. Brieux, qui nous a donné un *Voyage aux Indes et en Indo-Chine*, Georges Ancey, autre auteur dramatique, nous relate une promenade en Grèce : **Athènes couronnée de violettes.** Je dirai de suite que c'est surtout le livre d'un bon élève qui se souvient de ses études, — je parle sans ironie — et cherche à situer les faits et les histoires qui bercèrent sa jeunesse ; ayant fait ses humanités, il serait plutôt heureux de revivre les joies et les fastes, les grandeurs et les tristesses de la Grèce dont il ânonna la langue. Toutefois la Grèce actuelle ne garde que de bien médiocres vestiges de son passé héroïque ; le pays lui-même semble s'être appauvri, séché ; ses ruines ne sont que des décombres et G. Ancey doit bien se taper les flancs devant l'acropole d'Athènes et le Parthénon réduit à un schéma pour sentir de l'émotion. Après quelque bavardage cependant, il nous montre le temple de Thésée, le Pnyx, l'Olympeion, le faubourg du Ceramique ; suivent quelques flâneries par les rues, les musées ; de curieux tableaux de la ville moderne, et il se remet en route pour Corinthe, rasée jusqu'aux ruines ; pour Mycènes, dont il a traduit toute la poésie barbare, l'opulence royale, et qui servit de décor au plus beau poème tragique peut-être du vieux monde. C'est enfin l'Arcadie, rèche et pelée ; l'ascension du Taygète ; le site de Messène, Olympie, Delphes, Pharsale, la vallée de Tempé. Mais ce livre reste quand même d'un enthousiasme factice, et je crois que la Grèce nous semble surtout très belle à travers le mirage de ses historiens, dans l'auréole de beauté que lui prête notre imagination. M. G. Ancey donne cependant une très juste idée de la cité hellène, qui réside essentiellement, dit il, « dans la bravoure et la force ; aucune sensibilité, — j'allais dire : aucune sensiblerie ; peu de raisonnement et à peine quelques idées essentielles, la pondération et l'équilibre dans les hommes comme dans les œuvres, car les Grecs furent essentiellement « un peuple plastique ». — De là, en effet, la quantité prodigieuse de statues qui nous restent de cette période qui fut si glorieuse pour l'art, et peuplent nos musées.

Avec **la Blessure mal fermée**, de M. Georges Ducrocq, *Notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine*, nous avons un tableau on peut dire impartial de l'état politique et social dans les provinces annexées à l'Allemagne depuis 1870. Après quarante ans d'occupation, l'expérience est faite ; bien loin d'être « le frère retrouvé », l'Allemand y reste le Barbare, l'ennemi, — vainqueur mais abhorré, — ennemi malgré les sourires et les avances, les transformations sous prétexte d'hygiène, les hideuses constructions « modern style » qui ont envahi des villes comme Metz, dont on a supprimé les vieux remparts ; — et l'état des esprits, en Lorraine comme en Alsace, sem-

ble assez bien donné par cette phrase qui sert d'épigraphe à un chapitre : Le plus grand malheur qui puisse nous arriver, c'est quand un Allemand meurt chez nous ; toute sa famille vient à son enterrement et ils se trouvent si bien si bien en Alsace qu'ils y restent ; — de même que ce dicton traduit le mépris du paysan pour les hobereaux d'outre-Rhin : — Il ne fait pas bon manger des cerises avec les grands seigneurs, ils vous jettent les noyaux à la figure. — A Metz, il y a d'ailleurs un détail qui frappe : les femmes y affectionnent la couleur noire pour leurs vêtements ; elles portent le deuil de la ville captive. — C'est l'impression que donne tout ce pays. Il reste prisonnier, — attendant la délivrance. M. G. Ducrocq, avec des pages délicieuses sur la cathédrale de Metz, sur l'église de Vieux-Brisach, la montagne de Sainte-Odile, les vieux quartiers de Strasbourg, se plaît à établir le contraste du présent et du passé, — du passé qui revit dans ses pages alertes. *La Blessure mal fermée* est un livre d'enthousiasme grave, de fierté et de souvenirs, — avec tous les regrets et toutes des rancœurs des mauvais jours. — mais aussi c'est un livre d'espoir, d'espoir opiniâtre, — impérissable.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Pr J. Appleton : *L'Histoire vraie du Courrier de Lyon.* Archives d'Anthropologie criminelle (n° du 15 juin 1912).

On ne peut pas dire que la condamnation de l'innocent Lesurques soit la plus grande erreur judiciaire, car, dans ce domaine, il est difficile d'établir un classement. L'erreur judiciaire est, hélas ! quotidienne. Mais cette condamnation est certainement celle qui passionna le plus et le plus longtemps l'opinion publique. Elle présente en outre cette particularité qu'elle est le type de l'erreur judiciaire provoquée par la légèreté et l'entêtement des témoins, facilitée par un jeu de circonstances que l'on croirait imaginé par un auteur de romans-feuilletons, consommée par ce détestable esprit qui, systématiquement, incline certains juges vers la culpabilité des accusés et maintenue par le non moins détestable souci de ne pas vouloir reconnaître publiquement une erreur judiciaire.

C'est diminuer l'autorité de la justice, amoindrir son prestige, énerver son action, allèguent certains, que d'avouer que la justice n'est pas infaillible et révéler officiellement ses erreurs.

Singulière théorie. N'est-ce pas déjà suffisant que les juges soient irresponsables ! Faut-il en outre proclamer le dogme de leur infaillibilité et leur éviter le désagrément purement moral du jugement de l'opinion publique !

Ce sont les mêmes personnes qui s'opposent à la responsabilité des

magistrats par cet argument : « Si vous rendez les juges responsables des condamnations injustes, ils n'oseront plus condamner. » Condamner, voilà l'essentiel. Les innocents frappés injustement sont la rançon nécessaire. C'est le déchet. On ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs.

A Venise, autrefois, un malheureux boulanger fut injustement condamné à mort. A peine était-il exécuté que la preuve de son innocence éclatait. L'opinion publique et les pouvoirs publics s'émurent au point qu'il fut décidé que le fait serait commémoré de façon à le maintenir constamment présent devant l'esprit des magistrats. Et, à partir de ce jour, lorsque les juges criminels se retiraient dans la salle de leurs délibérations, à peine étaient-ils assis, qu'une porte s'ouvrait donnant passage à un homme vêtu de noir et masqué qui, s'arrêtant sur le seuil, prononçait ces mots : « Souvenez-vous du boulanger », et disparaissait.

Il serait à souhaiter que chaque année, à la rentrée des tribunaux, on réunît les juges pour leur lire l'histoire du courrier de Lyon.

Dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*, M. Jean Appleton, le distingué professeur à la faculté de droit de l'Université de Lyon, vient de publier **l'Histoire vraie du courrier de Lyon**. Avec soin et impartialité, il détaille les causes de l'erreur et montre surtout l'insistance et la mauvaise foi que certains magistrats, imbus de misérables préjugés, apportèrent dans leur résistance aux tentatives de réhabilitation. Lesurques avait été condamné et exécuté. Il importait, pour le bon renom de la justice, qu'il demeurât coupable, bien que certainement innocent.

Le drame où fut mêlé, comme victime d'une effroyable erreur judiciaire, l'innocent Lesurques a occupé, ému, passionné une partie du XIXe siècle. C'est ce nom que les avocats citaient, quand ils voulaient mettre en garde contre les entraînements d'un jugement précipité ; c'est ce nom encore que clamait Victor Hugo lorsque, terminant son plaidoyer pour son fils, accusé de délit de presse, il s'écriait : « Viens t'asseoir, mon fils, sur ce banc où s'est assis Lesurques ! »

Moins heureux que Calas, il n'a pas eu de Voltaire pour défendre triomphalement sa mémoire.

Quelques condamnés innocents, les uns célèbres, les autres obscurs, ont eu la joie d'être, de leur vivant, publiquement réhabilités. Les parents d'autres malheureuses victimes ont pu obtenir réparation d'honneur pour la mémoire du condamné.

Lesurques, innocent, a été exécuté alors que l'erreur était déjà patente. Malgré soixante-treize années d'efforts continus, il n'a pas été réhabilité !

Calas, d'autres après lui, ont dû leur condamnation à la fureur des passions politiques ou religieuses. Lesurques a été condamné par suite d'une erreur qu'aucune passion n'explique. Mais s'il a été exécuté, et surtout si plus tard il a été impossible aux siens de faire réhabiliter sa mémoire, c'est

parce que ceux qui tenaient sa vie et plus tard l'honneur des siens dans leurs mains, étaient nourris de ce détestable préjugé, qu'il est bon qu'on croie à l'infaillibilité de la justice humaine, et que tout ce qui peut la faire mettre en doute est un mal social qui vaut bien, pour qu'on l'évite, quelques existences sacrifiées.

M. Appleton fait ensuite le récit du crime et de sa préparation et rappelle comment Lesurques, accompagnant son compatriote Guélot au Palais de Justice pour appuyer sa demande de restitution de papiers saisis, se trouva, dans la salle d'attente du juge Daubenton, en présence de deux témoins qui allaient être interrogés au sujet de l'assassinat du Courrier de Lyon.

Ces deux témoins, victimes de leur imagination troublée par le crime, et aussi trompés par une certaine ressemblance de Lesurques avec Dubosc, crurent reconnaître deux des bandits qui avaient été vus à Montgeron et Lieusaint. Et voilà Lesurques et Guélot accusés et emprisonnés. Guélot, ayant pu fournir un alibi indiscutable, fut acquitté. L'erreur des témoins était donc manifeste. Leur affirmation ne valait pas plus contre Lesurques que contre Guélot. D'autant qu'un bijoutier, Legrand, par une mention de son livre-journal, apportait la preuve que Lesurques était bien à Paris au moment où les assassins avaient été vus à Montgeron. Mais — et voilà où se manifeste le détestable esprit du juge qui, plus soucieux de découvrir une culpabilité que la vérité, ne voit qu'à regret éclater l'innocence d'un accusé — le Président, en examinant le livre, voit que la date a été surchargée. Legrand explique cette surcharge. Mais c'est inutile. La passion de condamner possède le Président. L'erreur des témoins, les autres alibis de Lesurques, les nombreuses circonstances démontrant son innocence, tout cela disparaît ; il ne reste plus que cette surcharge ; le Président et l'accusateur public y voient un faux perpétré pour leur arracher un coupable. On saisit le livre, on arrête Legrand qui, épouvanté, déclare tout ce qu'on veut, admet que la date a été rectifiée. Il mourut fou quelques années après. On n'a pas le droit de se montrer sévère à son égard. Il avait la certitude que Lesurques était innocent, puisqu'il l'avait vu à Paris au moment où le crime était commis ; mais, d'autre part, il constatait que l'innocence compte peu, lorsqu'un homme est saisi par une accusation qui ne veut pas le lâcher, et le sort de Lesurques lui montrait quel serait le sien. Ce n'était ni le premier ni le dernier témoignage mensonger obtenu par la terreur.

Lesurques est condamné à mort avec Couriol, dont la culpabilité était prouvée.

Couriol, aussitôt, crie que Lesurques n'a pris aucune part au crime. Le lendemain il renouvelle sa déclaration et fait connaître les

noms et adresses de ses complices. On vérifie ses aveux ; ils sont exacts. On connaît donc les vrais coupables.

Néanmoins le pourvoi de Lesurques est rejeté.

Lesurques fit une suprême tentative : il adressa une requête au Directoire. Ce corps exécutif ne possédait pas le droit de grâce, mais il transmit de suite le mémoire de Lesurques au Conseil des Cinq-Cents, accompagné d'un rapport assez favorable, où l'on lit notamment : « Lesurques, s'il est innocent, doit-il périr sur l'échafaud parce qu'il ressemble à un coupable ? »

L'exécution devait avoir lieu le lendemain 28 vendémiaire. Le Conseil des Cinq-Cents invita le Directoire à y surseoir et nomma, pour examiner la requête, une commission composée de Treilhard, célèbre par la part qu'il prit à la rédaction du Code civil ; Crassous, député obscur, et Siméon, l'un des auteurs du Code des délits et des peines, qui abolissait la revision en matière criminelle. Siméon fut nommé rapporteur et, fidèle à ses idées sur la « chose jugée » intangible, il conclut, en quelques phrases aussi sonores que vides, au rejet de la demande. Ce rapport fut approuvé le 8 brumaire en V par l'Assemblée, qui passa aussitôt à l'ordre du jour. Lesurques était perdu.

Il fut exécuté.

Ensuite, Dubosc, reconnu coupable du même crime, fut condamné et exécuté. L'innocence de Lesurques était donc certaine ; sa famille ne put cependant la faire proclamer parce que c'était reconnaître officiellement l'épouvantable erreur judiciaire.

Pendant quarante ans, Mme Lesurques essaya vainement d'obtenir la revision du procès. La loi, à cette époque, ne permettait pas de rehabiliter la mémoire des morts.

Ses enfants continuèrent ses efforts. L'un d'eux s'était engagé à dix-huit ans, espérant accomplir quelque action d'éclat qui attirerait sur sa cause l'attention de l'Empereur. Il disparut pendant la campagne de Russie.

Assez perfidement, quelques-uns des magistrats du Parquet, consultés sur les pétitions de la famille, et ne pouvant se résoudre à avouer une erreur judiciaire, ajoutaient aux motifs de droit que « l'innocence de Lesurques n'était pas suffisamment démontrée ». En 1821, M. de Serre, garde des sceaux, écrivait à ce même propos : « Etendre la revision par une loi nouvelle au cas où les condamnés sont décédés, ce serait ébranler jusqu'en ses fondements la justice elle-même. » Nous avons peine à nous figurer aujourd'hui un tel état d'esprit.

La famille Lesurques luttait avec peine, car ses biens avaient été mis sous séquestre par l'Administration des domaines ; elle était presque dans la misère.

Enfin la loi du 29 juin 1867 permit la rehabilitation de la mémoire des morts, lorsque deux arrêts de condamnation frappant deux personnes différentes pour le même fait sont inconciliables. Le 18 février 1868, Virginie Lesurques, fille du condamné, âgée de 80 ans, introduisit le procès en réhabilitation de son père.

Au mois de décembre 1868 les débats s'ouvrirent sous la présidence du conseiller Legagneur. Le procureur général Delangle occupait le siège du Ministère public. Le rapport avait été confié à un magistrat qui porte un grand nom dans les annales judiciaires, Faustin Hélie. C'est un document de premier ordre, où toutes les pièces de cette longue et douloureuse affaire sont analysées et discutées avec autant d'art que de fidélité.

Delangle, en fidèle disciple de l'ancien garde des sceaux de Serre, se débattit désespérément pour éviter le scandale qu'eût pu faire naître, d'après lui, la réparation d'une erreur judiciaire. Il avait découvert un moyen subtil pour arriver à l'heureux résultat qu'il souhaitait : le verdict du jury de l'an IX déclarait Dubosc coupable d'avoir *aidé et assisté* les assassins du courrier, mais non d'avoir été l'un des auteurs principaux et directs de l'assassinat. Sa participation matérielle au crime n'y était pas nettement précisée. Dès lors, disait Delangle, Dubosc a pu être condamné pour avoir donné de simples indications, des instructions en vue de l'attentat. Cela n'exclut pas la possibilité de la présence de Lesurques sur les lieux du crime. Il y avait quatre cavaliers sur la route de Lieusaint; mais le jury n'a pas dit que Dubosc fût l'un d'eux. On ne peut donc pas dire qu'il y a cinq condamnés pour quatre auteurs, ou six condamnés pour cinq criminels, en comptant Durochat.

Cette thèse était absurde, parce qu'elle séparait le verdict de toute la procédure et de tous les débats. Faustin Hélie le montrait bien, lorsqu'il disait: « Est-ce dans les formules des jugements qu'il faut rechercher leur inconciliabilité? N'est-ce pas plutôt dans les faits eux-mêmes? N'est-il pas possible que les termes ne semblent pas se contredire et que les faits, quoique diversement qualifiés, n'en constituent pas moins, dans deux arrêts, un seul et même fait? »

. . . . . .

Cependant, la thèse étroite et mesquine de Delangle séduisait la Cour. Le procureur général disait textuellement : « Réveiller témérairement des luttes dont les éléments se perdent dans les ténèbres du passé, c'est s'exposer à raviver sans profit les cruelles blessures que le temps n'a pu cicatriser. La résignation, en ce cas, est le parti le plus sage. »

Le 17 décembre 1868, la Cour de cassation rendit un arrêt conforme à ces singulières conclusions : qui dit complicité ne dit pas nécessairement présence du complice sur les lieux du crime. La demande de Virginie Lesurques fut rejetée.

La loi de 1895 sur la révision aurait certainement permis de faire prononcer judiciairement l'innocence de Lesurques, mais ce malheureux, au moment où la réhabilitation de sa mémoire serait possible, paraît ne plus avoir de famille.

Légalement il est donc toujours coupable.

Pour la conscience publique, il est innocent ; on ne peut douter de son innocence quand on a suivi d'un peu près les détails de ce long procès, où les grands coupables, du moins dans son dénouement en 1868, sont l'étroitesse de l'esprit juridique et l'aveuglement de l'esprit de corps.

Sans doute il faut se méfier de l'équité toute nue, car chacun a une ten-

dance à revêtir ses propres passions de la robe candide de l'équité. Mais les formes du droit ne seraient que des formules vides de sens, si elles ne constituaient l'armature même de l'équité. Elles servent à contrôler nos impulsions vers le juste. Sans l'amour passionné de la justice, elles ne sont rien qu'un appareil compliqué et haïssable ; mises au service du bon droit, elles lui donnent les armes de la victoire. Souhaitons donc à notre pays un peu moins de Delangle et un peu plus de Faustin Hélie.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue du Foyer : M. Paul Bourget sur Balzac, le roman social et le roman à thèse. — *Le Correspondant :* M. le Colonel Baratier, souvenirs de la campagne contre Samory. — *La Coopération des Idées :* M. Georges Deherme sur « les Ouvrières » et le remède aux « sottises féministes ». — Memento. — Un nouveau recueil *: Les Poètes.*

Après avoir loué son disciple, M. Henry Bordeaux, — à l'ouverture d'une série de conférences faites par celui-ci sur « la famille dans la littérature française », — M. Paul Bourget a parlé sur Balzac en ces termes conservés par **La Revue du Foyer** (15 juin) :

Elle apparaît, chez nous — (la littérature sociale) — dans Balzac, dans un génie à double tendance qui tient à la fois de l'artiste et du savant. Toutes les qualités du grand artiste, Balzac les possède. Aucun homme, depuis Shakespeare, Molière et Walter Scott, n'a mis sur pied plus de figures vivantes et qui ne s'oublient pas. Mais il est en même temps un savant, c'est-à-dire un homme qui va cherchant les conditions suffisantes et nécessaires à la production des phénomènes. L'avant-propos de *la Comédie humaine*, qu'il composa en 1842, en pleine maturité, — il était né en 1799, — commence par une défense des théories de Geoffroy Saint-Hilaire, tant la philosophie biologique préoccupait le romancier. C'était en lui un goût inné. C'était aussi, je l'ai dit, l'influence de l'époque. Dès le début du dix-neuvième siècle, les sciences naturelles grandissaient avec une ampleur dont Gœthe fut longtemps presque seul à se rendre compte. Balzac fut le premier, dans notre pays, à transposer, dans l'ordre littéraire, leur esprit et leurs procédés : se servir de l'observation pour dégager les lois de la vie humaine.

. . . . . .

Mais il est visible que ces historiens des mœurs, — (Flaubert, les Goncourt, Zola, A. Daudet, les « élèves » de Balzac, selon M. Bourget) — se défient des conclusions, de ces larges généralisations si chères à Balzac. Ils s'appliquent à les éviter ; l'horreur du dogmatisme les distingue et surtout celui de la thèse. C'est qu'en effet la littérature sociale qui, chez Balzac, était toujours restée une littérature à idées, offre, à côté du danger que j'ai indiqué, cet autre danger, et il est pire : elle devient aisément une littérature à thèse. Elle l'est dans George Sand, toujours ; presque toujours dans Dumas fils. Vous connaissez les défauts inhérents au genre. Le principal est que la littérature à thèse ne respecte pas la réalité. Pour établir sa thèse, l'écrivain combine les événements et les caractères. Il les fausse en vue de

sa démonstration, involontairement ; il leur donne le coup de pouce. L'art n'en est pas diminué. Peut-être même certains romans à thèse, comme *les Misérables*, doivent-ils le meilleur de leur prestige à la partialité passionnée de l'auteur. Socialement, de tels livres peuvent avoir de l'influence ; ils n'ont pas de portée. Je veux dire qu'il leur manque la condition essentielle pour qu'une théorie soit solide, la soumission à l'objet. Ne contenant pas une peinture vraie de la société, leurs conclusions sont arbitraires. C'est bien ce qu'avaient vu Flaubert et ses amis, ce contre quoi ils ont essayé de se garer. S'ils avaient médité des livres comme *le Curé de Village*, ils auraient distingué qu'entre le roman qui démontre, dont ils ne voulaient pas, et le roman qui montre sans dégager la signification de ce qu'il montre, il existe un autre roman : celui qui montre et qui, après avoir montré, essaie de comprendre la signification du tableau montré. C'est le roman à idées, je reprends le terme, très différent du roman à thèse, parce qu'il est une œuvre de recherche et non pas d'argumentation, aussi scrupuleusement exacte que le roman réaliste, puisque cette recherche suppose une solide documentation ; et c'est le roman social.

§

Le Correspondant (10 juin) achève la publication des souvenirs de M. le colonel Baratier : *A la poursuite de Samory*. Nous n'hésitons pas à emprunter de nouveau à ce récit vivant, coloré, robuste.

Voici parmi des faits de guerre, — et les métropolitains savent assez mal quels risques courent les combattants de ces campagnes au loin ! — un épisode impressionnant :

Cette nuit, une alerte. Le camp reposait tranquille, quand tout à coup un fracas de branches brisées, suivi d'un roulement de tonnerre, nous a réveillés. La terre était ébranlée, on eût dit la charge d'un régiment, d'une division. Les yeux encore clignotants, nous voyions galoper des ombres déformées, agrandies par l'obscurité. Nous n'avions pas eu le temps de comprendre, que la chevauchée était passée. Au loin, on entendait encore le grondement des sabots qui frappaient le sol, le claquement des arbustes brisés, renversés ; par conséquent, nous n'avions pas rêvé. Quelle était cette trombe qui nous eût écrasés, si elle n'avait, par bonheur, rasé la limite du camp ?

C'était la panique des bœufs, cette panique qui les saisit subitement, sans raison apparente.

Depuis Sokola Dioulasso, le tirailleur Peulh Hamadi, gardien du troupeau, avait conduit ses bœufs sans un écart de docilité de leur part, les gardant pendant les combats, les maintenant à leur place dans le convoi. Cette nuit, la panique les avait pris et les avait dispersés.

Hamadi est au désespoir. Son honneur est perdu ! il ne le retrouvera qu'avec son troupeau. Dès le matin, il est venu l'expliquer au colonel ; il veut partir à la recherche des fugitifs.

Le colonel lui a donné une section d'escorte ; le soir, il est rentré ; pas un bœuf ne manquait à l'appel.

M. le colonel Baratier montre son camarade, le lieutenant Ayrolles, terrassé par la dysenterie, quittant sa couche au bruit des balles, rampant jusqu'à la porte de sa tente « dans le désir d'échapper à cette mort qui le tenait, et de se donner à une autre, plus glorieuse ».

Puis :

Le soleil vient de se coucher. Au-dessus du Satama rampent des fumées qui flottent comme les lambeaux noirs d'un crêpe déchiré. Ayrolles est mort.

Nous l'enterrerons seulement quand la nuit sera tombée. Si les sofas, du haut de la colline, nous voyaient rendre les honneurs funèbres, après notre départ ils parcourraient le campement, en exploreraient les alentours, découvriraient la terre fraîchement remuée, et le corps d'Ayrolles deviendrait une proie, un trophée. Nous voulons qu'il soit à l'abri de leurs insultes.

Les tirailleurs, en ce moment, creusent une tombe dans le lit asséché du ruisseau, dont ils ont arrêté le cours par un barrage ; nous y déposerons notre ami !

Nous attendons devant la tente où il est étendu, noyé d'ombre ; la lueur vacillante d'un photophore éclaire à peine la blancheur du visage d'où s'est effacée toute trace de souffrances, souffrances aiguës du corps, souffrances de l'âme se raccrochant à la vie dans la vision de tout ce qu'elle abandonne, les parents, les combats, la France ! Pauvre Ayrolles ! Devant son corps immobile, je le revois se traînant, arraché à son lit par le bruit des balles ; je revois sous ses paupières, aujourd'hui fermées, le regard brillant où s'était réfugiée toute la vie, où était déjà la mort.

L'obscurité est complète. L'un de nous prend le photophore : quatre tirailleurs soulèvent leur lieutenant. Le pas assourdi, nous glissons comme des fantômes derrière le linceul sur lequel les étoiles versent leur clarté. Aux bras des porteurs la tête s'est renversée, dans l'attitude du repos ; sur le front tombe la réverbération de la lumière d'en haut, un reflet du ciel.

Le convoi pénètre sous la voûte des arbres ; une section alignée le long de la berge présente les armes : la flamme de la bougie jette une lueur vacillante sur les baïonnettes ; puis, les tirailleurs s'agenouillent au bord du trou noir, à peine visible dans les ténèbres ; ils couchent leur officier au fond de la fosse et ramènent doucement le sable sur lui.

On ouvre la digue, le ruisseau reprend son cours, il revient en chantant. Sous la grande ombre des arbres, dressés comme des gardiens, l'eau avec un murmure berceur recouvre la tombe où repose Ayrolles.

§

La Coopération des Idées (1er juillet) donne sous ce titre : « Les ouvrières », un article bien attristant de M. G. Deherme, — attristant par les faits déplorables que l'auteur met en évidence.

En France, la décomposition sociale s'effectue avec une rapidité effrayante. C'est ainsi que le nombre des femmes qui travaillent a doublé en un demi-siècle. Et ce mouvement de recul vers la pire barbarie, comme le marquent encore les chiffres suivants, s'accélère de plus en plus :

Population active française de toutes les professions

	Femmes	Hommes
En 1866	4.642.617	10.500.389
En 1896	6.411.223	12.559.270
En 1901	6.804.510	12.910.565
En 1906	7.693.412	13.027.467

En cinq ans, de 1901 à 1906, l'accroissement a été de 890.000 pour les femmes et seulement de 116.900 pour les hommes.

Voici maintenant la répartition des femmes par catégories de métiers :

	1866	1906
Pêche, agriculture, forêts	1.874.915	3.330.011
Industrie	1.304.254	2.518.402
Commerce	240.680	779.164
Professions libérales et services publics	164.572	293.100
Domestiques	1.047.176	772.735

Ainsi, les femmes qui travaillent représentent actuellement 34,6 p. 100 de la population active totale, dont 30 p. 100 pour les chefs d'établissements, 32 p. 100 pour les ouvriers, 35,5 p. 100 pour les petits patrons, façonniers et ouvriers à domicile, 78 p. 100 pour les domestiques, 14 p. 100 pour les industries d'Etat et 80 p. 100 pour les travaux d'étoffes. Sur 1.000 personnes, le nombre des femmes est de 810 dans les services domestiques, 340 dans le commerce, 327 dans l'agriculture et 324 dans l'industrie.

Dans 222 professions déjà, les femmes sont en majorité. Les métiers les plus rudes ne leur sont pas fermés. Par exemple, on cite 727 femmes qui travaillent dans la métallurgie et 1.794 aux terrassements.

M. Deherme souhaite la réorganisation des corporations. Elle aurait, pense-t-il, ce résultat : « Le prolétaire reconstituerait son foyer. »

Ce qui rend irrémédiable l'atroce misère de l'ouvrière, c'est que la femme ne peut pas ne pas faire une concurrence acharnée à la femme. Sans doute, l'homme est en rivalité avec l'homme. Mais, dans une profession et une région données, l'étalon de vie des ouvriers est peu différent. Si médiocrement que ce soit, l'ouvrier doit vivre de son travail. La prétendue loi d'airain de salaires formulée par Lassalle s'applique à tout le moins pour le minimum. L'homme ne peut plus consentir à travailler dès que son salaire ne lui permet pas de vivre.

La femme le peut. En général, elle le pourra toujours. Et c'est terrible pour les ouvrières qui, exceptionnellement, ne le peuvent pas.

En France, il y a 250.000 veuves qui ont au moins deux enfants, et le total de ces enfants atteints 675.000. De ces veuves, 70 p. 100 sont privées de ressources. Une société vraiment civilisée — à défaut de la famille — ne les laisserait pas dans le dénuement. Mais nous ne sommes qu'une barbarie d'argent ; il faut donc que ces femmes travaillent pour se nourrir avec leurs enfants. Or, précisément, elles ne peuvent vivre de leur travail, parce que, sans direction morale et égarée par des sophismes métaphysiques, l'opinion publique tolère l'exploitation généralisée du travail des femmes, qui devrait rester exceptionnel.

Plus il y aura de femmes qui travailleront, plus âprement ces veuves et mères douloureuses seront concurrencées par celles qui ont d'autres ressources — claires ou troubles — que le travail.

M. Deherme emprunte des exemples aux enquêtes de l'Office du Travail.

Voici l'un d'eux :

N° 228. — Mme R.... est âgée de 32 ans. Elle est veuve avec cinq enfants. Elle fait des devants de chemise en zéphir, tussor, coton, percale, toile, dont le piquage lui est payé de 30 à 40 centimes par cent de plis. Elle a du travail pendant huit mois de l'année, où elle travaille en moyenne dix heures et gagne 2 fr. 50. Son gain brut annuel est de 500 francs, réduit à 450, déduction faite des fournitures. Elle occupe un logement composé d'une pièce, une petite cuisine, une entrée sombre et des cabinets. Un lit unique ; le soir on met un matelas par terre. Le plus jeune enfant a 4 mois et l'aîné 10 ans. Mme R... dit que ses enfants, sauf les deux qui ont le repas du midi à la cantine scolaire, ne vivent que de soupe. Pour elle, son repas de midi se compose « d'un sou de frites et d'un sou de pain ». Elle reçoit de diverses institutions charitables environ 300 francs par an, en argent ou en nature.

Celles qui se résignent à n'accroître pas leurs ressources de famine par la prostitution ou l'inconduite sont les moins nombreuses. Et M. Deherme peut écrire :

C'est ainsi que la femme, en voulant « affirmer sa personnalité », « s'affranchir des devoirs désuets », revient au plus ignominieux esclavage.

Il propose que l'on réagisse « vigoureusement ». « Il faut dénoncer les sottises féministes », conseille-t-il. « Ce sont les plus pernicieuses, et pour la femme surtout. » Et M. G. Deherme, de conclure :

Il faut remontrer à la jeune fille, à la femme mariée, à la mère de famille que leur travail salarié n'apporte pas plus de bien-être à la maison. Non seulement elles y risquent la santé, elles s'y gâtent le cœur, elles s'y abêtissent, elles s'y dénaturent ; mais, en délaissant le ménage, elles rejettent l'homme au cabaret ou au bouge ; en négligeant l'éducation des enfants, elles préparent des brutes, des dépravés et des apaches.

Ce n'est pas seulement la prostitution qui est en proportion avec le féminisme économique, c'est aussi l'alcoolisme, le malthusisme et toutes les formes d'infanticide, la mortalité infantile, toutes les maladies sociales, etc. On ne saurait contester, par exemple, que l'énorme mortalité de la première année des nouveau-nés, chez les ouvriers, est imputable, en majeure partie, au travail de la femme, avant, pendant et trop tôt après la grossesse.

Même matériellement, le gain de l'ouvrière ne compense pas les pertes que son absence fait subir à la maison familiale. Toute bonne ménagère et mère de famille sait cela, d'expérience ou d'intuition. De plus, la sous-concurrence ouvrière de la femme fait baisser réellement le salaire de l'homme et prolonge les chômages plus fréquents, — non par

excès de production, mais au contraire, par déficit, en mettant obstacle au perfectionnement technique et au développement du machinisme.

Memento. — *La Revue* (15 juin). — Hyacinthe Loyson : « Novissima Verba. » — « Une science nouvelle », par M. Jules Amar.

Les Soirées de Paris (juin). — De M. Guillaume Apollinaire : « L'Ingénieur hollandais. » — « De Spiritu », par M. Ch. Perrès. — Les amusantes « Scènes de la Vie littéraire à Paris », de M. André Billy. — De charmants poèmes de M. Ch. Perrès. — Un bon article de M. R. Dalize « A propos d'un livre de M. Barrès ».

La Revue de Paris (15 juin) commence à publier *Daphné*, un roman inédit d'Alfred de Vigny, édité par M. Fernand Gregh.

La Vie (29 juin). — M. A. Aulard : « L'Histoire de la Révolution. » — « Ajaccio », par M. J.-A. Nau.

Revue du Temps Présent (2 juin). — M. Albert Gayet : « A Antinoë : 17e campagne de fouilles. » — Poèmes de M. F. Latouche : « Paysage, Barmaids. » — M. Ad. Lanne : « Le Récit d'une sœur (Documents sur la question Louis XVII). »

La Nouvelle Revue (15 juin). — M. A. de Monzie : « Le Droit à l'adaptation scénique. » — M. le Dr Doyen : « Une nouvelle méthode expérimentale. »

La Revue critique des Idées et des Livres (10 juin). — Fragments d'une traduction de l'*Enfer* de Dante, par M. L'Espinasse-Mongenet. — « Hommage à Louis Le Cardonnel », par M. A. Clouard. — « Le Cœur et les villes », par M. J.-L. Vaudoyer.

Revue bleue (15 juin). — M. Péladan : « Dialogue initiatique : le retour de Samothrace. » — M. A. Joussain : « L'Expansion du bergsonisme et la Psychologie musicale. »

L'Indépendance (15 juin). — Charles Demange : « L'Honneur » (fragment).

Le Parthénon (20 juin). — M. L. Guimbaud : « M. F. Vielé-Griffin et le Barrésisme. »

Le Pays lorrain et le Pays Messin (20 juin). — M. H. Le Pointe : « Historique du 8e régiment d'artillerie. » — « Une station thermale pendant la Révolution : Plombières », par M. J. Kastner. — Deux sonnets de M. G. Chevillet.

Les Idées contemporaines (7 juin). — « Les Querelles d'auteurs sous Elisabeth », par M. Léonce Chabalier.

Les Entretiens idéalistes (juin). — M. L. R. Mounet : « L'Enseignement esthétique d'Hélène de Sparte. » — « Atlantis prouvée », par M. Fernand Divoire. — « Impressions d'Irlande », par M. Jean Mayle. — M. C. de Crisenoy : « Les Grèves et la pensée contemporaine. »

Les Marches de l'Est (10 juin). — « Jean-Bart », par M. le Vice-Amiral Besson. — « L'Austrasie et la Poésie épique », par M. Maurice Toussaint. — « L'Eveil du sentiment national », par M. Joseph Hansen.

Revue du Midi (15 juin). — Articles sur Jean-Jacques Rousseau, à propos de son bi-centenaire, par MM. Marcel Hervier et Paul Thoulouze.

Les Poètes. — C'est le titre d'un nouvel organe qui se définit : « Recueil de haute poésie publié sous la direction d'un groupe de Poètes. »

L'avant-propos de cette publication se borne à ces lignes

« Dans le désarroi actuel de la littérature, et plus spécialement de la Poésie, nous avons cru bon, à quelques-uns, de réunir nos efforts, en vue d'une affirmation nouvelle et haute de la Poésie épique et lyrique telle que la demande notre époque.

« Le public ignore les poètes, ou à peu près.

« Nous avons voulu les lui faire connaître.

« Qu'il les lise donc et les apprécie.

« Nous sommes certains que ses jugements ne feront que confirmer les nôtres.

« Chaque cahier, suivi d'un extrait des appréciations de la critique contemporaine, sera strictement consacré aux œuvres d'un seul auteur. »

On s'abonne, moyennant 8 francs, chez MM. Basset et Cie, 3, rue Dante, à une série de 4 fascicules. Le premier est consacré à M. Nicolas Beauduin dont les poèmes n'occupent pas moins de cent pages. On sait la grande valeur de ce poète.

Voilà une tentative particulièrement intéressante.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Génie de Flaubert (*Paris-Midi*, 13 juin). — Stéphane Mallarmé (*L'Eclaireur de Nice*, 14 juin). — Barrès contre Rousseau (*L'Attaque*, 24 juin).

Paris-Midi a posé aux lecteurs de Flaubert cette question presque douloureuse : « Quel est le livre de Flaubert que vous préférez ? » Il faudrait donc choisir ? C'est pénible. Pour moi je répondrais que c'est celui que je viens de relire ou encore celui qu'il y a le plus longtemps que je n'ai relu. Je ne sais, j'ai le bonheur de me plaire à tous les livres de Flaubert et je ne voudrais être privé d'aucun. Mais si le choix n'implique pas exclusion, si ce n'est qu'une préférence qui ne déprécie pas ce qu'on n'a pu emporter, je me risquerais à indiquer *Bouvard et Pecuchet*, tout en me retournant bien des fois vers les autres. Dussé-je inspirer une grande pitié à *la Nouvelle Revue critique*, je ne délaisserais pas sans déchirement *Madame Bovary*, ni *l'Education*, ni *la Tentation*, ni *Un Cœur simple*, ni la *Correspondance* et j'aurais encore un regret, moins vif peut-être que pour le reste, en abandonnant les œuvres plus marquées de romantisme décoratif, les deux autres contes et *Salammbô*. C'est à peu près dans cet ordre que se prononce Jules de Gaultier, auquel je ne fais qu'un reproche, au sujet de la lettre qu'on va lire, c'est d'avoir négligé d'appuyer aussi son raisonnement sur *l'Education* ; mais cela ne veut pas dire qu'il l'ait exclue de son admiration. Cela veut dire qu'elle n'ajoute rien de nouveau à sa philosophie du bovarysme, encore qu'elle la renforcerait au besoin.

Mais voici cette lettre, qui est une belle page de critique philosophique :

Je ne puis conformer strictement ma réponse à votre question en vous désignant, parmi les chefs-d'œuvre de Flaubert, celui que je préfère, car il en est trois qui sont inséparables dans mon admiration : *Madame Bovary*, *la Tentation de saint Antoine*, *Bouvard et Pécuchet*. Pourtant je rentrerai aussitôt dans les limites de votre programme en exposant le motif de mon admiration : qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre de ces ouvrages, ce motif est unique et reconnaît une même origine.

Ce qui classe, à mes yeux, l'œuvre de Flaubert au-dessus des plus hautes, c'est le point de vue qui la domine, c'est la qualité de la vision psychologique qui s'y révèle. Le rang d'un peintre se reconnaît à la façon dont il ordonne les objets du monde visible en fonction d'un unique élément, la lumière, qui attribue à chacun d'eux sa valeur et sa forme. L'atmosphère psychologique qui environne les personnages et les sujets joue, dans l'ordre de la pensée littéraire et dramatique, le même rôle. Or, un élément psychologique essentiel compose dans l'œuvre de Flaubert cette atmosphère, y assigne sa valeur représentative à chaque personnage, ordonne selon une hiérarchie toutes les perspectives, décide du rang, met en place.

Cet élément psychologique, c'est *l'erreur*, *l'erreur sur soi*, inhérente à toute activité qui a connaissance d'elle-même et cet élément est le fait créateur par excellence. C'est l'erreur, l'erreur et non la vérité, qui engendre le réel et qui en assure la pérennité. Si l'existence était donnée dans la vérité, l'angoisse et la recherche métaphysiques seraient sans objet, toute tendance irait vers sa fin naturelle, tout désir se confondrait avec sa réalisation et toutes les choses s'aboliraient dans l'unicité du but atteint de toute éternité ; tout le divers périrait et le fait de conscience lui-même s'évanouirait. Mais de ce que l'existence est liée à la connaissance de soi, il résulte qu'elle est vouée aussi à l'impossibilité d'une connaissance absolue. Le sujet de tout fait de connaissance que l'on imagine est soustrait à la même matière, à la même existence essentielle à laquelle l'objet est emprunté ; il échappe donc toujours, de toute nécessité, au fait de connaissance et le jeu de l'existence se poursuit dans le morcellement indéfini de tout sujet convertissant en objet une part de lui-même, mais contraint toujours de réserver aussi, en vue de la possession du spectacle, une part aussi de sa propre activité subjective qui échappe de la sorte à cette possession. Il apparaît que le jeu de l'existence s'alimente à l'impossibilité d'une possession intégrale du soi par le soi, qu'il éternise dans la genèse indéfinie d'états approchés mais incomplets de cette possession, genèse au cours de laquelle tout le réel est engendré et toutes les formes de la vie sont inventées dans l'indéfini de la *relation*.

L'existence, en tant que fait de relation irréductible à l'absolu, telle est la constatation suprême à laquelle a abouti, à toutes les époques, la pensée philosophique sous ses formes les plus hautes. Mais de ce que l'*erreur sur soi* est le principe de toute invention dans l'ordre du réel, de ce que l'homme est soumis à ce mécanisme de l'erreur, il est résulté que c'est précisément à rebours de cette constatation que l'humanité dans sa généralité a conçu l'existence. Elle a imaginé que l'existence, conditionnée par la relation, avait sa signification dans l'absolu et cette imagination s'est montrée d'une prodigieuse fécondité. Elle a inventé toutes les théogonies et a été aussi pour l'esprit scientifique, sous ses formes utopiques, un extraor-

dinaire excitant. Or, c'est cette erreur fondamentale de l'esprit humain évaluant, en fonction de l'absolu, la vie conditionnée par la relation, que Flaubert a mise en scène sous un double aspect dans *la Tentation de saint Antoine* et dans *Bouvard et Pécuchet*, montrant dans le premier de ces ouvrages cette tentative de falsification en tant qu'elle s'exerce directement, sur les ailes de la croyance, par l'entremise des théogonies, des religions et des métaphysiques, la divulguant dans le second en tant qu'elle s'applique, par la voie plus lente de la connaissance, à étreindre une objectivité absolue où la réalité qui est mouvement, fuite incessante parmi les perspectives indéfinies de la causalité, dirait son premier mot et son dernier, s'immobiliserait entre son commencement et sa fin.

Ces deux grandes œuvres sont donc la critique de cette double aspiration et de cette hystérie essentielle, selon laquelle le désir humain, méconnaissant les conditions du réel et pensant s'évader dans l'absolu, n'aboutit pourtant qu'à créer des formes nouvelles et imprévues du réel. Et ces formes, Flaubert les évoque toutes, car si sa vision intuitive d'artiste, de nature tout esthétique, nous renseigne, par les démentis que s'infligent les différents systèmes théologiques et même scientifiques, sur l'inconsistance ou le caractère provisoire des uns et des autres, elle fait apparaître aussi devant nos yeux tous les actes humains auxquels ces croyances fausses ont servi de décor et qu'elles ont suscités. A travers cette évocation, l'histoire se manifeste comme une tragi-comédie magnifique, dépourvue de sens si l'on prend au sérieux les motifs qui l'ont inspirée, mais dont la valeur est grande si on la considère seulement du point de vue de la représentation, du point de vue du spectacle qu'elle compose. D'un tel point de vue, toutes les motivations engendrées par l'erreur métaphysique et religieuse de l'humanité apparaissent comme des prétextes efficaces en vue du jeu de l'action dramatique, et qui permettent de nouer des intrigues diverses sur la scène de l'existence. Sur ce plan secondaire, comme elle le faisait sur le plan métaphysique, l'*erreur* révèle encore sa fonction créatrice.

Avec *Mme Bovary*, l'erreur sur soi se manifeste non plus dans l'humanité au cours de son développement historique, mais au cœur de l'individu. Elle se déclare ici sous son aspect le plus concret, voilée par le jeu des mobiles ordinaires de l'action, mais efficace encore et créatrice de tout le drame individuel comme elle s'est montrée créatrice, dans des domaines plus vastes, du drame historique ou de la genèse métaphysique et rien n'est plus émouvant pour l'intelligence que de voir se répéter dans le fait le plus ténu, perdu aux yeux de la multitude, dans l'écheveau embrouillé des effets et des causes, le même geste qui engendre la réalité sous son aspect le plus essentiel.

Sous sa forme la plus générale, l'*erreur sur soi*, distinguée par Flaubert, dans ce domaine concret de la psychologie individuelle, consiste en une confusion et en un conflit entre l'instinct et la notion, engendrés au cœur du moi par le fait de connaissance. De ce que nous sommes capables de connaître des mobiles d'actes étrangers et des fins poursuivies par d'autres énergies, de ce que nous sommes capables d'admiration et d'enthousiasme pour ces mobiles et pour ces fins, il arrive que nous prenons nos admirations pour des aptitudes et que nous ne savons plus bien discerner quels sont les mobiles instinctifs qui nous eussent guidés et nous eussent fixé des fins appropriées. La réalisation d'une personnalité à travers l'existence s'ex-

prime le plus souvent en une suite de conflits entre le personnage que tendent à modeler les instincts et celui que s'efforce de pousser en scène la notion (exemple, éducation, littérature, pression sociale, sous toutes ses formes). Ce conflit revêt les aspects les plus divers, selon le degré d'hostilité ou de ressemblance des antagonistes, selon la violence des instincts et leur intransigeance, selon le degré de réceptivité de l'intelligence, sa sensibilité à la notion. Il en résulte une instabilité, un fait d'oscillation où se manifeste l'hésitation de la conscience sollicitée par plusieurs rôles à jouer, en dernière instance une impossibilité pour l'homme de se concevoir selon sa véritable réalité et qui, vue par l'autre bout de la lorgnette, devient cette faculté de se concevoir autre, que j'ai nommée *le Bovarysme*, inscrivant ainsi dans une formule analytique, où elle montre sa généralité, la vision intuitive de Flaubert.

Avec *M*me *Bovary*, avec *la Tentation de saint Antoine*, avec *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert a exprimé la vue psychologique la plus profonde qui soit. Je m'unis de grand cœur à la manifestation qui, à l'occasion du cinquantenaire de *Salammbô*, a pour but de grouper ses admirateurs. En conformité de vue avec vous, Monsieur, qui avez pris l'initiative de cette consultation, j'estime d'ailleurs que l'érection d'une statue, indispensable mais banal hommage, si l'on considère la forêt des marbres et des bronzes, ne doit être en cette occasion qu'un prétexte pour que soit signifié le rang dévolu à Flaubert dans notre patrimoine intellectuel, — le premier.

§

L'Eclaireur de Nice donne de Georges Maurevert un curieux article sur Mallarmé, trop ironique, mais où est notée l'influence qu'exercèrent sur le poète les vues littéraires de des Esseintes :

Je crois bien que l'écrivain qui, plus qu'aucun autre, engagea définitivement Stéphane Mallarmé dans la voie de l'ésotérisme poétique est J.-K. Huysmans. Avant l'apparition de l'étonnant *A rebours*, — qui reste peut-être le livre le plus extraordinaire paru depuis trente ans ! — jusqu'en 1883, Mallarmé publiait des proses ou des vers, d'une adorable harmonie, du métier le plus rare, dont l'éclat se voilait exquisément d'une tendre obscurité. Mais n'était-ce point là le droit du poète, l'un des attraits mêmes de la poésie dont le génial Edgar Poe a dit qu'elle doit être suggérée plutôt que brutalement exposée, « quelque chose comme un souterrain de pensée, non visible, indéfini »..? Et Mallarmé, qui ne lâchait sa pipe que pour allumer une cigarette, afin, assurait-il en souriant, de mettre de la fumée entre la foule et lui, enseignait à son tour ; « L'obscurité vient souvent de l'insuffisance du lecteur et non de celle du poète. Il doit y avoir énigme en poésie, et c'est le but de la littérature — il n'y en a pas d'autres — *d'évoquer* les objets. *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois-quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu ; le *suggérer*, voilà le rêve... »

Avant *A rebours*, Mallarmé, en sus de *l'Après-midi d'un Faune*, qu'aimait tant des Esseintes, le héros de Huysmans, avait publié *les Fenêtres*, l'ineffable *Apparition*, *les Fleurs*, *Hérodiade*, *le Tombeau d'Edgar Poe*, que Verlaine disait ne pouvoir « honorer que d'une sorte de terreur pa-

nique » et dont Jules Lemaître a, dans ses *Contemporains*, tenté une narquoise encore qu'inégalable « traduction », *le Guignon*, etc., quantité de poèmes en prose : *Plaintes d'Automne, le Démon de l'Analogie, le Phénomène futur, Frisson d'hiver* ; enfin, toutes pièces facilement accessibles avec un minimum d'éducation littéraire.

Vint Huysmans qui plonge son déliquescent héros dans les suivantes cogitations :

« ... Ecrire un roman concentré en quelques phrases qui contiendraient le suc cohobé des centaines de pages toujours employées à établir le milieu, à dessiner les caractères, à entasser à l'appui des observations et les menus faits.

« Alors, les mots choisis seraient tellement impermutables qu'ils suppléeraient à tous les autres ; l'adjectif posé d'une si ingénieuse et d'une si définitive façon qu'il ne pourrait être légalement dépossédé de sa place, ouvrirait de telles perspectives que le lecteur pourrait rêver, pendant des semaines entières, sur son sens, tout à la fois précis et multiple, constaterait le présent, reconstruirait le passé, devinerait l'avenir d'âmes des personnages, révélés par les lueurs de cette épithète unique. »

Résultat de cette rêverie trop méditée : la *Prose pour des Esseintes*.

§

Dans **l'Attaque**, Ernest Gégout répond au discours de Maurice Barrès contre Jean-Jacques et le titre de cet article est, par sa disposition, une véritable trouvaille. Comme ce moyen, qui est du vrai mallarmisme, simplifierait les polémiques ! Voici :

Barrès contre ROUSSEAU

R. DE BURY.

THÉATRE

Comédie-Française : *Le Ménage de Molière*, comédie en vers, en 5 actes et 6 tableaux, de M. Maurice Donnay (11 mars). — Nouveau Cirque : *Bien-Dien, caporal*, Sketch militaire en 3 tableaux. Fantaisie comique et nautique. — Un potin.

Je suis plein de scrupules, — je suis surtout fort en retard, — pour vous parler du **Ménage de Molière**, la comédie de M. Maurice Donnay qui a été donnée, il y a quelque temps, et que, du reste, on joue toujours, à la Comédie-Française. Je n'ai pas, à son sujet, d'avis bien net. Est-ce une bonne pièce ? Est ce une pièce réussie ? Est-ce surtout une pièce intéressante ? J'avoue que, pour ma part, je ne m'y suis pas extrêmement plu. Vous me direz que c'est déjà là un avis ? J'hésite, pourtant. On n'a pas l'habitude de ne pas se plaire aux pièces de M. Maurice Donnay. S'il est, en général, un écrivain un peu superficiel, fait plutôt pour distraire et plaire, — et distraire et plaire, c'est déjà considérable, — que pour faire penser ou pour émouvoir fortement, il est toujours extrêmement

séduisant, plein de grâce, plein d'un esprit joli, charmant, auquel il faut bien qu'on se rende, au moins sur le moment. Je me dis cela, et je me dis alors qu'en m'étant si tièdement plu au *Ménage de Molière* je suis peut-être seul fautif. Il faut des cas vraiment flagrants pour qu'on ose critiquer avec certitude. Autrement, on pense à l'auteur si souvent applaudi, au sujet qu'il a traité, aux nécessités de son sujet, et on se demande si, à sa place, on eût été plus brillant. C'est en tout cas un bel effort de la part de M. Maurice Donnay d'avoir tenté cette peinture d'un épisode de la vie de Molière, lui l'auteur ultra-moderne, ultra-parisien, le fantaisiste, l'amuseur, comme je disais plus haut. Il a écrit une pièce sérieuse, sur un sujet qui lui imposait des limites, avec lequel il lui fallait observer jusqu'à la langue, pour ainsi dire. Il n'a pu s'y montrer le Maurice Donnay véritable, et peut-être est-ce là la raison pour laquelle il ne nous donne pas le plaisir habituel. Il y a d'ailleurs de très jolis tableaux dans cette pièce, et de plus, quelque chose, un ton, une sorte de clarté, une sorte de bonté, dirai-je même, qu'on ne trouve plus guère dans nos œuvres dramatiques. N'a-t-on pas prétendu, à ce propos, qu'il faut admirer *le Ménage de Molière* comme une belle pièce d'inspiration et de facture nettement françaises, comme une œuvre en opposition complète avec ce qu'on peut appeler, à notre époque, avec grande justesse, certes, le théâtre juif ? C'est une raison qui a son prix, mais à laquelle, tout de même, j'ai de la peine à me rendre complètement. Il y a un théâtre juif, c'est évident. Des œuvres comme celles de M. Bataille, de M. Bernstein, de M. de Porto-Riche ne sont pas françaises au sens pur et profond du mot. Il y circule un certain trouble, fadeur et vice à la fois, une certaine recherche équivoque dans les sentiments, qui ne sont pas de notre race. Mais ce qu'il y a surtout, c'est une critique juive, intéressée au succès de ces pièces et qui l'a fait, — qui en a fait du moins la réputation, plus que ces pièces elle-mêmes. Songez-y un peu, je vous prie. Cela en vaut la peine. Il y a encore là une de ces belles ironies comme la vie nous en offre à tout moment. Quoi de plus amusant que de voir M. Léon Blum, par exemple, se poser, à chaque occasion, en arbitre du goût français, de l'esprit français, de la tradition française. Ma parole ! on croirait qu'il est seul à s'y connaître. La tradition française ? Le goût et l'esprit français ? Mais notre moindre gavroche en sait là-dessus plus que lui, et cela instinctivement, pardon, par naissance, par hérédité. Ce gavroche descend de gens qui avaient tous chacun un peu de ce goût, un peu de cet esprit, un peu de cette tradition. Il a cela dans le sang, comme on dit communément. M. Léon Blum, lui, le sait d'hier, d'avant-hier, si l'on veut. Toutes ces choses dont il parle si bien, il ne les connaît que pour les avoir apprises. Elles sont chez lui un ajouté, une culture, une pure affaire de savoir. C'est cela même : il

sait. Le gavroche, lui, sent. Voyez-vous la nuance ! D'un côté, l'acquit. De l'autre, le naturel. Je ne dis d'ailleurs pas cela seulement pour M. Léon Blum. Je le dis pour tous ses confrères en critique juive qui nous parlent sans cesse de tradition française, de goût et d'esprit français, même là où ces choses n'ont rien à faire, sont même tout à fait absentes, comme à propos du *Vieil homme* de M. de Porto-Riche, par exemple. Je sais bien qu'ils ont leur but, et aussi qu'ils ont besoin de se faire illusion. Mais le parvenu qui a acheté un château la veille, qui en parle sans cesse et qui joue déjà au grand seigneur, a son but, lui aussi, et besoin également de se faire illusion. Seulement, il est ridicule.

Mais théâtre juif et critique juive, je n'en ai pas moins quelque peine, comme je l'ai dit, à partir de là pour admirer à tout prix et sans la moindre restriction *le Ménage de Molière*. Il y a là quelque chose d'un parti-pris de politique, et je ne suis pas encore arrivé à introduire la politique et l'esprit de parti qui peuvent avoir leur intérêt, je le répète, dans mes modestes appréciations de critique dramatique. Je ne dis pas que *le Ménage de Molière* n'est pas une bonne pièce. Est-ce qu'on sait vraiment ce que c'est qu'une bonne pièce ? De plus, est-ce toujours un si grand mérite pour une œuvre dramatique, d'être une bonne pièce ? Je dis que je m'y suis plu modérément, voilà tout. Vous penserez que je devrais vous donner plus de raisons ? Que voulez-vous que je vous dise ? Vous connaissez l'histoire de Molière, de ses déboires conjugaux, de sa mort sur la scène. M. Maurice Donnay a mis cela au théâtre, en vers, et en vers les plus moliéresques possible, sans qu'ils le soient au point où on les voit dans *la Conversion d'Alceste*, de M. Georges Courteline. Les détails sont jolis, touchants même, mais l'ensemble est un peu monotone, je crois que c'est bien le mot. Je crois, d'ailleurs, que ce qui m'a tout gâté, c'est de voir Molière interprété par M. Grand. Molière ! cet homme laid, à la physionomie sans expression, à la voix sans émotion, aux yeux éteints ? Et il a écrit *le Misanthrope*, et *les Femmes savantes*, et *le Tartufe*, et *Psyché et Amphitryon*, et *le Bourgeois gentilhomme* et *les Fourberies de Scapin* ? Dites, ne pensez-vous pas que cela devait un peu transparaître sur son visage ? Maintenant, on a peut-être voulu nous le montrer à la Comédie-Française tel que le sociétariat l'aurait fait, s'il avait existé de son temps ? C'est naturellement Mlle Leconte qui jouait Armande Béjart. Je dis : naturellement, parce qu'on ne peut plus voir de pièces, à la Comédie-Française, sans que les rôles du jeune premier et de la jeune première soient tenus par M. Grand et Mlle Leconte. Savez-vous même, à ce sujet, le surnom qui leur a été donné, dans leur propre théâtre ? Les *Inséparables*, comme les tablettes de chocolat Grondard.

Aimez-vous le cirque ? C'est un spectacle qui fut très en vogue, à une certaine époque, et j'aurais le temps, je pourrais vous donner là-dessus bien des souvenirs. J'ai été beaucoup au cirque, quand j'étais enfant. Ce que j'y voyais me ravissait, j'en rêvais dans mon sommeil, et aujourd'hui encore, malgré mon âge, je suis resté très sensible aux clowneries, et même, pourquoi ne pas le dire, aux pitreries et aux ahurissements du fameux Gugusse. Ce penchant que j'ai, je crois, à la caricature, cette manière de voir tout, plus ou moins, sous les aspects du comique et du grotesque, trouvent là de quoi se satisfaire. Aujourd'hui, le cirque me semble tenir dans nos distractions une place moindre. Nous n'en avons plus beaucoup, d'ailleurs. Tout au plus le Nouveau cirque de la rue Saint-Honoré. Mais il faut reconnaître qu'il offre à lui seul, l'agrément de plusieurs. On y joue en ce moment une fantaisie militaire assez réussie et assez divertissante : **Blon-Dhin, caporal.** Je ne saurais mieux faire, pour vous renseigner à son sujet, que de reproduire ici le *communiqué* qui la concerne. Ma chronique est un peu courte. Cela aura en plus l'avantage de l'allonger un peu.

« M. Charles Debray, directeur du Nouveau Cirque, a fait choix, pour terminer la saison, d'un sketch militaire des plus gais, agrémenté d'une partie nautique très mouvementée et des plus intéressantes.

« Les représentations de cette amusante fantaisie sont accueillies avec beaucoup de sympathie et le public s'égaye à voir se dérouler les aventures de Blon-Dhin caporal.

« Les multiples péripéties de ce sketch original et si spirituel se déroulent en trois tableaux qui se passent, le premier dans la cour de la caserne, le second à la chambrée et le troisième sur l'eau.

« On assiste tour à tour aux brimades que l'on fait subir à Blon-Dhin, à l'arrivée de M^lle^ Pâquerette, qui vient en camarade faire visite à ce dernier, à la nomination de celui-ci comme caporal, aux manœuvres commandées par Blon-Dhin qui, suivant les conseils de son capitaine (directeur de théâtre dans le civil), fait manœuvrer ses hommes en chantant arce que c'est plus gai, aux ahurissements de Coquembois (Albano II), à la leçon de grammaire de l'institutrice des enfants de troupe (M^lle^ Pâquerette), aux étonnements de Bidochard (Champagne), que l'on coiffe du bonnet d'âne, à l'école des tambours (le petit Brunet), à l'arrivée des conscrits, au discours du maire (Albano I^er^), à l'attendrissement de la fiancée (M^lle^ Solange) et aux larmes de la vieille maman, M^me^ Janne, etc.

« Puis Blon-Dhin, pour arroser ses galons, offre à boire à son escouade ; le capitaine leur permet de chanter un concert à la chambrée, la « Pomponnette », par M^lle^ Pâquerette ; les chansons de Blon-Dhin. Après le concert, extinction des feux, coucher des hommes,

farces faites à Farfouillat (Albano II) : on le passe à la couverte, bataille générale à coups de polochons.

« Au troisième tableau, qui est celui de la baignade des hommes, on voit une course de water-polo, un mât de beaupré, une course au cochon, une autre en baquet, et la représentation se termine par des cascades générales qui sont l'amusement de tous les spectateurs.

« M. Debray ne pouvait pas choisir un programme plus divertissant. Tous les artistes rivalisent de verve et d'entrain et plus que sûrement, tant en matinée qu'en soirée, il fera la joie des habitués du coquet établissement de la rue Saint-Honoré. »

Un simple potin, pour finir. Un membre des plus marquants de notre aristocratie est engagé dans de nombreux procès qu'il complique et prolonge comme à plaisir, passant son temps chez son avoué, ou au Palais à discuter avec ses avocats. Ses intimes l'ont surnommé *le Marquis de la Procédure.*

MAURICE BOISSARD.

ART

La *Triennale*, exposition d'art français (Salle du Jeu de Paume, aux Tuileries). — Exposition *Bonnard* (Bernheim-Jeune). — Exposition de la *Broderie* (Musée Galliera). — Exposition *Crébassa*. — Exposition *Devérin* et *Popineau* (Hôtel Le Brun).

C'est une excellente idée, parmi la cohue des expositions annuelles œcuméniques, spéciales, particulières, à primes ou indépendantes, de chercher à en fonder une qui soit surtout récapitulative, qui permette de revoir la somme des efforts de trois années, somme représentée par les plus belles œuvres produites durant cette période de temps, le choix des œuvres représentatives étant laissé en principe à l'initiative des artistes. Ce serait là une exposition de renseignements généraux : Où va-t-on ? Parmi tant d'efforts juxtaposés, on ne rechercherait pas surtout quels sont les plus beaux ou les plus admirés, mais quels sont les plus significatifs. En une excellente préface au catalogue de la **Triennale**, Roger Marx explique quel est le but de cette exposition, quelles sont ses qualités ; il n'en explique pas les lacunes. Que dirait-il ? Que, parmi les artistes, il en est qui ont attendu de savoir quel serait l'aspect de l'exposition et se recueillent pour la prochaine Triennale ! Que parmi les artistes il en est qui sont las d'exposer ? ou bien que, parmi ceux qui exposent volontiers et à toute occasion, il en est qui n'ont souci le plus souvent que de déposer leur carte de visite et se font représenter par un léger tableautin, fruit de leur repos, et non par une belle œuvre, résultat de leur labeur et de leurs dernières intuitions théoriques ? En réalité, l'esprit souffle où il veut, et les artistes exposent selon leur fantaisie ; quelques-uns avec méthode, et quelques autres de façon saccadée. Parfois, ils nous

convient à des expositions particulières uniquement composées d'œuvres qu'ils ont déjà affichées partout, souvent ils réservent le plus important de leur effort dernier aux visiteurs de leur atelier. Il y a là dedans beaucoup de hasard, de caprice, et il est bien certain que, lorsque des organisateurs, des esthéticiens, des critiques ou des artistes songent à réunir en une seule exposition les plus belles œuvres produites en un temps donné, ils y rencontrent des difficultés sans nombre et de tout ordre. Ainsi n'est-ce point la peine d'esquisser à propos de la Triennale qu'on nous offre, ce que pourrait être la Triennale parfaite, celle qu'on ne nous donne pas ; autant vaudrait essayer de dépeindre l'Age d'or, sur des impressions de séance au Parlement, ou l'Ile d'Avalon d'après un dimanche d'hiver à la Grande Jatte.

Le principe de la Triennale est posé ; on verra plus tard ce qu'il donnera. Regrettons en bloc les absents, occupons-nous des présents et comme aucune discipline d'art ne les réunit (toutes au contraire les séparent), imitons Théophile Gautier, qui, une fois, pour obéir en écrivant son Salon à une loi d'esthétique et de mise en place juste et incontestable, classa ses peintres et sculpteurs par ordre alphabétique.

Nous trouvons ainsi en tête M. Aman-Jean, toujours nuageux, toujours sobre, toujours distingué, et qui donne la méthode de sa transposition des couleurs en appelant *poissons rouges* des poissons fort bien dessinés, mais résolument jaunes. M. Avy, élégant, est commandé par la mode ; il l'étudie d'ailleurs avec justesse.

M. Baudouin a des pastels de premier ordre, structure d'un corps féminin dans un décor fleuri, calme pâturage peuplé de bêtes fortes et placides. Le marchand de bracelets hindou de M. Besnard est étonnant de hiératisme. Si l'on n'était prévenu que ce sage vieillard à aspect de prophète se borne à essayer un bracelet à une jeune hindoue résolue à le prendre à sa juste mesure, on pourrait croire à une scène d'annonciation, ou d'initiation à la Schuré. Si les bijoutiers de l'Inde et leurs clientes ont ce style-là tous les jours, c'est vraiment le paradis de la peinture anecdotique ; elle y puise de la majesté. Un buste de Mme Besnard est bien. L'Exilé de M. Besson, un pauvre diable échoué parmi un Luxembourg printanier, deviendra populaire comme vignette, et c'est de la belle peinture. Les études de M. Jacques Blanche sont luxueuses, fournies, détaillées, brillantes. M. Boggio est un poète du paysage qui a eu les notes les plus justes et les plus lyriques à d'autres expositions ; de beaux panneaux de M. Bonnard sont peut-être moins significatifs qu'une petite vision de port dans le Midi, où par une orée de ruelle toute la mer bleue s'aperçoit entre les maisons d'un rose très chaud Un grand tableau de M. Caro-Delvaille fait valoir les dons d'évocation d'ensemble et de composition très naturelle de ce beau peintre. M. Carrera est voyant, tumultueux et précis, dans ses paysages ensoleillés. M. Chigot noie de neige des architectures

très colorées, qui en demeurent plus colorées, et c'est d'une opposition littéraire et amusante. M. Maurice Chabas, qui a fait de très belles luminosités, se borne ici à ses extases bleues qui sont de sa moins belle manière. Passons sur une femme couchée sur le ventre que, sauf erreur du catalogue, M. Collin appelle évocation païenne, M. Collin n'a pas le paganisme complexe, ni M. Cormon d'ailleurs, qui rue, dans un carnage de Lilliputiens, un bouillant Achille dardé la lance au poing contre un char de guerre aux noirs chevaux cabrés, et les dieux se précipitent dans la lumière du lustre au plafond du théâtre.

(C'est peut-être d'ailleurs une esquisse de plafond de théâtre, et de toute manière une preuve de l'éclectisme résolu jusqu'à l'héroïsme qui a présidé à la préparation de cette Triennale.)

Et voici *l'Enfant mort*, de M. Cottet, avec sa saveur espagnole et baudelairienne; *le Vallon* à la fois doux et rude de M. Dauchez, doux de contemplation, dur d'exécution; un portrait de M. Déchenaud, qui est un des moins bons Déchenaud; un petit Degas merveilleux, mais moins que les autres Degas; un très joli paganisme de Mlle Delasalle, intitulé *Après le Bain*, de note charmante. La *Lecture* de Desvallières, brillante et captivante, un fragment de panorama de M. Detaille des plus mauvais jours de notre histoire militaire et picturale, les solides dessins de Dethomas, notre Guys (titre qu'il partage avec M. Rouault), un panneau très séduisant de Mlle Dufau, *Printemps nocturne:* un pâle génie épand des fleurs sur la terre: cela fait penser à des œuvres mixtes et semi violentes de la Renaissance italienne, et avec beaucoup de charme et même quelque vigueur.

Une *Femme au miroir* d'Eliot, bien peinte, fait passer ses paysages monotones. D'Espagnat primitivise sans que cela soit trop aux dépens de ses belles qualités de moderniste. Les scènes du tribunal de Forain sont belles. Un jardin du midi de Francis Jourdain, charmant jusqu'à paraître irréel (et il est très juste), voisine avec un vaste et clair Gagliardini, qui est de la belle Provence montagnarde; les extrêmes se concilient en cette Triennale. La Matinée d'été de M. du Gardier dénote un artiste vraiment élégant Le *Départ* de M. Gourdault doit à Daumier et à Baric et aussi à un esprit d'observation juste. M. Gourdault a là deux beaux portraits. Charles Guérin a deux toiles de sa meilleure veine, la plus réaliste. M. Henri Martin deux de ses solides ensoleillements, dont l'un un peu truellé. Un paysage de M. Matisse est d'une adorable symphonie de bleus; M. Jeanniot avec un *Ouragan* et un tableau de mœurs, *les Camps-Volant* (des chanteurs ambulants), s'affirme de premier rang. C'est d'un art tout à fait complet, très peintre, très intuitif, très intelligent. M. Laprade a de ses jolies toiles confuses et charmantes. M. Gaston La Touche, une vignette très Watteau, *le Joli pied*,

mettons le débarquement à Cythère. Il y a de bonnes toiles de M. Lebasque et des Legrand tout à fait aigus, dans le meilleur sens de cet audacieux moderniste qui a le plus beau dessin de son temps. De M. Ernest Laurent le très beau portrait de M. Théodore Reinach. M. Le Sidaner va entre Corot et Cazin. M. Madeline a beaucoup de charme exact, de pittoresque, de velouté; M. Manzana-Pissarro expose une jolie figure d'Orient sous une douche de rayons dorés. M. Marcel Beronneau évoque des Gustave-Moreau dans des frissons colorés à la Turner. M. Marquet, avec l'inondation au quai Saint-Michel, a donné un très vrai et solide paysage.

A voir encore M. Maufra, robuste coloriste, M. Manguin, hiératique dans le moderne; ses personnage font des filets avec des allures simples, naïves, quasi-odysséennes. (Ainsi Nausicaa lavait son linge.)

L'Hommage à l'enfant Jésus, de M. Maurice Denis, est ingresque et théâtral, mais c'est ce qu'il a voulu faire. L'Acropole de M. Ménard a de l'ampleur. Il y a deux beaux Monet d'ancienne manière; toutes ses manières sont d'ailleurs bonnes; ce sont des états de palette différents. Des Pointelin sobres et justes, des Rémond, des Prunier justes et sobres, un admirable Renoir, *le Repos*, le plus séduisant peut-être qu'il ait produit, une mythologie confuse de composition, mais d'un beau faire, de Roussel, des Sabatté bien maçonnés, des Signac féeriques, une Bretagne de M. Simon, une Venise un peu esquisse, mais mouvementée, de M. Smith, et une belle exposition de Steinlen qui a donné ici des notes plus rares que beaucoup d'autres exposants, montre de beaux portraits, et des incises sur cuir, plats de livres d'un art curieux. Il y a de beaux Vuillard et une très amusante imagette de grande dimension de Willette, avec des petits amours païens déroulant sous les pieds d'une coquette Vierge à l'Enfant un tapis de verdure. Il y a des prismes dans l'eau des arrosoirs, et les angelots-anges, sous le déroulement de leur tapis semé de fleurettes et de *fioretti*, écrasent un angelot-démon très coquet.

La sculpture est représentée par Bourdelle avec un buste très vivant de Charles-Louis-Philippe, par David, Despiau, l'art décoratif par Jaulmes, etc., etc... Il y a une petite rétrospective où brille un admirable Manet, des *Baigneuses* qui ressemblent à des Bethsabées de Rembrandt, par l'allure et aussi par la beauté du faire. Art décoratif : Delaherche avec une corbeille de fleurs céramiques, Methey, Massoul, Dunaud.

§

Chez Bernheim-Jeune, **Bonnard** expose une vingtaine de toiles très remarquables, de beaux portraits de femmes, et des décorations où le paysage provençal est traité en luminosité et en unité. Il y a là de l'air, de l'harmonie, des proportions. Cela ne peut guère s'analyser, et c'est très intéressant, l'art de Bonnard gagne singulièrement

en précision tout en gardant son charme léger d'arpèges colorées et de fine dentelle multicolore.

L'Exposition de la **Broderie** à Galliera n'est pas extraordinaire, ce qui prouve qu'il y a peu de brodeurs hors ligne; mais les gens de métier habile et ingénieux y sont assez nombreux.

Il y a de l'art et du bel art chez Mme Ory Robin, dont les paysages ont de l'air, du style, de la profondeur; Mlle Sabine Desvallières a le goût noble; M. Mezzara et M. Belville dessinent naturellement de beaux modèles; Mme Van der Mer de Walcheren se perd dans le hiératisme; M. Coudyser est habile. Il y a là d'amusants travaux de broderie religieuse, et des combinaisons de tons et des tours d'aiguille à plaire aux délicats en matière de toilette féminine; mais l'impression générale est assez molle: beaucoup d'adresse, peu de style, sauf chez les artistes dont nous venons de citer les noms.

§

Une exposition posthume réunissait ces temps-ci des œuvres d'**Edouard Crebassa**, un peintre excellent, mort jeune, qui laisse d'excellents morceaux. Il y eut de lui, jadis, aux salons, des toiles d'une saveur moderniste singulière étayée d'un métier parfait. Il eut le tort d'abandonner cette route, qui était la sienne, pour des œuvres décoratives très empreintes de maîtrise, mais où sa pensée moins libre admettait quelque convention. Il avait néanmoins en lui l'étoffe d'un excellent décorateur, et il ne lui a manqué que quelques commandes pour donner sa mesure mieux que dans les concours où il avait fini pourtant par triompher et obtenir des murailles à décorer.

§

M. **Deverin** et M. **Popineau**, un peintre et un sculpteur, ont exposé à l'hôtel Le Brun, une des belles vieilles maisons du vieux Paris, des peintures et des sculptures. L'art de M. Popineau est libre et juste. M. Deverin a trouvé dans la nature large des pays de l'Allier les motifs de très belles pages décoratives.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le nouveau directeur des Musées nationaux. — L'enlèvement des glaces des tableaux au Louvre. — Les nouvelles acquisitions du département des peintures au Musée du Louvre. — Les Musées Jacquemart-André. — Memento bibliographique.

Un décret du président de la République, en date du 7 mai, a nommé **directeur des Musées nationaux** M. Eugène Pujalet, placé provisoirement à ce poste, comme on sait, au lendemain de l'injuste et brutale révocation de M. Homolle, au mois de septembre dernier. Jusque-là inspecteur général des services administratifs au

ministère de l'Intérieur et complètement étranger aux choses d'art, le nouveau venu n'avait pour lui que d'être ce dont on avait un pressant besoin dans l'état d'anarchie qui avait abouti au vol de la *Joconde :* un excellent administrateur. Il s'est trouvé que, tout en justifiant cette réputation et en ramenant par une série de mesures excellentes, l'ordre et la discipline au musée du Louvre, il était d'esprit assez ouvert pour s'assimiler rapidement les questions artistiques, toutes nouvelles pour lui ; aussi, le premier moment de défiance passé, les conservateurs du musée ont été les premiers à rendre hommage à ses qualités, et ils ont applaudi sincèrement à la décision récente, qui de plus les délivre de la crainte, qu'ils eurent un moment, de voir arriver à leur tête quelqu'un de ces arrivistes, naguère si bien en cour rue de Valois, chez qui l'aplomb tient lieu de toute compétence. — Mais, dans toute cette affaire, que devient l'enquête de la police sur le rapt de la *Joconde ?*

Un des actes les plus heureux du nouveau directeur, et qui lui vaut la reconnaissance unanime du public, est d'avoir eu le courage de revenir sur la néfaste décision qui depuis deux ans nous privait de la vue des tableaux du **Louvre** et contre laquelle, avec tant d'autres, nous avions protesté ici : on a enfin commencé de débarrasser les peintures des glaces odieuses dont on les avait revêtues. Tous les tableaux ne sont pas encore libérés de leur fâcheux écran et plusieurs, dit-on, parmi les plus précieux, en resteront munis. Nous persistons à le regretter, car ces glaces n'empêchent absolument rien,... que d'admirer les œuvres qu'elles recouvrent. Le résultat du beau zèle de M. Dujardin-Beaumetz et du Parlement aura été le gaspillage en pure perte d'une cinquantaine de mille francs qui eussent pu être employés plus utilement à payer quelques gardiens supplémentaires et, par là, eussent empêché peut-être le vol de la *Joconde*.

Les grandes ventes récentes des collections Jean Dollfus, Carcano et Doucet ont fourni au département des peintures du Louvre l'occasion de s'enrichir de trois œuvres précieuses : la *Présentation au Temple* de l'école colonaise, que nous souhaitions, dans notre dernière chronique, voir entrer au musée; l'*Allée de châtaigniers*, de Théodore Rousseau, et le *Portrait d'Abraham van Robais*, pastel par Perronneau. — La première de ces œuvres comble une lacune dans notre collection si pauvre des Primitifs allemands. Le Louvre possédait bien déjà de l'école de Cologne une toile admirable : la *Déposition de croix*, chef-d'œuvre du maître dit « de *Saint Barthélemy* » ; mais cette peinture, du début du XVI^e^ siècle et due, au reste, à un maître venu de Souabe, n'a pas l'accent tendrement mystique qui est le caractère de l'école au XV^e^ siècle. On retrouve, au contraire, cet accent dans le triptyque qui, après avoir passé successivement par les collections Becker de Cologne, Spitzer, Beurnonville,

Tollins et Jean Dollfus, vient d'entrer au Louvre. Cette *Présentation au Temple* entre l'*Adoration des Mages* et *Le Christ apparaissant à sa mère*, que le catalogue de la vente et la pancarte opposée par le Louvre attribuent au « Maître de la *Sainte Parenté* », mais qui, réplique, avec quelques variantes, de la *Présentation au Temple* de la Galerie de Darmstadt due à Stephan Lochner, pourrait aussi bien passer pour une œuvre de ce dernier peintre, — venu de Meersburg, près Constance, à Cologne, où il vécut le reste de sa vie, de 1430 à 1451, — résume fort bien, comme toutes les œuvres de ce maître, les caractères de cette école colonaise du xv^e^ siècle dont la suavité un peu douceâtre, si admirée jadis des historiens d'art, puis si décriée par Huysmans dans des pages célèbres, n'en reste pas moins très séduisante : avec ses colorations tendres et fleuries sur le fond d'or, ses angelots voletant, semblables, avec leurs ailes et leurs robes bleu sombre, à de frémissantes hirondelles,son exécution précieuse (admirez surtout la magnifique chape, enrichie de pierreries, du petit ange chantant au bas du panneau de droite), son ingénuité de conception et d'expression, ce tableau est une œuvre délicieuse.

L'entrée au Louvre de l'*Allée de châtaigniers*, une des créations capitales de Théodore Rousseau, l'année même du centenaire de ce maître, est le plus bel hommage qui pouvait être rendu à son génie et la réparation de l'inconcevable injustice commise envers cette même toile, jugée indigne par le jury du Salon de 1835 de figurer dans les salles de ce Louvre où elle rentre aujourd'hui en triomphatrice, non plus passagèrement, mais pour prendre définitivement place parmi les maîtres de tous les temps. Voici donc enfin un chef-d'œuvre de Rousseau que l'Amérique, qui nous en a enlevé tant, ne pourra nous ravir. Détail curieux d'ailleurs : l'Etat français, qui le paie aujourd'hui 270.000 francs, l'avait déjà acquis jadis, en 1840, grâce à l'intervention généreuse de Delacroix près de M. Cavé, directeur des Beaux-Arts, pour la modique somme de 2.000 francs ! Mais Rousseau, qui, suivant son habitude, revenait sans cesse à son œuvre ne voulut pas s'en séparer immédiatement et, M. Paul Casimir-Périer, son admirateur passionné, lui ayant demandé de la lui céder, Rousseau obtint de l'Etat, trop imprévoyant, l'annulation du marché (1). Le tableau passa ensuite entre les mains des marchands Brame et Durand-Ruel père, de M. Worms de Romilly, enfin de Khalil-bey à la vente duquel, en 1868, il fut payé 27.400 francs, c'est-à-dire le dixième du prix actuel. Cette *Allée de châtaigniers*, ou *L'Avenue*, comme l'avait appelée d'abord son auteur, est une des œuvres qui témoignent le plus éloquemment du talent fiévreux de l'ami de Millet. M. Prosper Dorbec, dans son excellente monographie de

(1) Toute cette histoire a été racontée en détail par M. André Michel dans *le Journal des Débats* du 2 juin dernier.

Théodore Rousseau que nous avons déjà eu l'occasion de louer ici (1), et M. André Michel, dans un récent feuilleton (2), ont raconté la genèse de cette peinture et l'ont analysée de façon pénétrante : Rousseau venait de perdre sa mère; triste, désemparé, découragé par ses échecs répétés au Salon, il fut invité par un de ses amis, M. Leroux, à passer quelque temps dans un vieux château du Bocage vendéen, que possédait le père de ce dernier. Dans ce domaine de Souliers, « il eut la surprise d'un motif dont la majesté l'impressionna profondément. C'était, faisant pendant à une allée d'ormes, une large et profonde allée de châtaigniers, dont les troncs, se succédant comme les piliers d'une nef, formaient, de l'entremêlement de leurs ramures tortueuses, une sorte de voûte à peu près impénétrable (3) ». Ses amis l'ayant engagé à la peindre, il s'y attacha avec « un fanatisme de volonté » dont on a pu craindre que son tableau, trop souvent repris, n'ait fini par pâtir, comme ce fut le sort de trop de ses toiles. Sans vouloir prêter à une œuvre des intentions symboliques, il semble qu'à cette heure particulièrement triste de sa vie le grand artiste, dans cette composition impressionnante où le mystère de la voûte obscure et basse s'accompagne d'échappées lumineuses vers des lointains bleuâtres, nous ait fait plus qu'ailleurs la confidence de son âme inquiète et tourmentée. En tout cas, jadis incomprise et dédaignée, la peinture apparaît, aujourd'hui comme « l'une des plus significatives, l'une des plus belles, de l'époque héroïque du paysage français (4) ».

Le *Portrait d'Abraham van Robais* (un fabricant de draps d'Abbeville), acquis à la vente Doucet au prix de 87.000 francs (5), avait déjà été admiré en 1908 à l'Exposition des Cent Pastels. A côté des La Tour, plus pompeux, plus éclatants, il faisait figure excellente avec la fine harmonie de ses tons violacés, blancs et gris jaunâtre, où se manifeste le coloriste délicat que fut Perronneau.

Enfin, la série des miniatures de l'école française primitive que possède le Louvre, et qui comprenait déjà deux feuillets détachés du livre d'Heures d'Etienne Chevalier par Jean Fouquet conservé à Chantilly, vient de s'enrichir, grâce à la perspicacité de M. Leprieur, qui l'a acquise en Angleterre, et à la générosité de M. Maurice, Fenaille, d'une autre belle et importante page attribuée avec la plus grande vraisemblance à Fouquet et qu'on avait vue en 1904 à l'Exposition des Primitifs français : un *Couronnement d'Alexandre* ayant fait

(1) *Théodore Rousseau* (coll. des *Grands artistes*), Paris, Laurens, in-8 ill.
(2) *Journal des Débats* du 5 juin.
(3) P. Dorbec, ouv. cité, p. 63.
(4) André Michel, *loc. cit.*
(5) Nous parlerons dans notre prochaine chronique des acquisitions de la Ville de Paris à cette même vente.

partie d'une *Histoire ancienne jusqu'à César*, manuscrit de la seconde moitié de XV^e^ siècle.

§

L'Institut de France vient de recevoir un legs magnifique. Madame Edouard André— qui avant son mariage s'était fait apprécier comme portraitiste sous son nom de jeune fille, Nélie Jacquemart — vient de lui laisser en mourant les riches collections que, de concert avec son mari, puis après la mort de ce dernier, elle avait réunies dans son hôtel du boulevard Haussmann et dans sa propriété de Chaalis près Ermenonville. Il y a là une abondance de merveilles choisies avec le goût très sûr d'une artiste : bronzes et marbres antiques, émaux et ivoires du Moyen âge, manuscrits, entre autres les magnifiques *Heures du maréchal de Boucicaut*, faïences italiennes et hispano-mauresques, meubles Renaissance, tapisseries, tableaux allemands, flamands, hollandais, espagnols, français et anglais, parmi lesquels des œuvres de Holbein, de Rubens, de van Dyck, de Jordaens, de Rembrandt, de Ruisdael, de Frans Hals, de Murillo, de Watteau, de Fragonard, etc., surtout des sculptures et des peintures italiennes où brillent les noms de Donatello, de Mino de Fiesole, de Verrocchio, de Tiepolo, ce dernier représenté notamment par toute une éblouissante décoration provenant du palais des Contarini à Mira, près Venise, et représentant la réception qui y fut faite à Henri III venant de Pologne occuper le trône de France (1). C'est le plus somptueux cadeau que l'Institut ait reçu depuis Chantilly. La testatrice a stipulé que rien ne devrait être changé à l'ordonnance donnée par elle aux galeries. Les musées ainsi institués boulevard Haussmann et à Chaalis porteront le nom de **Musées Jacquemart-André**. Nous en parlerons quand ils seront ouverts au public.

Memento.— La collection des *Richesses d'art de la Ville de Paris*, éditée à la librairie Laurens, s'est enrichie récemment d'un nouveau volume, consacré aux *Musées municipaux*, et dû à M. Maurice Quentin-Bauchart (in-8, 198 p., av. 64 planches : 8 fr.) Nul n'était plus qualifié que le regretté conseiller municipal pour présenter et décrire les musées de la Ville de Paris, auxquels il consacra une si large part de son existence : on n'a pas oublié qu'il a véritablement fondé le Musée Galliera et qu'il a, d'autre part, joué un rôle capital dans la création du musée du Petit-Palais. Aussi trouvera-t-on dans ce livre les détails les plus intéressants sur les origines de l'un et de l'autre ; et de même l'on rencontrera en lui le guide le plus éclairé à travers les richesses historiques et artistiques du Musée Carnavalet, le Musée Cernuschi, le Musée Victor Hugo, et le Dépôt d'Auteuil 64 planches donnent 113 vues, extérieures ou intérieures, de reproductions d'œuvres, etc., de tous ces musées.

Une autre collection, que nous avons souvent louée, la série des volumes

(1) On trouvera la reproduction de ces fresques dans la *Gazette des Beaux-Arts* de février 1896.

consacrés par M. Gustave Geffroy aux *Musées d'Europe,* s'est accrue, elle aussi, d'un nouveau livre. Cette fois c'est *Florence* qu'étudie l'érudit critique d'art (Paris, éd. Nilsson, in-4, 180 p., av. 184 fig. et 50 planches ; 20 fr.) Programme magnifique et très ample qui ne saurait être épuisé en un seul volume; aussi, cette fois, l'auteur n'étudie que la ville en général, qui, par elle-même, forme un admirable musée architectural, les églises et leurs décorations sculptées et peintes : le Baptistère et ses célèbres portes œuvres de Ghiberti, la Cathédrale, le Campanile de Giotto, Santa Croce avec ses fresques de Giotto et de Taddeo Gaddi, la délicieuse chapelle des Pazzi, le couvent de Saint-Marc et ses fresques de l'Angelico, Santa Maria Novella, si riche en belles peintures, — enfin la Galerie des Offices, avec ses innombrables chefs-d'œuvre. Nombre de reproductions en photogravure ou en phototypie des œuvres les plus marquantes se joignent au commentaire pénétrant de l'excellent écrivain pour donner une vision des plus évocatrices des richesses d'art de l'admirable cité.

Mentionnons aussi une étude de vulgarisation sur *les Trésors du Musée national d'Athènes*, par M. Adolphe Thalasso (Paris, éd. art. de *l'Art et les Artistes ;* in-4, 35 p. av. 33 fig.; 3 fr. 50). L'auteur y passe en revue — malheureusement de façon un peu trop superficielle — les nombreuses œuvres de tout genre, marbres, stèles funéraires, bronzes, vases peints, de toutes les époques de l'art grec, qui y sont accumulés, et 32 gravures (dont les légendes gagneraient à une rédaction plus scientifique) reproduisent les pièces particulièrement remarquables.

Signalons enfin le dernier fascicule (n° 3 de 1912) de la revue *les Musées de France :* on y trouve des articles (avec reproductions des œuvres étudiées) de M. André Michel, A. Pératé et G. Migeon sur les récents enrichissements du Louvre que nous avons mentionnés dans notre dernière chronique : les bustes d'Helvétius par Caffieri et de Malesherbes par Houdon, le *Sauveur bénissant* de Giovanni Bellini, puis sur les nouvelles salles d'Extrême-Orient au même musée; enfin une notice de M. J.-J. Marquet de Vasselot sur un marteau en bronze doré, œuvre admirable de la Renaissance italienne, qui fut exécutée pour le cardinal Giovanni Borgia en vue d'une cérémonie des fêtes du jubilé de 1699 : l'ouverture de la Porte dorée de Saint-Paul-hors-les-Murs, et qui vient également d'entrer au Louvre.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un article de la *Vie intellectuelle* sur la littérature belge. — Livres Nouveaux. — Le Salon du Printemps. — Mort de Jan Blockx et d'Ernest Acker.

Je me fais un véritable plaisir de vous parler de **la Vie Intellectuelle**, la revue dirigée par M. Georges Rency, car je la tiens pour un des trois ou quatre périodiques qui représentent autre chose que le moniteur des envies, des rancunes et des ambitions de quelque coterie ou petite chapelle arriviste. Depuis quelque temps surtout, je la lis avec infiniment d'intérêt. Les derniers numéros contenaient un admirable article de Laurent Tailhade sur Théophile Gautier,

une étude très crâne et très approfondie de M. Henri Dommartin sur l'individualisme d'Oscar Wilde, des pages très justes de M. Léon Leclère sur l'historien Pirenne, des vers de Fernand Séverin, une conférence de Maurice des Ombiaux. Dans le fascicule de juin, M. Georges Rency juge avec beaucoup de franchise et de raison la situation actuelle des lettres françaises en Belgique. Il constate qu'après s'être montré si longtemps stérile, notre sol littéraire produit des œuvres avec une abondance excessive. « Prenons-y garde, dit-il. Nos aînés, la génération de la *Jeune Belgique* succédant immédiatement à De Coster, Van Hasselt, Pirmez et entourant Picard et Lemonnier, nous ont dotés d'une littérature créée de toutes pièces et d'une rare perfection de formes. Il y a dans la plupart de leurs livres un grand, sérieux et minutieux travail d'artiste. Ils avaient la sage méfiance de la vulgarité de leur milieu et de la langue déplorable que l'on y parle. Ils avaient fait de fortes études classiques. Ils éprouvaient le besoin de s'instruire, de se documenter, de parachever sans cesse l'œuvre essentielle de leur culture intime. Aussi, leurs livres, peu à peu, firent leur trouée et s'imposèrent à l'attention. Oh ! ils n'obtinrent pas de gros succès de vente. Mais, enfin, on les remarqua à l'étranger, on les couronna à l'Académie française, on les traduisit dans toutes les langues européennes, et ils valurent à certains d'entre eux une gloire véritable, une renommée universelle.

« Nous arrivons après ces gens-là. Nous héritons de leurs efforts persévérants. Devant nous la route est déblayée. Désormais, ici et par delà les frontières, on ne nie plus qu'il y ait en Belgique une littérature intéressante. On nous accepte, on nous attend. On nous lit. Prenons garde qu'en écrivant trop, sans réflexion, sans mesure, sans maturité, qu'en écrivant n'importe quoi, n'importe comment, qu'en cédant au vain désir de publier, nous ne décevions la curiosité éveillée et ne compromettions notre héritage. »

Plus loin M. Rency dénonce l'indulgence de la critique pour nos débutants. Cette critique devrait au contraire se montrer sévère, très sévère : « Il est temps que les jeunes apprennent à leurs dépens la nécessité d'étudier les secrets du métier d'écrivain, avant de venir encombrer nos boîtes aux lettres de leurs manuscrits informes et nos tables de travail de leurs élucubrations imprimées où la langue, la logique et le bon goût sont également vilipendés. Des blancs-becs de dix-huit à vingt-deux ans promènent partout leur suffisance grotesque, Ils parlent à qui veut l'entendre de leurs succès, de leur autorité, de leurs grandes relations. Ils sont tous les amis de Jules Lemaître, à moins que ce ne soit d'Anatole France. Ils ont tout au moins une pièce reçue à Paris, à la Comédie Française ou à l'Odéon. Ils affectent, vis-à-vis des écrivains les plus méritants des allures protectrices et familières qui sont extrêmement inconvenantes. Et tout cela

ne serait que ridicule, et l'on se contenterait d'en rire si, dans le temps que ces éphèbes vaniteux se livrent à ce petit bluff quotidien dans les salles de rédaction et les tavernes littéraires, ils ne négligeaient complètement le sain, dur et tenace travail sans quoi le mieux doué des artistes n'accouchera jamais que de monstres-nés. »

Rency s'attaque ensuite avec beaucoup de verve et de mordant à un autre ridicule de nos « jeunes couches », ridicule, hélas ! dans lequel ils ne sont souvent que trop encouragés par certains aînés : celui de rougir de leur nationalité et de leur pays. M. Rency reproduit notamment le manifeste d'une nouvelle revue qui pousse la nostalgie de la grande France jusqu'à s'intituler *l'Exil* : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Veulent-ils dire que l'artiste est éternellement en exil, même dans sa patrie, même dans sa propre famille? On s'en doutait un peu, depuis qu'il y a des poètes, et qu'ils chantent. Mais ce n'est pas cela, sans doute, et c'est la patrie belge en particulier qui est ici prise à partie. On lui reproche d'une part de n'être pas la France, et d'autre part de n'avoir ni un Gœthe, ni un Shakespeare, ni un Dante ! Quels radotages ! Si ces gens-là sont mécontents d'être Belges, qu'ils fassent comme certains, qu'ils émigrent et qu'ils aillent se faire pendre ou naturaliser ailleurs.

« Mais qu'ils ne viennent pas essayer de décourager un mouvement littéraire fortement raciné dans le sol natal, nourri des réalités profondes et des qualités de notre race, fier d'être l'émanation d'un peuple qui manqua peut-être, dans le passé, d'unité politique, mais non d'aspirations et de souffrances communes, et qui, pour tout dire, veut vivre désormais tel qu'il est actuellement, de plus en plus actif et laborieux, de mieux en mieux conscient des puissantes réserves d'énergie accumulées par tant de siècles où il vécut concentré sur lui-même, immobile, farouche et muet... Et puis, à quoi bon ces éternelles et stériles discussions à propos de l'*âme belge?* Ceux qui s'y livrent avec leur vilaine et *très belge* manie du dénigrement et de la blague feraient beaucoup mieux de travailler, de produire des œuvres bien pensées et bien écrites. Ceux qui se réclament sans cesse de la France et qui affirment leur *nostalgie de la France promise* (?) que ne commencent-ils par lire attentivement, par étudier à fond les grands et immortels auteurs français et par tâcher, sinon de les égaler, du moins de se rapprocher de leur clarté, de leur force calme, de leur correction, de leur bon goût ! »

On ne saurait mieux dire.

Heureusement, dans la masse des revues de mauvais ton et de mauvais goût, plus dignes de bas agents électoraux et de politiciens campagnards que d'aspirants littérateurs, dans l'encombrement, aussi, de livres morts-nés, insupportables redites en vers du genre de celles dont Georges Duhamel signalait si justement le néant et le vide dans

une récente chronique du *Mercure*, ou de romans tour à tour niaisement sentimentaux et déclamatoires, se glissent de bons, même de très bons ouvrages.

Je recommanderai avec une admiration sans réserves *le Rouet et la Besace*, un recueil de chansons de Grégoire Le Roy, illustré par l'auteur lui-même de dessins à la plume qui doublent la valeur artistique de cet ouvrage d'ailleurs édité avec un luxe du meilleur goût. Ces chansons ont tout le charme primesautier des chefs-d'œuvre du folklore; on n'a jamais fait mieux en ce genre en Belgique. J'aime beaucoup aussi le *Rabaga* et les sept petits contes de Mme Blanche Rousseau, d'une sensibilité si spéciale, d'une originalité d'impression et d'observation dont une prose à la fois chatoyante et précise rend les nuances les plus subtiles. Mme Blanche Rousseau est décidément un très grand écrivain. Il y a longtemps qu'on s'en est aperçu en France, on commencera bien un jour à le reconnaître en Belgique. Il y a d'excellents poèmes dans *les Fumées d'Ardenne*, de M. Thomas Braun, mais aussi d'autres pièces indignes de ce gentil poète, des pièces d'une naïveté laborieuse ou d'une candeur affectée qui rappellent plutôt le pire Francis Jammes que le lyrisme mystique des *Fioretti*. Dans *les Nocturnes*, trois pièces de théâtre de M. Jos Vandervelden, il y a des mérites réels, du fantastique cruel et troublant qui s'apparente à celui de l'âpre et hallucinant Franz Hellens. *La Guerre*, de M. Albert Bailly, est du théâtre moins original, mais intéressant, bien mené, bien charpenté et sans doute très jouable; d'une donnée, d'ailleurs, des plus sympathiques.

Les fêtes de la commémoration du centenaire de la naissance d'Henri Conscience, le romancier flamand si populaire, toujours aimé et souvent si génial, font sortir des presses quantité d'ouvrages critiques et biographiques, parmi lesquels se recommandent les pages émues et vibrantes publiées sous ce titre : *Hendrik Conscience, eenige bladzyden eit hut Leven Myns vaders* — par Mme Antheunis, fille de ce grand et excellent homme.

Signalons encore *Une Rédemption*, remarquable début dans le roman, par M. Alix Pasquier; *la Belle Illusion*, de MM. Desbonnets et Charles Henry, une agréable pierroterie scénique en vers, dans le goût de Banville ou d'Albert Giraud; la très fidèle et élégante traduction de l'étude de Jethro Bithell sur Yeats, le poète irlandais, par Franz Hellens; enfin une solide conférence de M. G. Van de Kerckhove sur *Montaigne*.

Je vantais en commençant *la Vie Intellectuelle*, la revue de M. Rency. Je mets aussi hors de pair *la Belgique Artistique et Littéraire* de M. Paul André, dont les derniers numéros contiennent des proses de MM. Delattre et des Ombiaux; et *le Masque*, la toute parfaite revue du poète Grégoire Le Roy, éminemment littéraire,

spirituelle, courtoise jusque dans la satire, — dans laquelle un conte de Hellens et les pages de Maubel sur la musique considérée comme une métaphysique sensible m'ont ravi tout particulièrement.

N'oublions pas *la Société Nouvelle*, la grande revue internationale dont le programme sociologique se concilie avec de très louables préoccupations littéraires, à preuve, entre autres, l'intéressante étude de M. Maurice Kunel sur Baudelaire en Belgique.

Au Salon du Printemps était annexée, cette fois, une exposition de l'art religieux, dans le genre de celle que vous vîtes à Paris, mais peut être plus complète. On y remarqua surtout les compositions de Yakob Smits, Fabry, Frédéric, Opsomer, un triptyque, la Procession, de Mlle Angèle Verbeke, des statues de Victor Rousseau et de feu Dillens ; et, dans les sections d'artistes étrangers, les œuvres de Maddox-Brown, Burne-Jones, Walter Crane ; celles de Carrière, Maurice Denis, Desvallières et Hip. Flandrin. Au Salon du Printemps même figurèrent de remarquables envois de Claus, Ensor, Hageman, Frédéric, Mathieu, Merckaert, Charles Mertens et Walter Vals (deux maîtres portraitistes), Richir, Tallemans et Alfred Verhaeren ; parmi les sculptures : *Paternité*, de M. Paul Stoffyn, et un torse de Georges Minne qui soutiendrait la comparaison avec les plus beaux Rodin ; et les plaquettes et médailles de M. Paul Wissaert, un jeune artiste qui s'est imposé d'emblée par une véritable maîtrise.

Deux morts : Jan Blockx, directeur du Conservatoire flamand d'Anvers, un petit-maître de la musique, à qui l'on doit entre autres deux jolis opéras, *Princesse d'Auberge* et *la Fiancée de la mer ;* et Paul Acker, architecte du plus grand talent, à qui malheureusement les pouvoirs publics, a commencer par le roi Léopold II, ne procurèrent jamais l'occasion d'attacher son nom à un monument digne de lui.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Edmund Gosse : *Rousseau in England in the Nineteenth Century*, Fortnightly Review, 1er juillet, 2 s. 6 d., Chapman and Hall.

Mr Edmund Gosse publie, dans la *Fortnightly Review*, une très complète étude sur l'influence exercée par **Rousseau en Angleterre au dix-neuvième siècle.** Cette étude a été lue à Genève, le 28 juin, devant la Société Jean-Jacques Rousseau, à l'occasion du bi-centenaire. Tout d'abord, l'éminent critique examine les attaques de Burke contre Rousseau. Burke avait subi le charme personnel du philosophe, l'avait connu et étudié de son vivant, non seulement sans prévention, mais encore avec sympathie et admiration. Mais la succession précipitée des événements de la Révolution,

effrayèrent l'éloquent tribun qui attribua aux idées de Rousseau l'entière responsabilité des pires excès qui se produisirent. La diatribe contenue dans les fulminantes pages de *la Lettre à un membre de l'Assemblée Nationale* est extravagante et injuste ; mais la réaction de terreur produite par la Révolution disposait les esprits à accepter cette grossière déformation de la vérité. Ces attaques provoquèrent des ripostes.

On reconnut que Burke s'exprimait avec une violence excessive, et que son émotion provenait, pour une large part, d'appréhensions politiques que ne partageaient pas les plus éclairés de ses compatriotes. Il fut facile d'expliquer que les objections du grand orateur contre Rousseau étaient basées sur sa prédilection pour l'aristocratie, sa terreur de l'innovation, son extrême aversion pour la politique abstraite, bien plus que sur un examen sérieux et philosophique des œuvres de Rousseau.

L'une des plus effectives de ces ripostes fut le fameux *Vindiciæ Gallicæ*, où Sir James Mackintosh, avec moins d'éloquence mais beaucoup plus de science, dénia la responsabilité de Rousseau dans les excès de la Révolution et accusa Burke de mal connaître *le Contrat social*. Il n'y eut guère de défections parmi les admirateurs de Rousseau, et *la Nouvelle Héloïse* ne perdit rien de son charme pour les lecteurs anglais. Ce fameux roman fut le précurseur direct d'une école de romanesque sentimental où se rangent le *Hugh Trevor* de Holcroft (1797), *le Hermsprong* de Bage (1796), le *Nature and Art*, de Mrs Inchbold, et les œuvres de Charlotte Smith William Godwin (1756-1836), qu'on dénommait l'immortel Godwin, est le meilleur exemple qu'offre la littérature anglaise d'un romancier inspiré directement des principes de Rousseau. *Caleb Williams* (1794) et *Fleetwood* (1804) en fournissent la preuve. Mais Sir Walter Scott allait bientôt commencer la série des *Waverley Novels* qui devait éclipser toutes ces productions populaires. Néanmoins, au début du XIXe siècle, les classes cultivées, en Angleterre, conservaient encore le culte de Rousseau. Et Mr Edmund Gosse cite à l'appui *The Diary of a Lover of Literature*, où l'auteur, Thomas Green (1769-1825), déclare que Rousseau l'a « transporté tour à tour dans les plus violentes et contraires émotions de délices et de dégoût, d'admiration et de mépris, d'indignation et de pitié ».

Les premières objections faites à l'influence de Rousseau étaient d'ordre politique, dirigées non pas contre *la Nouvelle Héloïse*, ni *l'Emile*, ni *les Confessions*, mais contre *le Contrat Social*. Peu de gens du reste avaient lu ce livre, mais on se persuada que les doctrines qu'il exposait justifiaient les horreurs de la Révolution, et dans l'*Edinburgh Review*, Jeffrey, rendant compte de *l'Influence attribuée aux Philosophes*, de Monnier, dénonçait « les présomptueuses et audacieuses maximes » de Rousseau comme « indiscuta-

blement pernicieuses ». Le philosophe de Genève apparut comme un démagogue et un perturbateur de la paix publique, un apôtre de l'agitation et du bouleversement. Quand on connut mieux les aspects les moins favorables de sa personnalité, ce devint pire. Les *Mémoires* de Marmontel, qui eurent une grande vogue en Angleterre, donnèrent de Rousseau une image fâcheuse. Les lakistes, Wordsworth, Coleridge, Southey, se détournèrent de leurs premiers enthousiasmes.

Mr Edmund Gosse procède cependant à de nombreuses citations qui prouvent qu'il restait à Rousseau de fidèles admirateurs, capables de le juger sans parti-pris, d'apprécier tout le mérite de ses ouvrages et de commenter sans haine ses doctrines. Très judicieusement aussi, Mr Gosse indique que les rigueurs de certains à l'égard de Rousseau sont dues en partie à l'anxiété et au malaise produits par les guerres de la Révolution et de l'Empire, aux embarras de tous genres que causa à l'Angleterre sa longue hostilité contre la France. On considérait Rousseau comme la source de toutes les perturbations et de tous les bouleversements dont avait souffert l'Europe pendant vingt-cinq ans.

Aux objections politiques s'ajoutait à présent la réprobation morale, et, pendant les cinquante ans qui vont suivre, tous les Anglais modérés et sérieux se rangeront au jugement émis alors. Toutefois, Mr Gosse découvre, de divers côtés, des réveils d'enthousiasme en faveur de Rousseau. C'est Hazlitt qui recommande les *Confessions*, démontre le funeste effet des diatribes de Burke, écrit un *Liber Amoris* (1823) où se retrouve mieux que partout ailleurs la manière du maître genevois, et qui cite sans cesse et toujours avec admiration l'œuvre de Rousseau. A l'été de 1816, Byron et Shelley se rencontrent en Suisse ; ils lisent *la Nouvelle Héloïse*, à la Villa Diodati, et entreprennent un pèlerinage autour du Léman. La correspondance de Shelley indique bien quel était l'enthousiasme des deux poètes. Byron manifeste le sien dans des stances de *Childe Harold* qui, si elles n'ont guère de valeur poétique, expriment une admiration sans réserve pour Rousseau. Plus loin, dans le même poème, c'est l'invocation à Clarens ; et ce sont aussi le *Sonnet au lac Léman* et *le Prisonnier de Chillon*. A ces mélodieux coups de trompette, Walter Scott répond en reprochant vivement à Byron sa louange exagérée de Rousseau, de qui il condamne également les doctrines morales et l'influence politique. En même temps (1818), les *Mémoires et Conversations*, de Mme d'Epinay étaient lus par tout le monde en Angleterre, et les critiques anglais firent remarquer que, loin d'être le révélateur d'une beauté morale presque divine, Rousseau avait, au contraire, réclamé, comme récompense de son génie, une exemption de tous les devoirs moraux. La publication par Mme de Necker-Saussure, en 1820, des *Œuvres inédites* de

Mme de Staël porta un nouveau coup à la réputation de Rousseau. On déclara que son affection pour l'humanité était purement théorique et n'avait aucun objet réel en ce monde, et que les scandales de sa vie privée étaient une occasion de honte pour les honnêtes gens. *Le Voyage en Suisse*, de Sismondi (1822) renforça encore l'œuvre de dénigrement. Le caractère personnel de Rousseau fut exposé à tous les mépris, et Carlyle, qui était trop perspicace pour n'avoir pas saisi toute l'importance historique du philosophe de Genève, parle, avec peu d'égard, en 1825, des mœurs de « John James », comme il affecte d'appeler Jean-Jacques. Quelques années plus tard, Walter Savage Landor publiera, dans la troisième série de ses *Imaginary Conversations*, un dialogue admirable entre Malesherbes et Rousseau; mais personne n'y prête la moindre attention : c'était l'expression attardée de l'enthousiasme d'une génération précédente.

Indéniablement, l'influence de Rousseau cédait sur tous les points. Son prestige allait souffrir plus encore du fait d'un mouvement moral et religieux qui se produisit alors, en réaction contre la grossièreté de mœurs qui prévalut sous les derniers Georges. Grâce au mouvement évangélique, on assista à un merveilleux réveil du zèle religieux qui recommandait aux jeunes esprits la pénitence, la contrition et le détachement des choses de ce monde, et rendait pratique et opérante une activité qui, jusqu'alors, s'était bornée à rester théorique. Ces Evangélistes, et en particulier le principal chef du mouvement, Charles Simeon (1756-1836), exercèrent de 1820 à 1840 une influence énorme sur leurs contemporains. Dans un passage que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier, Mr Edmund Gosse explique admirablement les effets et les conséquences de ce réveil qui agita toutes les classes sociales et enthousiasma les générosités juvéniles. Les chefs étaient riches, ils étaient puissants : ils emportèrent d'assaut les citadelles de la société et l'on peut dire sans exagération qu'ils transformèrent au moins le caractère superficiel de la vie sociale anglaise. C'est l'œuvre de ces Evangélistes qui est responsable de la pruderie et de l'hypocrisie dont la critique européenne accuse si universellement la littérature et la pensée de l'époque victorienne. Pour ce qui concerne Rousseau, la génération qui subit l'influence évangéliste ne pouvait que détester sincèrement des livres tels que *la Nouvelle Héloïse* et *les Confessions*. Ainsi, remarque Mr Edmund Gosse, Rousseau qui, en 1800, était considéré, en Angleterre, même par ses ennemis, comme le plus enchanteur des écrivains, était jugé, en 1833, comme un auteur méprisable, que des gens décents se dispensaient de citer et qu'on ne saurait lire qu'en secret. Dans sa *Literature of Europe*, Hallam, en 1838, s'écarte de sa route pour décocher quelques sarcasmes à Rousseau, et en 1846

l'historien Burton, dans sa biographie de Hume, présente Rousseau sous un jour odieux. Pour d'autres, son influence est immorale et pernicieuse, et bientôt nul n'ose plus mentionner publiquement le philosophe de Genève et ses ouvrages. Néanmoins, des esprits remarquables subissaient tout de même sa fascination. George Eliot le lisait et Mr Edmund Gosse cite un beau passage d'une lettre que cette célèbre femme écrivait le 9 février 1849 ; elle admet toutes les bassesses de Rousseau, mais il n'en est pas moins vrai, ajoute-t-elle, que « son génie a fait passer dans tout mon être intellectuel et moral cette secousse électrique qui m'a éveillée à des perceptions nouvelles ». La même année, John Ruskin, âgé de trente ans, faisait un pèlerinage aux Charmettes ; pour la première fois il sentait en lui les affinités qui l'apparentaient à Rousseau et lui firent écrire, en 1842 : « Je ne connais aucun homme à qui je ressemble plus entièrement qu'à Rousseau. Si l'on me demandait avec quel homme de quelque dénomination que ce soit je voudrais être associé, je répondrais sans hésiter : avec Rousseau. Et je base ma conviction sur *la Nouvelle Héloïse*, *les Confessions*, les écrits politiques et son séjour dans l'île Saint-Pierre. » Et quatre ans plus tard, il ajoutait : « L'intense ressemblance entre Rousseau et moi s'impose de plus en plus à mon esprit. » Enfin, dans *Preterita* (1886), il reconnaît ouvertement la dette qu'il doit à Rousseau pour tout le développement de sa vie. Sans Rousseau, l'Angleterre n'eût peut-être pas eu Ruskin. Mais cette influence du génie de Rousseau n'a pas été avouée par tous ceux qui l'ont lu en cachette, et il serait sans doute facile de la retrouver dans les œuvres les plus marquantes de la littérature anglaise du siècle dernier, où elle s'exerça d'une façon souterraine et secrète.

Tout à coup, rompant avec la pusillanimité générale, Mr John Morley publie, en 1873, une brillante monographie consacrée à Rousseau.

Ce livre fameux, dit Mr. Edmund Gosse, si remarquable pour sa gravité et sa justice, son enthousiasme contenu, l'absence de préjugés, l'harmonie et la clarté de ses diverses parties, est l'unique exception à la négligence dans laquelle les Anglais du XIX^e^ siècle ont tenu Jean-Jacques. Il ne fut plus possible de nous reprocher notre ignorance insulaire. Du premier coup, ce livre atteignait au niveau le plus élevé de la littérature continentale sur ce sujet. La monographie de Morley est devenue classique. Incessamment réimprimée, elle demeure le manuel anglais pour l'étude de Rousseau.

Il est à souhaiter seulement que lord Morley trouve le temps de réviser ce bel ouvrage, de combler ses lacunes et de le mettre à jour d'après les documents nouveaux récemment découverts. Si l'on fut à même, depuis quarante ans, de mieux apprécier Rousseau en acceptant les jugements de John Morley, on continua cependant à tenir

ses ouvrages pour ennuyeux et immoraux. Toutefois, à l'heure actuelle,un renouveau d'intérêt se manifeste à l'égard de Jean-Jacques. Parmi les Rousseauistes les plus actifs, il faut compter Mrs Frederika Macdonald, dont les remarquables travaux ont été accueillis avec les éloges qu'on doit à tous les efforts intelligents et sincères. A l'occasion du bi-centenaire, plusieurs revues ont publié d'excellents essais sur Roussau dont certainement le plus original est celui que nous venons de résumer trop rapidement et de si imparfaite manière.

HENRY.-D. DAVRAY.

LETTRES AMÉRICAINES

Professeur J. H. Mc Daniels : *Letters and Memorials*, 1 dollar 50 cents ; Boston, Houghton Mifflin. — Paul Elmer More : *Nietzsche*. 50 cents ; Boston, Houghton Mifflin. — Dr Charles A. Eastman Ohiyesa) : *The Soul of the Indian*. 1 dollar ; Boston, Houghton Mifflin. — James Bryce : *The American Commonwealth*, deux vol., 4 dollars ; New-York, Macmillan. — F. T. Martin : *The Passing of the Idle Rich*, 1 dollar 50 cents ; New-York, Doubleday, Page and Company. — Professeur Charles A. Beard et Birl E. Shultz : *Initiative, Referendum and Recall*, 2 dollars : New-York, Macmillan.

Dans ma dernière chronique, j'ai parlé de l'augmentation de l'élément américain dans l'édition Tauchnitz comme preuve du développement des forces intellectuelles aux Etats-Unis. Un autre trait frappant et caractéristique nous en est fourni par un petit volume de biographie assez intéressant dont le titre est **Lettres et Mémoires**, et qui est consacré à la vie privée et aux travaux littéraires de feu Wendell Phillips Garrison, ce directeur de journaux et critique littéraire, à l'esprit si élevé, qui fut l'éminent rédacteur en chef de *la Nation* de New-York pendant quarante et un ans, de 1865 à 1906. Il n'est pas douteux que cet hebdomadaire ne soit ce qu'il y a de mieux aux Etats-Unis tant au point de vue intellectuel que moral. Comme l'un de ses collaborateurs occasionnels, comme son lecteur assidu pendant de longues années et comme ami personnel de son grand directeur, je puis, mieux que bien d'autres, apprécier et juger l'homme et son journal à leur juste valeur. La lecture de ce petit volume convaincrait l'esprit le plus sceptique de la vérité de mon assertion, qui est encore appuyée par le témoignage de plus d'un esprit compétent, entre autres l'ambassadeur actuel d'Angleterre à Washington. Voici ce que cet historien distingué, M. James Bryce, dit en parlant d'une des principales rubriques de *la Nation* : « Je doute qu'il y ait en Angleterre, ou même peut-être dans toute l'Europe Continentale, une publication dont les critiques littéraires aient une aussi haute valeur littéraire. » Tout ceci revient à dire que c'est dans cette Amérique commerciale, et dans ce New-York brasseur d'argent que se trouve peut-être le meilleur périodique

au point de vue intellectuel, moral et politique, — un des nombreux exemples de cet inattendu qu'on rencontre, a écrit un auteur étranger, au « pays des contrastes ».

Un des successeurs de M. Garrison à la direction de *la Nation*, M. Paul Elmer More, le directeur actuel, vient de faire paraître une excellente petite étude sur **Nietzsche**, qu'il déclare être un « des auteurs les plus populaires en Angleterre et aux Etats-Unis (1) ». Il nous dit encore :

Nietzsche n'est pas le monstre d'immoralité qui nous a effrayés, lorsque, pour la première fois, ses théories se sont répandues à l'étranger. Ce surhomme, sévère et calculateur, se trouve être une créature aux nerfs vibrants, extrêmement sensible à l'opinion de ses semblables, mais possédant avec cela une volonté inébranlable... C'était un homme perpétuellement en guerre avec lui-même, et c'est dans cette lutte contre sa nature que se trouve l'influence, si fortement ressentie, mais pas toujours bien comprise, que ses ouvrages ont exercée sur le monde moderne... Nietzsche, s'il ne se considérait pas tout à fait comme le surhomme, croyait être du moins le type presque parfait de ce qu'il aurait dû être... Une grande part de ses protestations contre l'exagération de l'humanitarisme était pleine de bon sens. Il aperçut, comme peu d'hommes de nos jours l'ont fait, le danger qui menace le véritable progrès, avec un système d'éducation et de gouvernement qui donne un avantage à la médiocrité des hommes plutôt qu'à l'homme qui se distingue de ses semblables.

Parmi les observations originales qui se trouvent dans ce petit volume, nous signalerons la comparaison en juxtaposition de Nietzsche et de Walt Whitman, rude contraste du naturalisme romantique. Ainsi, M. More nous dit :

Peut-être que le livre qui se rapproche le plus de *Zarathustra* dans son essence même est *Leaves of Grass* qui, dans sa philosophie de la vie, pourrait paraître, au contraire, celui qui en est le plus éloigné.

L'auteur résume ainsi la philosophie de Nietzsche :

La clameur, les cris d'un orgueil romantique transformé en horreur de soi-même par sa vanité, et une sympathie romantique transformée en désespoir ; c'est le naturalisme en guerre avec lui-même et s'efforçant d'échapper à sa propre fatalité.

En opposition directe aux enseignements tristes et désabusés de Nietzsche est la philosophie riante et réconfortante d'un remarquable petit livre qui vient de paraître à Boston, **l'Ame de l'Indien**, écrit par un Sioux, du nom d'Ohiyesa, « le Vainqueur », et dont le

(1) Dans le *Dial*, de Chicago, du 16 avril dernier, se trouve une série de notices de sept ouvrages en anglais sur Nietzsche, et dans *la Nation*, de New-York, du 22 février, figure une critique des dix-huit volumes de ses œuvres complètes, en anglais, éditées par le Dr Oscar Lévy, et publiées par la maison Macmillan de New-York et Londres.

nom civilisé est le Dr Charles A. Eastman, médecin distingué d'Amherst dans le Massachusetts. Jusqu'à quinze ans, le Dr Eastman a vécu la vie sauvage du Far-West. A ce moment-là, il fut amené à subir l'influence du christianisme; il entra à l'université, passa ses examens, épousa une poétesse américaine et devint un auteur connu, se consacrant exclusivement à décrire la vie de son peuple, qui est en train de disparaître si rapidement. Ce volume, le dernier qu'il ait écrit sur ce sujet, est le plus court, mais en même temps le mieux fait. C'est une œuvre vraiment supérieure tant pour le style que pour l'exposition des faits, et je regrette, ne disposant ici que d'un espace limité, de ne pouvoir lui rendre entièrement justice; je ne puis parler brièvement que de son objectif, et conseiller à ceux qui ont du plaisir à lire un bon livre et un livre original à se le procurer, à le lire et à le relire. La génération actuelle en Amérique se moque parfois des Indiens tels que les a décrits Fénimore Cooper, et est trop souvent portée à les considérer comme des êtres n'ayant vécu que dans la puissante imagination de ce charmant auteur. Mais nous verrons, d'après ce qu'écrit le Dr Eastman, que le célèbre romancier n'a ni inventé, ni exagéré dans ses descriptions de la vie primitive au cœur des grandes forêts du Nouveau Monde. La fausse idée que l'on se fait de l'Indien de l'Amérique du Nord provient, en grande partie, de l'influence de ce que le Dr Eastman appelle « la période de transition » et qui commença « avec le premier effet insidieux sur leurs mœurs produit par le contact avec la race dominante; et bien des tribus furent ainsi influencées avant qu'elles aient cessé de vivre leur vie nomade ». Il continue en nous décrivant « l'idéal secret que nourrit en lui tout Indien de l'Amérique du Nord et qui lui donne un caractère unique parmi tous les peuples de la terre. Sa simplicité, son honneur, sa bravoure, et sa loyauté doivent parler pour eux. Puisqu'il ne leur reste plus que le souvenir, que ce souvenir au moins soit juste »! Et cet admirable petit livre a pleinement réussi à atteindre le but qu'il se proposait.

Le nom de M. James Bryce, prononcé plus haut, me fait souvenir de la nouvelle édition de son fameux **American Commonwealth**, l'étude la plus considérable des institutions des Etats-Unis depuis qu'a paru l'ouvrage de Tocqueville, qui est aussi célèbre, mais tout à fait différent. La popularité remarquable de cette œuvre si complète et si coûteuse est attestée par sa vente toujours croissante. L'édition actuelle, parue en automne 1910, a été réimprimée en janvier et août de l'année dernière. La première édition était en trois volumes, la seconde est en deux volumes; mais ceci n'est pas la seule différence qu'il y ait entre les deux éditions. Les changements et les additions que le distingué auteur y a faits montrent d'une façon frappante les modifications survenues dans l'ancien ordre d'idées de

la nation Américaine et l'introduction d'un nouvel état de choses dans sa vie. J'ai passé quelques heures à comparer les deux éditions parues à vingt ans de distance et le résultat de cette comparaison est des plus suggestifs. D'abord, M. Bryce a trouvé utile d'ajouter une demi-douzaine de chapitres, dont quelques-uns portent les titres significatifs suivants : *la Dernière Phase de l'Emigration, le Présent et le Futur du Problème Nègre*, et *les Possessions nouvelles transmarines*. Des faits entièrement nouveaux ont été rapportés dans certains chapitres, celui, par exemple, consacré au suffrage des femmes, auquel devrait être encore ajouté un paragraphe important depuis la victoire remportée par le féminisme l'automne dernier en Californie. Le chapitre sur *la Corruption Politique* a été réécrit en entier et les conclusions données par M. Bryce ne sont pas aussi noires que celles de la plupart des Européens. Il a été des plus circonspects dans quelques-unes de ses modifications. Parlant des auteurs de la constitution américaine, M. Bryce dit : « Ils rétrécirent tellement la sphère du pouvoir exécutif qu'ils l'empêchèrent de conduire la nation, et même de conduire son propre parti dans la nation. » Mais M. Bryce ajoute cette phrase dans la nouvelle édition : « excepté toutefois dans une crise nationale (Lincoln) ou lorsque le Président se trouve être très populaire (Roosevelt). » Dans la première édition nous lisons : « Le pouvoir législatif peut avoir gagné sur le pouvoir exécutif. » Dans la nouvelle édition, cette phrase devient : « Le pouvoir législatif paraît avoir quelquefois gagné sur le pouvoir exécutif ; mais il arrive parfois que le pays donne son appui au Président contre le Congrès et le Congrès est forcé de reconnaître le fait. » A la fin du chapitre XXX nous trouvons ce passage : « Les artifices que nous admirons dans la Constitution pourraient paraître impossibles à exécuter chez un peuple moins patriotique et sûr de lui, aimant moins la loi et moins disposé à lui obéir que le sont les Anglais d'Amérique. » Le « sont » de la dernière phrase est devenu « étaient » dans la nouvelle édition. Je puis, peut-être, résumer les impressions sur la situation aux Etats-Unis que me laissent ces deux gros volumes, en citant deux fameuses observations faites par deux hommes célèbres. Cervantès a dit : « Tout homme est le fils de ses œuvres », et Oxenstiern : « Vous ne savez pas, mon fils, avec combien peu d'intelligence on gouverne le monde. »

The New Democracy, par Dr. Walter E. Weyl, est le complément et, en même temps, un commentaire de l'ouvrage de Mr Bryce, quoiqu'il ne s'attache presque exclusivement qu'au mauvais côté de la République Américaine, et n'hésite pas, comme on le dit en anglais, à appeler une pelle, une pelle, procédé que ne pouvait guère employer l'Ambassadeur d'Angleterre à Washington, en eût-il eu la plus grande envie. Le résultat est qu'après avoir lu ces deux

ouvrages, on a une idée correcte de la condition actuelle des Etats-Unis, et, particulièrement, après avoir lu le livre du Dr. Weyl, on aura une idée correcte de ce que les Etats-Unis ne seront pas demain. Je dis volontairement ce qu'ils ne seront pas demain, car il n'est pas certain que « la Démocratie socialisée », qu'il nous présente d'une façon si sûre et si brillamment, soit l'avenir de la Grande République, bien qu'il nous affirme qu' « aujourd'hui il n'y a pas de démocratie possible en Amérique sinon une démocratie socialisée ». Il continue en nous montrant par quels moyens on compte amener la défaite de la « Ploutocratie Américaine », qui, dit l'auteur, gouverne maintenant les Etats-Unis, et ce que sera la « nouvelle Démocratie » qui la remplacera. Le Dr. Weyl est sûrement sur le bon chemin ; ce sont les faits et les tendances exposés dans son livre qui expliquent la réapparition soudaine de Théodore Roosevelt dans la vie politique américaine. Aussi, le fait que ce livre ait déjà eu trois éditions, quoique n'ayant paru que cette année-ci, prouverait que le public américain est prêt pour ce genre de discussion, et que l'auteur est dans le vrai en répondant par une affirmative optimiste et énergique à la question posée par le titre du dernier chapitre de son livre : « Une Démocratie peut-elle durer ? »

M. Frederick Townsend Martin appartient à une des meilleures familles des Etats-Unis et par le mariage de sa nièce est apparenté à une des grandes maisons nobles d'Angleterre ; pendant de longues années, il a passé les mois de la « saison » dans trois des capitales principales, passant de New-York à Paris, pour terminer par Londres. M. Martin peut donc parler avec autorité de la vie des classes privilégiées, surtout de celles de son pays. Son **The Passing of the Idle Rich** est, par conséquent, d'une grande valeur par rapport au sujet que nous traitons. De même que le livre du Dr Weyl avait trait à celui de M. Bryce, de même, le livre de M. Martin a trait à celui du Dr. Weyl. Ce dernier, comme nous venons de le voir, nous montre que « la démocratie nouvelle » a son plus terrible ennemi dans la plus récente ploutocratie américaine. M. Martin a soin de nous dire qu'il appartient à cette classe dont la fortune a été acquise d'une façon normale et honorable et non pas à celle de ces milliardaires d'hier, qui ont donné à la richesse une réputation si peu digne des Etats-Unis. Mais, en même temps, on voit qu'il est obligé de se mêler à ces nouveaux riches qui ont submergé les autres, et son livre nous ouvre, toutes grandes, les portes qui nous permettront de suivre tout ce qui se passe et tout ce qui se dit dans les maisons fastueuses et les cercles luxueux de ces favorisés de l'argent. Je n'ai pas besoin de dire que M. Martin condamne sévèrement cet état de choses, mais se trouve impuissant à y découvrir un remède. Il dit : « Demain, dans ce pays il se passera une

de ces deux choses, une évolution ou une révoluion, » et il penche en faveur de l'évolution, ce qui confirme l'opinion du Dr. Weyl qui, sans se faire illusion sur les dangers de la situation, déclare que « nous arriverons graduellement à une vraie démocratie ».

Ce soulèvement actuel des intérêts politiques et économiques des Etats-Unis est présenté d'une façon très claire dans un volume intitulé **Initiative, Referendum and Recall**, réunion de documents se rapportant à ces réformes et compulsée par le professeur Charles A. Beard et M. Birl E. Shultz, de l'Université de Columbia, New-York. Bien des spéculations de M. Martin et Dr Weyl trouvent ici les premiers pas vers leur réalisation. Le professeur Beard écrit :

L'Initiative est un projet par lequel un faible pourcentage des électeurs peut présenter une loi et assurer son adoption au moyen de sa ratification populaire, et le Referendum est un projet par lequel un faible pourcentage des votants peut exiger qu'un acte du pouvoir législatif soit soumis au suffrage universel pour son approbation ou son rejet.

Ces deux projets ont été acceptés sous une forme ou sous une autre par au moins un quart des Etats de l'Union, et on prévoit que dans quelques années ils seront adoptés par plus de la moitié des Etats de l'Union.

Le mouvement en faveur de la Révocation (*Recall*) est venu par suite du manque de confiance envers les employés administratifs, semblable en cela à ce manque de confiance envers les législateurs, responsables en grande partie de l'Initiative et du Referendum. Le principe sur lequel il repose est très simple; les employés élus sont simplement des représentants de la volonté du peuple et leur mandat peut être révoqué à n'importe quel moment pour une raison suffisante. Ce système est en train d'être essayé par un grand nombre de villes des Etats-Unis et il est très en faveur actuellement dans la démocratie américaine.

Ce que dit le professeur Beard dans sa préface peut être regardé comme le résumé de ce livre, qui donne naissance à tant de réflexions :

L'Initiative et le Referendum, surtout dans les actes importants, ont acquis une place permanente dans nos institutions. Il est parfaitement reconnu par tout le monde qu'un mandat qui dure plus longtemps et qui laisse plus de pouvoir au fonctionnaire est la meilleure amélioration de la situation actuelle ; et, en même temps, que la Révocation semble offrir à la Démocratie la meilleure garantie contre l'usurpation et les abus d'un tel mandat.

THÉODORE STANTON.

LETTRES RUSSES

Les humoristes.— Cholom Ach. : *Mary*, éd. J. Ladyschnikow, 2 roubles. — E. Tchirikoff : *Jeunesse*, roman. Ed. Moscovite, 1 r. 25 kop.

Parmi les innombrables conséquences de la Révolution Russe 1904-1908, l'historien futur en signalera une que je suis tenu, moi aussi, d'enregistrer. C'est l'apparition des *auteurs gais* qui s'appellent, ici comme en France, **humoristes**. Ce n'est pas que la Russie ait jamais manqué d'auteurs gais. Mais cette gaieté se tenait soit sur les sommets, et c'était le *rire à travers les larmes* de Gogol ou la *satire* de Soltykoff, soit dans la plaine, dans les scènes comiques et les monologues d'un Gorbounoff, plus acteur qu'auteur, et dans les récits des *voyages des Perrichons russes* d'un Leskoff. Mais Gorbounoff, Leskoff — ce furent des isolés, des accidents littéraires, pour ainsi dire ; l'ensemble, le genre manquait. Il existe actuellement depuis deux ou trois ans et est représenté par toute une pléiade de jeunes écrivains dont les plus connus sont Arkady Avertchenko, Wladimir Azoff, O. L. d'Or, le poète et le critique littéraire A. Izmailoff, Ossip Dymoff, Ioury Beliaieff, Dorochévitch. Les femmes n'en sont pas exclues, et la charmante et gracieuse Mme Teffi (Mme Lokhvitzkaia) ne cède rien — en popularité et en succès — aux plus lus de la pléiade. Presque tous sont attachés aux grands journaux des deux capitales et des grandes villes de la province. Leurs meilleures chroniques et récits sont ensuite recueillis et publiés en volumes. Ainsi a surgi toute une bibliothèque d'auteurs gais : les *Huîtres gaies* d'Avertchenko, les *Récits* de Teffi, les *Parodies* d'Izmailoff, etc. De plus les humoristes se sont réunis et publient en de petites éditions populaires à cinq et dix centimes (2 et 3 kopecks) la livraison contenant un conte gai de quelqu'un des humoristes connus. Ils organisent aussi des *tournées d'humoristes* en province, généralement avant Pâques : ils s'en vont en bandes à Kief, Kharkoff, Odessa, etc., y louent une salle de théâtre et donnent des séances de récitation de leurs œuvres.

Ces tournées, d'ailleurs, ne vont pas toujours sans encombre. Il suffit qu'un « humoriste » ait la voix enrouée et ne se fasse pas suffisamment entendre du public pour que ce dernier manifeste son mécontentement de la façon la moins déguisée : sifflements, cris : « à bas ! rendez l'argent », et autres aménités de ce genre qui est souvent le contraire du genre humoriste.

Mais, quoi ! les *novateurs* sont toujours exposés à ces risques et périls du métier !

§

Il m'est arrivé de parler des écrivains juifs de Russie : Iouchké-

vitch, Ansky, Aïsman, la délicate et talentueuse Mme Hinn et autres. Mais tous ces écrivains écrivent en russe. Ce sont, en somme, des écrivains russes d'origine juive et ayant choisi comme milieu d'observation et comme sujet le monde juif de Russie.

Mais ces deux ou trois derniers lustres ont vu surgir une nouvelle littérature et un nouveau groupe d'écrivains. Je parle du *dialecte juif* (allemand corrompu) — cette langue que parlent les juifs de Russie, d'Autriche-Hongrie, d'Allemagne, de Roumanie et des Etats-Unis de l'Amérique du Nord (émigrés de Russie), en tout près de 5 à 7 millions d'Israélites des Deux Mondes, et qui a déjà produit une littérature et des écrivains de premier ordre. De ces écrivains, les plus connus sont évidemment ceux qu'on a traduits en d'autres langues et principalement en russe et en allemand: MM. Péretz et Ach. J'aurai bientôt l'occasion de parler de Péretz. Aujourd'hui je ne parlerai que de Cholom Ach, dont j'ai sous les yeux le dernier roman, **Mary**.

M. Cholom Ach est très connu en Russie et en Allemagne, où son drame : *Dieu de Vengeance*, a été traduit et joué, comme en Russie, avec beaucoup de succès. Il est un des écrivains les plus lus en Russie (en traduction russe, s'entend). Ses récits et pièces de théâtre, traduits du dialecte par des écrivains russes (d'origine juive), Ossip Dymoff et Bourdès, et édités en deux volumes par la maison d'Edition *Znanié*, ont eu un très grand succès. Il vient d'écrire une série de poèmes-légendes sur la prise de Jérusalem et la captivité des juifs et qui auront sûrement un certain retentissement.

Son dernier roman, qui paraît en russe chez Ladyschnikoff, sous le titre de *Mary*, est consacré à l'*intelligentcia* juive que l'auteur croit déracinée, dépaysée au milieu de l'intelligentcia autochtone dans laquelle elle vit sans se fondre en elle.

Mary, c'est l'héroïne du roman, jeune fille juive sans religion propre, attirée plutôt vers l'église russe qu'elle *voit* que vers la religion qu'elle ne connaît pas des siens, sans culture propre, mais plongée dans la jeune culture russe si secouée et si éprouvée par les spasmes révolutionnaires successifs. Mary est pleine d'aspirations inconscientes, pleine d'une vie intérieure qui ne demande qu'à se réveiller. Mais déracinée, étrangère à son milieu, à sa famille, elle n'est pas sensible à l'amour de son cousin, noble étudiant, plein de sentiments d'altruisme et de sacrifice, elle n'aime pas sa famille, elle reste indifférente aux malheurs qui frappent ses coreligionnaires sous forme de *pogromes* d'en bas et de persécutions moyenâgeuses d'en haut. Elle devient amoureuse d'un passant, un peintre, auquel elle se donne corps et âme aussi longtemps qu'elle ne connaît que lui et son don divin. Mais à peine a-t-elle goûté de la vie de la capitale, des cercles littéraires et artistiques de Saint-Pétersbourg que des changements

profonds s'opèrent en elle. Elle n'est plus la petite provinciale ingénue que son amant et ami introduit dans le monde. Dès ses premiers contacts avec le monde, elle se montre son égale, même souvent lui étant supérieure. Elle est remarquée, appréciée, recherchée. Mais elle passe comme un météore, restant étrangère à tout.

— Vous êtes un enfant de tzyganes, une *bohémienne*, lui dit un jour le célèbre critique russe que tout pétersbourgeois reconnaîtra dans le roman sous le nom de Maximovitch.

C'est cela : Mary est un symbole voulu par M. Cholom Ach : elle symbolise l'intelligentcia juive qui, n'ayant pas de *racine*, d'attaches profondes dans la religion, dans le passé, dans le terroir, passe comme une bohémienne, toujours étrangère au milieu où elle vit. — C'est la thèse présentée avec art par M. Cholom Ach, que je ne partage aucunement. Cela ne m'empêche pas de reconnaître que le roman, écrit de main de maître, se lit avec beaucoup d'intérêt. J'ajoute que certains chapitres du roman reproduisent assez fidèlement les mœurs et la vie de la bohême littéraire et artistique de Saint-Pétersbourg. Quelques personnages y sont saisis sur le vif et tout le monde, à Saint-Pétersbourg, reconnaîtra l'écrivain athlète et ivrogne Savarine, l'acteur Bykoff, l'imitateur Khomoff, le critique Maximovitch et tant d'autres.

§

J'ai déjà signalé la publication, dans *le Messager d'Europe*, du premier roman de E. Tchirikoff. Il vient de paraître en volume et l'on peut juger cette première œuvre de longue haleine d'un de nos meilleurs prosateurs. **Jeunesse** est un récit tantôt saisissant, tantôt idyllique, toujours charmant, des vicissitudes de l'amour d'un jeune homme, pauvre de cœur, mais riche d'imagination. Tchirikoff prend son héros au moment où, ayant fini ses études au lycée, il tombe amoureux d'une jeune fille dont il devient fiancé. Mais dès la première séparation, aux vacances, le héros oublie sa fiancée dans les bras d'une sienne tante, haute aventurière... Cette tante, espèce de bohême par sa beauté et la vie qu'elle mène entre Nice et la Crimée, le quitte après deux semaines d'orgie amoureuse. Et notre héros quasi guéri et fixé sur la valeur morale de son amie revient aux études et à l'Université, où il retrouve sa fiancée qu'il avait trahie. Il en retombe amoureux et après tant et tant de péripéties, aveux, déclarations d'amour, tentatives de suicide, arrestation pour cause politique, la jeune fille est reconquise. Tout est pardonné et oublié, et les jeunes gens décident de se marier après la période de convalescence imposée à notre héros par les médecins. La convalescence doit se faire en Crimée. Mais à peine arrivés en Crimée, les heureux fiancés font la rencontre de la « bohémienne », fée d'amour et de

malheur. Elle se promène là avec un enfant. Elle laisse comprendre à notre héros que l'enfant est *leur* enfant.

La jeune fille s'efface et quitte furtivement la place — pour la seconde fois. Le héros passe la nuit dans... les bras de l'amante, que, hier encore, il méprisait et maudissait. Mais dès le lendemain il se réveille seul. L'amante, avide de sensations plus relevées, ne veut plus de ce jeune homme pauvre et sentimental. Le héros reste seul, la vie, le cœur et l'amour brisés. Le roman finit là pour le moment. Je dis, pour le moment, car le lecteur sent que Tchirikoff, ayant décrit le début de la carrière d'un amoureux de nos jours, va nous en donner la suite. Avec l'auteur, nous ne croyons pas, en effet, à la *tragédie* que le héros voit sans issue pour lui. A distance et de loin, nous ne le voyons qu'au début de ses expériences amoureuses. Nous sommes curieux et serons heureux de connaître la suite. Car, nous ayant donné un tableau « fidèle et bien composé de la vie de la jeunesse russe — de lycées et d'université — dans cette première partie, l'auteur est à même de nous donner la description des classes sociales où notre héros va monter ou... descendre. Attendons donc la seconde *Jeunesse* de notre héros, qui en aura plus d'une certainement ».

E. SÉMÉNOFF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie.

A. Broquelet ; *Nos cathédrales gothiques ;* Garnier. » »

Georges Cain : *Le Long des rues*. Avec 132 illust. et plans ; Flammarion. 5 »

Ethnographie.

Henry Cormeau : *Terroirs mauges. Miettes d'une vie provinciale.* Tome I : *le Glossaire.* Tome II. *La Tradition ;* Crès et Cie. 12 »

Cl. Huart : *Histoire des Arabes*. Tome I. ; Geuthner. 10 »

Histoire

Joseph Bonaparte : *Lettres d'exil inédites*. 1825-1854. Publiées avec une introduction, des notes et des commentaires par Hector Fleischmann. Fasquelle. 3 50

Yaroslaw Fédortchouk : *le Réveil national des Ukrainiens ;* Bureau du cercle des Ukrainiens. » »

Albert Meynier : *Jean-Jacques Rousseau révolutionnaire ;* Schleicher. 3 50

M. Reclus : *Jules Favre*, 1809-1880. Avec un portrait de Jules Favre et deux fac simile de lettres ; Hachette. 7 50

Maurice Reclus : *Ernest Picard*, 1821-1877. Avec un portrait d'Ernest Picard et un fac-simile d'autographes : Hachette. 3 50

Paul Robiquet : *Le Cœur d'une Reine.* Anne d'Autriche, Louis XIII et Mazarin ; Alcan. 5 »

Littérature

Jules Bertaut : *Les Romanciers du nouveau siècle. I ;* Sansot. 3 50

Marcel Dhanys : *Monsieur de Voltaire précepteur de Marie Corneille ;* Ollendorff. 3 50

J. Dornis : *La Sensibilité dans la poésie française (1884-1912) ;* Fayard. 3 50

M. Esch : *l'Œuvre de Maurice Maeterlinck* (Collection « les Hommes et les Idées »), avec un portrait et un autographe ; Mercure de France. 0 75

A. Koszul : *Anthologie de la littéra-*

ture anglaise. I : des Origines au XVIII^e siècle; Delagrave. 3 50

André Martin-Decaen : *Le Dernier ami de J.-J. Rousseau : le marquis René de Girardin (1735-1808)* d'après des documents inédits. Préface d'André Hallays. Ouvrage orné de 12 grav. : Perrin. 3 50

Saint-Pavin : *Poésies choisies,* précédées d'une introduction par G. Michaut; Sansot. 2 »

B. Timmermans : *L'Evolution de Maeterlinck ;* Ed. de la Belgique artistique et littéraire. 3 50

Musique

Richard Wagner : *Ma Vie. III, 1850-1864.* Trad. de M. Valentin et A. Schenk. Avec index alphabétique, table par année et table des matières. Plon. 7 50

Occultisme

Paul-C. Jagot : *Traité synthétique de chiromancie ou science de lire dans la main.* Avec 17 fig. et 1 tableau : H. et H. Durville. 1 »

Sir Olivier Lodge : *La Survivance humaine.* Trad. de l'anglais par le Dr H. Bourbon. Préface de J. Maxwell; Alcan. 5 »

Philosophie

Julien Benda : *Le Bergsonisme ou une philosophie de la mobilité ;* Mercure de France. 2 »

L. Brunschwicg : *Les Etapes de la philosophie mathématique ;* Alcan. 10 »

Emile Durkheim : *Les Formes élémentaires de la vie religieuse.* Le système totémique en Australie. Avec une carte hors-texte ; Alcan. 10 »

Henri Dussauze : *Les Règles esthétiques et les lois du sentiment ;* Alcan. 10 »

Léon Fabre : *Morales sophistiques et morale positive;* chez l'auteur, à Bordeaux. » »

Edouard Le Roy : *Une Philosophie nouvelle : Henri Bergson ;* Alcan. 2 50

Georges Mosse : *La Théorie de l'Adaptisme ;* Guiglion (Cannes). » »

Poésie

Jeanne Bernard-Arnoux : *Au jardin des Roses ;* « Temps présent ». 3 50

Henry Dérieux : *Le Regard derrière l'épaule ;* Grasset. 3 50

Vice-Amiral Eugène de Jonquières : *Poésie d'un marin.* Préface de Pierre Loti ; Calmann-Lévy. 3 50

Alice Lobert : *Les Eglantines ;* Imp. gén., Saint-Quentin. 3 »

F.-T. Marinetti : *Le Monoplan du Pape;* Sansot. 3 50

Robert E. Melot : *Butin fragile ;* Lib. gén. des sciences et des lettres. » »

André Mursol : *L'Escalier des soirs ;* Charpentier et Segond. 2 50

Vicomte de Roday : *Au hasard des rêves ;* Grasset. 3 50

Valentine de Saint-Point : *La Soif et les mirages ;* Figuière. 3 50

Les Poètes. 1^er fascicule : *Nicolas Beauduin ;* Basset. 2 »

Psychologie

Havelock Ellis : *Le Monde des Rêves.* Trad. de l'anglais par Gabriel de Lautrec : Mercure de France. 3 50

Publications d'art

Louise Pillion : *Les Sculpteurs français du XIII^e siècle ;* Plon. » »

Questions juridiques

Bourdillon : *La Conscience professionnelle. I. Le Barreau ;* Crès et C^ie. 1 »

Questions religieuses

G. Lafenestre : *Vie et légende de saint François d'Assise ;* Piazza. » »

Adolphe Retté : *Dans la lumière d'Ars ;* Tolra et Simonnet. 3 50

Roman

Avétis Ahronian : *Vers la liberté. L'abîme.* Trad. de l'arménien par le Dr M. Chamlian et Elias-Sarkis Altiar. Préface de A.-Ferdinand Herold. Leroux. 3 »

Paul André et Henri Sébille : *Messieurs ces Dames ;* Albin Michel. 3 50

Henri Bordier : *Les Blés mûrissent... ;* Grasset. 3 50

Victorien du Saussay : *L'Armée juive.* Libr. des romans. 3 50

Léopold Gros : *A l'ombre du clocher ;* Grasset. 3 50

Oruno Lara : *Sous le ciel bleu de la Guadeloupe.* Avec le portrait de l'auteur et une préface de Georges Barral ; Fischbacher. 3 50.

Raymonde Lordereau ; *Vaincue ;* Calmann-Lévy. 3 50
Arthur Morrisson : *Dorrington, détective marron.* Trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50
Richard O'Monroy : *Pour être du club ;* Calmann-Lévy. 3 50
Jean Payou : *L'Oncle Mansi ;* Méricant. 3 50
Jules Reboul : *Jean-Baptiste.* Préface de Paul Brulat ; impr. Roux et Loubarie, Privat. 0 75
Blanche de Rivière : *Le Roman d'une mystique ;* Grasset. 3 50
Paul-Adrien Schayé : *Gribiche ;* Ollendorff. 3 50
R. Turpin : *Willy Jones apprenti.* Contes sportifs et autres ; Basset. 3 50
G. Voos de Ghistelles : *Après l'Amour ;* Lib. gén. des Sciences des Arts. 3 50

Sciences

C. Sigaud. Léon Vincent : *Les Origines de la maladie.* Essai sur l'évolution de la forme du corps humain ; Maloine. »

Sociologie

L. Bourgeois : *Solidarité ;* A. Colin. 3 50
Elie Halévy : *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle. I ;* L'Angleterre en 1815 ; Hachette. 15 »
Robert Levillier : *Les Origines argentines.* La formation d'un grand peuple. Avec 12 grav. et 4 plans h. t. ; Fasquelle. 3 50
Dr M. Perret : *L'Education des mères ;* Delagrave. 2 50
Georges Renard et Albert Dulac : *L'Evolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans,* Avec 34 grav. dans le texte ; Alcan. 5 »

Théâtre

Lucy Achalme : *Les Petits complots ;* « Temps présent ». 3 50
Baron du Roure de Paulin : *La Vie et les œuvres d'Antoine d'Auvergne,* dernier directeur de l'Opéra royal (1713-1797) ; Daragon. 2 »

Voyages

Joseph Aynard : *London, Hampton-Court et Windsor ;* Laurens. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Georges Izambard. — Une lettre de M. G. Hérelle. — Un Monument à Léon Dierx. — Monument Calemard de la Fayette. — Le pèlerinage Flaubert. — Le Centenaire d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — Emile de Girardin et le salut de la France. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Georges Izambard.

A Monsieur Vallette, directeur du *Mercure de France.*

Neuilly, 28 juin 1912.

Monsieur le Directeur.

Je viens de lire, édité par le *Mercure de France* (1912), un livre sur Rimbaud où je suis, presque à chaque page, pris à partie et diffamé par M. Paterne Berrichon : je ne vous aurais pas écrit pour si peu. Mais, fait beaucoup plus grave, j'y trouve (pages 108 et 109) une allégation infamante autant qu'absurde, d'une absurdité qui me la rend légère, mais qui n'excuse pas le coupable.

M. Berrichon hasardait l'an dernier, à mots couverts, l'hypothèse « inédite » d'une « rupture violente » entre Rimbaud et moi. Qu'est-ce que cela ferait au public si c'était vrai? Je réponds simplement, et pour la bonne règle, qu'il n'y eut *à aucun moment* ni violences ni rupture préméditée. Mais monsieur *Je sais tout* tient à sa légende et, pour l'accréditer, il feint de savoir qu'en mai 1871 je reçus de Rimbaud, en réponse à mes amicales critiques, une lettre « donnant au censeur congé de son âme », lettre gros-

sière infiniment, et démente, et bondée d'insultes *hyperboliques* ... (Il l'a lue, cette lettre ? Il les a vues, ces insultes ?)... Sur quoi j'aurais pris la mouche à mon tour.

Ici, me prêtant de son fiel comme il en prêtait tout à l'heure à Rimbaud, l'insulteur se permet d'écrire : « M. Izambard..... *renvoya la diatribe à la mère du forcené* avec des appréciations... (M. Berrichon les a lues ?)... avec des appréciations à tout le moins suggérant des mesures coërcitives ». Peste !...Il termine en flétrissant — comme je la flétrirais moi-même — la lâcheté d'une telle « dénonciation ». On le voit, rien ne manque au ragoût.

A cette histoire de brigand j'oppose mon démenti d'honnête homme.

Et j'ajoute : ce n'est pas tout de falsifier la vérité, il faut rester dans la vraisemblance. A quel public borné croit donc s'adresser mon calomniateur s'il compte faire un sort à ce cancan monstrueux et niais de vieille portière sur son pas de porte ? Non ! le public raisonne et déduit : il a lu l'affectueuse lettre que m'écrivit Rimbaud, *policièrement* ramené à sa mère sur ordre exprès de celle-ci. Il sent bien que, dès lors, la rupture fut complète et irrévocable entre moi et cette « maman-gâteau » dont l'arriéré d'obligations m'est soldé aujourd'hui en ruades... Et j'aurais été la relancer pour mon agrément, solliciter son docte arbitrage dans une controverse littéraire, et faire appel à sa férule contre des triolets récalcitrants ! Des triolets ! La bonne dame n'y eût vu que du feu,... ni plus ni moins que son futur gendre.

Finissons-en. Un monsieur m'accuse d'avoir volé les tours Notre-Dame : c'est *à lui* d'en administrer la preuve, non *à moi* de démontrer par A + B qu'elles sont toujours à leur place. Il évoque une lettre *précise*, une prétendue lettre de délation, suggérant à tout le moins... etc. Il feint de la posséder et, pour s'en donner l'apparence, il l'analyse et la détaille avec l'audace d'un bluffeur jouant son va-tout. Moi, je lui déclare net *qu'elle — n'a — jamais — existé*. Conclusion : l'un de nous deux est un imposteur. Lequel ?

Si ce n'est pas lui, un moyen sûr lui est offert de le prouver, c'est d'exhiber ce papier. J'en demande, j'en réclame la reproduction autographique *intégrale*, datée, timbrée de la poste et signée de moi.

Assez de phrases à côté : il nous doit ce texte, au public comme à moi. S'il se dérobe, il est jugé.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur du *Mercure de France*, mes salutations les plus empressées.

GEORGES IZAMBARD.

§

Une lettre de M. G. Hérelle

Monsieur le Directeur,

M. Ricciotto Canudo fait savoir, par une note publiée dans le dernier numéro du *Mercure de France*, qu'il ne goûte pas ma traduction des *Poésies* de G. d'Annunzio. C'est son droit. Il me plaît pourtant de penser que le poète lui-même a été plus indulgent, puisqu'il m'écrivait (en français) : « Votre traduction me ravit... Vous avez pu faire ce prodige (de donner une idée des rythmes) dans quelques pièces difficiles du *Paradisiaco* ».

M. Ricciotto Canudo dit encore « que je suis un traducteur assez libre ».

Ce reproche me serait plus sensible, si je croyais le mériter. Mais au contraire mes traductions des œuvres de G. d'Annunzio sont *littérales*, et, s'il y a, par ci, par là, quelques mots changés ou des coupures de quelques lignes, changements et coupures ont été faits par l'auteur lui-même. Au surplus, je crois que, si l'on mettait bout à bout toutes les coupures faites dans dix volumes de mes traductions, elles ne donneraient pas ensemble dix pages.

Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

G. HÉRELLE

§

Un monument à Léon Dierx. — Dans une réunion tenue le 29 juin chez M. Fernand Desmoulin, et qui avait pour objet d'examiner les moyens propres à glorifier la mémoire de Léon Dierx, les amis du poète ont décidé de lui élever un monument. Un Comité d'honneur a été constitué ; il est ainsi composé :

Présidents :

MM. Léon Bourgeois, ministre du travail ; Guist'hau, ministre de l'Instruction publique ; Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Membres :

MM. Henri Barbusse, Louis Barthou, Abel Bonnard, Dr et Mme Bonniot-Mallarmé, Adolphe Brisson, Alfred Bruneau ; Mme Jane Catulle Mendès ; MM. Jules Claretie, Georges Courteline, Pierre Dauze, Henry Dérieux, Louis Dumoulin, Georges Duval, Paul Fort ; Mme Judith Gautier ; MM. René Ghil, René Gilbert, Reynaldo Hahn, Gustave Kahn, Georges Lafenestre, Ernest La Jeunesse, Léonce de Larmandie, Dr Tristan de la Tour, Marius et Ary Leblond, Edmond Lepelletier, Auguste Maillard, Paul Margueritte, Victor Margueritte, Lucien Maury, le général Meunier, Charles Morice, Pierre Mortier, Péladan, Prunaire ; Mme Rachilde ; MM. Paul Reboux, Henri de Régnier, Jean Richepin, L. Roberge, J.-H. Rosny aîné, Edmond Rostand, Henri de Rothschild, Henry Roujon, Jean Royère, Paul de Scellier, Camille Schiltz, Jose Théry, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Paul Vivien, Dr Charles Walther.

Le Comité d'exécution est ainsi formé :

Président : M. Léon Hennique.

Vice-Présidents : MM. Emile Bergerat, Emile Blémont, Edmond Haraucourt.

Secrétaires : MM. Jacques Madeleine, Jean Ricquebourg.

Trésorier : M. Alfred Vallette.

Membres : MM. Fernand Desmoulin, Franc-Lamy, Fernand Gregh, Saint-Georges de Bouhélier, Sébastien-Charles Leconte, André You.

Une souscription a été ouverte séance tenante, dont voici le relevé :

M. Georges Courteline	50 fr.
M. Franc Lamy	50 —
M. Roberge	50 —
M. Tristan de Latour	100 —
M. G. Duval	20 —
M. José Théry	50 —

M. René Gilbert	50 fr.
Général Meunier	50 —
Mme Segond-Weber	50 —
M. Paul de Scellier	100 —
Dr Charles Walther	100 —
M. Léon Hennique	100 —
Mme Rachilde	50 —
M. Fernand Desmoulin	50 —
M. Henri de Rothschild	200 —
Baronne Gustave de Rothschild	50 —
Baronne Lambert de Rothschild	50 —
M. Prunaire	50 —
M. Sébastien-Charles Leconte	100 —
Mercure de France	50 —
M. Alfred Vallette	50 —
M. André You	50 —
M. Fernand Gregh	20 —
M. Saint-Georges de Bouhélier	20 —
M. Jean Ricquebourg	30 —
M. Henry Dérieux	20 —
Mme Jane Catulle Mendès	50 —
M. Louis Dumoulin	50 —
M. Edmond Lepelletier	50 —
M. Pierre Dauze	100 —
M. Stuart Merrill	50 —
Société des Gens de lettres	50 —
Total	1.930 fr.

Les souscriptions sont reçues par M. Alfred Vallette, au *Mercure de France*, 26, rue de Condé.

§

Monument Calemard de la Fayette. — Le 30 juin dernier a été inauguré au Puy-en-Velay le monument élevé à la mémoire de Charles Calemard de La Fayette (1815-1901), l'auteur du curieux *Poème des Champs*, et de son petit-fils, Olivier Calemard de La Fayette (1877-1906), le très pur et radieux poète de *la Montée*, dont M. Barrès disait au lendemain de sa mort : « C'est un noble et grand poète, inégal, mais plein de sublimités. » Un très nombreux public s'était rendu à cette fête de la petite patrie et de la poésie éternelle, et se pressait dans la promenade du Fer-à-cheval où désormais se dresse la vaste stèle en granit bleu des Forges portant encastrés les médaillons des deux écrivains, celui du vieux poète rustique dominant des gerbes de moisson et un soc de charrue, celui du jeune poète philosophique regardant l'une de ces étoiles qui lui ont inspiré tant de strophes frissonnantes. Dans ce cadre délicatement provincial, on a écouté avec un tout particulier recueillement les discours successivement prononcés par M. Jacotin, président du comité local, par M. Moulhiade, maire du Puy, par M. Dupuy, sénateur de la Haute-Loire, ancien président du Conseil des Ministres, par M. Pierre Fons, venu de Paris au nom des inti-

mes d'Olivier de La Fayette, et par M. Pierre de Nolhac, conservateur des Musées de Versailles et de Trianon, qui présidait cette cérémonie.

§

Le pèlerinage Flaubert. — Une fois de plus, le dimanche 30 juin, le comité Flaubert, que préside M. Jean Revel, s'est rendu à Croisset pour célébrer la mémoire de l'auteur de *Salammbô*. Après la visite des objets ayant appartenu à l'écrivain, un nouveau livre de visiteurs fut ouvert sur la première page duquel M. Henri de Régnier inscrivit ces vers :

Flaubert, Bouilhet, vos noms sont unis dans la gloire,
Car vos cœurs ont battu d'un même amour du Beau.
Qu'importe que, vainqueurs d'une même victoire,
Pour vaincre l'oubli sombre et la nuit sans mémoire,
L'un ait eu l'étincelle et l'autre le flambeau !

Puis on se mit à table entre les deux rangées de tilleuls du « gueuloir ». L'heure des discours venue, M. Jean Revel parla en termes excellents du pèlerinage de ce jour qui fêtait particulièrement le cinquantenaire de la publication de *Salammbô*; M. Henri de Régnier évoqua le souvenir de José-Maria de Heredia, « que Gustave Flaubert honorait de son amitié » ; MM. Lemarchand, adjoint au maire de Rouen, Vermont, président de l'Académie de Rouen, Le Roy, secrétaire du comité, exaltèrent Flaubert et la Normandie. On entendit ensuite des vers de Corneille, de Bouilhet, de Henri de Régnier, récités par MM. Albert Lambert et Jacques Monnier. La cérémonie terminée, la plupart des assistants accompagnèrent à Bonsecours M. Henri de Régnier, qui alla déposer une gerbe de fleurs sur la tombe du poète des *Trophées*.

§

Le centenaire d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — Le programme de la fête du centenaire d'Eugénie et de Maurice de Guérin, qui aura lieu à Andillac (Tarn), le 18 juillet (et non le 19, comme nous l'avons annoncé), est ainsi fixé :

9 heures et demie. Messe et absoute à l'église d'Andillac. Avant l'absoute, allocution par M. le chanoine Birot.

10 heures et demie. Inauguration du médaillon placé sur le tombeau d'Eugénie et de Maurice de Guérin.

Midi. Banquet au Cayla, dans le bois de la Garenne, sous la présidence de M. Jean Aicard, de l'Académie française.

2 heures et demie. Séance littéraire dans le parc du Cayla et inauguration de la plaque commémorative du château. Réception par la Société des sciences et belles-lettres du Tarn des membres de l'Académie française, de l'Académie des Jeux Floraux et des autres sociétés littéraires présentes. Discours de MM. Jean Aicard, A. le Braz, etc... Lecture d'inédits.

Les souscriptions, même les plus modestes, sont acceptées avec reconnaissance. Elles sont reçues par : M. Gabalda, éditeur des œuvres de Maurice et d'Eugénie de Guérin, 90, rue Bonaparte, Paris ; M. l'abbé Moisset, curé d'Andillac ; M. Bertrand, président de la Cave coopérative à Gaillac.

§

Emile de Girardin et le salut de la France. — Les journaux ont

annoncé que Paul-Louis Courier, Armand Carrel et Emile de Girardin auront prochainement leur effigie au Panthéon. Si cet honneur semble à peine égal au mérite du premier, il ne laisse pas d'excéder un peu celui des deux autres. Rien ne subsiste en effet de Carrel et de Girardin, sinon peut-être, — en ce qui concerne ce dernier, — le souvenir d'une immense action politique qui fit du fondateur de *la Presse* l'un des hommes les plus puissants de son époque.

Le trait suivant montre à quel point cette éphémère royauté fut souveraine.

En 1848, certain soir d'émeute, Delphine Gay offrait à dîner à quelques littérateurs et hommes politiques. Les propos se traînaient, languissants, chaque convive étant encore sous le coup des événements tragiques de la journée. Avant la fin du repas, Girardin prit congé de ses hôtes et monta dans son cabinet de travail pour écrire son article quotidien contre le général Cavaignac.

A table, la conversation devint de plus en plus pénible.

— Où allons-nous? répétait inlassablement un politicien.

— Qui nous tirera de ce mauvais pas? geignit un autre.

Madame de Girardin montra le plafond du doigt :

— Celui qui est là-haut ! murmura-t-elle.

— Qui çà ? Dieu?

— Mais non : Emile !

Les hôtes de Delphine Gay réprimèrent mal un éclat de rire. Pourtant, la prédiction elle-même ne leur parut pas irréalisable. En fait, les événements ne devaient pas tarder à la vérifier : Emile de Girardin nous « tira de ce mauvais pas » en facilitant l'Empire.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE MONDE DES RÊVES, par Havelock Ellis, traduit de l'anglais par Gabriel de Lautrec. Vol. in-18, 3.50.

LE BERGSONISME, *ou une Philosophie de la Mobilité*, par Julien Benda. Vol. in-18, 2 francs.

L'ŒUVRE DE MAURICE MAETERLINCK, par M. Esch, avec un portrait et un autographe (Collection *les Hommes et les Idées*, n° 24). Vol. in-16, 0.75.

§

Le Sottisier universel.

Quelques instants avant l'heure fixée pour l'inhumation... on sentit battre le pouls de celle qu'on croyait morte. Le médecin, appelé, déclara qu'elle était en léthargie et qu'il fallait surseoir à l'inhumation. — *La Petite Gironde*, 1er juin.

Cet œuf fut pondu par le dernier des pingouins, lequel disparut de la surface de notre mappemonde vers 1844 ! — *Le Petit Bleu*, 25 mai.

M. Bérard des Glajeux... nommé procureur de la République à Melun en 1867... — *Le Temps*, 7 mars.

Mardi a été bénie... l'union de M. Vere Brabazon Ponsonby... avec Mlle Roberte de Neuflize, fille du baron de Neuflize, régent de la Banque de France, et de la baronne, née Dollfus, dont l'abondance de matières nous a empêché de rendre compte hier. — *Excelsior*, 27 juin.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo.

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

A. BERGET

Professeur à l'Institut Océanographique

LA VIE ET LA MORT DU GLOBE

Un volume in-18 illustré de 30 figures. — Prix. . . . . 3 fr. 50

Ce livre passionnera tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la terre, il sera lu par tous ceux qui trouvent curieux de savoir comment les lois de la physique, telles qu'elles sont étudiées dans un laboratoire, s'appliquent à la terre tout entière. Et il montrera à tous les amis de la **physique générale**, l'importance de cette Science si belle de la **physique terrestre**.

MAX ET ALEX FISCHER

Le Duel de Lolotte

Couverture illustrée en couleurs d'ALBERT GUILLAUME

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

NOUVELLE ÉDITION

VICTOR HUGO

LES FEUILLES D'AUTOMNE | LES VOIX INTÉRIEURES
LES CHANTS DU CRÉPUSCULE | LES RAYONS ET LES OMBRES

Réunis en un volume in-16. — Prix broché..... 3 fr. 50
Reliure toile pleine..... 4 fr. — Relié amateur..... 6 fr.

Volumes parus :

NOTRE-DAME DE PARIS.....	Un volume
LES CONTEMPLATIONS.....	Un volume
HAN D'ISLANDE.....	Un volume

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché..... 95 cent. | Cartonné toile..... 1 fr. 75

ŒUVRES DRAMATIQUES DE WILLIAM SHAKESPEARE

Traduction couronnée par l'Académie française entièrement conforme au texte anglais

Par GEORGES DUVAL

Tomes VII et VIII. — Ouvrage terminé et complet en 8 volumes

COLLECTION ILLUSTRÉE IN-8 A 95 CENTIMES

En reliure artistique..... 1 fr. 50

CAPITAINE DANRIT

(*Commandant DRIANT*)

ROBINSONS DE L'AIR

ILLUSTRATIONS DE G. DUTRIAC..... Un volume

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

BICENTENAIRE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Viennent de paraître :

J.-J. Rousseau et sa Philosophie

par H. HOFFDING, professeur à l'Université de Copenhague

Traduction du danois et avant-propos par J. de COUSSANGE

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*..... 2 fr. 5

J.-J. Rousseau par Joseph FABRE

1 vol. in-16 de 252 pages..... 2 fr.

J.-J. Rousseau par Julien TIERSOT

1 vol. in-8 écu de la collection *Les Maîtres de la Musique* avec un portrait de Jean-Jacques Rousseau..... 3 fr. 50 *(Paraîtra le 5 juille*

J.-J. Rousseau

CONFÉRENCES FAITES A L'*École des Hautes Études sociales en 1912*

par MM. A. CAHEN, D. MORNET, GASTINEL, V. DELBOS, BENRUBI F. BALDENSPERGER, DWELSHAUVERS, VIAL, BEAULAVON G. BELOT, C. BOUGLÉ, D. PARODI.

PRÉFACE DE M. LANSON, professeur à la Sorbonne.

1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cart. a l'angl... 6 fr. (*Paraîtr le 15 juillet*).

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Viennent de paraître :

La Conscience collective et la morale, par Arthur BAUER. 1 vol. in-1 (*Couronné par l'Institut*). 2 fr. 5

Une philosophie nouvelle. *Henri Bergson*, par E. LE ROY. 1 vol. in-16. 2 fr. 5

L'honneur. *Sentiment et principe moral*, par E. TERRAILLON. 1 vol. in-8..... 5 fr.

L'année philosophique, publiée sous la direction de E. PILLON. Vingt-deuxième anné (1911). 1 vol. in-8..... 5 fr.

La survivance humaine. *Étude de facultés non encore reconnues*, par Sir Olive LODGE. Traduit par le Dr H. BOURRON. Preface d J. MAXWELL. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Les formes élémentaires de la vie religieuse. *Le système totémiqu en Australie*, par E. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-8..... 10 fr.

Fragments sur l'histoire de la Philosophie (*Parerga et Paralipomena*) par Arthur SCHO PENHAUER. Trad. avec préface et notes, par AUGUSTE DIÉTRICH. 1 vol. in-16..... 2 fr. 5

Esquisse d'une philosophie de la nature, par A. JOUSSAIN. 1 vol in-16..... 2 fr. 5

Contre la métaphysique. *Questions de méthode*, par Félix LE DANTEC. 1 vol. in-8..... 3 fr. 7

Le Langage et la verbomanie. *Essai de psychologie morbide*, par OSSIP LOU RIÉ. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Essais de synthèse scientifique, par E. RIGNANO. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Devoir et durée. *Essai de morale sociale*, par J. WILBOIS. 1 vol. in-8..... 7 fr. 5

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

IÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS
Siège social : 54 et 56, rue de Provence.
cursale-Opéra : 25 à 29, Boulevard Haussmann.
cursale : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à PARIS

épôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance Taux des dépôts : de 1 an à 2 ans, 2 0/0 ; de 4 ans ans, 4 0/0 ; net d'impôt et de timbre. — **Ordres bourse** (France et étranger) ; **Souscriptions s frais ; — Vente aux guichets de valeurs ées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissement ffets de commerce et de Coupons** Français trangers ; — **Mise en règle et garde de titres ; Avances sur titres ; — Garantie contre le boursement au pair et les risques de non-ification des tirages ; — Virements et Chè-s** sur la France et l'étranger ; — **Lettres et Bil-de crédit circulaires ; — Change de Mon-es étrangères. — Assurances** (Vie, Incendie, idents), etc

SERVICE DE COFFRES-FORTS
ompartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décrois-en proportion de la durée et de la dimension).
succursales, agences et bureaux à Paris et dans la ieue ; 877 agences en province : 3 agences à l'Étran-: (Londres, 53, Old Broad Street. — Bureau à West-, 65, 67, Regent Street) et St-Sébastien (Espagne) ; espondants sur toutes les places de France et l'Étranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE
iété Française de Banque et de Dépôts :
Bruxelles, 70, Rue Royale.
ers, 74, Place de Meir. — *Ostende*, 21, av. Léopold.

AIX-LES-BAINS

La seule Maison moderne
D'AIX-LES-BAINS
Clientèle aristocratique
de la Station **Auto-Garage**

SAISON
du 5 avril à fin Septembre

CHEMINS DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

TRAINS SPÉCIAUX

à prix réduits (2e et 3e classes)

SUR LA FRANCHE-COMTÉ ET LE JURA

éparts de Paris les 21 Juillet, 1er et 11 Août.
Retour, au gré des voyageurs, jusqu'au 1er ovembre 1912, par tous les trains du service gulier, sans arrêt en cours de route et sous serve, pour l'usage des express, des conditions parcours relatives à l'admission dans ces ains.

Les billets seront délivrés exclusivement à gare de Paris P.-L.-M.

Du 8 au 20 juillet (18 h.) pour le train partant le 21 juillet ;

Du 18 au 31 juillet (18 h.) pour le train partant le 1er août ;

Du 3 au 10 août (18 h.) pour le train partant 11 août.

Pour tous renseignements sur les conditions, les ix et l'horaire de ces trains, à nombre limité de ices, se reporter à l'affiche spéciale ou s'adresser x bureaux de ville de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e)

HAVELOCK ELLIS

Le Monde des Rêves. Traduit de l'anglais par GABRIEL DE LAUTREC. Vol. in-18.... 3 50

JULIEN BENDA

Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité. Vol. in-18..... 2 »

M. ESCH

L'OEuvre de Maurice Maeterlinck, avec un portrait et un autographe. (Collection « Les Hommes et les Idées ». Vol. in-16..... 0 75

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or. Volume in-8 raisin sur papier vélin à la forme. Frontispice de AUG.-H. THOMAS. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés..... 12
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux..... 25

LAFCADIO HEARN

Kotto, traduit de l'anglais par JOSEPH DE SMET. Vol. in-18..... 3 50

CAMILLE PITON

Paris sous Louis XV. Rapports des inspecteurs de police au Roi, annotés par CAMILLE PITON et suivis d'un index des noms cités. IV^e série. Vol. in-18..... 3 50

JULIEN OCHSÉ

D'Ile en île. Volume in-18..... 3 50

JEAN COCTEAU

La Danse de Sophocle, poèmes. Vol. in-18.... 3 50

RACHILDE

Son Printemps. Roman. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830). Tome I : Victor Hugo et les Poètes (*De Cromwell à Hernani*). Tome II : Victor Hugo et les Artistes (*David d'Angers, les Devéria, Louis Boulanger, Charles Robelin, Paul Huet, Eugène Delacroix, les Johannot, Celestin Nanteuil, Charlet*). Documents inédits. Portraits et planches diverses. Deux vol. in-8..... 15

EDMOND GOSSE

Père et Fils. Etude de deux tempéraments. Traduit de l'anglais par AUGUSTE MONOD et HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3 50

BULLETIN FINANCIER

Le marché financier n'arrive décidément pas à améliorer sa situation. Quelles sont les causes de ce marasme persistant? Il est assez difficile de le préciser. L'empereur d'Allemagne et l'empereur de Russie viennent de se rencontrer à Port-Baltique. Que signifie cette entrevue? Qu'en sortira-t-il? Les diplomates se taisent et les journaux émettent des hypothèses.

D'autre part, les radicaux-socialistes de notre parlement ne cessent de harceler le ministère Poincaré au sujet de la réforme électorale. Le gouvernement ne peut triompher qu'au prix d'une énergie soutenue, et, précisément, il semble fléchir parfois.

Tout cela crée une gêne générale dont le marché se ressent.

La rente française recule encore à 92,45; l'Espagne Extérieure tombe à 93,75; l'Italien à 96,50; le Turc unifié à 89,30. Les fonds russes sont également en baisse : le Consolidé 4 o/o à 93,90, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,80, le 5 o/o 1906 à 104,60.

Nos actions de chemins de fer sont faibles; l'Est s'inscrit à 905,50, le Lyon à 1228, le Nord à 1626, le Midi à 1087. Seul, l'Orléans marque un progrès à 1308.

Les établissements financiers défendent assez bien leurs positions. La Banque de Paris et des Pays-Bas cependant passe de 1840 à 1723. Notons d'abord qu'un coupon vient d'être détaché, et disons ensuite qu'il y avait eu de nombreux achats en vue de l'émission augmentant le capital social de 25 millions. L'émission faite, des ventes importantes ont dû suivre.

Nous trouvons le Crédit Foncier à 823, le Crédit Lyonnais à 1510, le Crédit Mobilier à 659, la Société Générale à 818, le Comptoir d'Escompte à 970, la Banque Française à 298.

Ce dernier établissement place en ce moment au prix de 1640 fr. des actions de la Banque de Commerce de Sibérie d'une valeur nominale de 250 roubles. La Banque de Commerce de Sibérie est une affaire en pleine prospérité, qui, en 1910 et en 1911, a distribué 16 o/o de dividende à ses actionnaires.

Je n'en dirai pas autant de deux autres affaires russes : l'Ouest-Oural et l'Est-Oural. Il s'agit de Chemins de fer pour lesquels des banques viennent d'émettre des obligations. Je doute que ces obligations rencontrent la faveur que l'on attend du public.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore . A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.